


NAZIONALE
FONDO
DORIA
I
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI



I 4/ dax   5 Bde

Brunet I, 664.

hai à J. B. de la Borde

VOYAGE

DE

HENRI SWINBURNE

DANS

LES DEUX SICILES,

en 1777, 1778, 1779 et 1780,

TRADUIT DE L'ANGLOIS

PAR UN VOYAGEUR FRANÇOIS. [J. B. de la Borde]

Quid verum atque decens curo. Hor. Ep. I.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. LXXXV.



A MON AMI S. J.

Ô LE MEILLEUR DES AMIS! je vous dois ma tranquillité, ce doux bonheur de la vie. Je vous dois bien plus encore, celui d'une femme aussi aimable que respectable, qui, n'ayant pas mérité de partager mes infortunes, s'y est volontairement associée pour m'en adoucir les rigueurs; et celui d'un enfant chéri que nous élevons à vous bénir tous les jours de sa vie. Les services que

vous nous avez rendus ne peuvent être surpassés que par la reconnoissance dont nos cœurs sont pénétrés, et par le plaisir que j'ai à vous en rendre ce témoignage public, quoique mystérieux.

Si votre modestie, l'une de vos vertus, m'empêche de mettre ici votre nom et le mien, vous n'en serez pas moins reconnu de tout le monde; des uns, parcequ'ils connoissent l'excellence de votre cœur, et des autres, parceque celle de votre réputation est parvenue jusqu'à eux : tous vous nommeront dès qu'ils me verront vous désigner comme le plus généreux et le plus bienfaisant des hommes. Si tous ceux que vous avez obligés vous eussent offert un semblable tribut de reconnoissance, quelle bibliotheque pourroit être jamais aussi nombreuse que la vôtre!

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Avant de donner au public mon voyage dans les deux Siciles, je dois me justifier d'en avoir conçu le projet. On a si souvent écrit sur ces pays, qu'il faudroit présenter des choses nouvelles, pour se faire pardonner de traiter de nouveau un pareil sujet.

La premiere éducation rend cette contrée familiere à presque tous les hommes. La poésie et l'histoire en font connoître la topographie, et à peine existe-t-il un écolier qui ne puisse rendre compte des ruines de la grande Grece et de la Sicile. Il n'y a point de pays, à l'exception du seul *Latium,* qui ait si souvent occupé les amateurs de l'antiquité; et les voyageurs, qui ont vu ce pays sous un rapport politique, ont assez fait connoître les avantages et les inconvénients de son état actuel. Malgré tout ce que ces circonstances ont de décourageant pour moi, et quel que difficile qu'il soit de traiter un sujet si souvent rebattu, je ne désespere pas cependant de mériter

l'indulgence de mes lecteurs, s'ils ont la patience de me lire jusqu'au bout. Une partie de mon voyage est absolument neuve ; et lorsque je parlerai des endroits qui ont été décrits avant moi par d'autres écrivains, j'espere indiquer quelques particularités qui leur ont échappé.

Je suis bien loin de vouloir diminuer leur mérite, ou de chercher à affoiblir leur autorité. J'observerai seulement que, comme il est très rare que deux personnes envisagent un objet sous le même point de vue, il est raisonnable d'espérer qu'il en peut résulter des observations différentes. Lorsque nous considérons ce que peut la différence des saisons dans lesquelles on voyage, celle des études, le plus ou moins d'instruction, et les secours que le hasard peut offrir, on comprend encore mieux combien il peut rester de choses nouvelles à apprendre. Je pourrois m'appuyer aussi sur les révolutions morales, physiques et politiques produites par le temps, qui, malgré la lenteur de ses opérations, ne laisse pas que d'agir d'une maniere irrésistible sur la nature ainsi que sur l'homme. C'est dans les par-

ties méridionales de l'Italie, où les éléments sont dans un état de fermentation extraordinaire, et où les révolutions dans le gouvernement se sont succédées avec tant de rapidité, que ces effets sont encore plus frappants et leurs variations plus précipitées.

Dans le cours de dix-sept siecles la face des choses a tellement changé, que les détails qui nous ont été laissés par les anciens auteurs classiques, ressemblent peu à ceux que nous tenons des écrivains modernes. Les auteurs latins ou italiens, qui, dans ces derniers temps, ont écrit sur ce sujet, sont peu connus en Angleterre; encore n'ont-ils traité que quelques points détachés de l'histoire et de la géographie. Ils étoient trop peu instruits des loix et des coutumes des autres nations, pour être en état de nous offrir une critique sage de celles de leur propre pays; et lorsqu'un écrivain manque d'objets de comparaison, il s'égare dans son raisonnement, et décele à chaque page son ignorance et sa vanité.

Le public seul a droit de juger jusqu'où mon ouvrage peut être utile; j'attends sa décision avec

respect, mais sans crainte, convaincu d'avoir fait de mon mieux pour mériter son indulgence. Outre mes propres observations, et ce que l'étude des meilleurs ouvrages a pu m'apprendre, j'ai ajouté beaucoup de détails intéressants, qui m'ont été communiqués par les savans et les curieux que j'ai rencontrés dans mes voyages.

Par-tout où mes opinions different de celles des autres, je me suis efforcé de les présenter de maniere à éviter de paroître vouloir donner atteinte à leur réputation littéraire. Mais je n'ai point sacrifié ma franchise à cette délicatesse.

C'est dans l'observation de ces maximes, et dans la plus exacte fidélité que consiste tout le mérite de mon voyage d'Espagne; et je ne m'en suis point écarté dans celui des deux Siciles. En me consacrant ainsi à la plus exacte vérité, je risque sans doute d'ennuyer quelques uns de mes lecteurs; mais je ne saurois, je l'avoue, me résoudre à les amuser, en leur offrant des fictions, quelque agréables qu'elles puissent être. Je me suis fait une loi d'écarter de cet ouvrage tout ce qui ne tient qu'à l'imagination, et de ne rapporter que des faits véritables.

En me privant de ce secours, je sais bien qu'aux yeux de plusieurs personnes j'affoiblis le mérite de mon travail. Mais je les prie de se rappeller que c'est un voyage réel que je leur offre, et non une imitation du voyage sentimental de *Sterne*.

J'ai appris que quelques personnes m'ont accusé de m'être attaché, dans mes lettres sur l'Espagne, à tracer plutôt des traits particuliers, que les caracteres et les mœurs de la nation entiere. Je réponds qu'ayant trouvé plusieurs erreurs chez ceux qui ont écrit avant moi sur ce royaume, erreurs causées par trop de précipitation et de crédulité, ou pour avoir mal vu les choses, il étoit naturel que je cherchasse à me préserver du même écueil; ainsi, en ne voulant rien avancer dont je n'eusse plusieurs témoins, je me suis exposé à ne passer que pour un auteur lourd et peu intéressant. Je m'attends à voir juger de même ce nouvel ouvrage; mais j'aime mieux imiter la sécheresse d'une gazette authentique, que de ressembler à ces feuilles périodiques qui amusent et égarent, en ajoutant à un petit nombre de faits

vrais, une multitude de contes qui n'ont que le mérite de plaire.

Plus on habite un pays étranger, et plus l'écrivain véridique trouve de difficultés à peindre le caractere de ses habitants. Il apperçoit tant de nuances et tant d'exceptions à la regle générale, qu'il désespere d'en pouvoir faire un portrait fidele; et chaque jour lui découvre de plus en plus la présomption de ceux qui voient et qui écrivent à la hâte. Malheureusement c'est par des observations de ce genre, que presque tout lecteur se fait une idée des nations étrangeres; et je laisse à juger à celui qui sera véritablement impartial, jusqu'où de pareils écrivains peuvent mériter sa confiance.

J'ai lu le voyage d'un de ces auteurs (*a*) tranchants, qui emploient à peine un chapitre à faire connoître le caractere et les mœurs des Napolitains, dont il parle avec autant de confiance que s'il eût résidé quarante ans chez eux; mais en examinant les dates de son journal, on trouve que

(*a*) M. de Silhouette dans son voyage de France, d'Espagne et d'Italie en 1730.

son séjour dans la ville de Naples n'a été que de cinq jours et demi, dont une partie a été employée à visiter le mont Vésuve et les antiquités de Pouzzole.

Quelques personnes ont accusé mon style de manquer d'*élégance* et de *goût*. Mais jusqu'à ce que l'on ait déterminé avec précision, et qu'on soit généralement d'accord sur l'idée qu'il faut attacher à ces mots, je ne sortirai pas de mon humble sphere. Peut-être depuis quelque temps a-t-on abusé de ces deux mots. Plusieurs personnes, qui connoissent parfaitement notre langue, pensent que ces épithetes ont été prodiguées à des écrits qui n'étoient qu'ampoulés et remplis d'affectation. Ces personnes prétendent aussi que plusieurs de nos ouvrages modernes tiennent un peu de ce style apprêté, connu en France sous le nom de *précieux*, qui consiste à adopter sans nécessité une tournure de phrase, aussi recherchée que contournée; à se servir de grands mots pour exprimer des idées communes, et à mettre tout en images et en métaphores. Je ne déciderai pas jusqu'où ces critiques peuvent avoir

raison; mais comme je ne me sens aucune disposition à prendre un essor aussi hardi, je serai content si on accorde à cet ouvrage le même mérite, qu'on a bien voulu accorder à mon voyage d'Espagne; c'est-à-dire, le mérite de la clarté, de la vérité et du bon sens.

TABLE

DES SECTIONS.

VOYAGE

DE

MARSEILLE A NAPLES.

SECTION PREMIERE.

La saison étant fort avancée, et les Alpes couvertes de neige, je trouvai qu'il n'étoit pas prudent d'entreprendre, avec ma famille, d'entrer en Italie par le Mont Cénis; en conséquence je louai, à Marseille, une polacre françoise, et m'embarquai pour Naples le 17 décembre 1776. Nous fûmes long-temps à pouvoir faire route, parceque les courants nous contrarioient; mais dès que nous eûmes gagné le large, nous allâmes fort vîte par un vent frais de N. N. O., qui dans l'après-midi augmenta tellement que nous essuyâmes une tempête. Ce coup de vent dura toute la nuit, et le lendemain nous fit faire un chemin prodigieux. Comme la mer étoit fort dure et la lame fort courte, les ballottements et les cahots irréguliers de notre bâtiment nous causerent de continuelles alarmes; mais heureusement il étoit bon et solide.

A notre gauche, les Alpes couvertes de neige s'offroient à la vue, à la distance d'environ quatre lieues, et s'élevoient du niveau des eaux, à une hauteur immense. La mer étoit si grosse qu'il nous étoit impossible de distinguer leur base. Vers le coucher du soleil nous nous trouvâmes à l'abri du *Cap Corse*, situé à l'extrémité N. E. de l'isle de Corse : nous y mîmes en travers toute la nuit dans une mer calme.

Ce retard nous fit perdre l'occasion de déboucher par le détroit de *Piombino;* car avant le jour le fougueux maëstral s'affoiblit considérablement, et nous conduisit lentement à l'isle d'*Elbe*, où nous restâmes en calme plat. Nous nous fîmes remorquer dans le port de *Porto-Ferraio*, dont M. de Langres, gentilhomme lorrain, étoit gouverneur. Il nous reçut avec beaucoup de politesse, et fit tout ce qui dépendoit de lui pour nous rendre moins ennuyeuse la visite forcée que nous lui faisions.

L'isle d'*Elbe*, connue des Grecs sous le nom d'*Æthalia* (*a*), et des Romains sous celui d'*Ilva*,

(*a*) Rutilius en fait aussi mention. « Occurrit chalybum memorabilis Ilva metallis ». Elle fut ainsi nommée de la quantité de suie qu'on y voyoit. Le fer s'y trouve dans une pierre qu'on nomme sidérite, et qu'on fend en plusieurs

a été célebre pour ses mines dès les temps les plus reculés. Aristote en parle comme ayant été exploitées de temps immémorial; et Virgile prétend qu'il vint de cette isle à Énée un secours de trois cents hommes (*a*).

Elle est située à environ dix milles au S. O. de la Toscane, dans la latitude de 42 d. 50 m. et elle a la forme d'un triangle équilatéral. Pline lui donne une circonférence d'environ cent milles; les géographes modernes ne lui en accordent que soixante: mais comme nous n'avons pas encore de carte exacte de cette isle, et comme sa circonférence seroit bien plus considérable si on mesuroit chaque anse et chaque contour, il se peut que l'estimation de Pline approche plus de la vérité que celle des modernes. On pourroit même rendre raison de cette différence par les usurpations fréquentes de la mer, et par la chûte des rochers, qui, en plusieurs endroits, ont fort peu de consistance.

L'isle d'Elbe, étant très montagneuse, laisse peu de place à la culture; elle ne produit guere

---

morceaux pour en tirer ce métal. La sidérite est l'aimant brut. (Note du traducteur.)

(*a*) « Ilva insula inexhaustis chalybum generosa metallis. »

Ilva, isle riche en mines inépuisables d'acier.

au-delà de six mois de grains pour la subsistance des 7000 habitants qu'elle contient. Elle passe pour être une colonie de *Volterra*, capitale de l'Étrurie, et peut-être de toute l'Italie, dans des temps très reculés.

Son domaine est aujourd'hui partagé entre le prince de *Piombino*, qui en possede la plus grande partie; le roi de Naples, à qui *Porto-Longone* appartient; et le grand duc, qui est souverain de *Porto-Ferraio*.

Son climat est beaucoup plus doux que celui du continent le plus proche, car cette isle produit plusieurs plantes et fruits qui ne sauroient soutenir le froid des hivers de la Toscane.

La partie S. O. de l'isle est la plus élevée, et consiste en montagnes très hautes et stériles, composées d'un granit blanc et noir qui est susceptible du plus beau poli. On peut voir dans une ancienne carriere, sur le rivage du sud, plusieurs colonnes et des vases grossièrement ébauchés. On dit que les colonnes de la cathédrale de Pise ont été taillées dans ces rochers. Sous ce granit on trouve un lit d'ardoise.

Les parties N. E. et S. E. sont principalement composées d'une ardoise argillense, de mine de fer, et d'une carriere de marbre gris, mêlé de quelques veines de marbre serpentin.

L'amiante (*a*) y est très commune parmi les rochers friables. Près du point N. E. est la montagne où l'on trouve la mine de fer de Rio, qui fournit la plupart des forges d'Italie. Au cap S. E. est le lieu nommé *Monte della Calamita*, ainsi appellé de l'aimant dont il abonde : c'est le *magnes colore fusco rubente* des minéralogistes; et il paroît être une substance ferrugineuse qui a passé par un feu très violent sans se vitrifier. La cause premiere du magnétisme reste encore ensevelie dans les profonds secrets de la nature. M. de Buffon l'attribue à l'effet constant de l'électricité produite par la chaleur intérieure, et par le mouvement de rotation du globe ; mais s'il n'étoit produit que par cette seule cause, il n'existeroit pas autant de variations dans la boussole. Les meilleurs aimants de cette isle se trouvent près de la mer; mais pour s'en procurer de forts, il faut creuser, parceque l'air, ou les rayons du

(*a*) C'est une pierre minérale, ainsi nommée parcequ'elle est inaltérable au feu. On l'appelle aussi LIN INCOMBUSTIBLE, parceque les anciens la filoient et en composoient une toile dans laquelle ils mettoient leurs morts sur le bûcher. Comme cette toile n'éprouvoit du feu aucune atteinte, on y retrouvoit les os et les cendres du mort, lesquelles, par ce moyen, ne pouvoient se mêler avec les cendres du bûcher. (Note du traducteur.)

soleil, diminuent la vertu de ceux qui se trouvent à la surface. La terre qui renferme ces pierres est remplie de particules martiales qui s'attachent aux outils sous la forme de petites houppes de poils de sanglier : la base qui supporte cet amas d'aimant est composée de pierres à aiguiser, d'ardoise bleue, entremêlées de quelques pierres calcaires. Au pied de la montagne on trouve un *bol* (*a*), vulgairement nommé *aimant blanc*, nom qui ne lui vient d'aucune vertu attractive, mais d'une certaine rudesse qui fait que la langue s'y attache. Les amants de l'ancien temps en portoient sur eux, comme un talisman puissant qu'ils supposoient avoir la vertu d'attirer invinciblement l'affection de l'objet aimé.

La couche de terre qui couvre l'isle est peu profonde, et rarement assez unie pour y semer. Le vin y est bon lorsqu'il est fait et conservé avec soin. Les fruits des arbres en plein vent y sont exquis. Il paroît que les orangers et les citronniers

(*a*) Les bols, ou terres sigillées, sont de véritables argiles. On a affecté singulièrement ce nom à celles qui s'attachent à la langue en l'empâtant. Les anciens regardoient les bols comme excellents pour la dyssenterie. Le bol d'Arménie, qui est d'un rouge brun, entre dans la composition de la thériaque. On en trouve beaucoup auprès de Saumur. (Note du traducteur.)

y réussissent à merveille dans les vallons abrités, et dans les plaines étroites voisines de la mer.

On forme par an environ quatre mille tonneaux de sel auprès de *Porto-Ferraio.*

Il y a aussi, près de cette ville, une madrague (*a*) qui rapporte au grand duc près de 30000 livres; et le prince de *Piombino* en a une autre à *Martiana*, qui en rapporte plus de vingt.

Porto-Ferraio (*b*) est une fort jolie ville, bâtie sur le penchant d'une montagne qui forme une grande baie circulaire. Le pays d'alentour est élevé et couvert de bois. L'entrée du port est large et facile à découvrir, mais si exposée au vent de N. E. que, lorsqu'il souffle avec violence, il

(*a*) C'est une pêcherie faite avec des cables et des filets pour prendre une grande quantité de thons. (Note du traducteur.)

(*b*) Il fut nommé PORTUS ARGOUS, d'Argo, navire de Jason que la tradition fabuleuse et obscure des anciens a fait venir dans la Méditerranée, pour que Médée se fît expier du crime qu'elle avoit commis en tuant son frere Absyrthe, par la magicienne Circé, sœur de son pere Aétès, roi de Colchide, et de Pasiphaé, femme de Minos II, roi de Crete. Homere, dans son Odyssée, nous apprend que, par une faveur insigne de Jupiter, ce navire célebre traversa sans accident le détroit de Messine, malgré les risques que l'on couroit à s'approcher de Charybde et de Scylla. (Note de l'auteur et du traducteur.)

y a peu d'endroits où un vaisseau puisse mouiller en sûreté. Les rues et les fortifications s'élevent comme les gradins d'un amphithéâtre, et offrent le plus beau coup d'œil à ceux qui arrivent par mer dans cette ville. De ce côté, les ouvrages ne consistent que dans les deux châteaux *Stella* et *Falcone*.

Dans la partie supérieure, les ouvrages sont taillés dans le roc et forment des voûtes et des communications très difficiles : au centre du demi-cercle qui forme la ville, est un petit port ou bassin pour les chaloupes et les galeres. Ce port est défendu par deux bastions, et se ferme tous les soirs avec une chaîne. Un quai très commode communique à toutes les rues par des gradins de plusieurs marches.

Elbe, ainsi que *Piombino*, appartenoient aux Pisans, qui les possédérent comme fiefs de l'empire, jusqu'à ce que Charles-Quint jugeât à propos de les donner à Côme Ier, grand duc de Toscane, sous la condition de les garantir, ainsi que les côtes adjacentes, des incursions des François et des Turcs, ce que les Pisans étoient hors d'état de faire.

Le duc fit construire *Ferraio* en 1548, mais ce ne fut que sous Côme II qu'il fut mis dans l'état où il est maintenant. Les fortifications ne

furent achevées qu'en 1628 ; Côme y déploya cette magnificence qui caractérise les constructions des anciens Romains dans leurs édifices publics. Les portes sont ornées de bas-reliefs, et les anneaux même auxquels on attache les cables sont de bronze ciselé. La garnison est peu nombreuse, et l'artillerie peu considérable pour une forteresse aussi étendue ; mais la neutralité de son souverain fait sa sûreté, et rend inutiles des forces plus considérables.

SECTION II.

Ne voyant aucune apparence d'un vent favorable, nous allâmes voir les mines de fer. Après avoir traversé la baie, nous montâmes par un sentier très raboteux : les ravins sillonneux qui se trouvent dans cette montagne sont remplis de vergers ornés de quelques orangers, mais qui sont froissés et rabougris par la force du vent de N. O. Le reste de la montagne est couvert de myrtes, de lauriers-thyms, de lentisques (*a*),

(*a*) Arbre petit ou grand, selon la nature du sol où il est planté : la résine qu'on en tire s'appelle MASTIC. Cet arbre ne quitte point sa feuille pendant l'hiver, mais il est très sensible au froid. Les isles de l'Archipel sont obligées de fournir par an au grand Seigneur 300000 livres pesant de mastic. (Note du traducteur.)

d'arbousiers (*a*), et de plusieurs autres arbrisseaux à fleurs. Le sommet des montagnes est dépourvu de bois, mais non pas de verdure.

Sur un rocher escarpé on voit la tour de *Voltoraio*, où six soldats défendent les frontieres des états de Toscane ; elles sont marquées par des pierres posées le long de la chaîne qui environne *Porto-Ferraio.* Du haut de cette tour la vue est de la plus grande beauté, car on y découvre non seulement la totalité de l'isle, mais encore la Corse, plusieurs islots parsemés de côté et d'autre, le canal de *Piombino,* et une très grande étendue du continent.

Nous descendîmes la montagne du côté de l'est pour aller à *Rio*, qui n'est qu'un chétif village habité par des mineurs. Le seul ruisseau qui soit dans l'isle prend sa source au-dessous de ce hameau : son cours est tout au plus d'un mille; mais l'eau sort du rocher en si grande abondance, que dans un si petit espace elle fait tourner dix-sept moulins.

Nous suivîmes ce joli ruisseau dans un vallon étroit, cultivé avec beaucoup d'art, et planté d'o-

(*a*) Arbrisseau originaire de Provence. Ses feuilles ressemblent à celles du laurier, et sa fleur est semblable au muguet. On l'appelle aussi LE FRAISIER EN ARBRE. Les feuilles et les fruits de cet arbre sont astringents. (Note du traducteur.)

rangers et de quantité d'autres arbres fruitiers : il nous conduisit bientôt à cette mine si renommée.

Celle-ci n'est pas, comme presque toutes celles de son espece, composée de couches ferrugineuses, ou de morceaux de minérai dispersés parmi des substances hétérogenes, ordinairement disposées en bandes horizontales, ou en amas produits au hasard, auxquelles on ne peut arriver qu'avec difficulté par le moyen de galeries, de machines et de puits profonds; au contraire elle forme une large montagne de minérai solide. Ainsi qu'une belle carriere de pierres, elle est taillée en trois terrasses; pour l'exploiter il ne faut que piocher ou faire sauter le roc, qui retombe alors en morceaux, que l'on charge sur des voitures, pour les conduire ensuite au marché.

La circonférence de cette montagne de fer est d'environ trois milles; et depuis le commencement du minérai jusqu'à la couche d'ardoise qui en est la base, on compte environ 300 pieds. Dans les endroits où la mine n'a pas encore été entamée, ou n'a pas été remuée depuis plusieurs années, la vigne ainsi que d'autres plantes croissent avec assez de vigueur sur le peu de terre qui couvre la surface; et *Koestlin* (*a*) assure que ces plantes

(*a*) Médecin allemand qui a publié une description de l'isle d'Elbe en 1780. (Note de l'auteur.)

contiennent dans leurs feuilles et dans leurs tiges quelques particules de fer. «On peut s'en convaincre, dit-il, par la calcination. Si cela étoit ainsi, ce dont je doute fort (*a*), il en résulteroit qu'on pourroit ajouter plus de foi à ce qu'on débite en Hongrie, où l'on montre des morceaux d'or attachés aux ceps et aux grappes du raisin de Tokay, en affirmant que cet or a été pompé du sol par la plante dans le cours de sa végétation. »

L'endroit que l'on exploite maintenant a la forme d'un entonnoir dont un côté seroit brisé. On emploie annuellement 700 livres de poudre pour faire sauter la roche, et 106 hommes sont continuellement occupés à briser la mine ou à la voiturer. La disette de bois fait qu'on ne la fond pas dans l'isle. On la vend aux commissionnaires des maîtres de forges toscans, romains, corses ou napolitains, pour approvisionner leurs usines, et ils la paient à raison de 51 écus romains (255 liv.)

(*a*) M. Koestlin pourroit n'en pas douter, car il est aujourd'hui démontré que l'on trouve du fer dans tout ce qui est coloré par la nature.

Becker a, le premier, prouvé cette vérité ; depuis lui Sthal, Cramer et quelques autres chymistes modernes, dont la plupart se sont approprié ses découvertes, l'ont constatée en répétant ses expériences. (Note du traducteur.)

le *cento*, mesure qui doit peser 33,333 livres un tiers. Les Corses et les Toscans ont le privilege de choisir le minérai, en le payant un peu plus cher; tous les autres sont obligés de le prendre comme il se trouve; mais aussi on ne leur donne qu'un dixieme de rebut, tandis que les Toscans et les Corses sont contraints d'en prendre un cinquieme.

Le minérai est de la plus grande beauté, parsemé des plus belles couleurs (*a*), et rempli de crystallisations. Mais quoiqu'à la vue, et même au toucher, il paroisse ne renfermer que du fer, il n'est pas, à beaucoup près, aussi riche que celui des mines du nord de l'Europe, car il ne rend à peine en métal pur que la moitié de son poids.

(*a*) La mine d'Elbe est, sans contredit, une des plus belles de la nature, et presque toute en crystallisations, chatoyantes, gorge de pigeon. Cependant il est une mine plus singuliere encore, et peut-être l'unique de cette espece dans le monde: c'est la montagne de fer de Talbary en Suede; elle est à 15 ou 20 lieues de la mer; elle a plus de 400 pieds de hauteur perpendiculaire, et une lieue de circuit; c'est une masse de fer, très riche, qui est posée sur un lit de sable fin, et semble avoir été transportée dans cet endroit. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, dans certaines crevasses de cette montagne, on trouve des os de cerf et d'autres animaux, rangés horizontalement dans des lits de sable. (Note du traducteur.)

On n'est pas certain que la mine de Rio soit la même dont Aristote et plusieurs autres auteurs anciens ont fait mention, comme étant exploitée de leur temps : cependant c'est l'opinion générale. *Pini*, qui nous a donné en 1777 une Dissertation sur l'isle d'*Elbe*, fait un calcul pour prouver qu'il est possible que ces mines aient été continuellement travaillées, depuis ce temps si reculé, sans avoir pu s'épuiser plus qu'elles ne le sont maintenant. Il suppose l'excavation actuelle formant un cylindre de 500 pieds de circonférence sur 200 de profondeur, capable par conséquent de contenir 377,727,000 pieds cubes de terre ou de minérai, dont un tiers seulement, 132,575,666 deux tiers, seroit de pur minéral; chaque pied cube du minérai pesant 408 livres, le poids total de ce qui seroit compris dans le cylindre seroit donc de 54,090,872,000.

Depuis plusieurs années l'exportation annuelle n'a pas excédé 41 millions 666,250 livres. Il en résulte qu'il faudroit 1298 ans pour extraire une quantité égale à celle qui pourroit être contenue dans l'excavation dont nous avons parlé. Mais l'inspecteur de la mine m'ayant assuré qu'il n'avoit pas vendu, année commune, plus de trente-cinq millions de cette mine, la quantité supposée par *Pini* est trop forte d'un septieme. De plus,

on employoit anciennement davantage de cuivre pour les ustensiles et pour les armes, qu'on ne le fait à présent; la poudre à canon n'étoit pas connue, et par conséquent les travaux du mineur étoient bien plus difficiles; on ne fondoit la mine que dans un seul endroit nommé *Populonium*, qui lui avoit donné son nom: on est donc fondé à croire que la quantité qu'on en tiroit chaque année étoit fort au-dessous de 35 millions de livres; et par conséquent la mine n'a pu être réduite à l'état où elle est maintenant dans l'espace des 1298 années. Ce qui reste à exploiter donnera de l'occupation pendant plus de siecles encore, malgré les progrès de la métallurgie moderne et les moyens nouveaux que l'on invente tous les jours dans cette partie intéressante. Le prince de Piombino, à qui cette riche mine appartient, retire de la vente, année commune, environ 200,000 liv., tous frais faits (*a*).

(*a*) Il faut donc que la main-d'œuvre et les frais d'administration ne lui coûtent que 67750 livres : car en vendant par an 35 millions de minérai, qu'on paie cinquante-un écus romains (255 livres) les 33,333 livres, cela fait 765 livres chaque cent mille, par conséquent 7650 livres chaque million, et 267750 livres les 35 millions. Les ouvriers sont payés bon marché, puisqu'il y a toujours 106 hommes occupés, sans compter les piqueurs, les employés principaux, et les frais de transport jusqu'au marché. (Note du traducteur.)

Les anciens croyoient (*a*) que la mine se reproduisoit par une espece de végétation dans une certaine suite d'années; tel est aussi le sentiment de quelques modernes, qui donnent pour raison de n'en pas douter, qu'on a trouvé plusieurs fois des outils de mineurs oubliés dans de fort anciens travaux, et qu'ils étoient couverts par une incrus-

---

(*a*) Becker paroît avoir adopté ce sentiment :

Sed jam videmus in mineris metalla successive et tractu temporis generari, defecta conjunctionis principiorum.

...... Sunt enim loca, e quibus, si hoc anno sulphur effossum fuerit, intermissa fossione per quadriennium, redeunt fossores, et omnia sulphure, ut antea, rursus inveniunt plena.

Plinius refert in Italia, insula Ilva, gigni ferri metallum.

Strabo, multo expressius, effossum ibi metallum semper regenerari. Nam si effossio spatio centum annorum intermittebatur, et iterum illuc revertebantur, fossores reperisse maximam copiam ferri regeneratam.

.... Sed eadem multo disertius in rem nostram commemorat Cæsalpinus, Vena, inquiens, ferri copiosissima est in Italia ; ob eam nobilitata Ilva, tyrrheni maris insula, incredibili copia, etiam nostris temporibus eam gignens. Nam terra quæ eruitur, dum vena effoditur, tota, procedente tempore, in venam convertitur, etc.

« Mais au contraire on voit dans les mines que les mé-
« taux ne se forment que peu-à-peu, et par succession de
« temps, les principes nécessaires à leur formation ne se
« trouvant pas tous rassemblés en même temps.

tation de fer. Mais comme aucun de ces outils n'a pu être trouvé dans le cœur du roc vierge, et ne l'a été que dans des tranchées remplies de la poussiere des anciennes fouilles, l'incrustation formée autour de ces outils ne prouve point la régénération du fer. Il est évident que cette espece d'enveloppe ne doit pas sa naissance à la même cause

---

« Il y a des mines de soufre dont on abandonne l'exploi-« tation pendant quatre ans, après en avoir extrait tout le « minéral qu'elles paroissoient contenir, et dans lesquelles, « après cet intervalle, on en retrouve la même quantité « qu'auparavant.

« Pline rapporte que l'isle d'Elbe produit du fer.

« Strabon dit plus positivement que le fer renaît sans « cesse dans les mines de cette isle, et que si on cesse l'ex-« traction pendant l'espace de cent ans, on peut la recom-« mencer de nouveau, et qu'on retrouve la mine très « abondante en fer, qui s'est reproduit pendant la cessa-« tion des travaux.

« Mais Césalpin s'exprime sur cet objet d'une maniere « encore plus précise, lorsqu'il dit :

« L'Italie possede des mines de fer très abondantes : « l'Elbe principalement, qui est une isle de la mer tyr-« rhénienne, est célebre par la quantité incroyable de ce « métal qu'on en retire ; elle en produit même encore de « nos jours, car la terre que l'on rejette comme inutile, « pendant l'extraction du minérai, au bout d'un certain « temps se convertit elle-même toute en minérai. »

qui produit une augmentation de volume dans les plantes, cette cause étant l'accroissement de leur nourriture et des sucs qui, leur étant propres, s'identifient en elles. Cette incrustation n'est donc que la réunion d'une immensité de particules de fer presque impalpables, qui se trouvent répandues dans les débris des travaux, qui se rassemblent, et qui, par la suite des temps, se consolident en masse minérale.

SECTION III.

Le 22 une légere brise nous conduisit du port dans le canal qui sépare l'isle d'*Elbe* du continent.

Le capitaine m'assura que jusqu'à la distance de quatre lieues de l'isle, la boussole ne pouvoit être d'aucun usage pour gouverner, parceque l'aiguille tournoit continuellement avec beaucoup d'irrégularité. Quelques auteurs nient ce fait, et même sa possibilité; d'autres pensent que s'il est vrai, ce ne peut être que du côté de l'isle où sont les mines, et qu'il faudroit que le vaisseau se trouvât bien près du rivage pour pouvoir ressentir cette influence magnétique. Sans vouloir discuter cette matiere, je me bornerai à dire que j'ai vu le plus grand désordre dans l'aiguille pendant presque toute la journée, quoique nous fussions toujours à plus d'une lieue de l'isle d'*Elbe*.

Le vent étant foible et variable, nous passâmes vingt-quatre heures à louvoyer. Ce retard et la beauté du temps, me laisserent le loisir d'examiner la côte de Toscane, qui est fort plate et boisée. Dans un grand éloignement elle est bornée par les montagnes de *Sienne;* celles de *Montenero*, près *Livourne*, terminent l'horizon au nord; et vers le sud la chaîne qui se trouve derriere *Orbitello,* ainsi que le cap isolé de *Monte argentato*, finit le tableau. Le canal a environ dix milles de large, mais ne semble pas en avoir plus de cinq, tant l'atmosphere est pure. Quelques isles plus petites, les côtes élevées d'*Elbe*, la ville de *Piombino,* et un nombre infini de vaisseaux naviguant dans toutes les directions, formoient une délicieuse marine, digne du pinceau de Claude Lorrain ou de Vernet.

Piombino, bâtie à la pointe d'une petite baie, est la capitale d'une principauté qui appartenoit jadis à la république de Pise; mais des usurpateurs particuliers s'en emparerent dans le temps de la destruction de cette république. Depuis le quinzieme siecle elle a été possédée par la maison *Appiani,* qui s'étant éteinte sous le regne de Ferdinand II, cet empereur s'en empara, comme héritant des fiefs de l'empire, et la vendit, en 1634, à *Nicolas Ludovisi*, neveu de Grégoire XV. Une

petite-fille de *Nicolas* porta ses titres et ses biens dans la maison de *Buon Compagno*, duc de Sora ; dont les descendants possedent maintenant cette ville.

Celle de *Populonium,* ancienne colonie de *Volterra,* et l'une des premieres villes bâties en Italie sur les bords de la mer, étoit située près de *Piombino.* Après la destruction de l'empire romain, elle devint la proie des Goths et des Lombards, et enfin Charlemagne la donna au pape, qui n'en jouit pas long-temps, car en 809 des bandits montagnards la détruisirent de fond en comble.

Dans la matinée du 23 il s'éleva un vent si frais, de la partie du sud-est, que nous fûmes trop heureux de gagner *Porto-Longone* pour éviter d'être rejettés par le canal sur les côtes de France.

Porto-Longone est une forteresse fort considérable, commencée en 1606, et achevée dans l'espace de trente ans. Le cardinal Mazarin, pour inquiéter la communication des Espagnols avec l'Italie, et pour mortifier le pape, qui étoit leur zélé partisan, envoya, en 1646, le maréchal de la Meilleraye avec une escadre et une armée pour assiéger *Piombino* et *Porto-Longone. Piombino* ne tint que peu de jours, et *Porto-Longone* fut obligée de capituler le quinzieme. Don Juan d'Autriche les reprit toutes deux en 1650. *Porto-Longone* est

gardée par une garnison napolitaine depuis qu'elle appartient au roi des deux Siciles, ainsi que les places de la côte de Toscane qui dépendoient de l'Espagne. Philippe V les céda à son fils Don Carlos, en même temps qu'il le fit roi de Naples. Cette ville est située sur le promontoire N. E. d'une grande baie, au fond de laquelle un petit château, situé sur un rocher saillant, défend et cache l'entrée du port, qui est une anse agréable et bien abritée. Au pied de la montagne on trouve de petits vallons ornés de hameaux et de vignobles, coupés par des sentiers sablés et entourés de haies d'arbousiers, qui, dans cette saison, sont singulièrement embellis par les fruits rouges dont ils sont couverts. Au midi on voit une charmante fontaine au bas du rocher; les vaisseaux y envoient leurs chaloupes pour s'approvisionner d'une excellente eau.

SECTION IV.

Le 24, le vent étant devenu nord, et le temps s'étant mis au beau, nous appareillâmes au grand regret de l'équipage, qui s'étoit flatté d'aller à terre en partie de plaisir entendre la messe de minuit, et faire ensuite le réveillon.

Les Provençaux sont les plus indolents de tous les matelots: si leurs chefs ne les empê-

choient pas de se livrer à leur paresse naturelle, ils s'arrêteroient à chaque port qui se trouveroit sur leur route, et y perdroient tout leur temps.

Les capitaines de ces petits bâtiments mangent tous leurs profits dans ces relâches; et sur mille il n'y en a pas un qui laisse un sou à ses héritiers.

Dans l'après-midi, nous découvrîmes à l'ouest la petite isle de *Pianosa*, l'ancienne *Planesia*, remarquable par l'exil et la mort de César Agrippa, fils posthume du grand Agrippa et de Julie. Son indiscrétion et la rudesse de son caractere donnerent à Livie des moyens de le perdre dans l'esprit d'Auguste son aïeul, qui l'avoit adopté, et annulla alors l'acte de son adoption : il confisqua en même temps tous ses biens, et l'exila dans cette isle. Au bout de huit ans Auguste alla le voir en secret : mais Livie, l'ayant su, craignit son rappel, et qu'Auguste ne le désignât pour son successeur. Aussitôt, pour parer un coup qui auroit renversé toutes ses espérances, elle trouva le moyen d'avancer la fin de son vieil époux, et envoya un centurion pour tuer Agrippa. Ce prince, naturellement intrépide et robuste, se défendit vaillamment, quoiqu'attaqué à l'improviste; mais accablé par le nombre et affoibli par plusieurs blessures, il fut la premiere victime du regne sanguinaire de Tibere.

Bientôt après nous voguâmes entre le continent et les isles de Giglio (*a*) et Giannuti, qui ne sont que deux rochers de granit, déserts, et couverts de buissons.

Le vent étoit alors devenu très bon, et nous eussions pu faire beaucoup de chemin si notre capitaine n'eût pas été tellement effrayé de l'apparence du mauvais temps qu'il découvroit au vent, qu'il vira de bord aussitôt et fit route vers la rade de Télamon. Mais aussitôt que nous nous apperçûmes de son intention, nous le forçâmes de reprendre sa route, ayant appris d'un matelot, qui connoissoit parfaitement ces parages, que si, après avoir gagné cette baie, il fût survenu une tempête, nous aurions eu la douleur de nous voir ballotter sur nos ancres pendant plusieurs jours, avec le plus grand danger de nous perdre, et sans pouvoir absolument descendre à terre.

Toutes ces manœuvres nous firent perdre beaucoup de temps, et nous empêcherent de profiter du bon vent. Pendant les trente heures suivantes, la mer étant très grosse, nous fûmes obligés de gagner le large pour éviter les *Spiaggie romane,* écueils sous le vent, et qui s'étendent à 36 lieues dans le sud par le vent d'ouest et de sud-ouest. Ils

(*a*) Igilium et Dianium antiques.

sont très dangereux, parcequ'on ne peut les appercevoir à une certaine distance, et que ces bancs s'avancent près de sept lieues en mer.

Nous fîmes route au S. O. en suivant la côte depuis *Giglio* avec un vent forcé et une mer épouvantable, pendant l'espace de vingt-quatre lieues au moins, et nous fîmes alors un coude fort inutile : pendant la nuit le temps fut chargé de grains, la lame devint courte et furieuse ; notre bâtiment rouloit avec des secousses si subites et si inégales, qu'il nous étoit impossible de nous en garantir. La confiance que nous avions dans sa bonté soutint notre courage dans une situation si critique ; mais il arriva dans la nuit deux événements assez alarmants pour effrayer des marins plus expérimentés et plus hardis que nous. Nos chevaux, qu'on avoit établis sur le pont, se détacherent, et on ne les rattrapa qu'avec peine ; ensuite le feu prit à notre cuisine, mais nous l'éteignîmes heureusement avant qu'il pût devenir considérable. Le retour du jour ne nous présenta qu'un spectacle triste et effrayant ; une mer furieuse, notre bâtiment tourmenté par des roulis et pouvant à peine porter la voile, et aucune terre ne s'offrant à notre vue.

Nous passâmes douze heures dans cette désagréable situation, en louvoyant pour nous rap-

procher de la côte d'Italie; et je ne crois pas avoir entendu de ma vie un son plus agréable ni plus consolant que lorsque, vers le coucher du soleil, un mousse, qui étoit au haut du mât, nous cria qu'il voyoit le cap Circelli (*a*). De ce moment nous n'avions plus rien à craindre de la côte, le vent étoit tombé; et, quoiqu'il fît extrêmement froid et qu'il neigeât toute la nuit, la vue de la terre nous rendit complètement heureux, et nous fit supporter gaiement toutes nos incommodités.

Avant le jour on nous appella sur le pont pour voir les flammes que vomissoit le mont Vésuve; spectacle aussi nouveau qu'imposant pour nous. Cet aspect nous fut d'autant plus agréable qu'il étoit inattendu, car dans cette saison nous n'imaginions pas qu'il y auroit une éruption. La neige et la brume nous empêcherent d'en jouir long-temps. Il survint un calme plat, près d'un grouppe d'isles qu'on appelle les *Ponza*, qui est le nom de la plus considérable d'entre

(*a*) Haute montagne qui forme une péninsule à l'extrémité méridionale des marais Pontins, dans l'État de l'église; elle est célebre dans la fable pour avoir été la demeure de la magicienne Circé, qui métamorphosoit les hommes en bêtes, et dont les amours avec Ulysse ont été chantées par Homere, dans les X[e] et XII[e] livres de son Odyssée. (Note de l'auteur.)

elles. Il y a un mouillage passable et une ville dans cette isle : c'étoit une colonie romaine. Tibere y fit mourir de faim Néron, fils de Germanicus. Les cendres de ce malheureux prince furent portées à Rome par son frere Caligula, qui, peu de temps après, exila dans le même lieu ses sœurs Julie et Agrippine.

Dans le martyrologe, *Ponza* est célebre par l'exil et la mort de Flavia Domitilla, parente de Domitien, et l'une des plus distinguées prosélytes de l'église encore à son berceau.

Nous passâmes la plus grande partie du jour à tâcher de doubler *Vintotiene*, petite isle un peu à l'est de *Ponza*. C'est un rocher composé de matieres volcaniques, ainsi qu'il est prouvé par les observations du chevalier Hamilton. Les couches de ses falaises sont formées de bandes rouges et jaunes très singulieres. Les anciens l'appelloient *Pendataire*, et s'en servoient pour y exiler les coupables d'un rang distingué. Julie, fille d'Auguste, y fut renfermée avec sa mere Scribonie, répudiée par cet empereur. Par un pur mouvement de tendresse maternelle, elle se dévoua à un exil volontaire, pour suivre sa fille dans ce lieu désert. Après dix ans d'une si triste existence, la malheureuse Julie fut transférée par Tibere dans les environs de Reggio, où il la fit périr de faim.

Pendataire, qui avoit été la prison de l'impudique Julie, devint peu d'années après celle d'Agrippine sa vertueuse fille. Ses mœurs irréprochables et son austere vertu, jointes au souvenir de Germanicus son époux, si maltraité aussi par Tibere, la rendoient, ainsi que ses enfants, l'amour et l'espoir du peuple romain, et par conséquent les objets de la haine et de la jalousie de ce tyran.

Pour calmer ses craintes, et pour anéantir d'un seul coup l'espérance si chere aux Romains de voir renaître des temps plus heureux, Tibere fit assassiner les jeunes princes; et leur malheureuse mere périt à Pendataire à force de mauvais traitements, et manquant de tout.

Caligula, le seul de ses enfants échappé de ce massacre, emporta ses cendres de cette isle, et, avec la plus grande solemnité, les déposa dans le tombeau d'Auguste.

A l'instigation de Poppée, Néron y exila sa femme Octavie, fille de Claude, et ordonna qu'on la fît mourir en lui ouvrant les veines dans un bain.

Cette isle semble maintenant destinée au même usage que dans le temps des Césars, car elle est habitée par un grand nombre de scélérats bannis sur ce rocher, où ils sont forcés de travailler et de tirer parti de son sol ingrat, afin d'y

former un établissement capable d'empêcher les corsaires barbaresques d'en faire leur rendez-vous.

Le vent étoit si foible que notre pilote craignit que nous ne pussions pas gagner, avant la nuit, *Procida* pour nous y mettre à l'abri; cela auroit été fâcheux, parceque le vent pouvoit s'élever encore pendant que nous aurions été au large, et nous auroit pu rejetter sur les côtes de Sicile ou de Sardaigne; heureusement la brise suffit pour nous conduire dans le canal de *Procida* où nous mouillâmes. La nuit fut tranquille et calme, et nous en passâmes la plus grande partie à contempler le Vésuve que nous appercevions alors très distinctement : il en couloit un fleuve immense de lave enflammée, toujours renouvellée par des torrents d'une matiere brûlante que la montagne vomissoit par intervalles. Toute l'atmosphere en étoit éclairée, et une superbe traînée de lumiere étoit réfléchie sur le golfe, dont la surface, doucement agitée, offroit un spectacle aussi agréable que le torrent de feu paroissoit terrible.

Le 28, le temps étoit lourd et humide, et nos matelots étoient tellement abattus par la pluie (qui semble aussi contraire à leur tempérament qu'à celui des negres), qu'il n'y eut que la pro-

messe d'une récompense extraordinaire qui pût les engager à lever l'ancre. Nous mîmes toute la journée à faire dix milles. Les superbes vues tant vantées du golfe de Naples étoient cachées à nos yeux par une brume impénétrable et par une petite pluie très fine. Le Vésuve seul élevoit quelquefois son sommet brûlant au-dessus des nuages, et à notre grand étonnement nous le vîmes couvert de neige jusqu'au bord enflammé de son cratere. Enfin nous entrâmes dans le port de Naples.

ENVIRONS DE NAPLES.

SECTION V.

Les embarras inévitables aux nouveaux arrivants m'empêcherent d'aller voir le Vésuve pendant que l'éruption duroit encore. Dès que je me trouvai libre, je louai un de ces cabriolets à deux roues, que les Napolitains appellent *calesso:* ce n'est autre chose qu'un siege triangulaire fort incommode, doré et barbouillé de couleurs brillantes, monté sur un aissieu et tiré par un seul cheval. Quelques uns de ces chevaux se vendent fort cher, et vont un train prodigieux, toujours au grand trot. Le maître du cabriolet se tient debout derriere, et dirige le cheval avec sa voix et un fouet; celui qui est assis dedans tient les gui-

des, mais ne répond d'aucun accident qui pourroit arriver à la voiture, à moins qu'il ne veuille aussi prendre le fouet : les guides sont attachées à un cavesson sans mords, et plus on les tire, plus l'animal augmente sa vîtesse, mais il s'arrête à la voix.

Une de ces chaises me conduisit à environ huit milles de Naples, à l'endroit où la derniere lave s'étoit arrêtée, après avoir comblé un chemin, détruit quelques hameaux, et consumé une étendue considérable de vignobles : les peupliers auxquels la vigne étoit attachée furent brûlés ou abattus sous le poids des masses moins échauffées qui se détachoient de tous côtés du torrent de feu. La surface de cette riviere noire, maintenant stagnante, est très raboteuse et remplie de vuides ; elle répond à l'idée que je me fais d'une montagne pleine de rochers qui seroit renversée par un tremblement de terre, et culbutée dans un vallon. La lave ressemble, pour la couleur, aux premieres scories de la mine de fer. La chaleur extrême qu'elle renvoyoit encore, quoique la flamme ne fût pas visible pendant le jour, m'obligea à me tenir éloigné. Pendant la nuit, on voyoit le feu par les crevasses de cette croûte sombre.

Elle s'étoit approchée d'une lave de dix-sept

ans que l'action de l'air n'a pas encore assez triturée pour laisser croître aucune espece de semences, si ce n'est une mousse longue et blanchâtre, ordinairement premiere production de ces cendres, plus molles et plutôt réduites en poussiere que les scories du mont Etna.

Après avoir satisfait ma curiosité par le plus scrupuleux examen de tous ces objets, j'allai à *Portici*, où je louai un guide et une mule, et me rendis, par les vignes, jusqu'au pied de la montagne, où la végétation se termine par une herbe longue et grossiere, la seule plante qui puisse supporter la proximité des cendres chaudes et des exhalaisons sulfureuses.

Je montai en droite ligne ce cône escarpé, enfonçant à chaque pas, jusqu'aux chevilles, dans des cendres tiedes et couleur de pourpre.

La chaleur ne fut pas trop sensible jusqu'à la distance de quelques toises du sommet, mais à cet endroit la fumée sortoit par plusieurs crevasses.

Du côté de Portici il y a fort peu de lave, excepté quelques pierres éparses qui servent à s'asseoir.

Il est impossible de donner une idée des fatigues qu'on éprouve à gravir cette montagne : j'avois autrefois grimpé aux sommets les plus

hauts des Alpes et des Pyrénées, mais sans avoir éprouvé la lassitude accablante et l'épuisement complet que j'éprouvai dans mon voyage au Vésuve.

Il est possible que les émanations méphitiques qui attaquoient ma respiration, aient produit sur mes nerfs et sur mes muscles cet état d'affoiblissement. J'aurois pu difficilement arriver au cratere, si je ne m'étois attaché à la ceinture du guide qui marchoit devant moi. J'avoue que mes espérances furent bien trompées en y arrivant; car les descriptions que j'avois lues avoient préparé mon imagination à tout ce qu'il y a de plus brillant en couleurs, et à tout ce que le feu peut offrir de plus imposant et de plus terrible en phénomenes : mais la derniere éruption avoit assoupi pour quelque temps la fureur du volcan; en sorte que, dans ce moment, tout étoit calme et dans la plus grande obscurité.

L'ouverture par laquelle la lave s'étoit écoulée est fort au-dessous du sommet de la montagne, et de ce côté les torrents sulfureux sont extrêmement actifs.

J'étois au moment de quitter ces lieux, peu content de ce que j'y avois vu, lorsqu'une colonne de fumée et de flamme s'éleva lentement, en tournoyant, du fond du sombre abîme, écar-

tant un nuage épais et blanchâtre qui nous avoit dérobé jusques-là la vue du cratere : le vent s'empara aussitôt de cette colonne, et la fit tourner plusieurs fois violemment avec un bruit et une vîtesse inconcevables, jusqu'à ce qu'enfin il força une partie de la fumée de s'échapper horizontalement de la montagne, et repoussa le reste avec force dans l'affreux gouffre d'où il étoit sorti. Pendant ce combat du vent et de la fumée je pus voir très avant dans l'intérieur du cratere, du côté opposé à celui où j'étois. Ses côtés me parurent entièrement composés de lave et de scories, dont les couleurs étoient à-peu-près les mêmes; et le fond étoit entièrement caché par un rideau impénétrable de fumée. J'ai vu d'anciennes mines de charbon épuisées, qui donnent une idée assez vraie de la bouche du volcan.

Aussitôt que la fumée fut dissipée, le mugissement intérieur redoubla, et nous entendîmes de fréquentes explosions accompagnées d'un bruit sourd; chacune d'elles causoit une commotion violente à la voûte mince sur laquelle nous étions placés: aussitôt une pluie de pierres enflammées étoit lancée par le volcan; mais ne s'élevant que fort peu au-dessus de la montagne, et ne donnant aucune prise au vent, elle retomboit perpendiculairement dans l'épouvantable abîme.

Je n'entreprendrai point de décrire l'origine, la composition et les effets du Vésuve, ce sujet ayant été discuté de la maniere la plus satisfaisante par le chevalier Hamilton : la connoissance qu'il a de ce volcan est si complete, et sa réputation en ce genre est si bien établie à Naples, que plusieurs fois la cour est partie pour Portici et en est revenue, sur les avis qu'il donnoit de l'instant précis où l'éruption devoit commencer, et de la direction que la lave devoit suivre.

Plusieurs auteurs qui ont écrit sur les volcans ont été entraînés dans une foule d'erreurs, de fausses hypotheses et de conséquences plus fausses encore, pour s'être fiés aux rapports qu'on leur faisoit, n'ayant pas pris la peine d'examiner eux-mêmes ces étonnants phénomenes. Quiconque n'a pas été assez heureux pour voir un volcan en action, ne doit jamais écrire sur ce sujet, car il seroit impossible qu'il ne commît pas une foule d'erreurs, quand il auroit tout le discernement, la science et les combinaisons dont l'esprit humain est capable. Il est vrai que quelques auteurs qui, pendant quarante ans, n'ont cessé d'avoir le Vésuve devant leurs yeux, n'en ont pas moins conçu des idées aussi bizarres qu'insoutenables sur sa composition, sa formation et ses opérations : l'esprit systématique nous égare

souvent, et nous fait voir quelquefois les objets, non pas comme ils sont, mais comme nous voudrions qu'ils fussent. Le dessein formé de prouver que le Vésuve est une montagne primitive, et non le produit de plusieurs éruptions, a seul pu déterminer le pere *della Torre* à croire qu'il avoit vu des couches régulieres et naturelles de pierres calcaires et de granit, à une profondeur considérable dans les flancs de la montagne.

S'il a vu en effet quelque chose qui pût en avoir l'apparence, ce ne pouvoit être que des traces sulfureuses et des efflorescences minérales attachées aux parois de l'entonnoir. C'est une pareille cause qui a égaré l'abbé *Richard*, au point de l'empêcher d'appercevoir une seule pierre ponce, ni aucune autre trace de feu dans la montagne de Pausilype, pendant que l'observateur le moins instruit y peut appercevoir sans cesse une foule de pierres noires calcinées, s'il n'est pas assez bon minéralogiste pour se convaincre que le rocher en entier doit son origine aux effets d'un feu volcanique.

Si de pareils préjugés ne s'emparoient pas des observateurs, auroit-il été possible que quelques uns d'eux n'eussent vu dans la *Somma*, et dans les montagnes des environs de Naples, que des substances primitives qui n'ont subi aucune alté-

ration depuis le déluge, lorsqu'évidemment chaque pierre prouve qu'elle doit au feu son origine?

Pour se convaincre que le Vésuve s'est élevé du niveau de la plaine, ou, pour mieux dire, du niveau de la mer, par la seule action du feu renfermé dans ses entrailles, il ne faut, ce me semble, qu'avoir l'œil exercé à observer, et le jugement sain et dégagé de tout systême. J'avoue qu'il m'est impossible d'en douter après avoir examiné sa position isolée, sa composition, telle qu'on peut la voir, et le sol des champs qui l'entourent; enfin, après avoir réfléchi sur la formation de Monte-Nuovo, qui, dans le court espace de quarante-huit heures, s'est élevé à une hauteur perpendiculaire d'environ deux cents pieds; sur celle de plusieurs isles sorties du sein des eaux, poussées par des effets semblables; événements dont il est impossible de douter en lisant l'histoire ancienne et moderne. Parmi les exemples qu'elle nous fournit, l'isle de l'Ascension et plusieurs autres dans l'Archipel, dont une est sortie de la mer en 1707, prouvent complètement cette assertion. Rhodes, selon ce que Pindare rapporte dans sa septieme Olympique, paroît avoir eu la même origine.

Il est facile d'expliquer la fable de ce poëte; elle signifie seulement que la violence du feu a fait sortir cette isle du fond de la mer.

Quelle que puisse être l'origine du Vésuve, soit que, comme montagne, il soit aussi ancien que le globe, soit qu'il ait été produit par des événements postérieurs, nous pouvons affirmer que comme volcan il existe depuis un temps bien antérieur à toute histoire et à toute tradition (1). Long-temps avant qu'il ne causât la ruine d'Herculanum, il a été décrit par des auteurs qui assuroient que son sommet étoit couvert de vestiges de feu. Quelques uns même affirmoient que le temps où il avoit vomi des flammes remontoit à une si haute antiquité qu'il touchoit de bien près à celui des fables.

Pline le jeune, malheureusement témoin de tout ce qu'il rapporte, nous a laissé une description très intéressante de ses ravages en l'an 79. Après cette époque il jetta des flammes de temps en temps, et causa souvent de vives alarmes au pays d'alentour; mais par degrés il diminua tellement sa fureur, qu'au bout de quelques siecles il causoit à peine assez d'inquiétude pour mériter qu'on en fit mention. En 1731, il se réveilla avec telle violence et causa de tels ravages, que les malheurs qu'il causa alors égalerent presque ceux de l'an 79, premiere année du regne de Titus : depuis, il a eu des temps de fureur et

(1) Voyez le tome II, pour les notes.

des temps de repos ; mais depuis quelques années il a tellement redoublé de furie, qu'il en sort continuellement de la fumée, et tous les ans, au moins une fois, un torrent de lave.

Il n'est pas au pouvoir de l'homme de calculer d'où il tire son immense provision de matieres combustibles, ni combien de temps son cône actuel pourra supporter ses efforts continuels. Je crois cependant que, malgré tout l'effroi qu'il cause, il est bien moins dangereux pour Naples d'éprouver ses éruptions, que de les voir cesser entièrement, et que si ses combats étoient renfermés dans son sein : alors indubitablement il en résulteroit des secousses qui seroient fatales aux fondements de la Terre de Labour.

Le ciel étant fort clair, je m'arrêtai quelque temps sur le sommet pour me former une idée précise de la topographie de ce pays intéressant. Il est impossible de trouver une position plus avantageuse pour bien examiner Naples et ses environs ; le Vésuve, étant isolé et éloigné des autres montagnes, domine sur les plaines de Nole, de Capoue et du Sarno, sur la chaîne de l'Apennin, le promontoire de Sorrento, et sur les montagnes et le golfe de Naples avec toutes ses isles. Je remarquai que la chaîne qui s'étend à l'ouest depuis *Poggio Réale* jusqu'à *Monte Gauro*, est

totalement séparée par les plaines de toutes les autres éminences, et forme un vaste promontoire détaché, rempli de lacs et de creux, qui sont des crateres de volcans éteints.

En parcourant des yeux cette région, du point élevé où j'étois, il me parut démontré que, dans l'antiquité la plus reculée, il doit avoir existé un énorme volcan, dont le centre étoit entre Ischia et les Camaldules du Vésuve, et que la Solfatare, Astruni, Barbaro, &c. peuvent bien n'avoir été que des *montagnuole* de cette masse gigantesque, qui, après avoir épuisé ses forces et sa substance, ne pouvant plus supporter son propre poids, se sera écroulée, et aura été engloutie par les flots. Le golfe de *Baies*, et les canaux d'*Ischia* et de *Procida*, peuvent bien avoir été formés par ce terrible bouleversement. La grandeur du mont Etna détruit l'objection qu'on pourroit faire à mon hypothese, à cause de son étendue, et me fait voir de quelle énorme dimension une montagne peut s'élever d'elle-même. *Monte Epomeo* dans l'isle d'Ischia, et la montagne des Camaldules, sont toutes deux coupées à pic en face l'une de l'autre, et toutes deux s'affaissent insensiblement dans des directions différentes, jusqu'à ce que l'une se termine dans les *Campi Leborini*, et l'autre dans la mer.

VILLE DE NAPLES.

SECTION VI.

Pendant les fêtes de Noël, tous les quartiers de Naples retentissent des *pastorali*, ou siciliennes, espece de musique champêtre exécutée par des bergers de l'Abruzze ou de la Calabre, avec des cornemuses appellées *zampoigne* chez les premiers, et *ciaramelli* chez les autres. Les airs varient suivant les provinces : dans celles du midi on se sert de trois différents ; les bergers du nord n'en connoissent que deux, et ceux qui ont un peu de génie les varient hardiment de toutes les manieres. Les peres enseignent à leurs enfants à jouer de cet instrument, et les regardent comme un moyen de subsistance pour eux (*a*). Tout le reste de l'année il est très rare d'entendre dans les rues de Naples le son d'un instrument, quoique ce soit la pepiniere des plus habiles professeurs de musique, et l'école où se sont formés les plus habiles maîtres de l'art : c'est là qu'ils ont acquis leur talent pour composer des opéra qui ont fait les délices de toute l'Europe. Il n'y a

(*a*) Les hautbois, encore entretenus aux dépens de quelques villes de l'Angleterre, ressemblent assez à ces bergers. (Note de l'auteur.)

pourtant pas dans cette ville de musique nationale, à moins que nous ne donnions ce nom à une espece de *seguidilla* monotone et traînante dont les nourrices (2) se servent pour endormir leurs enfants; cette chanson semble avoir été prise des Espagnols, qui, je crois, la tiennent des Maures.

Je n'ai séjourné dans aucune ville d'Italie où le peuple ait moins de goût pour la musique qu'à Naples. Il est rare que les chansons qu'on accompagne avec la vielle, la guittare ou les orgues, égaient les soirées des Napolitains, comme cela se pratique dans le nord de l'Italie; et cela n'arrive chez eux que lorsqu'en été on fait, en partie de plaisir, des soupers agréables sur le rivage de Pausilype (*a*). Ils ne dansent même pas au son des instruments, mais ils exécutent leur *tarentella* au bruit d'une espece de tambourin qui étoit en usage chez leurs ancêtres, ainsi qu'on peut s'en assurer en voyant les tableaux trouvés dans Herculanum. La *tarentella* est une danse terre-à-terre, qui consiste à faire plusieurs tours sur le talon, et à trépigner des pieds, en s'accom-

(*a*) On m'a dit qu'avant la disette et les malheurs de 1764, le peuple de Naples étoit plus gai et aimoit mieux la musique qu'à présent. (Note de l'auteur.)

pagnant avec des castagnettes (*a*). Cette danse semble les enchanter, et les jours de fête c'est l'amusement ordinaire et constant des jeunes femmes. En général elles ne sont rien moins que jolies, quoiqu'elles aient de beaux yeux et des traits fort prononcés; elles ont de grosses mains, de gros pieds, la taille négligée, le col gros et tombant, la peau noire et décolorée à force de s'exposer au soleil sans bonnet sur leur tête.

On trouve chez les Napolitaines presque toutes les manieres d'arranger les cheveux, que l'on voit sur les médailles grecques et romaines (3). Les femmes se querellent et se battent sans cesse, mais ne résistent jamais à l'autorité des maris, quand ils viennent séparer et ramener chez eux leurs épouses échevelées: ainsi que les femmes russes, elles paroissent redouter beaucoup leurs époux, et se laissent battre par eux avec la même soumission. J'ai vu à Naples une femme qui, du vivant de son premier mari, étoit un modele de douceur et d'égalité, mais qui, ayant contracté un nouveau mariage, étonna et scandalisa tout

(*a*) Les personnes de tous les états, à Naples, dansent terre-à-terre, mais elles marquent la mesure aussi parfaitement avec leurs pas que d'autres nations le font en sautant et s'élevant beaucoup. (Note de l'auteur.)

son voisinage par sa mauvaise humeur et ses querelles continuelles avec son second mari : son curé l'ayant réprimandée sur sa conduite, elle lui avoua franchement que le défunt s'entendoit parfaitement à conduire les femmes, et savoit réprimer leurs mouvements de colere par des corrections faites à propos; mais que son nouveau mari étoit trop doux pour employer le châtiment nécessaire dont toutes les femmes ont plus ou moins besoin. Les hommes se mêlent rarement de leurs clabauderies, ou, si cela leur arrive, ils se contentent ordinairement de menacer et de dire des sottises à celles qui ont dispute avec la leur. Ils leur montrent un bâton ou une fourche, jusqu'au moment où la foule vient bientôt les séparer. Quelquefois il y a des coups de couteaux de donnés à Naples, mais c'est une chose rare parmi les pêcheurs. De toutes les classes d'habitants, c'est celle que j'ai eue le plus sous les yeux. Les mœurs varient suivant les cantons. Dans quelques endroits les Napolitains se battent avec des bâtons ferrés; ce sont des lazarons de Mazaniel qui se battent ainsi. Ailleurs ils s'attaquent avec des couteaux et d'autres armes aussi meurtrieres. Mais le peuple n'est pas à beaucoup près aussi sanguinaire et aussi vindicatif que plusieurs voyageurs le prétendent. Il faut plus qu'une légere

insulte pour les porter aux dernieres extrémités. Pendant la confusion et le vacarme des courses du carnaval, il n'arriva pas le plus léger tumulte; et même dans la cruelle famine de 1764, le seul acte de violence commis par une populace affamée, et plus que doublée en nombre par l'arrivée des paysans de toutes les provinces, où la moisson avoit manqué, fut d'enfoncer et de piller une seule boutique de boulanger: en diroit-on autant de la populace de Londres ou d'Édimbourg?

L'ivrognerie est un vice peu commun à Naples; et par conséquent les querelles qui en sont les suites ordinaires sont rares. D'ailleurs, la canaille napolitaine se permet entre elle une grande liberté de mauvais propos, ainsi que d'injures, et il faut qu'il y en ait une grande quantité de dites avant que l'on songe à se battre. Il est très rare aussi d'appercevoir chez le peuple rien qui ait quelque trait à la galanterie. Les soldats n'y promenent point leurs belles, en leur donnant le bras. On n'y rencontre point d'infâmes créatures quêtant des amants dans toutes les rues; indigne usage qui, dans d'autres pays, occasionne des querelles souvent ensanglantées.

A Naples, la police n'en a que le nom; et, malgré cela, on n'y connoît que rarement les vols

avec effraction, encore moins les émeutes et les assassinats. A cet égard, il n'y a pas de comparaison avec les provinces éloignées de la capitale; des personnes dignes de foi m'assurent que tous les ans on y assassine plus de quatre mille personnes. Ces crimes s'y commettent presque toujours avec des fusils par des montagnards qui, ayant le caractere sauvage et des mœurs féroces, menent une vie errante, et sont moins exposés aux poursuites de la justice; elle n'est, à la vérité, jamais que peu à craindre par tout ce royaume (4).

Les pêcheurs de *Santa Lucia* sont les plus beaux hommes de Naples; ils ont les véritables traits des anciens Grecs, et sont si parfaitement bien faits qu'ils pourroient servir de modeles dans les meilleures académies de peinture. De toutes les classes du peuple, celle des pêcheurs est la plus à son aise et la mieux logée. Il est vrai (et la plupart des écrivains l'affirment) que l'étendue de cette métropole est très disproportionnée à sa population, qui, suivant des calculs certains, se montoit, à la fin de 1776, à 350061 habitants, dont un grand nombre ne loge nulle part. Mais il n'est pas vrai, comme plusieurs de ces écrivains l'avancent, que ces misérables habitants passent leur vie dehors, l'hiver comme l'été, et

qu'ils couchent dans les rues dans toutes les saisons. En été cela se peut, mais en hiver il n'y a même aucun animal qui puisse soutenir l'inclémence du temps, non pas tant à cause du froid que de l'humidité. Lorsque la saison pluvieuse commence, elle dure ordinairement plusieurs semaines de suite; et l'eau tombe non pas par ondées, telle qu'en Angleterre, où l'on voit de la pluie plus ou moins forte dans tous les mois de l'année, mais comme un fleuve qui tomberoit d'une montagne, et formant des flots qui entraînent tout ce qu'ils rencontrent, et noient, pour ainsi dire, les malheureux voyageurs qui se trouvent sur leur chemin.

La quantité de pluie qui tombe à Naples est beaucoup plus considérable que celle qui tombe en Angleterre sur un pareil espace de pays. Des mois entiers de sécheresse sont compensés par un jour d'inondation; et les vents du midi sont si violents en hiver, que très souvent ils font sauter les verroux des portes et des fenêtres.

Dans ces temps de pluie, il y a très peu de ces malheureux assez misérables et assez dénués de ressources pour coucher dans les rues; mais la plupart de ces lazarons, (c'est ainsi qu'on les nomme) se retirent dans des souterrains de *Capo di monte*, où ils dorment foulés comme des moutons dans un parc.

De même qu'ils se logent sans payer de loyer, ils se nourrissent sans prendre la peine d'apprêter ce qu'ils mangent. Les marchés et les principales rues sont garnies de marchands de *macaroni*, de poisson frit et bouilli, de boudins, de gâteaux et de végétaux de toute espece : pour une fort petite piece de monnoie (que les lazarons peuvent se procurer à peu de frais, soit en faisant des commissions, soit en volant dans les poches) ils trouvent leurs repas prêts à toutes les heures. Un flacon qui est suspendu au coin de chaque boutique invite à se désaltérer avec du vin; mais ceux qui préferent l'eau, et c'est le plus grand nombre, trouvent de petites boutiques à tous les carrefours, dans lesquelles on vend toujours de la limonnade et de l'eau à la neige. La passion que l'on a pour cette eau glacée est si vive à Naples, qu'il n'y a absolument que les mendiants qui boivent l'eau dans son état naturel, et je suis persuadé qu'une disette de pain y seroit plutôt supportée qu'une disette de neige. On en apporte dans des bateaux tous les matins, des montagnes qui sont derriere *Castelamare*, et la ferme en est considérable. Les Jésuites, dont les capitaux étoient immenses, et qui possédoient le véritable esprit d'entreprise, avoient acheté le privilege exclusif de fournir de la neige dans toute la ville.

Il faut peu de chose pour vêtir les lazarons, hors dans les jours de fêtes; car alors ils sont d'une parure ridicule, et portent de petites jaquettes galonnées, et des bas couleur de feu. Les boucles de leurs souliers sont d'une grandeur énorme, et semblent avoir servi de modele à celles que nos élégants ont mises maintenant à la mode. Leurs femmes sont aussi très magnifiques ces jours-là; mais leurs cheveux sont alors renfermés dans des bonnets de drap d'or et d'argent, et dans des filets rouges: parure qui leur sied moins bien que la maniere dont elles s'arrangent ordinairement.

Les citoyens et gens de loi se mettent très simplement; mais leurs femmes et leurs filles le disputent aux premieres dames de la cour, pour le luxe de leur parure, et pour toutes les folies à la mode. Le luxe a fait depuis peu à Naples des progrès inconcevables. Il y a quarante ans que les dames portoient sur leurs têtes des filets et des rubans, ainsi que le font aujourd'hui les Espagnoles, et il n'y en avoit peut-être pas vingt qui possédassent des bonnets; mais à présent une simple coeffure en cheveux n'est d'usage que dans la classe la plus basse, et toute distinction de parure a disparu, la femme d'un bourgeois se mettant comme celle d'un homme de qualité.

Le goût de la dépense et de la dissipation est porté à Naples au dernier excès. Aussi toutes les grandes maisons sont accablées de dettes, et les artisans dépensent presque toujours ce qu'ils gagnent avant que de le recevoir. Le bourgeois se réduit à la plus grande économie, et même à la misere, pour fournir à ses dépenses de parade. Un très mince ordinaire chez lui aiguise son appétit pour les jours qu'il est prié à dîner, et on auroit peine à se faire une idée de la quantité de choses qu'il mange ces jours-là. Les nobles en général sont bien servis et vivent agréablement; mais il n'est pas d'usage entre eux de recevoir les étrangers à leur table. Le nombre des pauvres clients qui mangent avec eux, et qui ne seroient pas présentables en bonne compagnie, empêche que dans les grandes maisons les étrangers ne soient priés: peut-être aussi ne les prient-ils pas afin d'avoir la liberté de dormir tranquillement l'après-midi, ainsi qu'ils en ont l'habitude, et ce qu'ils font si complètement qu'ils se déshabillent pour se coucher. Les hommes et les femmes ne font leur toilette qu'après avoir dîné, ce qui fait qu'on les sert à midi ou à une heure au plus tard. Les grands officiers de la couronne et les ministres vivent très différemment: ils ont des tables somptueuses, auxquelles les étran-

gers et beaucoup d'autres sont souvent invités.

Les maisons des grands seigneurs napolitains sont formées d'une maniere très dispendieuse. Le nombre de leurs domestiques, de leurs équipages et de leurs chevaux suffiroit à un prince souverain, et la garderobe de leurs femmes répond à cette magnificence; cependant c'est une regle établie que toutes les dames (quelle que soit la fortune de leurs maris) ont cent ducats (*a*) par mois pour la dépense de leur poche. A la naissance de chaque enfant, le mari fait présent à sa femme de cent onces (*b*), et de quelques bijoux de prix selon sa fortune. En général, les *dots* n'y sont pas considérables, il n'en coûte pas plus à un homme de qualité pour marier sa fille que pour la faire religieuse; car 20000 livres suffiroient à peine pour payer les dépenses de la prise d'habit et de la profession. Il faut que la famille assure une pension honnête à la novice, et en outre elle se réserve des droits sur les héritages qu'elle a droit d'attendre, au cas qu'elle parvienne à quelque dignité dans le couvent, ou qu'elle ait envie de l'enrichir par des bâtiments, de l'argenterie, ou des ornements d'église.

Les domestiques et les artisans donnent à leurs

(*a*) Environ vingt louis. (*b*) L'once vaut trois ducats.

filles de cinquante à cent ducats; les paysans et les laboureurs vont jusqu'à trois cents. Les femmes à Naples et aux environs sont regardées comme dépourvues de ressources, et nées pour la paresse; c'est pour cette raison que leur part est toujours deux ou trois fois aussi forte que celle de leurs freres, et aussi parcequ'ils sont censés trouver plus de ressources dans leur force et leur industrie.

Une fille trouveroit avec peine un mari, si son amant n'espéroit pas se rembourser par la dot qu'elle lui apporte de celle qu'il a abandonnée à ses sœurs.

A la campagne, il est d'usage parmi les paysans de planter une allée de peupliers à la naissance de chaque fille. On la coupe, et on les vend au bout de dix-sept ans, pour former la dot de cette fille. La bénédiction proverbiale de *figlie maschi* que les Napolitains donnent aux femmes quand elles éternuent, est fondée sur la grande facilité que le peuple trouve à pourvoir ses fils aussitôt qu'ils sont en état de courir: ils peuvent gagner leur pain, pendant que leurs sœurs restent avec leur mere, et ne s'occupent pas à grand'chose, ou se contentent de mendier jusqu'à ce qu'elles soient assez grandes pour attirer l'attention des hommes (5).

SECTION VII.

Le 26 mars, ayant été invités pour assister à l'ouverture de quelques chambres nouvellement découvertes à *Stabia*, nous fimes la partie d'y aller. En chemin nous visitâmes *Herculanum* et *Pompeïa* (*a*); puis nous traversâmes la riche plaine qui s'étend entre le Vésuve et la branche de l'Apennin qui va jusqu'à *Sorrento*, et nous montâmes par une pente douce jusqu'aux fouilles de Stabia, qui étoit une longue suite de maisons de campagne plutôt qu'une ville. Elle avoit été ruinée par Sylla; et, avant le regne de Titus, tous ses édifices qui avoient été rebâtis furent renversés par un tremblement de terre. Dans la catastrophe de 79, le vent de nord ayant soufflé avec furie porta les cendres du Vésuve de ce côté, de sorte que tout le pays fut couvert, à la hauteur de plusieurs toises, de charbon à moitié brûlé, et de petites pierres ponces. Les villes, les maisons et les forêts furent ensevelies, et leurs situations resterent seulement marquées dans les nouvelles plaines par quelques monticules. Stabia, quoi-

(*a*) Je réserve, pour le second volume, ce que j'ai à dire sur ces deux endroits. (Note de l'auteur.)

Ce deuxieme volume composera mon troisieme et mon quatrieme. (Note du traducteur.)

qu'à six milles de la montagne, fut enterrée et entièrement ignorée, jusqu'à ce que le hasard la fit découvrir, il y a environ vingt-huit ans: le tremblement de terre avoit si fort endommagé les bâtiments qu'on ne sauroit conserver aucun de ceux que l'on découvre; ainsi à mesure qu'on en retire tout ce qu'ils contiennent de curieux, on recomble les fouilles. Les cendres y ont pénétré de toutes parts, et ont consumé tout ce qui étoit combustible.

A notre arrivée, les ouvriers commençoient à pénétrer dans des chambres souterraines; et comme le sol n'est autre chose que des charbons faciles à mettre en poussiere, fort peu de travail suffit pour les déblayer. Lorsqu'elles furent ouvertes, les appartements ne nous offrirent que des murs endommagés, barbouillés, plutôt que peints en compartiments, avec des couleurs dures. Quelques oiseaux et des animaux peints grossièrement se voyoient dans les corniches. Toutes les peintures de Stabia sont à la vérité du même genre. Nous trouvâmes, dans un coin, les gonds de cuivre et la serrure d'une malle, et tout auprès nous vîmes une partie de ce qu'elle avoit contenu; c'étoit des flûtes d'ivoire en plusieurs pieces, quelques monnoies, des anneaux de cuivre, des balances, une romaine, et une statue

d'argent très élégante de Bacchus, d'environ deux pouces de haut, dans laquelle il étoit représenté avec une couronne de pampre, des brodequins, et une corne d'abondance.

Le sommet de la montagne offre une vue aussi riche que variée du côté du Vésuve et du côté du golfe. Mes compagnons retournerent à Naples, mais moi j'allai coucher à *Torre della Nunziata*, gros village appartenant aux princes de *Valle* et *Dentice*. Il étoit de très peu d'importance pendant que le grand chemin passoit entre le Vésuve et *Nole*, car la communication par terre, qui suivoit la plage, avoit été interrompue par des éruptions multipliées. Toute cette étendue de pays n'avoit formé, pendant plusieurs siecles, qu'une forêt sombre successivement consumée par des torrents de feu, et se reproduisant dans les vieilles laves à mesure qu'elles se refroidissoient. Aussitôt qu'on eut ouvert un chemin par Herculanum, le village de *Torre* se peupla. Le roi d'Espagne actuel y établit une manufacture d'armes à feu, et il essaya d'en établir plusieurs autres de différents genres dans le royaume de Naples : mais toutes celles qui demandoient de la délicatesse, de la patience et du goût, ne purent réussir; au contraire, celle d'armes prospéra beaucoup, de sorte que, dans l'espace de

trois ans, les ouvriers Allemands que le roi avoit fait venir pour former ses sujets, s'en retournerent dans leur pays, les éleves étant devenus aussi habiles que leurs maîtres.

Le lendemain matin, de bonne heure, je louai un bateau à six rames, et allai me promener le long de la côte : nous passâmes devant l'isle de *Revigliano*, point de vue enchanteur, et qui a été peint plusieurs fois. Ma premiere station fut à *Castellamare di Stabia*, ville assez longue, située dans le fond de la baie, abritée du côté du midi par de hautes montagnes qui s'avancent si près du bord de la mer, qu'elles laissent à peine un espace très étroit pour les maisons, dont plusieurs sont placées avec beaucoup de hardiesse et de goût sur les crêtes les moins élevées des montagnes. Le roi a une charmante maison de plaisance au-dessus de la ville; c'étoit anciennement une ferme appartenant aux jésuites. Le port est petit et creusé de mains d'hommes : il est plus fréquenté par de petites goëlettes du pays que par les vaisseaux étrangers. Cette ville s'est élevée sur les ruines de celles de l'intérieur. En 1654, les François, sous les ordres du duc de Guise, la prirent d'assaut, et se proposoient d'étendre ensuite leurs conquêtes jusques dans le cœur du royaume ; mais leurs espérances furent bientôt

anéanties, par leur défaite sur les bords du Sarno, ce qui les obligea de se rembarquer et d'abandonner Castellamare, après avoir emporté tout ce qu'elle contenoit de précieux. Je continuai ma course vers l'ouest, le long d'une côte profonde : de nouveaux points de vue m'offroient de nouvelles beautés à chaque promontoire que je doublois. Le premier coup d'œil qui s'offrit à ma vue, fut celui d'une forêt déserte, où des rochers fort blancs s'élevent perpendiculairement du sein des eaux qui sont d'un bleu foncé; et, derriere ces rochers, on voit de hautes montagnes couvertes de bois. La pierre en est calcaire et fournit de la chaux à Naples. On la brûle dans les creux des rochers, et le feu est alimenté par des fagots que l'on coupe dans la montagne, d'où on les fait descendre avec des cordes. Le long de la côte il y a plusieurs fontaines fortement imprégnées de soufre.

Vico fut ensuite ma premiere station : c'est une petite ville dans une position délicieuse sur le sommet d'une colline adossée à des montagnes en amphithéâtre; les couches de ces montagnes s'inclinent dans des directions différentes, vers un même point central, comme s'il eût existé originairement une masse uniforme qui eût été fracassée et engloutie par quelques unes de ces

secousses qui doivent avoir souvent bouleversé ce pays si peu stable. Charles II et Jeanne Ire firent sortir Vico de son obscurité à cause des charmes de sa situation.

Ayant ensuite doublé le cap le plus proche, nous entrâmes dans la baie spacieuse de *Sorrento;* elle a trois milles de large; une chaîne de montagnes en demi-cercle, et couvertes de bois, renferme une plaine aussi riche que belle qui penche vers la mer, et qui est remplie de maisons d'une blancheur éblouissante qui perce à travers les feuillages. Ce demi-cercle se termine en ligne droite vers la mer, par une côte profonde et à pic, composée de rochers fort noirs; et cette côte formoit probablement une portion d'un cercle dont la moitié aura été renversée et engloutie dans les flots; telle est mon opinion, et je pense que tout le cercle étoit jadis le cratere d'un volcan. Le sol de la plaine n'est que cendre, et ses rochers une lave d'un bleu foncé, excepté du côté de l'est où ils sont d'une espece plus molle. Les montagnes qui environnent la plaine sont composées de couches calcaires régulieres, qui ne se joignent ni ne se mêlent entre elles, mais semblent avoir été brisées avec violence dans tous leurs pourtours, comme si on avoit préparé une place pour recevoir une masse hétérogene qui

se seroit subitement élevée du sein de la terre ou des eaux. Plusieurs de ces pierres calcaires sont torses comme des cordes, exactement de la même maniere que la lave du Vésuve ; elles ont d'ailleurs tant de caracteres qui correspondent à ceux des productions des volcans, que si ce n'étoit absolument contraire aux systêmes ordinaires de la philosophie, qui ont décidé que toutes les substances calcaires ne sont composées que des débris des coquilles de l'océan, je serois tenté de croire que le feu a eu plus de part qu'on ne le croit communément à la formation de ces rochers : quant aux matieres des terres de la plaine, elles sont, sans contredit, volcaniques. Cependant je suis persuadé que jusqu'à présent nous n'avons qu'une connoissance très imparfaite des effets du feu et des métamorphoses qu'il est capable de produire : car comme nous venons de découvrir que la fumée du soufre et du vitriol change la lave noire et dure en une terre molle et blanche, nous découvrirons peut-être de même un jour que quelque autre opération de chymie naturelle peut convertir certaines substances en pierres calcaires.

Je débarquai à *Sorrento,* ville située précisément sur le bord des rochers escarpés qui avancent sur la baie dans un site enchanteur. La ville

contient quinze mille habitants, qui font la moitié de la population de la plaine entiere : les rues sont étroites ; mais ce n'est point un inconvénient dans un climat aussi chaud, où l'on ne se sert point de voitures, et où il n'existe pas de communication par terre avec la métropole. De tous les endroits du royaume c'est celui qui jouit du climat le plus délicieux, et il a été pour cela renommé dans l'antiquité. Siliüs Italicus vante son air doux et salutaire (*a*). Actuellement elle est ornée de bosquets épais et possede une eau excellente, des fruits, des poissons, du lait, du beurre, les meilleurs veaux, du vin excellent, presque toutes les choses nécessaires à la vie, et tout cela à très bon marché. Les montagnes la garantissent des vents chauds de l'automne. On dit que le caractere de ses habitants tient de la douceur du climat. Quelques inscriptions en petit nombre, et des réservoirs d'eau, sont les seuls restes d'antiquités qu'on y voie ; elle tire son nom de la résidence ou du culte des sirenes (*b*) : c'est dans cette baie que le prince de Salerne, fils de Charles I[er], fut fait prisonnier en 1283, par Lauria, amiral de Pierre roi d'Arragon : il remporta

(*a*) Zephyro Surrentum molle salubri.

(*b*) Surenetum.

une victoire qui assura au vainqueur la possession de la Sicile. C'est ici que le Tasse vit le jour en 1544. Ce poëte mérite sans doute une place sur la liste des poëtes modernes les plus fameux, malgré le sarcasme de Boileau (*a*), qui, par son ignorance de la langue italienne et le froid de son cœur, ne pouvoit que très mal juger les élans du génie.

Les Turcs saccagerent cette ville en 1558, et emmenerent avec eux 12000 captifs; mais préférant de l'argent à un si grand nombre d'esclaves, ils envoyerent à Naples proposer de les rendre pour de bonnes rançons. Soit méfiance, soit insensibilité ou consternation, leur offre fut rejettée, et les infideles mirent à la voile avec leurs prisonniers. Peu après, ce qui restoit d'habitants à *Sorrento*, par une générosité dont il y a peu d'exemples dans l'histoire, vendirent leurs terres et leurs biens, et racheterent leurs concitoyens. Si les Grecs ou les Romains eussent fait un semblable effort, cet exemple serviroit de lieu commun à tous les jeunes écrivains, et chaque dissertation, soit ancienne, soit moderne, auroit vanté avec enthousiasme un pareil trait d'héroïsme; mais on s'en souvient à peine à Sorrento, et

---

(*a*) ... le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

je crois qu'il est entièremeut oublié dans tout le reste du royaume.

Le 28, je continuai à longer la côte vers *Capo di terra* ou *Puolo*, pointe qui sépare la baie de Sorrento de celle de *Massa* (*a*). On y voit les ruines d'une maison de campagne dont Stace fait mention dans son poëme des Sylves; elle appartenoit à *Pollius Felix*, dont le nom est encore celui de cet endroit. J'admirai l'exactitude avec laquelle le poëte a décrit ce lieu; car malgré les changements qu'il a éprouvés dans ses détails, les grands traits sont encore fort aisés à reconnoître. Tout-à-fait à l'extrémité du cap, au-dessus de la mer, est une suite de chambres voûtées, devant lesquelles on voit les restes d'un portique ou corridor (*b*). Sa forme est celle d'un angle obtus: ces chambres jouissoient d'une double vue, d'un côté celle de Sorrento et du Vésuve, et de l'autre (*c*) de Naples (*d*), Pouzzol et Ischia (*e*). On trouve encore

(*a*) Est inter notos sirenum nomine muros
Saxaque Tyrrhenæ templis onerata Minervæ.

(*b*) Per obliquas erepit porticus arces
Urbis opus, longoque domat saxa aspera dorso.

(*c*) Una diætis
Parthenopen directo limite ponti

(*d*) Ingerit
Celsa Dicarchei speculatrix villa profundi.

(*e*) Hæc videt Inarimen, illi Prochyta aspera paret.

sur les murs quelques restes de peintures; derriere ces ruines, le promontoire se retrécit, et forme un isthme creusé au milieu en bassin rond et profond, dans lequel la mer s'introduit par un passage sous les rochers. Comme les vagues ont épuisé leurs forces avant d'y pénétrer, et que l'ouverture du bassin est entourée de ruines, ce lieu étoit sans doute destiné à se baigner (*a*), trois aqueducs y portoient de l'eau fraiche (*b*) d'un grand réservoir situé au pied de la montagne. De hauts rochers couverts d'oliviers garantissent (*c*) ce lieu de l'impétueux sciroc, et les bateaux trouvent un asyle sûr dans une anse circulaire qui divise le cap en deux peninsules (*d*). De là je suivis la côte de Massa, qui est ornée de

---

(*a*) Geminâ testudine fumant
Balnea.

(*b*) Et è terris occurrit dulcis amaro
Nympha mari.

(*c*) Montique intervenit imum
Littus, et in terras scopulis pendentibus, exit.

(*d*) Placido lunata recessu
Hinc atque hinc curvas perrumpunt æquora rupes.
Ponunt hîc lassa furorem
AEquora.
Nulloque tumultu
Stagna modesta jacent.

bois. C'est un évêché, où il n'y a pas une ville, car toutes les habitations sont dispersées par petits grouppes le long de cette pente toujours ornée de verdure. Nous nous reposâmes sur nos rames pendant quelques heures pour prendre un peu de nourriture, et ensuite nous fîmes voile vers Naples où nous arrivâmes au clair de la lune. La soirée étoit chaude et calme, et la mer unie comme une glace. Les lumieres des marchés à poisson réfléchissant sur sa surface formoient la plus brillante illumination.

VOYAGE DE NAPLES A TARENTE.

SECTION VIII.

Le 12 avril 1777, je partis de Naples, et sortis par la porte de Capoue. Nous étions à cheval, mais nous avions une chaise pour porter notre bagage, et servir à nous-mêmes, si nous en avions besoin.

Une belle allée de peupliers rend cette route la plus agréable de toutes celles qui environnent Naples. On apperçoit sur la gauche les aqueducs qui conduisent l'eau nécessaire à la ville, et fournissent en même temps plusieurs fontaines érigées par les anciens vice-rois, plutôt pour orner les chemins que pour l'utilité des voyageurs.

Au-dessus des aqueducs est une très belle

chaîne de montagnes couvertes de bois. On y trouve un endroit nommé *il campo di Lautrec*. Ce nom lui fut donné d'*Odet de Foix*, maréchal de Lautrec, qui, en 1528, à la tête d'une armée françoise pénétra dans le royaume de Naples, s'empara des provinces du nord, et força les Impériaux de s'enfermer dans la capitale. Le 29 d'avril, il établit son camp sur cette colline, et par son approche jetta la consternation parmi les Napolitains. Leurs craintes furent redoublées par le mauvais succès de leur miracle ordinaire, la fameuse liquéfaction du sang de saint Janvier: lorsqu'elle ne se fait pas, ils sont convaincus que c'est un présage certain de quelque terrible calamité. En effet, les horreurs de la famine se firent bientôt sentir dans une ville peuplée, comme Naples l'étoit alors, et leur position devint encore plus affreuse lorsque les François eurent coupé les aqueducs qui leur portoient de l'eau; mais cependant ils durent leur salut à ce qui devoit causer leur perte. La destruction des aqueducs devint funeste aux assiégeants, car les eaux qui avoient été détournées de leur cours ordinaire, se trouvant obstruées dans le nouveau qu'elles furent obligées de prendre, se déborderent, coulerent dans des terres basses, y séjournerent, et s'y corrompirent bientôt par l'excès de la chaleur;

la putréfaction fut encore accélérée par la fermentation d'une grande quantité de blé que *Virticello*, fameux brigand, jetta exprès dans les fossés du camp, en allant porter des vivres dans la ville. Les vapeurs exhalées par ces marais infects produisirent en peu de jours une maladie pestilentielle, qui emporta promptement la plus grande partie de l'armée françoise; et le 15 d'août son brave commandant fut du nombre de ces malheureuses victimes. On l'enterra dans sa propre tente (6).

Le siege fut alors abandonné; et presque tous les François qui échapperent à la contagion, furent pris ou passés au fil de l'épée. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre qui porterent dans leur patrie la nouvelle de cette horrible catastrophe (7).

Sur le penchant de la montagne, on trouve l'église de *Santa Maria del pianto* ou *de pleurs*, bâtie sur l'ouverture même de plusieurs profondes excavations où les cadavres de plusieurs milliers de malheureux, emportés par la peste en 1656, furent transportés sur des chariots, et ensuite murés hermétiquement. Les ravages de cette peste furent plus violents qu'en 1528; car, dans l'espace de six mois, elle emporta 400,000 ames dans le royaume de Naples, quoique les provin-

ces de la Calabre ultérieure et d'Otrante eussent échappé à la contagion.

Une sombre allée de cyprès conduit tristement à *Campo Santo*, cimetiere de l'hôpital des incurables. Il est fort élevé, écarté de toute habitation, et distribué de la maniere la plus convenable à sa lugubre destination. Le service divin s'y fait sous un vaste portique, qui est placé à l'entrée; et un mur fort élevé renferme une cour d'environ 260 pieds en quarré, pavée en pierres plates; sous cette cour on a pratiqué 365 voûtes très profondes, taillées dans le roc. On en ouvre une chaque jour de l'année pour recevoir les corps de ceux qui sont morts à l'hôpital dans la journée précédente. Les premiers qui prirent possession de ce triste séjour furent les malheureux qui périrent dans la grande famine de 1764. La matiere qui compose ces rochers a la propriété de dessécher et de consumer en peu de temps les cadavres que l'on renferme dans son sein.

A la distance d'un mille de Naples, nous passâmes près des ruines de *Poggio Reale* (8), petite ville bâtie par Alphonse II, alors duc de Calabre (9). Il fit peindre dans les appartements de ce château les principaux événements du regne de son pere, et prit un grand plaisir à l'embellir, quoique cependant il ne paroisse pas avoir

jamais eu assez de beautés naturelles pour mériter que l'on prît cette peine. Il étoit indignement situé au pied des montagnes, et absolument au bord des marais qui s'étendent depuis Naples jusqu'au Vésuve. Les eaux du *Sebeto*, petit ruisseau honoré du titre de riviere, rendent extrêmement fertiles les terres qui l'environnent, et propres sur-tout à la culture des légumes; mais en été elles sont mal-saines et souvent fiévreuses. Il se pourroit que ce ruisseau eût été anciennement plus considérable, étant alors grossi par des sources que les éruptions du Vésuve ont peut-être détournées ou desséchées; mais depuis long-temps son lit est peu de chose. Bocace qui le vit du temps du roi Robert (vers le milieu du quatorzieme siecle) l'appelle plaisamment une riviere.

Quanto Ricco d' onor tanto povero d' acque.
« Aussi riche d'honneurs que pauvre d'eaux.

Bientôt après, nous quittâmes les hauteurs pour descendre dans les vastes plaines de Nole, qui ne forment qu'un bosquet continu de peupliers élevés, et de très grands ormes plantés en allées pour soutenir les vignes qui croissent à leurs pieds, et qui étendent leurs branches en formant des guirlandes de pampre.

Entre ces rangées d'arbres, les laboureurs sement différents grains, sans jamais laisser repo-

ser la terre; mais pour empêcher qu'elle ne s'épuise, ils sement de bonne heure des feves et des lupins, les arrachent avant que les cosses ne se forment, et les enterrent avec la bêche pour les faire servir d'engrais.

Dans ce canton, c'est avec des bœufs que l'on herse, et que l'on promene les rouleaux.

L'aspect de cette belle plaine étonne quelques moments, et satisfait les regards; mais son étendue, l'uniformité des objets et la privation de toute autre vue, rendent bientôt celle-là désagréable et fatigante. Le sol est un limon sablonneux et volcanique, très riche et très végétatif: l'ombre épaisse d'une si grande quantité d'arbres l'entretient dans un état convenable d'humidité, sans laquelle la fertilité seroit bientôt diminuée par l'extrême chaleur du climat; mais aussi cette ombre a l'inconvénient de répandre une mauvaise odeur qui incommode les environs.

Près d'un village nommé *Cisterne*, nous trouvâmes des ouvriers qui exploitoient une carriere de lave, d'un bleu foncé, qui ressemble à celle du pavé de Naples. Cette carriere est située de maniere que la *Somma* est positivement en ligne droite entre elle et le cône du Vésuve, dont on ne peut appercevoir que la colonne de fumée. C'est une preuve évidente que ces couches de

lave n'ont pu s'écouler du cratere actuel, puisque la hauteur de la chaîne de la Somma auroit empêché la matiere de passer par-dessus, à moins que le volcan qui existe maintenant n'eût auparavant comblé jusqu'au niveau le vallon qui est entre deux, nommé *Atrio del cavallo.* Tout naturaliste qui n'est pas aveuglé par les préjugés de quelque système conçu et médité dans le cabinet, et auquel il fait rapporter toutes ses recherches, doit convenir qu'il est impossible de rendre raison de ces carrieres, s'il ne suppose pas que la Somma a été dans les siecles reculés l'un des côtés d'un volcan bien plus grand que le Vésuve ne l'est actuellement; et qu'après le bouleversement de cette énorme masse, des éruptions subséquentes doivent avoir formé d'un des côtés de ce premier volcan, le Vésuve tel que nous le voyons maintenant.

SECTION IX.

Nous tournâmes à gauche pour nous rendre à Nole, ville très peu digne de l'attention d'un observateur, toutes les ruines de ses anciens édifices étant presque effacées. Il ne reste, de deux amphithéâtres, que quelques pans de murs en briques, le marbre dont ils étoient revêtus ayant été enlevé par un comte de Nole pour servir à la construction de son palais.

Quelques circonstances rendent intéressante l'histoire de cette ville.

Auguste y mourut (le 19 août de l'an 14 de Jésus-Christ) âgé de 75 ans, non sans soupçon d'avoir été empoisonné par Livie dans un plat de figues, pour avoir laissé entrevoir un retour de tendresse pour Agrippa son petit-fils ; mais il me semble que la vieillesse et les infirmités étoient des causes suffisantes de la mort d'un homme usé par les fatigues d'un long regne sur un peuple de conquérants que sa cruauté et sa politique avoient forcé, de fiers républicains qu'ils étoient, à devenir les plus vils esclaves qui aient jamais rampé sous la verge de fer du despotisme. Son fidele ami, ce général toujours heureux, Marcus Agrippa étoit mort quelques années auparavant dans le même lieu (*a*).

Saint Paulin, né à Bordeaux, mourut évêque de Nole en 431. Il avoit été consul, et passe pour un poëte ingénieux. Les habitants de Nole le donnent pour l'inventeur des cloches ; et ils attribuent à leur ville le mérite d'avoir donné à la société cet utile instrument. Je croirois plutôt qu'il est le premier qui en a introduit l'usage dans les

(*a*) Agrippa mourut l'an 12 avant Jésus-Christ, 26 ans avant Auguste.

églises, et qu'il les fit suspendre dans les clochers pour avertir les fideles de se rassembler aux heures des prieres (10).

Jordanus Brunus (11), né à Nole dans le seizieme siecle, fit beaucoup parler de lui en théologie, pour un petit ouvrage dont le Spectateur fait une mention honorable dans son n° 389, où il en rend compte : cette brochure, qui a pour titre, *Spaccio della bestia trionfante*, « *Difficulté de la bête* « *triomphante* », prétend que toutes les religions ont été inventées par les hommes, se moque des miracles et des révélations, qu'il traite d'impostures dangereuses, créées par des fourbes intéressés à les faire croire. Il veut que la loi naturelle soit la seule regle de notre conduite, la seule qu'un être doué de raison doive suivre : il avance aussi plusieurs autres opinions que l'église chrétienne réprouve et anathématise universellement.

Brunus résida long-temps à la cour de la reine Élisabeth, sous la protection de plusieurs grands seigneurs; mais en 1600, ayant fait l'imprudence de retourner dans son pays, il fut arrêté par l'inquisition, et brûlé à Venise.

Il est impossible de déterminer exactement quel fut le premier peuple qui s'établit à Nole: mais les médailles de cette ville prouvent qu'il fut un temps où elle étoit habitée par des Grecs.

Ces médailles ne different de celles de Naples que par leurs légendes.

Nole paroît avoir été une ville considérable sous les premiers empereurs, et avoir eu un canal navigable qui communiquoit ou au Sarno, ou à la mer. Ce qui rend cette présomption plus vraisemblable, c'est qu'on a trouvé dans des fouilles, près de la ville, des ancres, des anneaux de fer, et plusieurs autres choses qui ont rapport à la navigation. Le Vésuve a englouti tant d'autres objets plus considérables, qu'on ne doit pas s'étonner de ne plus retrouver aujourd'hui aucun vestige de ce canal; mais il est possible aussi de rapporter ces débris à ces temps bien plus reculés, où la mer baignoit les pieds de l'Apennin, et s'étendoit sur tout le terrein dont la plaine est aujourd'hui composée.

La seigneurie de Nole faisoit partie des fiefs que Charles d'Anjou donna à *Gui de Montfort,* son compagnon d'armes et celui de ses victoires, qui étoit fils du célebre comte de Leicester (12). Sa fille unique épousa *Raimond Orsino,* le premier de cette illustre maison romaine qui s'établit dans le royaume de Naples, dont les descendants devinrent princes de Tarente et de Salerne, et sont encore aujourd'hui ducs de *Gravina.* *Orso Orsini,* comte de Nole, se distingua dans

les guerres que les rois de la maison d'Aragon eurent à soutenir contre la noblesse napolitaine. Sa branche s'éteignit en 1533, et depuis ce temps Nole est rentrée dans le domaine de la couronne.

SECTION X.

Nous rejoignîmes le grand chemin à un village appartenant à la maison Albertini. Il se nomme *Cimitile,* par corruption de *Cemeterium* son vrai nom, qui lui fut donné du grand nombre de martyrs ensevelis dans ce lieu pendant les temps de persécution.

C'est ici que commence le chemin qui, par les montagnes, conduit dans la Pouille : cette route fut ouverte en 1593, et a été réparée par le roi d'Espagne régnant actuellement (*a*). Nous entrâmes dans une vallée agréable qui, en serpentant, pénetre jusqu'au sein des Apennins. Ces montagnes s'avancent dans la plaine comme des promontoires, et semblent attester que dans des siecles reculés elles ont été baignées par les eaux de la mer, jusqu'à ce que le sol qui est à leurs pieds, ayant été exhaussé par des dépôts de substances marines, par l'effet de feux souterrains, ou par des amas de cendre vomie par le

(*a*) En 1785.

Vésuve, s'est tellement élevé qu'il a enfin repoussé les eaux jusqu'aux limites qu'on leur connoît maintenant.

Des substances charbonneuses composent les couches intérieures de ces montagnes, mais il ne seroit pas aisé de décider si elles ont été produites par le Vésuve ou par des éruptions particulieres arrivées sur les lieux mêmes; elles sont couvertes d'épaisses forêts de châtaigniers, et plusieurs fois j'ai remarqué que cet arbre se plaît singulièrement dans de semblables sols. Il croît avec une vigueur étonnante sur la *Somma*, près des Camaldules; sur les *Pyrénées*, aux environs des fontaines d'eaux chaudes; et en général dans le voisinage des feux souterrains. Je pourrois citer encore ces énormes châtaigniers qui, depuis plusieurs siecles, ombragent un canton du mont Etna.

A l'extrémité de la plaine on voit le château et la ville d'*Avella*, dans une situation délicieuse, dont la vue s'étend jusqu'à Naples. Ce lieu a donné son nom à une maison descendue des anciens ducs d'Autriche. *Rinaldo Avella* commanda l'armée de Charles II, en Sicile, et acquit beaucoup de gloire par sa belle défense d'Augusta, sous le regne de Jeanne Ire. L'héritiere des *Avelli* se maria dans la maison de Baux (13).

Avella étant retournée au domaine à l'extinction de cette maison, Charles-Quint la donna à *Orso Orsini;* elle passa ensuite dans les maisons de *Spinetti* et de *Catanio;* maintenant elle donne le titre de prince à un *Doria* de Gênes.

Fort près d'*Avella* sont les ruines d'*Abella*(14), lieu célebre jadis par la quantité de ses pommes, ainsi que nous l'apprend Virgile:

« Et quos maliferæ despectant mœnia Abellæ..

Quelques éditions disent *melliferae*, mais ces deux expressions sont également justes, car les environs d'Avella sont aussi remarquables par l'abondance et la quantité parfaite de leurs pommes, que par le goût et le parfum de leur miel. Les anciens murs existent encore dans plusieurs endroits, et formoient un circuit de près de trois milles: vers le milieu, on voit les ruines d'un amphithéâtre dont il ne reste plus que quelques souterrains. La vallée est terminée par un grand village nommé *Cardinale*. C'est là qu'on commence à gravir une très haute chaîne de montagnes: la montée est facile, et le chemin est bon, ombragé de superbes forêts qui s'étendent depuis le sommet jusqu'au pied de la montagne. Il y a cependant quelques percées de distance en distance, qui laissent appercevoir les horribles précipices dont la côte est environnée.

Ces montagnes sont célebres dans l'histoire de Naples, par le séjour dangereux qu'y fit *Mainfroy* (15), qui, après avoir échappé au pape, erra long-temps dans ces déserts pour essayer de pénétrer dans la Pouille où il se flattoit de trouver des secours; et plus encore par l'audace de ***René d'Anjou*** (16), qui, dans le cœur de l'hiver et pendant les nuits les plus sombres, osa traverser des neiges profondes et des forêts sans chemin, pour éviter d'être arrêté en se rendant dans l'Abruzze où il étoit forcé d'aller pour réveiller de sa léthargie *Antoine Caldora*, le plus puissant de ses partisans. Ce René fut pere de Marguerite, femme de Henri VI, roi d'Angleterre : c'étoit le plus aimable des hommes; il ne protégea pas seulement les lettres, mais il les cultiva lui-même avec succès pour le temps où il vivoit; temps où l'ignorance et la barbarie régnoient encore en France, quoique Pétrarque et Bocace eussent déja porté la littérature italienne à une grande perfection. René lutta long-temps contre Alphonse d'Aragon, avant que de lui abandonner ses droits; et, lorsqu'il fut privé de tous moyens de soutenir la guerre, il conserva encore un parti considérable, qui ne lui étoit attaché que par la vénération et l'amour que son affabilité, son courage et sa grandeur d'ame inspiroient à tous ceux qui l'approchoient.

Montfort, village qui a une tour tombant en ruines, est dans une situation pittoresque, sur la pointe d'un rocher qui domine le chemin. La vue en est très étendue, car on y découvre la plus grande partie de la principauté ultérieure. Ce lieu, quoique peu considérable, a plusieurs fois arrêté des armées entieres, par l'avantage unique de sa position. Charles Ier le donna aux *Montfort,* plus pour la ressemblance du nom que pour ce qu'il lui valoit.

La descente est bien plus courte pour aller dans la Pouille que pour descendre dans la Terre de Labour, la plaine de cette province étant beaucoup au-dessous du niveau de la vallée dans laquelle nous allions entrer.

Le paysage qui s'offroit à nos yeux étoit singulièrement beau, orné d'une culture très variée, égayée par la blancheur des maisons, et par les eaux du *Sabatto,* ruisseau limpide qui coule en serpentant au milieu des bois et des vergers; des montagnes sombres et majestueuses l'ombragent de tous côtés, excepté dans un seul endroit, où une grande ouverture offre une superbe vue des montagnes éloignées, et du passage qui conduit à la mer adriatique. Le *Sabatto* prend sa source à une petite distance vers le haut de la vallée : il est formé par une infinité de sources qui sortent

de dessous terre en bouillonnant parmi des cailloux, et se rassemblent ensuite pour former un bassin rempli d'excellentes truites. Le paysage qui environne ce charmant ruisseau pendant son cours, devient singulièrement champêtre et digne d'être décrit dans un roman, à mesure que les beautés sauvages de la nature ont fait place, par degrés, aux traits plus réguliers de l'art et de la culture.

Une avenue de près d'un mille de longueur nous conduisit aux portes d'*Avellino;* elle est plantée de peupliers remarquables par leur hauteur, leur grosseur et l'épaisseur de leur feuillage.

SECTION XI.

Suivant les apparences, la ville d'*Avellino* a été fondée par les Lombards. Le plus ancien de ses souverains nommé dans l'histoire est *Ranulphe,* qui vivoit dans le douzieme siecle. Il étoit fort puissant et beau-frere du roi Roger: cette alliance ne l'empêcha pas de se mettre à la tête d'un parti contre ce monarque dont il défit les troupes en plusieurs rencontres. Si la mort ne l'eût arrêté dans sa carriere, il lui eût indubitablement enlevé plusieurs provinces, et se seroit formé un état indépendant, le pape, ainsi que

l'empereur, lui ayant déja accordé l'investiture de la Pouille. *Roger dell'Aquila* étoit comte d'Avellino en 1160. Charles Ier donna ensuite cette ville à *Simon de Montfort;* mais ce dernier ayant été tué en duel par *Foulques Rufo*, ce fief retourna à la couronne.

La maison de *Baux* la posséda ensuite; puis les *Filangeri* l'obtinrent de Charles III; et leur héritiere ayant épousé *Sergianni Caracciolo*, célebre favori de la reine Jeanne II, cette terre passa dans la maison *Caracciola*, qui la possede encore avec le titre de prince. Il paroît cependant qu'elle fut confisquée sur eux, car *Marino Caracciolo* l'acheta long-temps après. L'origine des *Caraccioli* n'est pas connue, car on ne peut pas ajouter foi aux contes de quelques auteurs dont les uns les font descendre des Grecs et les autres des Goths.

Un de mes amis, homme fort instruit, croit qu'ils sont venus d'Allemagne avec Frédéric ou Henri; et voici sur quoi il se fonde : Dans aucun acte public du royaume, il n'est fait mention d'aucun Caracciolo avant le temps de la maison de Suabe. Une ancienne chronique dit expressément que l'empereur Frédéric II ne confia jamais le commandement de ses armées ni de ses forteresses qu'à des Allemands ou à des Sarrasins; et dans la page suivante il est fait mention d'un *Ca-*

rasols, comme étant chef d'une division des troupes impériales. *Matthieu Spinelli* de *Giovenazzo*, écrivain contemporain, le prouve encore mieux, en assurant que *Pierre Pignatelli* s'étoit rendu odieux à plusieurs grandes maisons, particulièrement aux *Caraccioli,* pour avoir conseillé à Charles d'Anjou, lorsque Conradin s'approchoit pour le combattre, de bannir tous les nobles d'extraction germanique, comme devant lui être suspects.

L'origine de leur grandeur fut la fidélité inébranlable de *Jean Caracciolo,* qui, étant assiégé par des rebelles dans le château d'Ischia dont il étoit gouverneur pour l'empereur Frédéric, préféra de périr dans les flammes qui consumerent cette forteresse, plutôt que de trahir son maître en livrant à ses ennemis le dépôt qu'il lui avoit confié. Frédéric, touché d'un si grand attachement, témoigna la plus vive reconnoissance pour sa mémoire, et répandit tant d'honneurs et de bienfaits sur ses enfants, qu'ils tinrent un des premiers rangs de l'état. Depuis cette époque, cette maison a toujours été fort considérée de ses souverains; et les branches collatérales sont devenues aussi puissantes et aussi riches que la branche aînée, et vont de pair avec les maisons les plus anciennes, les plus nobles et les plus riches du royaume (19).

Avellino est une ville considérable qui s'étend à environ un mille à mi-côte sur la montagne ; ses rues sont vilaines, mais les maisons sont assez jolies : les églises n'ont rien de remarquable, et sont chargées d'ornements de mauvais goût, ce que les Napolitains semblent avoir emprunté des Espagnols.

La cathédrale est un bâtiment mesquin, mal situé, et qui n'a rien qui soit digne de fixer les regards, si ce n'est quelques distiques d'un mauvais latin, et quelques morceaux de sculpture gothique mal dessinée. Les bonnes ames de cette ville n'ont pas besoin d'aller à Naples pour jouir de la douce satisfaction de voir le miracle de la liquéfaction; ils ont une fiole du sang de saint Laurent qui vaut bien celui de saint Janvier, et qui pendant huit jours du mois d'août se liquéfie au moins aussi bien que l'autre.

Le seul édifice digne de remarque est un grenier public d'ordre composite, orné de statues antiques, et d'une très belle en bronze, représentant Charles II, roi d'Espagne, encore enfant: elle a été fondue par le chevalier *Cosimo.*

Le nombre de ses habitants se monte à huit mille, quelques uns les font monter jusqu'à dix. Les revenus de l'évêché sont de six mille ducats. La magistrature est composée d'un syndic et de

quatre élus qui changent tous les ans : ces places ont été envahies par quelques familles distinguées qui ne s'allient jamais aux autres habitants. Le prince peut retirer tous les ans environ 20000 ducats, dont deux mille sont perçus sur les draps : on en fabrique de toutes les couleurs et de plusieurs qualités, mais principalement des bleus; les plus beaux se vendent trente carlins la canne, et paient vingt-six grains de droits d'entrée à Naples. C'est un de ces impôts mal entendus qui ne sont que trop communs dans ce royaume : ils sont les fruits d'une rapacité aveugle, nourrie par le gouvernement aux dépens du commerce intérieur, et la ruine totale de toute espece d'industrie.

Plusieurs riches négociants ont de gros intérêts dans le commerce de draps; quelques uns d'eux y ont un capital de 8000 ducats. Les malheureuses femmes qui filent la laine sont obligées à un travail forcé pour gagner un peu plus de quatre grains par jour.

Le second article de leur commerce sont les macaroni et pâtes de plusieurs especes, qui sont fort recherchés dans tout le pays par leur excellente qualité. On fait aussi dans cet endroit des chaises de bois dont il se fait un débit très considérable.

Avellino abonde en vivres de toute espece: chaque rue est fournie d'une eau excellente, mais le vin y est très médiocre. Le sol des environs étant composé principalement de substances volcaniques, produit peu de bled, mais une grande abondance de fruits, parmi lesquels la pomme a la préférence: cependant celui de tous qui rapporte le plus aux habitants, ce sont leurs noisettes; cet arbrisseau fourmille dans toute la vallée, et dans les bonnes années produit 60000 ducats.

J'ai fait beaucoup de questions sur l'origine de ces noisettes, et je crois que la plupart est de cette espece d'avelines grosses et rondes que nous appellons *avelines d'Espagne.* Cet arbrisseau fut apporté du royaume de Pont, probablement avec les cerises, du temps de Lucullus: les Romains nommoient son fruit *nux pontica;* avec le temps ce nom a fait place à celui de *nux avellina*, du lieu où elles avoient été multipliées avec le plus de succès. Les propriétaires les plantent en allées, et par la culture les forment en gros buissons de plusieurs tiges: chaque année ils renouvellent la terre autour des racines, et élaguent avec grand soin les branches parasites.

SECTION XII.

Les femmes de ce canton sont belles, et se donnent beaucoup de peine pour se parer à leur avantage: elles se lavent les cheveux toutes les semaines, et emploient pour cela une lessive de cendre; ce qui change leur couleur naturelle, de brun foncé en un jaune pâle, qui offre souvent plusieurs teintes sur la même tête.

Je crois reconnoître dans cette opération le *flava caesaries* des poëtes latins (*a*). L'expérience m'a appris à démêler plusieurs traces des coutumes anciennes dans les modes et les habillements des Italiens modernes. Ceux à qui les auteurs classiques sont familiers n'auront pas de peine à trouver cette ressemblance dans les provinces méridionales, sur-tout parmi les habitants du plus bas étage, dont le caractere n'a encore éprouvé qu'une très légere altération par son commerce avec les étrangers.

Ils reconnoîtront les *praeficae* des anciens dans les fonctions de certaines vieilles femmes que l'on loue dans la Calabre pour hurler aux enterre-

(*a*) Ovide l'appelle FLAVA LIBA, c'est-à-dire libations rousses: c'étoient des libations rustiques cuites dans des pots de terre. (Note de l'auteur.)

ments. Le maintien et la dose de douleur que l'on doit avoir dans ces tristes cérémonies sont réglés dans ce pays par le plus sévere étiquette. Les vices et les vertus d'un pere de famille qui vient de mourir, sont rappellés aux assistants par le plus âgé de la compagnie; la veuve répete ensuite tout ce qu'on vient de dire, y ajoute ses propres réflexions, jette ensuite les hauts cris, et s'arrache des poignées de cheveux, dont elle jonche le cercueil. Les filles se les arrachent également, et se frappent la poitrine, mais gardent le silence. Les parents plus éloignés répetent froidement l'oraison funebre, et n'exercent aucun outrage sur leurs personnes. Lorsque le parent d'un homme de qualité ou d'un riche citoyen cesse de vivre, on loue plusieurs vieilles femmes pour remplir toutes ces cérémonies à la place de la famille.

A Naples, j'assistai un jour à l'enterrement d'un vieux pêcheur; les démonstrations de sa femme étoient si forcées qu'elles en étoient ridicules. Elle s'arracha les cheveux, déchira ses vêtements, et hurla d'une maniere effroyable, jusqu'à ce que ses gendres arriverent pour se mettre en possession des biens du défunt. Alors sa rage tourna contre eux, et à force de coups elle les chassa de la maison. Les prêtres étant venus pour emporter le corps, elle s'opposa aussi le plus

long-temps qu'elle put à ce qu'ils entrassent; mais se laissant vaincre enfin par la multitude, elle courut à la fenêtre avec ses filles et sa mere, (qui, pour avoir survécu à un grand nombre de parents, n'avoit pas un cheveu sur la tête). Alors elle se frappa le sein, se déchira les joues, jetta des poignées de ses cheveux vers le cercueil, avec l'air et les gestes d'une possédée. A peine l'enterrement étoit-il hors de la vue, que tout fut tranquille, et en moins de cinq minutes, je les entendis rire et sauter dans la chambre, comme si elles se réjouissoient d'être débarrassées de ce vieux avare.

Dans quelques endroits du pays c'est une regle qu'on ne doit pas enfreindre, que le jour d'un enterrement les parents doivent jeûner avec la plus grande austérité. Dans un village près de Salerne, la femme et la fille d'un fermier, après avoir joué leur rôle avec une grande distinction, se renfermerent chez elles lorsque le corps fut enlevé; et pour réparer leurs forces après toutes les fatigues qu'elles venoient d'essuyer, au mépris de la regle elles firent cuire quelques morceaux de viande pour leur dîner. Par malheur pour elles, quelques parents qui, demeurant trop loin, n'avoient pu arriver que tard, frapperent à la porte, pour faire leur compliment à la veuve éplorée,

et eurent beaucoup de peine à se faire ouvrir. Cependant les deux femmes recommencerent la comédie, et étalerent de nouveau leur feinte douleur; pendant ce temps-là elles cacherent sous le lit leur dîner enveloppé dans une serviette, et on n'entendoit dans la chambre que gémissements. Enfin, elles ouvrirent; les parents entrerent d'un air grave, et essayoient sans succès de consoler ces pauvres affligées, lorsque le chien de l'un d'eux, ayant flairé le rôti, le tira au milieu de la chambre au grand scandale des visitants, et à la grande confusion des deux éplorées, dont la réputation se trouvoit perdue sans retour dans l'opinion de toute la paroisse.

Le vers de Virgile

Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras.

Ecl. I.

Vous entendrez le bûcheron sur ces hauteurs faire retentir l'air de ses chansons.

s'offre naturellement à la mémoire, lorsqu'en se promenant sur les rochers escarpés de Pausilype, on voit le paysan suspendu par une simple corde attachée au sommet d'un arbre, élaguant les peupliers et les branches inutiles de la vigne, pendant que le vallon retentit de ses chants rustiques.

Les amateurs des poëtes latins ne peuvent s'a-

bandonner parmi les bocages de la plaine sans se rappeller ce passage d'Horace, satire VII, livre Ier:

. . . . durus
Vindemiator, et invictus, cui sæpe viator
Cessisset, magnâ compellans voce cucullum.

Tel qu'un vigneron rustre et accoutumé à gourmander les passants qui, forcés de céder, se vengent en lui disant l'injure la plus sensible à un homme d'honneur.

s'ils font attention au vigneron assis au milieu des ceps, raillant les jeunes garçons et les filles timides à leur retour du marché avec cette même grosse plaisanterie qui donnoit autrefois tant de sel aux farces d'*Atella* (20).

Les filles napolitaines dansent en faisant claquer leurs doigts au son du tambourin, et font tourner leurs jupes autour d'elles, ainsi qu'on le voit encore dans quelques peintures d'Herculanum, qui offrent cependant plus d'élégance dans les attitudes et plus de grace dans le flottement des draperies.

Les jeunes pêcheurs de Naples forment naturellement les attitudes les plus agréables, et c'est sans doute en étudiant de tels modeles que les statuaires grecs ont si bien rendu toutes les délicatesses de la beauté et la perfection des formes.

Si les amateurs de l'antiquité desirent trouver

des mets tels que les anciens Romains se les faisoient servir, ils trouveront à Sorrento des *tetines de truie* accommodées absolument à l'antique. Ce ragoût se nomme encore *verrina*, et je crois que le savant ami de *Peregrino Pickle* pourroit avec un peu de soin découvrir aux environs de Naples des vestiges de l'ancienne cuisine, assez abondants pour en composer un mémoire digne d'être lu dans les auberges.

Les agrets des petits bâtiments de cette côte ressemblent encore aujourd'hui aux descriptions que les anciens nous en ont faites. Je doute qu'il fût aisé d'entendre quelque chose aux manœuvres d'Ulysse et d'Énée dans leurs différentes navigations, si, avant que de les lire, on n'avoit pas examiné avec attention la maniere d'équiper les petits bateaux napolitains. Je crois même qu'il n'est guere possible de saisir l'esprit des auteurs classiques et de les bien entendre, si on n'a préliminairement voyagé fort attentivement en Italie ou en Grece; du moins suis-je certain que mes voyages dans ces pays classiques m'ont rendu infiniment plus sensible aux beautés des auteurs, que si je ne fusse jamais sorti de chez moi.

SECTION XIII.

Nous fîmes une petite course d'environ deux milles sur la droite jusqu'à *Atripalda*, petite ville bâtie sur les ruines d'*Abellinum Marsicum*, ainsi qu'il est attesté par un grand nombre d'autels, d'inscriptions et de bas-reliefs mutilés. On croit que les habitants ont abandonné ce lieu dans les siecles du moyen âge, et qu'ils ont fondé la ville actuelle d'*Avellino*, dont la situation est plus commode pour le commerce. *Atripalda*, qui fait un certain commerce en papier, draps et quincaillerie, est située sur une colline composée de couches de tuf d'une couleur tendre. Cette espece de pétrification a été produite par une cimentation de cendres, de particules terreuses, et d'eau, vomies par les volcans; elle est généralement d'une couleur jaunâtre, remplie de beaucoup de fentes, et marquée en raies horizontales et ondoyantes. J'ai vu ici une espece très délicate de sanguine appellée *finello;* elle croît dans les bois et est très soyeuse; on s'en sert comme de bourre pour les selles et pour les coussins des fauteuils.

Lorsqu'en 1501 les François et les Espagnols s'étoient partagé le royaume de Naples, les premiers avoient établi à *Avellino* l'administration de la justice pour la principauté de Benevent.

Quelque temps après, une dispute s'éleva entre les deux nations relativement à leurs droits respectifs sur cette province, et les Espagnols envoyerent des officiers de justice pour présider à *Atripakla.* Les François les attaquerent bientôt, et par cet acte d'hostilité allumerent une guerre qui ne finit que par leur expulsion totale de ce royaume.

Atripalda fut d'abord possédée à titre de fief par la maison de Montfort. Ferdinand Ier la donna ensuite à George Castriot, roi d'Albanie, connu sous le nom célebre de Scanderberg, et le récompensa ainsi du secours qu'il lui amena si à propos en 1463, lorsqu'il vint de Grece, avec des forces considérables, faire lever le siege de Barletta, et vaincre l'armée de Jean d'Anjou. Cette ville donne aujourd'hui le titre de duc au fils aîné du prince d'*Avellino.*

Nous trouvâmes le chemin couvert de bestiaux de toute espece qui alloient à la foire d'Atripalda. Le prix courant d'une bonne mule est de 60 ducats, et celui d'une paire de bœufs est de 100.

Étant revenus de bonne heure, nous nous déterminâmes à faire une visite dans l'après-midi au couvent de *Monte Vergine*, que notre guide nous fit appercevoir au sommet d'une montagne sauvage située directement au-dessus d'*Avellino*;

et dont la vue nous étoit dérobée de temps en temps par des nuages blanchâtres qui en couvroient les flancs. Le chemin pour y arriver est fort fatigant; mais la superbe vue qu'on y trouve fait compter pour rien la fatigue. Malheureusement il étoit un peu tard, ce qui nous empêcha de nous entretenir avec les moines, excepté avec un frere qui nous montra l'église: n'ayant pu nous procurer sur le lieu même aucun renseignement intéressant, je ne pourrai donner ici que l'abrégé de ce que j'en appris dans la suite.

Dans les siecles du paganisme, cette montagne étoit consacrée à la mere des dieux. Elle y avoit un temple magnifique dont quatre colonnes de marbre de *Porta Santa* (*a*) existent encore dans l'église actuelle. On conserve dans le Museum du couvent un bas-relief représentant un jeune garçon avec une corne d'abondance, un serpent entortillé autour d'un figuier, et un trépied, emblêmes du culte de Cybele. Cette déesse étoit sans cesse occupée selon la fable à parcourir les bois, pour y chercher des plantes propres à guérir les maladies des petits enfants. C'est pour cette raison qu'on en a fait la mere des dieux et des hom-

(*a*) Ainsi nommé, parceque la porte du Jubilé, à saint Pierre de Rome, est composée de ce marbre.

mes. Son grand prêtre Atys, monté sur un trépied, rendoit des oracles, ou donnoit des remedes. On prétend que cette montagne a pris son nom d'un certain Virginius ou Virgilius, fameux nécromancien, qui avoit un jardin rempli d'herbes médicinales avec lesquelles il composoit ses philtres. Il existe encore une plate-forme nommée l'*Orto di Virgilio*, et la montagne abonde en vulnéraires. Long-temps après que le christianisme se fut assis sur le trône des Césars, et que les habitants de presque toutes les villes eurent adopté le culte de leurs souverains, les parties sauvages et montagneuses de l'Italie étoient encore plongées dans les ténebres de l'idolâtrie. L'Apennin fut rempli de païens; et comme ils résidoient dans des villages appellés *Pagi*, le nom de païens fut donné à ceux qui conserverent l'ancien culte (21).

Les missionnaires qu'on y envoya pour prêcher l'évangile crurent ne pouvoir mieux faire pour opérer la conversion de ces peuples, que de conserver dans le nouveau rit quelques cérémonies et des noms de l'ancien; ainsi furent conservés plusieurs dogmes et usages du paganisme. Par ce moyen ils habituerent les esprits à changer Jupiter en Jehova, et leurs pénates en saints et anges gardiens. C'est à cette politique des prêtres qu'il faut attribuer plusieurs actes de religion et

de superstition qui nous paroissent extraordinaires, et qui sont malheureusement trop communs dans plusieurs pays catholiques, mais que les ennemis de cette religion ne doivent pas confondre avec sa véritable doctrine. Toutes les personnes sensées, et véritablement instruites dans cette communion, rejettent non seulement, mais déplorent et ont en horreur de semblables abus; et s'il étoit possible d'anéantir des préjugés héréditaires parmi des esprits grossiers, sans doute qu'ils le seroient depuis long-temps. Ce fut probablement par l'autorité de quelques unes de ces personnes éclairées, qu'en 1119 cette montagne cessa d'être consacrée à Cybele, et fut dédiée à la mere de Jésus-Christ par Guillaume de Vercelli, qui, encore jeune, se retira dans cette solitude pour y vivre dans les plus grandes austérités. Lorsque la ferveur et le jeûne eurent suffisamment monté son imagination, il eut une vision dans laquelle il reçut l'ordre de fonder un couvent dans ce lieu; et par obéissance il y fonda cette abbaye, chef-lieu d'une réforme de saint Benoît. Les moines sont habillés de blanc, et s'étoient répandus pendant quelque temps dans plusieurs autres pays; mais aujourd'hui ils se trouvent bornés à une seule maison dans l'État de l'église, et à vingt-sept dans le royaume de Naples. Rodrigue de Souabe avoit

un grand foible pour cet ordre, et institua une confrérie de chevaliers affiliés à cette société. Charles de Valois l'introduisit en France; mais depuis long-temps il n'en reste plus de vestiges dans ce royaume: probablement nous apprendrons avant peu l'entiere extinctionde cet ordre, ce projet ayant été déja proposé à la cour de Naples.

Le monastere fut achevé en 1124, et aussitôt enrichi de reliques bien faites pour attirer l'attention des fideles. En 1457, sous Ferdinand Ier, il perdit ce qu'il avoit de plus précieux; car ce prince, sous prétexte d'arrêter les ravages de la peste, fit transporter à Naples le corps de saint Janvier (22). Lorsque les Napolitains l'eurent une fois en leur possession, ils refuserent de le rendre aux légitimes propriétaires, qui furent obligés de se consoler de ce malheur par un portrait colossal de la Vierge qui existe encore chez eux. Ce portrait étoit anciennement en grande vénération à Antioche, et fut donné à ce monastere par Catherine femme de Philippe d'Anjou qui eut le titre d'empereur de Constantinople. La tête est fort ancienne; mais le corps est peint par *Montano d'Arezzo*, célebre artiste à qui Philippe donna pour récompense des terres près de Nole. Cette image, plus grande que nature, passe

pour être l'ouvrage de saint Luc l'évangéliste, ainsi qu'un grand nombre de madones noires et vilaines qu'on trouve dans toutes les provinces de l'Italie, et qui sont révérées comme ayant été peintes par ce saint (23).

Le concours des dévots est prodigieux dans ce lieu, le 8 de septembre, jour de la nativité de la Vierge. Les regles de l'ordre ne permettent l'usage d'aucune viande, œufs, lait ou fromage; et une inscription qui se voit dans la cour conserve le souvenir de l'aventure tragique de 400 pélerins brûlés dans leurs lits en 1611, parceque l'un d'eux avoit dans sa poche un morceau de fromage. Notre guide nous assura que si quelqu'un mangeoit de la viande dans ce lieu, il surviendroit aussitôt un affreux ouragan qui couvriroit la montagne d'un déluge de pluie. Charles roi de Hongrie et prince de Salerne, fils de Charles II, accorda des lettres patentes à ces moines par lesquelles il fut défendu de mettre en vente du poisson salé à la foire de Salerne, avant que les pourvoyeurs de *Monte Vergine* n'eussent fait leur provision. Ils jouissent encore de ce privilege. Le plus ancien monument qui se voie dans leur église est un grand sarcophage qui a contenu les cendres de Minius Proculus. Le roi Mainfroy s'étoit proposé d'y faire déposer les siennes, et, à cet effet,

le fit placer dans une chapelle qu'il avoit fondée dans ce couvent; mais sa sépulture est demeurée inconnue dans quelque champ, tandis que le sarcophage est resté vuide. *Jean di Lionessa*, général d'une armée de la maison d'Anjou, obtint cette chapelle par concession. Le corps de l'impératrice Catherine, de sa fille Marie, et de Louis son fils qui épousa la reine Jeanne I[ere], reposent aussi dans ce lieu.

Le 2 août 1729, un tremblement de terre fit écrouler la nef de l'église, et la plupart des monuments furent réduits en poussiere. Les moines la rebâtirent dans l'espace de neuf ans, et firent graver au-dessus d'une des arcades de la cour une inscription pompeuse, qui contient un abrégé de leur histoire, et pourra servir d'épitaphe à leur ordre expirant.

SECTION XIV.

Les traces du feu paroissent encore évidemment pendant plusieurs milles au-delà d'Avellino.

Quoique de temps en temps la matiere calcinée soit mêlée de blocs de marbre, qui n'est qu'une réunion de cailloux, il seroit possible que ces pierres mêmes eussent subi l'action du feu; car il n'est pas rare que les volcans, dans leur état naturel, vomissent de petites pierres qui, étant

remplies de particules visqueuses, peuvent, en se consolidant, former des masses de ce marbre.

Cette espece de sol s'étend jusqu'à *la Serra*, hameau agréablement situé près de *Monte Fuoscolo*.

Benevent appartenant au saint siege, la résidence des officiers de justice de la Principauté *ultérieure* est établie à *Monte Fusco* ou *Fuoscolo*, cet endroit étant à-peu-près le centre de ce duché. Ses prisons ont la réputation d'être toujours remplies de malfaiteurs, ce qui ne donne pas une trop bonne idée des mœurs et de la morale des peuples de cette contrée. Ils passent en effet pour des voleurs et des assassins; cependant la plus grande partie des prisonniers ne sont arrêtés que pour la contrebande, le voisinage des états du pape leur donnant une grande facilité pour ce genre de commerce. La situation de cet endroit est extrêmement découverte, et sa vue s'étend sur un immense pays montagneux. Charles d'Anjou donna cette ville à Henri de Vaudemont (24), de la maison de Lorraine; mais depuis long-temps elle a été réunie à la couronne. Les montagnes, quoiqu'escarpées, offrent un chemin large et assez bon. Près de l'auberge de *Mirabella* située sur une hauteur, le chemin passe sur les ruines d'*Eclanum* (25), petite ville antique qui porte maintenant le nom de *la Colonia*.

Dans les premiers siecles du (*a*) christianisme, il y avoit dans cette ville un siege épiscopal qui fut ensuite transféré à *Friginto*, et de là à *Avellino;* Julien, chef de la secte des sémi-pélagiens, fut un de ses évêques (*b*). On ignore à quelle époque et par qui cette ville a été détruite. Il n'en reste aujourd'hui pour tous vestiges que quelques décombres, de vieux murs de briques, des fragments de colonnes de marbre, et quelques entablements d'ordre dorique et corinthien. On a bâti une petite maison de fermier, derriere une façade antique de briques ornée de quelques pilastres de la même matiere, dont les chapiteaux n'ont qu'un seul rang de feuilles; comme elle se trouve éloignée du reste des ruines, et qu'elle ressemble beaucoup à plusieurs monuments des environs de Rome, je suis porté à croire que c'étoit un mau-

(*a*) En partant de Benevent, la voie appienne passoit par Eclanum ou AEculanum, où elle se séparoit de la voie trajane : de là elle alloit à Brindes par Friginto, Venusia et Tarente.

(*b*) Il étoit fils de Memorius, évêque de Capoue, et fut fort aimé de saint Augustin; mais ils se brouillerent en 418, lorsqu'il refusa de souscrire aux anathêmes lancés contre les Pélagiens dans le concile général d'Afrique. Julien mourut en 450, chassé de son église, anathématisé par les papes, et proscrit par les empereurs. (Note du traducteur.)

solée. Les paysans nous vendirent quelques cornalines et médailles du bas empire, qu'ils avoient trouvées dans des fouilles.

L'après-midi, nous fîmes encore six milles vers le sud, pour aller à *Friginto,* dans une profonde vallée où nos chevaux enfonçoient dans la fange presque jusqu'aux sangles, quoiqu'il n'eût pas plu depuis plusieurs jours. Par-tout les terres paroissent propres à la culture, quoique mal cultivées. *Friginto* est à demi ruinée, et misérablement bâtie au haut d'une montagne. On n'y trouve qu'avec beaucoup de peine tout ce qui est nécessaire à la vie. Les habitants, au nombre d'environ deux mille, ne subsistent que du commerce de leurs moutons, de leurs porcs et de leurs blés. Nous ne pûmes trouver dans toute la ville une auberge passable; et nous aurions été fort à plaindre si le hasard ne nous eût fait rencontrer un vieux prêtre qui nous emmena dans sa maison située hors de la ville. Il nous donna à souper et à coucher, et nous fit ensuite le récit de ses aventures.

Né dans cette province, il avoit fait ses études à Rome, où il s'attacha à un prélat qui paroissoit devoir faire une fortune considérable. Pendant plusieurs années il l'accompagna dans plusieurs cours en qualité de secrétaire de la nonciature;

mais à son retour à Rome il fut supplanté par les intrigues d'un de ses collegues, chassé, et réduit pour gagner de quoi vivre à devenir écrivain public. Ses ennemis ne s'étant pas contentés de l'avoir ainsi ruiné, le firent passer pour l'auteur d'un libelle contre un cardinal. Il fut enfermé au château Saint-Ange, et après six mois de prison fut banni des états du pape.

S'étant réfugié à Naples, il parvint à la dignité de secrétaire d'un grand seigneur; mais pour son malheur étant devenu le confident de son fils aîné qui vivoit dans la débauche, il se trouva impliqué dans une aventure nocturne arrivée à ce jeune homme, et dans laquelle il lui sauva la vie, mais presque aux dépens de la sienne, car il reçut deux blessures fort dangereuses. L'ingrat jeune homme l'oublia bien vîte, et le laissa languir plus de deux mois dans un hôpital. A peine guéri, il partit à pied, sans argent et sans habit, pour revenir dans sa patrie, où après avoir passé plusieurs années à faire humblement sa cour à un vieux parent, il hérita de lui, et de plus obtint un bénéfice, ce qui lui suffisoit pour se procurer toutes les commodités de la vie que l'on peut trouver dans un endroit aussi éloigné de tout que l'est *Friginto*. Ce bon vieux philosophe, qui vivoit peu avec ses voisins, fut charmé de passer une soirée avec des

gens qui pourroient l'entretenir de Paris, de Rome et des autres endroits qu'il avoit habités dans sa jeunesse. C'étoit un genre de plaisir dont il ne jouissoit pas souvent: cependant il ne put s'empêcher de nous dire en soupirant combien il craignoit que notre visite ne lui causât des réflexions ameres, en réveillant dans le fond de son cœur des sensations que le temps n'avoit fait qu'assoupir.

Le lendemain il nous accompagna jusqu'à *Mosfetta*, qui n'est éloigné de *Frigìnto* que de quatre milles, et qu'on croit être le même endroit que les *Amsancti Valles* par lesquelles Virgile fait descendre Alecton aux enfers.

Est locus Italiæ medio sub montibus altis,
Nobilis et famâ multis memoratus in oris,
Amsancti valles: densis hunc frondibus atrum
Urget utrinque latus nemoris, medioque fragosus
Dat sonitum saxis et torto vortice torrens.

Æneid. l. 7.

Au centre de l'Italie, et entre des montagnes escarpées, est un lieu fameux et renommé dans plusieurs pays; c'est la vallée d'Amsancte: d'épaisses forêts, qui se rapprochent de côté et d'autre, forment au-dessus une ombre impénétrable; et un torrent impétueux roule au milieu ses eaux rapides, qui se brisent avec bruit contre les rochers.

Ses sombres forêts, ses bruits rauques et ses tourbillons s'accordent assez avec cette description.

Nous entrâmes dans une vallée étroite qui s'étend beaucoup au sud-ouest, et est fort resserrée des deux côtés par une haute chaîne de montagnes couvertes de chênes fort épais. Le fond de la vallée est aride; au pied d'une de ces montagnes est un étang oval, rempli d'une eau trouble et de couleur de cendre. Son diametre n'a pas plus de cinquante pieds. En plusieurs endroits il bouillonne avec force et irrégulièrement; ce bouillonnement est toujours précédé d'un sifflement. Nous vîmes jaillir l'eau plusieurs fois à la hauteur de nos têtes dans une direction diagonale, elle formoit un tourbillon, et retomboit ensuite dans une espece de bassin qui répand sans cesse une vapeur très épaisse, en faisant entendre un bruit sourd. Les rochers au-dessus de cet étang sont jaunes, étant colorés par des fumées de soufre, et par le sel ammoniac. Une odeur infecte causée par cette vapeur nous obligea de nous mettre au vent, et de nous éloigner un peu pour ne pas être suffoqués. L'eau n'a ni goût ni odeur. La terre des bords de cet étang est blanchâtre, et on la transporte dans la Pouille pour en frotter les brebis galeuses; ce qui fait que l'étang s'afferme cent ducats par an. Il y avoit jadis sur la montagne audessus un temple consacré à la déesse *Mephitis;* mais je ne pus en découvrir aucun vestige.

Ayant pris congé de notre obligeant conducteur, nous allâmes regagner le grand chemin, et fîmes ensuite huit milles pour arriver à *Ariano.* Nous traversâmes des montagnes très élevées et sans culture, assez semblables à celles de la haute Andalousie.

Immédiatement avant que d'arriver à *Grotta Minarda*, la voie romaine que suivit Horace pour aller à Brindes, tournoit à droite vers *Trevico*, baronnie située sur une éminence, et qui fixa notre attention, ce poëte en ayant parlé dans le journal de son voyage. Celui du voyage de Rome à Reggio, fait par Lucilius poëte satyrique, n'étant pas parvenu jusqu'à nous, nous pouvons regarder la cinquieme satyre d'Horace comme le modele de tous les voyages; ainsi chaque lieu dont il a parlé est devenu pour nous un objet de curiosité et de vénération.

SECTION XV.

Ariano est une vilaine ville, bâtie sur le sommet inégal d'une montagne, qui a une vue très étendue de tous les côtés, mais qui aussi est exposée à toutes les rigueurs des vents. En comparant ce pays avec la Terre de Labour que nous venions de quitter, nous y trouvâmes la saison fort peu avancée. L'origine de cette ville ne pa-

roît pas remonter jusqu'aux Romains. On peut supposer qu'elle la doit à la destruction de quelques villes du voisinage, et à sa situation avantageuse et facile à défendre (*a*).

Le premier comte d'Ariano que je trouve dans l'histoire, est un Roger, sans doute d'extraction normande. Il se révolta contre le roi Roger, fut pris, dépouillé de ses états, et envoyé prisonnier en Sicile. Charles Ier donna ce fief à Henri de Vaudemont. Les *Sabran* le possédèrent ensuite, puis les *Caraffé*, les *Gonzague*, et enfin les *Guevar.* Sous Alphonse Ier il fut réuni au domaine de la couronne en 1466.

Ariano n'est qu'un bourg très pauvre, sans commerce et sans manufactures, ayant toujours été en déclinant depuis la désolation causée par un tremblement de terre en 1456 : on y compte

(*a*) Cluvier place ici AEquus Tuticus sans aucune preuve ni vraisemblance.

AEquus Tuticus étoit une ville des Hirpins, qui ne peut pas avoir été située à l'endroit où est aujourd'hui Ariano. Elle étoit à près de 65 milles de Naples, sur la Via Tuttica, qui partoit de Benevent pour aller à Fanæsium par Aquiloni, Ecce et Herdonia; au lieu qu'Ariano n'est qu'à 50 milles de Naples, un peu au-dessus de l'ancienne AEculanum, à 15 milles environ d'AEquus Tuticus, sur le nouveau chemin qui conduit de Benevent à Canose et à Manfredonia. (Note du traducteur.)

environ 14000 habitants, et au moins vingt paroisses et couvents, outre une église cathédrale fort peu riche. Le vin d'*Ariano* est pâle comme le vin rouge de Champagne, auquel il ressemble un peu par certain piquant qui rafraîchit extrêmement dans les chaleurs. Le sol a pour base une pierre molle et argilleuse. Fort près de la ville, du côté de l'est, est un banc composé de couches volcaniques entremêlées de couches épaisses de coquilles d'huîtres : ceux qui croient que les eaux ont successivement couvert la terre, ne trouvent rien que de naturel dans les amas de ce coquillage, et les attribueront aux dépôts successifs de la mer. Les théologiens n'y verront que les preuves d'un déluge universel; d'autres aiment mieux y reconnoître les effets du feu, et soutiendront que ces coquilles ont été vomies du sein de la mer par des éruptions dans des siecles très reculés, lorsque la mer se trouvoit beaucoup plus près du centre de l'Italie qu'elle n'est aujourd'hui (26). Plusieurs savants observateurs pensent que l'Italie doit au feu son origine, et que dans les premiers temps la chaîne de l'Apennin seulement se trouvoit au-dessus du niveau des eaux qui couvroient encore toutes les terres basses : d'autres poussent plus loin cette assertion, et assurent

que, dans l'origine, il n'existoit au-dessus des eaux aucune terre au midi des Alpes, mais que les premieres éruptions ont commencé entre les golfes de *sainte Euphémie* et de *Squillace* (*a*), d'où elles se sont étendues graduellement jusqu'à ce qu'elles aient produit enfin l'Italie entiere, telle qu'elle est aujourd'hui. Selon eux, aussitôt que la premiere terre eut été formée, des montagnes s'éleverent sur des montagnes; des volcans sortirent en foule, et formerent une barriere invincible qui garantit pour toujours cette nouvelle terre des impétueux efforts de la mer. Des hommes descendirent des Alpes pour cultiver cette terre neuve et riche; les montagnes se trouvant alors éloignées des vapeurs des eaux chaudes auxquelles elles devoient leur fertilité, furent abandonnées aux bêtes sauvages. Le nom même de l'Italie, selon quelques auteurs, prouve son origine volcanique, ce nom signifiant une *élévation produite dans le sein de l'océan.*

Un seul auteur *paradoxal* affirme que les monnoies de la grande Grece font allusion à cette révolution du globe. Dans le taureau de Sybaris il voit une montagne fumante, ou bien une riviere comblée par une éruption. L'Hercule de la

(*a*) C'est l'endroit le plus étroit du pied de la botte.

ville d'Héraclée signifie de même un volcan, et ses fleches des éclairs. La plante aquatique qu'on trouve sur quelques unes de ces médailles exprime l'eau qui croupissoit sur la surface de ce pays avant que le feu ne l'eût divisée et volatilisée. La coquille que l'on trouve sur d'autres représente un cratere, le vase droit un lac, la cruche penchée un pays bouleversé, et la cuve (*a*) renversée son desséchement.

Nous logeâmes au bas de la ville dans le couvent des Dominicains. Depuis cent ans leur maison a été rebâtie trois fois, ayant été renversée autant de fois par des tremblements de terre. Le dernier, et le plus terrible, arriva en 1732, et fut fatal à tout le pays qui s'étend le long de l'Apennin, du côté de l'est.

Pour s'assurer une retraite, en cas de nouveaux malheurs, (ce que par leur situation ils sont toujours dans le cas de craindre,) ces religieux ont fait construire un petit bâtiment en bois, dont les diverses parties sont réunies par de grosses chaînes de fer, arrangées de maniere qu'elles ont assez de jeu pour se prêter aux oscillations de la terre, et qu'elles peuvent reprendre ensuite leur équilibre.

(*a*) N'est-il pas honteux que des gens d'esprit raisonnent ainsi, et l'abus des talents peut-il être porté plus loin?



C'est une chose digne de remarque, que *l'Abruzze, la Pouille* et *la Calabre*, ont été plusieurs fois dévastées par des tremblements de terre; tandis que le pays de Labour, quoique plus exposé aux ravages du Vésuve, a rarement éprouvé de semblables catastrophes: l'issue que cette montagne procure aux feux souterrains garantit sans doute le pays voisin de ces secousses violentes, et le défaut de semblables soupiraux sur les côtes de l'est est probablement cause des convulsions qui ont si souvent bouleversé ces villes (*a*).

Un passage de Strabon vient à l'appui de cette opinion : il nous apprend que de son temps la Campanie étoit sujette à des tremblements de terre violents et destructeurs; et nous savons que seize ans avant la premiere explosion du Vésuve dont l'histoire fasse mention, (en 79 de notre ere) (27), les villes de Stabia et de Pompeia, et plusieurs autres des environs, furent renversées, et n'étoient encore rebâties qu'en partie, lorsque la terrible éruption de 79 les ensevelit pour toujours sous la lave et les cendres.

Quoique le petit nombre de chroniques qui

(*a*) M. Swimburn ne devroit pas parler de ce fait comme d'une chose digne de remarque, puisqu'il en donne une raison qui ne peut être contestée. Il est inutile de créer des monstres pour les combattre.

nous restent de ces temps-là et des suivants ne fasse mention que de très peu d'éruptions, on n'en peut pas moins conclure que Naples et son territoire furent continuellement déchirés par des tremblements de terre; mais depuis que le Vésuve s'est ouvert une issue par son cratere, on n'éprouve guere ces ravages, si ce n'est dans les premiers efforts de ses éruptions. M. de Buffon croit que les eaux de la mer sont tellement nécessaires à l'essence des volcans, que, sans elles, l'effervescence qui les produit ne sauroit avoir lieu, et que tous leurs efforts pour se faire jour seroient trop foibles pour produire des explosions. Selon son hypothese, à mesure que la mer se retiroit de la chaîne de l'Apennin, les volcans, auparavant en si grand nombre, diminuoient par degré (28), mais leurs efforts impuissants suffisent encore pour ébranler les fondements de ce pays, et pour étendre leurs ravages beaucoup plus loin que ne le fait le Vésuve dans ses plus violents effets (29).

D'*Ariano* nous descendîmes rapidement du côté de la mer adriatique, ayant toujours monté depuis Naples.

Comme on nous assura qu'il y avoit beaucoup de voleurs répandus dans les bois, nous prîmes une escorte de cavalerie, pour ne pas être taxés

d'entêtement ni de témérité, quoique nous ajoutassions peu de foi à ce rapport. Ces détachements de troupes sont placés de distance en distance par ordre du gouvernement pour accompagner les voyageurs et les marchands.

Après avoir traversé un plateau fort élevé, le chemin nous conduisit dans une vallée profonde d'une étendue considérable, au bout de laquelle les plaines de la Pouille et le golfe adriatique paroissent comme des bandes horizontales de teintes différentes.

Les deux petites villes de *Savignano* et de *Greci* (30) sont situées sur deux hauteurs de chaque côté du défilé : la derniere est une colonie de 1400 Albanois qui parlent encore un jargon mêlé d'italien et de la langue de l'Épire. Ils suivirent le rit grec jusqu'en 1731, qu'un ordre du roi les obligea de se soumettre au rit latin.

Notre route devenoit plus agréable à mesure que nous parcourions les bords riants du *Servaro.* Les montagnes sont couvertes des deux côtés d'immenses forêts qui regnent depuis leur sommet jusqu'au lit du fleuve. Notre odorat fut rafraîchi par les parfums qui s'exhaloient de plusieurs bosquets d'arbustes à fleurs, et notre vue fut réjouie par la brillante fleur de l'arbuste *Suda,* qui croît abondamment dans ce canton. Il y a peu

de bois de haute futaie, la plupart des chênes ayant été coupés. L'auberge du pont de *Bovino* est agréablement située; mais sa position dans un fond, et le voisinage des bois et de l'eau, y rendent communes les fievres malignes pendant l'été.

La ville de *Bovino* est située sur une hauteur fort élevée du côté méridional de la riviere : c'est un duché appartenant à la maison *Guevaras* (31), l'une de ces familles espagnoles qui suivirent le sort d'Alphonse le magnanime (32).

Nous continuâmes notre route le long de la rive gauche de la riviere, par une plaine d'une grande étendue, couverte de petits chênes et d'une herbe grossiere. Le roi a une maison de chasse auprès de cette forêt, et le pays lui est redevable du beau chemin que le roi d'Espagne son pere fit faire de Naples jusqu'à cette maison. Il est dommage que le souverain actuel n'honore pas de sa présence *Bovino* de temps en temps; car le chemin commence à avoir grand besoin de réparations : la levée est entièrement usée et percée jusqu'au tuf. Sa destruction augmente considérablement par l'écoulement des fontaines dont le roi avoit fait orner ce chemin. Les conduits étant maintenant bouchés ou rompus, l'eau s'échappe par la chaussée, et y forme des fondrie-

tres et des bourbiers dangereux. Nous traversâmes à cet endroit une ancienne voie romaine que l'on distingue encore dans les broussailles (33).

A quelques milles sur la gauche est la ville de *Troja*, bâtie sur une éminence des débris de celle d'*Æcas* détruite par Constance II. Bagianus, vice-roi de cette province, passe pour avoir fondé *Troja* dans le deuxieme siecle, par ordre des empereurs Basile et Constantin, pour qu'elle servît de rempart contre les incursions des aventuriers normands. On croit qu'il la nomma *Troja* en mémoire de la fameuse ville de ce nom, dont la ruine a immortalisé les héros de la Grece. On l'a regardée pendant long-temps comme la clef de l'Apennin, et par cette raison elle essuya plusieurs sieges : l'année même de sa fondation elle fut emportée d'assaut par les Allemands, et le roi Roger la reprit bientôt après de la même maniere. Il n'arriva guere de rebellions sous les princes normands, sans que cette ville n'en souffrît considérablement. Elle est célebre par la défaite de Jean d'Anjou, vaincu par Ferdinand I. Sous Robert et Jeanne Ire, *Troja* étoit un fief appartenant à la maison des *Capuas :* sous le regne de Charles III, *Perotte d'Ivrea* la possédoit. La maison de *Cavaniglia* l'eut ensuite après l'avénement

de la maison d'Aragon au trône de Naples; enfin actuellement elle appartient à la maison d'*Avalos*.

SECTION XVI.

Bientôt après nous quittâmes les bois, et gravîmes la derniere montagne, d'où nous descendîmes dans l'immense plaine de la Pouille par des terres en friches et couvertes de poivriers sauvages. Le premier coup d'œil de ce pays est curieux par le nouveau genre de vue que l'on apperçoit; mais il devient désagréable lorsqu'on en a joui quelques moments. Vers le milieu de la plaine est la ville de *Foggia*, qui n'a ni murailles ni portes, ni citadelle, quoique ce soit une des principales villes de la Capitanate : elle est assez bien bâtie en pierres blanches, et a deux ou trois belles rues. La douane est un assez bel édifice. Cette ville, ainsi que plusieurs autres de la côte, fut ruinée en 1732 par un tremblement de terre, et rebâtie ensuite avec plus d'élégance et de régularité. Pendant l'été l'air en est mal-sain, ce qui fait que toutes les personnes aisées se retirent ailleurs pendant les chaleurs; elle contient, l'hiver, environ vingt mille habitants, en y comprenant les étrangers. Sous les places et les principales rues, on a construit des voûtes où l'on dépose le blé, qui s'y conserve parfaitement

d'une année à l'autre : les ouvertures (*a*) sont fermées avec des planches et de la terre, et les murs intérieurs sont revêtus de pierres.

Il est peu fait mention de Foggia avant l'arrivée de la maison de Souabe en Italie. Frédéric y fit construire une forteresse pour en imposer aux habitants de la Pouille, et se plaisoit beaucoup dans ce séjour. Isabelle, sa sixieme femme, fille de Jean roi d'Angleterre, y mourut en 1241. Suivant la plupart des historiens, c'est dans ce lieu que fut assassiné Henri, fils de Frédéric II et d'Isabelle, par ordre de son frere Conrad. L'empereur son pere avoit laissé à Henri le royaume de Jérusalem, avec des possessions considérables en Europe, qui, par cet abominable fratricide, furent réunies à la couronne de Sicile en 1253. L'année suivante *Foggia* fut saccagée par les soldats de Mainfroy, régent du royaume; le légat et l'armée du pape s'y étoient réfugiés en fuyant les troupes victorieuses de Mainfroy. En vain le général de sa sainteté fit-il démolir le palais de l'empereur pour employer les matériaux à construire des retranchements; il fallut capituler et se soumettre au vainqueur. En 1268, les troupes

(*a*) Ces ouvertures, trous ou fosses, lui ont fait donner le nom de Foggia.

du duc d'Anjou pillerent *Foggia*, et y exercerent tout ce que la cruauté et la licence ont de plus affreux. Philippe II, fils de Charles Ier, fut marié dans cette ville à la princesse de Morée, et y mourut bientôt après.

Un général du roi de Hongrie permit à ses soldats de la piller en 1350 : ils y firent un butin immense, car c'étoit alors la ville la plus opulente de la Pouille. Son importance, dans les temps anciens et modernes, est due à son marché de blé et de laines, et à une taxe que l'on perçoit dans un bureau connu sous le nom de *tribunale della dogana, della mena, della pecore di Puglia.* Ce tribunal est dirigé par un chef, un auditeur et deux avocats : il est chargé de la distribution d'une taxe réglée sur tous les moutons qui descendent en automne des montagnes de l'Abruzze dans les plaines de la Pouille (*a*), où ils vont faire leurs agneaux, puis retournent ensuite au mois de mai dans les montagnes (34).

Les denrées de Foggia sont des blés, des fromages et des laines. Les François et d'autres étrangers achetent presque toutes les laines, ce qui fait que le pays n'en retire pas les mêmes

---

(*a*) Pecusve Calabris ante sidus fervidum
Lucana mutet pascuis.
Hor. l. V, od. 1.

avantages que si ces mêmes matieres étoient manufacturées dans le pays. Une administration éclairée pourroit facilement étendre le commerce des provinces, et lui faire atteindre le degré de perfection que les dons de la providence semblent lui avoir destiné; mais ses vues bienfaisantes ont été contrariées par la tyrannie et l'ineptie des hommes.

Dans la famine de 1764, au lieu d'encourager les fermiers de la Pouille à donner à propos des secours de grain à Naples par l'appât d'un bon prix et d'un prompt paiement, on envoya des soldats dans cette province pour l'emporter de force, et pour amener les fermiers comme des bêtes de somme, chargés de leurs propres denrées : ceux qui ne voulurent pas s'en défaire par ces moyens violents et injustes, l'emporterent dans les montagnes où ils l'enterrerent : ceux qui furent convaincus d'en avoir agi ainsi, furent pendus.

Les différentes especes de gibier dont la plaine et les montagnes voisines sont remplies, rendirent cette ville le séjour favori des princes allemands, mais plus encore celui de leur ennemi Charles Ier, qui y fit construire un palais superbe avec des jardins et des vergers, dont il étoit si curieux qu'il avoit une liste de tous les arbres fruitiers qu'on y

plantoit. Il mourut dans ce lieu, le 7 de janvier 1285, comme il étoit en chemin pour se rendre à Brindes pour hâter un armement qu'il faisoit contre la Sicile. Charles fut regardé pendant long-temps comme le plus heureux des hommes; et les dernieres années de sa vie furent une suite continuelle de revers qui le mirent au rang des hommes les plus malheureux : ils briserent ce cœur orgueilleux, qui s'écria dans toute son amertume : *Ô Dieu, vous qui m'avez élevé au comble de la gloire et de la prospérité, ne me retirez pas votre secours; ou si je dois être précipité, que du moins ma chûte ne soit pas aussi rapide ni si soudaine, mais abaissez-moi par degrés.* Une fievre mit fin à sa douleur, et on soupçonna qu'il avoit lui-même hâté sa mort. Ce prince étoit doué de grandes qualités, mais qui étoient plus que balancées par des vices affreux : il étoit grand et robuste; son teint rembruni et son nez aquilin donnoient à son visage un air de grandeur féroce. Un courage indomté, une connoissance profonde de l'art militaire, une fidélité inviolable à sa parole, une générosité sans bornes, de la vigilance et de la patience dans les fatigues, formoient les principaux traits de son caractere lorsqu'on l'envisage du beau côté, et justifient le titre de *Mejor cavalliero del mondo* qui lui fut donné par don Pedro

roi d'Aragon, son rival. Mais si nous l'examinons sous un autre aspect, nous ne verrons en lui qu'un homme d'un caractere sombre, aigre, effréné dans ses passions, injuste dans ses projets, dévoré d'ambition et de la soif des richesses, vindicatif, sanguinaire, inaccessible à tout sentiment d'humanité; en un mot un très grand mais très mauvais prince, assez bas pour traiter avec indignité les restes déchirés du brave Mainfroy, et d'assassiner juridiquement l'innocent Conradin, dont la jeunesse et les qualités aimables auroient excité la pitié dans toute autre ame que la sienne.

Pendant quelque temps nous eûmes de la peine à trouver un logement, parceque toutes les auberges, qui ne sont que de misérables cabarets, étoient occupées par le peuple des environs qui étoit venu pour la foire : c'est dans ces occasions que Foggia devient un lieu très fréquenté et gai, même pour la noblesse napolitaine; elle y vient exercer ses talents pour le jeu aux dépens de la bourse des gentilshommes campagnards, moins habiles qu'eux, et qui s'en retournent ordinairement dépouillés de toutes leurs économies d'une année entiere. Cette passion effrénée du jeu regne avec une violence extrême par tout le royaume; c'est une peste qui ne s'éteint jamais, quoiqu'il y ait quelques moments

d'intermittence, et malheureusement il n'y a point de lazarets pour en arrêter les progrès.

SECTION XVII.

En partant de *Foggia,* notre premier gîte fut *Manfredonia,* qui en est éloigné de 20 milles. Nous traversâmes un pays garni de pâturages, couvert de chardons, d'artichauts sauvages, et de fenouil de la grande espece : cette derniere plante sert à faire des ruches et des sieges. On en fait manger les feuilles aux ânes pour les fortifier; et les paysans font cuire les bourgeons tendres, et les mangent comme un mets délicat. Cette plante couvre la moitié de la plaine, et s'éleve si haut, que dans une des guerres entre les François et les Espagnols, ces derniers marcherent à travers ces fenouils, et, sans être apperçus, s'approcherent des retranchements du camp des François. Les artichauts servent à nourrir les buffles.

A quelques milles de Foggia, on découvre encore quelque foible trace de murailles qu'on dit être celles d'Arpi ou d'Argyripa, qui étoit jadis la capitale d'un petit état fondé par Diomede après le siege de Troie. L'histoire de ce héros a été universellement adoptée par les anciens, et Virgile même en fait mention dans son Énéide, liv. XI.

Ille urbem Argyripam, patriæ cognomine gentis,
Victor Gargani condebat Japygis arvis.

Il bâtit, après bien des obstacles, dans le territoire du mont Gargan, en Japygie, la ville d'Argyripa, ainsi appellée du nom de son ancienne patrie.

Les médailles de cette ville, qui sont des types grecs, ne sont pas rares; elles portent communément l'empreinte d'un sanglier, par allusion, peut-être, à celui de Calydon, qui étoit le pays natal de son fondateur. Sur la gauche est un pauvre hameau ruiné, qui a dû son origine à une fantaisie de l'empereur Frédéric. Il aimoit passionnément la chasse, et il arriva qu'un jour il tua un sanglier d'une grandeur extraordinaire dans ce lieu même. Il le fit aussitôt dépecer et accommoder, et se mit à table avec sa suite. La gaieté que lui inspiroit sa brillante chasse, le bon vin et la joie des convives, lui firent naître l'idée d'en perpétuer le souvenir en y faisant bâtir un château auquel il donna le nom d'*Apricena,* composé des deux mots latins qui signifient *sanglier* et *souper.* Bientôt il se forma une habitation autour de cette résidence; et avec le temps elle devint une petite ville dont le sort suivit celui de la maison de Souabe.

En approchant de la mer nous rencontrâmes un sol stérile; ce n'étoit qu'un pur amas de cailloux, à l'exception de quelques petits endroits

où le travail et l'industrie faisoient croître du blé et des vignes. A un mille de la plage étoit autrefois la ville de *Sipontum*, dont il ne reste actuellement d'autres vestiges qu'un mur de la cathédrale.

Diomede est représenté par Strabon comme le fondateur de ce lieu, que les Grecs appelloient SÊPIOUNTOS, à cause de la quantité de seches qui couvrent le rivage. Dans les premiers siecles de l'église, c'étoit le siege d'un évêché; mais sous les rois lombards il fut réuni à celui de Benevent: il en fut séparé depuis, et fut érigé en archevêché en 1094; mais peu après il fut si maltraité par les barbares, qu'il ne put jamais depuis recouvrer son ancienne splendeur. Il devint enfin si misérable, qu'en 1260 il se trouva absolument désert, autant par le défaut d'habitants que par la ruine du commerce et le mauvais air du climat.

Ces considérations engagerent Mainfroy à bâtir en 1261 une nouvelle ville sur le bord de la mer: il y fit transporter les foibles restes des Sipontins. Il donna à sa nouvelle colonie le nom de Manfredonia; et pour y attirer des habitants, il leur accorda plusieurs privileges et exemptions considérables. Afin que cette ville fût fondée sous les plus heureux auspices, il assembla les hommes les plus savants en astrologie judiciaire,

(science dans laquelle son pere et lui avoient la plus grande confiance,) il leur fit calculer le moment le plus favorable pour poser la premiere pierre, et traça lui-même le plan, les murailles et les rues, surveilla les travaux, et par sa présence et ses largesses les fit achever en peu de temps. Le port fut garanti par une jettée; les remparts furent composés des matériaux les plus solides, et il fit placer dans la grande tour une cloche d'une grosseur si considérable, qu'elle se faisoit entendre par toute la plaine de la Capitanate, afin de pouvoir donner l'alarme au pays en cas d'attaque. Charles d'Anjou fit depuis transporter cette cloche à Bari, et en fit l'offrande à la châsse de saint Nicolas, pour le remercier d'avoir rendu la santé à un de ses enfants.

Malgré toutes les précautions que Mainfroy avoit prises pour assurer l'heureux destin de cette nouvelle ville, ni ses travaux ni les horoscopes de ses astrologues ne purent la rendre ni opulente ni puissante : aujourd'hui elle compte à peine 6000 habitants, quoique presque tout le blé de la province y soit exporté, et qu'elle fasse un commerce direct avec Venise et la Grece, ce qui a engagé à y construire un lazaret. Mais quelques circonstances récentes prouvent que, si depuis quelques années le royaume de Naples a échappé

aux ravages de la peste, il le doit bien plus à son bonheur et à son peu de communication avec la Turquie, qu'à la vigilance ou à la probité des officiers de santé.

En 1720, les Turcs firent une descente à Manfredonia et la pillerent. Les végétaux de toute espece y abondent et sont d'une qualité bien supérieure à ceux que le sol couvert de cendres des environs de Naples ne produit qu'à force d'être arrosé. Les laitues sur-tout y sont délicieuses; le poisson y abonde et est à bon marché; les rochers des bords de la mer sont couverts de coquillages excellents à manger, d'*algues* (35), et de ces boules appellées *pinna marina*, qui ne sont autre chose qu'un amas des fibres les plus tendres de racines marines qui sont détachées de leurs tiges et rassemblées par le mouvements des eaux. Un habile physicien, dont les travaux en histoire naturelle sont toujours guidés par des vues patriotiques et par le desir de rendre ses découvertes utiles à la société, est parvenu à faire de ces fibres un très beau papier (36).

Le 19 d'avril nous suivîmes la côte au nord-est pendant 3 milles par un pays fertile et bien cultivé. Nous arrivâmes au pied du mont Gargan: cette chaîne de montagnes, presque entièrement composée de marbre, forme un grand promon-

toire qui s'avance dans la mer adriatique; et elle est séparée de l'Apennin, du côté de l'ouest, par les plaines de *Lucera* et de *San Severo*. La plupart des géographes la représentent comme faisant partie de cette grande chaîne qui parcourt le milieu de l'Italie; mais dans ce point comme dans bien d'autres qui regardent ces provinces, j'ai eu plus d'une occasion de remarquer plusieurs erreurs dans les meilleures cartes, et je n'en connois pas une seule à laquelle on puisse s'en rapporter entièrement. Peu de personnes voyagent dans la vue de faire des observations sur les lieux: ainsi la plupart des voyageurs sont obligés d'adopter les erreurs de ceux qui les ont précédés, faute de moyen de pouvoir se procurer de meilleurs renseignements. La carte du royaume de Naples en quatre feuilles, faite à Paris par Zannoni, sous la direction de l'abbé Galliani, est certainement la meilleure et la plus détaillée qu'on ait encore publiée; mais comme elle a été faite de mémoire et d'après de vieilles cartes corrigées sur différentes observations, il n'est pas étonnant qu'elle ne soit pas exempte d'erreurs (*a*). Il est

(*a*) On a engagé depuis peu Zannoni à se rendre à Naples, où il travaille actuellement à lever le plan du royaume: ainsi nous pouvons espérer d'avoir un jour une meilleure carte des deux Siciles. (Note de l'auteur.)

bien malheureux qu'avec un corps d'ingénieurs aussi nombreux, au sein d'une paix profonde, le ministere de Naples n'ait pas su en employer quelques uns utilement à lever les cartes topographiques et marines, tant des côtes que de l'intérieur du pays.

Le patriotisme d'un moine dominicain qui a fait lever et graver à ses frais toute la côte, depuis Reggio jusqu'à Naples, devroit, ce me semble, exciter l'émulation et piquer l'amour propre de ceux qui gouvernent ce royaume (*a*).

Nous grimpâmes pendant une heure par un sentier très raboteux, au travers de halliers, de pins sauvages, de genievres, de lentisques, et d'autres plantes odoriférantes, et nous arrivâmes enfin au sommet de la montagne qui commande la baie de *Manfredonia*, où nous trouvâmes la misérable ville de Sant-Angelo (37) qui contient environ 6000 habitants, ayant l'air d'autant de sauvages. Nous nous logeâmes chez les Carmes, qui nous reçurent très honnêtement et nous procurerent des vivres en abondance. Leurs moutons nous parurent d'une qualité exquise, et ils nous assurerent que toutes les viandes en général n'étoient pas d'une qualité moins bonne dans ce canton.

(*a*) Frere Antonio Minazi.

Après dîné, un des moines nous conduisit au sanctuaire, qui est une caverne dans un rocher : un petit bois de vieux arbres ombrage ce lieu ; les branches sont couvertes d'os percés que les pélerins y attachent, soit comme des preuves qu'ils ont rempli leurs vœux, soit par une suite de quelque dévot caprice, comme les païens avoient coutume autrefois d'attacher de petites images ou des masques aux branches des arbres en l'honneur de Bacchus.

Oscilla ex alta suspendunt mollia pinu.

Virg. Géorg. 2.

Ils se balancent sur des escarpolettes attachées à des pins. (*a*)

Nous descendîmes, par un portique d'architecture gothique, un escalier de 55 marches, d'un marbre à gros grain, où les traces des mains, des pieds des dévots, sont empreintes. Dans le fond nous entrâmes dans une grotte sombre et

(*a*) Je ne vois pas le rapport que ce vers de Virgile peut avoir avec ce que dit notre voyageur. Virgile nous apprend que les Latins, instruits par les Troyens leurs aïeux, en voulant honorer Bacchus, se balancent sur des escarpolettes attachées à des pins : cela ne ressemble en rien aux os percés que les pélerins attachent aux branches d'arbre par dévotion. (Note du traducteur.)

humide ; c'est la chapelle de l'archange Michel. La statue de ce saint est d'une pierre molle, commune dans ce pays : elle est au-dessous de toute critique, ainsi que le reste de la décoration de cette chapelle.

Voici l'histoire de cette église : on rapporte que du temps du pape Gélase Ier, vers l'an 491, saint Michel apparut à un certain Laurent dans la grotte du mont Gargan, et lui enseigna les moyens de remporter une victoire complete sur les ennemis de sa patrie, et de délivrer la ville de Siponte, dont les barbares faisoient alors le siege. Cette apparition fit beaucoup de bruit dans le monde chrétien, et acquit tant de crédit parmi les gens pieux, que l'on érigea des autels et des églises dans beaucoup d'endroits en l'honneur de ce généralissime des armées célestes. Mais celle où le saint s'étoit montré en personne fut sur-tout suivie avec plus de ferveur que toute autre, et fut enrichie des dons des fideles. Les richesses que les Grecs lui prodiguerent exciterent l'avidité des Lombards ; ils prirent la ville et la dépouillerent de tous ses trésors. En 1460, Ferdinand Ier la prit d'assaut, parceque les habitants s'étoient joints à ses ennemis. L'église fut pillée ; et des richesses immenses qui appartenoient en partie au sanctuaire même, et en partie aux re-

belles du pays qui y avoient mis en dépôt ce qu'ils avoient de plus précieux, comme dans un asyle inviolable, furent la proie des vainqueurs. Le roi fit tout emporter, et convertit l'argent en écus qui portoient d'un côté l'image de saint Angelo, et sur le revers celle de saint Michel avec la légende JUSTA TUENDA.

Pontanus (38), secrétaire de ce prince, (dont l'autorité paroît devoir mériter notre confiance, quoique la réputation du prince semble rendre le fait invraisemblable,) nous assure qu'à la paix tout fut rendu à la chapelle dans les mêmes formes et de la même valeur. Depuis cette époque ce sanctuaire a été très peu connu au-delà de quelques milles de distance, et il n'y a plus que des pélerins de la derniere classe qui visitent *monte Sant'-Angelo;* car les dévots plus distingués vont à Lorette depuis deux siecles. Dans le premier partage des conquêtes des Normands, *Garganus* et *Siponte* furent données à *Ranulphe d'Averse.* Jeanne d'Angleterre, femme de Guillaume le bon, obtint ce domaine pour son douaire; et il devint ensuite une partie du domaine de Mainfroy. Ferdinand Ier le donna à Scanderberg, qui étoit venu en 1463 le secourir lorsqu'il étoit assiégé dans la ville de Bari. Il appartient à présent à *Grimaldi,* prince de Gérase. Le lendemain

matin nous fîmes une course très agréable dans l'intérieur des montagnes par des vallées charmantes, et à travers des forêts superbes qui nous rappellerent ces bois vénérables cités par Horace, qui jadis se ployoient sous l'effort des vents impétueux qui battoient les flancs raboteux du mont Gargan (*a*). Il y existe encore une forêt respectable d'arbres toujours verds, de chênes, de pins, de châtaigniers, etc. Les vallons ombragés sont encore cultivés avec soin, et semblent favorisés du plus heureux climat et de la plus riche végétation. L'herbe est courte, mais délicate. Après cette course charmante, pour prendre notre repas, nous nous assîmes au bord d'un clair ruisseau qui se précipite du haut des rochers, et se perd parmi les buissons. Nous retournâmes ensuite à Sant'-Angelo, et le lendemain nous traversâmes la plaine jusqu'à Lucera, qui est située sur le sommet d'une montagne détachée de l'Apennin, qui domine sur une étendue immense de pays et de mer (39).

(*a*) . . . . aut aquilonibus
Querceta Gargani laborant.
. . . .
Garganum mugire putes nemus.

SECTION XVIII.

On ne peut former que des conjectures, tant sur l'origine que sur le nom de *Lucera;* mais son antiquité et l'importance dont elle a été sont attestées par plusieurs historiens : c'étoit une ville des *Dauniens*, alliée des Romains qui la regardoient comme un poste de la plus grande importance pour le succès de leurs projets d'agrandissement. L'an 433 de Rome, les consuls T. Veturius Calvinus, et Spurius Posthumius, partirent de la Campanie pour aller au secours de cette place; mais ils furent entourés par les Samnites, dans les défilés de *Caudium*, et obligés de mettre bas les armes. L'épithete de *noble* (*a*) qu'Horace lui a donnée ne peut avoir trait qu'à son antiquité, car Strabon dit qu'elle avoit beaucoup perdu de sa splendeur au temps d'Auguste. Le seul reste d'architecture romaine qu'on y trouve aujourd'hui est une tour placée au milieu du château. Presque tous les cabinets renferment des médailles de *Lucera.*

Cette ville fut saccagée par Constance II, en 663, et ne se releva de ses ruines que sous le

(*a*) Te lanæ prope nobilem
Tonsæ Luceriam.

regne de Frédéric second, qui la prit en affection, et fit construire, sur une petite montagne qui l'avoisine, une forteresse gothique qui existe encore. Bientôt après il y fit transférer les Sarrasins de la Sicile pour les éloigner de l'Afrique et pour rompre les liaisons dangereuses qu'ils entretenoient encore avec ce pays. Le nombre de ces derniers s'accrut jusqu'à soixante mille sous les rois de la maison de Souabe. Leur insolence s'accrut avec leur nombre; et de ce poste ils ne cessoient de désoler les campagnes d'alentour, où ils exerçoient toutes sortes de violences sur les habitants. L'histoire de ces temps fourmille des traits de cruauté qu'ils commettoient; mais il est possible que leur fidélité inébranlable pour la maison de Souabe, ce qui étoit un crime irrémissible aux yeux des princes qui leur succédérent, et de leurs partisans, ait fait exagérer leurs crimes (40). Spinelli rapporte l'histoire d'un de leurs officiers nommé *Phocax*, qui, étant amoureux de la femme de Simon *Rocca* de la ville de *Trani*, força sa maison pendant la nuit, le chassa de son lit et prit sa place auprès d'elle. Il en fut porté plainte à l'empereur; mais il y fit peu d'attention, et dit, pour toute réponse, que puisqu'il y avoit eu de la violence, il ne pouvoit y avoir du déshonneur. Au reste, si les infideles

se livroient alors à tous les excès et à tous les désordres de la licence ; les chroniques du temps attestent que les chrétiens n'étoient pas moins cruels dans leurs vengeances.

Après la bataille de Benevent où les Sarrasins signalerent leur dévouement et s'acquitterent pour la derniere fois avec gloire de ce qu'ils devoient à Mainfroy, leur bienfaiteur, ils furent obligés de se soumettre au vainqueur. Mais Charles II, frappé du danger qu'il y auroit à laisser ce peuple dans le cœur de ses états, et animé du desir de rétablir le culte de Jésus-Christ dans un lieu où depuis tant d'années il avoit été outragé, publia, en 1300, un édit par lequel tous les mahométans domiciliés dans le royaume étoient tenus à embrasser le christianisme, et autorisoit à faire main-basse sur tous ceux qui persévéreroient dans leur ancien culte. La plupart passerent en Afrique; le roi rendit Lucera aux chrétiens, y fit bâtir une cathédrale magnifique, établit un évêque et un chapitre richement doté, et n'oublia rien pour effacer jusqu'au souvenir des anciennes abominations, en changeant jusqu'au nom du lieu, auquel il substitua celui de *Santa Maria.* Mais il en arriva ici comme à Manfredonia dont son pere avoit changé le nom : l'ancien a prévalu.

En 1590, *Marx Sciarra,* chef de bandits, sur-

prit cette ville et la pilla. L'évêque, qui s'étoit réfugié dans le clocher de son église, fut tué d'un coup d'arquebuse en avançant la tête pour observer les mouvements de ces brigands. Il ne subsiste aujourd'hui que par le tribunal de la présidence des provinces de la Capitanate et de Molise, qui y est établi, et par une foire qui s'y tient tous les ans au mois de novembre. On nous montra, de dessus les remparts, la ville de *Ferentino*, ou *Castel Fiorentina*, éloignée de nous d'environ 6 milles au nord. Ce n'est aujourd'hui qu'un misérable hameau, quoique ce fût jadis un évêché, et que l'empereur Frédéric II y fût mort. Pour se faire une juste idée de ce prince, il faut se défier également des invectives des auteurs ecclésiastiques et des éloges des Gibelins. C'est en rapprochant les événements les plus intéressants de son regne, que j'ébaucherai les principaux traits de son caractere. Aussi brave qu'expérimenté, il soutint par ses grandes qualités les orages d'un regne de 50 ans. Il n'eut pas moins de modération dans la prospérité que de fermeté dans les revers. Né dans des circonstances malheureuses, lorsque, d'une part, les papes mettoient tout en œuvre pour se rendre aussi absolus dans le temporel que dans le spirituel, et que de l'autre les empereurs faisoient les derniers efforts pour ar-

rêter leurs usurpations, il sut se maintenir en Italie. Frédéric se trouva engagé de bonne heure dans des querelles avec la faction des Guelfes, querelles qui durerent sans interruption pendant tout son regne. Dans le cours de ces troubles, les sentiments de respect qu'il portoit aux papes, qui furent toujours ses plus cruels ennemis, dûrent nécessairement s'effacer; et il étoit naturel qu'il confondît les principes du chef de la religion avec ceux de la religion même. Sa haine pour un d'eux lui inspira du mépris pour l'autre; et ces sentiments furent encore fortifiés par le genre de vie et par les études auxquelles il se livroit: c'étoit le souverain le plus éclairé de son siecle; il étoit poëte et auteur de quelques traités de médecine vétérinaire, qui étoit dans son temps le sujet le plus à la mode parmi les princes. Il fonda des universités, protégea les gens de lettres, institua de sages loix, et se montra fidele observateur de la justice, mais cruel et vindicatif dans ses châtiments. Il étoit grand partisan de l'astrologie judiciaire, livré aux plaisirs des sens, et, quoi que dise Giannone pour le défendre, très peu orthodoxe en fait de religion. On rapporte qu'en traversant la Terre-Sainte, il dit, avec un souris moqueur, que si le Dieu des Hébreux avoit vu *la Terra di Lavoro*, il n'auroit pas fait tant de cas de la terre promise.

De Lucera, nous continuâmes notre voyage vers le midi, jusqu'à *Cérignole*, à travers une plaine immense arrosée par les eaux du *Carapelle* et du *Cervaro*. Ce torrent est l'ancien *Daunus* qui donna son nom à tout le pays. Notre vue étoit bornée au N. E. par la mer, au N. par le monte Sant'-Angelo, à l'ouest par la chaîne de l'Apennin qui se prolonge à perte de vue ; et entre ces montagnes et la mer, la chaîne isolée des montagnes de *Canose* traverse la plaine et borne l'horizon au midi. Le beau temps fit que nous trouvâmes les chemins passables, mais l'hiver ils doivent être impraticables. Par la chaleur que j'ai ressentie, j'ai pu me faire une idée de l'extrême ardeur de l'été, dans cette contrée basse et unie, entièrement privée de bois et d'ombre dans une étendue de plusieurs milles. On a peine alors à y respirer, tant les chaleurs sont accablantes et l'air étouffant. Horace, qui connoissoit bien son pays natal, a plus d'une fois parlé *de la Pouille brûlée* (*a*); et dans la langue moderne, le proverbe suivant n'exprime pas moins l'idée que les

(*a*) Non æstuosæ grata Calabriæ
Armenta — Pauper aquæ Daunus —
— Siticulosæ Apuliæ — Aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli.
Hor. l. 1, od. 31. — l. 3, od. 30. — Ep. od. 3. — Ep. od. 2.

habitants de la Pouille ont eux-mêmes de ses chaleurs excessives en été :

Le pene si soffriscon del' inferno,
L' estate in Puglia, all' Aquila l' inverno.

Nous rencontrâmes une foule de gens qui revenoient de la fête de l'*Incoronata ;* c'est une image de la Madone qui a été trouvée dans un arbre, et pour laquelle on a une grande vénération. Tout le monde étoit d'une grande gaieté. Les femmes sur-tout me parurent extrêmement satisfaites des plaisirs de la journée. Dans le lieu où se tient cette fête, il y avoit autrefois une maison de chasse appartenant à Mainfroy. En 1265, voulant fortifier son double titre par l'amour de ses sujets, il convoqua une assemblée générale de ses barons à *Foggia*, et fit une grande partie de chasse à l'*Incoronata*, à laquelle plus de 1500 personnes furent invitées. Après la chasse tout le gibier fut distribué aux assistants ; et cette chasse fut long-temps mémorable dans la Pouille par la foule des gentilshommes qui s'y trouverent réunis, par l'énorme quantité de gibier qu'on y tua, et par la magnificence du roi, qui ne laissa partir personne sans quelque marque de sa générosité. Alphonse Ier fit entourer de pieges un espace de 18 milles, et on y prit un nombre si pro-

digieux de cerfs qu'il en fit saler 400 pour l'usage des garnisons de Trani et de Barletta, outre la grande quantité de ceux que les chasseurs emporterent. Ce pays continua toujours d'être renommé par l'abondance de son gibier. Pontanus, témoin oculaire, rapporte là-dessus un fait assez remarquable : il dit que le roi Ferdinand, son maître, étant parti de *Barletta*, avant le jour, à la tête de son armée pour surprendre les ennemis, fut tout-à-coup arrêté à la vue d'un nuage épais de poussiere qui s'élevoit dans la plaine, comme s'il étoit occasionné par la marche de quelques troupes ; et sur le rapport des cavaliers qu'il avoit envoyés en avant pour avoir des nouvelles, il jugea qu'il seroit prudent de regagner le camp d'où il étoit parti, de crainte d'être coupé par le corps nombreux qui lui paroissoit marcher avec une si prodigieuse diligence. Mais au lever du soleil on reconnut que cette armée si formidable n'étoit autre chose qu'un troupeau de cerfs. Le même auteur nous apprend que quelques années auparavant, *Sforze,* qui passoit pour le général le plus expérimenté de son siecle, avoit été trompé de même, au point de mettre son armée en bataille pour recevoir l'ennemi prêt à le charger. Le gibier n'y manque pas encore aujourd'hui, quoiqu'il soit rare que les

rois le chassent au travers de ces plaines, ou qu'ils s'occupent de sa conservation en résidant quelquefois sur les lieux. Il paroît extraordinaire, au reste, que, quelque infatigable, quelque habile et ardent que puisse être un prince pour la chasse, le gibier de toute espece se multiplie autour de son séjour, comme si un instinct irrésistible le poussoit aveuglément à cette boucherie royale. Mais il n'est pas impossible d'en rendre raison en considérant avec quelle impunité il ravage l'espoir du laboureur, et la grande sécurité dont il jouit sous la protection des loix, des capitaineries, sur-tout dans le temps où il s'accouple et qu'il fait et nourrit ses petits.

Les Apuliens aiment à forcer les lievres avec des lévriers, et chassent le sanglier avec un grand mâtin et deux ou trois métifs. Les chasseurs sont armés d'une lance et d'une paire de pistolets.

Cerignola est une ville d'environ 1200 habitants, située sur une éminence sans arbres ni broussailles qui l'environnent. Il y a 40 ans qu'elle a été presque détruite par un tremblement de terre, et elle n'est pas encore entièrement rebâtie; les rues sont tortueuses et sales, et les maisons basses, car les propriétaires n'osent pas les exhausser de crainte d'un nouveau tremblement. La 81ᵉ colonne milliaire sur laquelle est gravé le

nom de Trajan, est le seul fragment d'antiquité que j'aie trouvé ici. Les denrées de ce lieu sont des moutons, des chevaux et du blé. Le pain est noir, mais le goût en est bon.

Jacques *Arcucci*, grand chambellan de Naples, étoit seigneur de ce lieu en 1363; il appartint ensuite aux Palagoni, que Ladislas en dépouilla pour le donner aux Caraccioli. Le comte d'Egmont Pignatelli, qui demeure en France, en est maintenant propriétaire. Il l'afferme quinze mille ducats par an. Consalve, le grand capitaine, défit les François, près de cette ville, en 1503 (41.) Ils étoient venus l'attaquer dans son camp. Louis d'Armagnac, duc de Nemours, leur général, fut tué dans le combat (42.)

SECTION XIX.

Le 22 avril nous partîmes de grand matin pour aller examiner le champ de bataille de Cannes, fameux par la victoire remportée par Annibal sur les Romains, l'an 536 de Rome. Nous donnerons le résultat de nos observations en aussi peu de mots qu'il en faudra pour nous faire entendre.

On compte 6 milles depuis Cérignole jusqu'au pont de Canosa. Le pays est ouvert et cultivé et offre beaucoup de pâturages. *L'Ofanto*, ci-devant *l'aufide*, passe sous ce pont. Il serpente beau-

coup et est varié dans sa direction, courant tantôt à l'est tantôt au sud; mais la direction générale est vers le nord-est. Ses eaux étoient très basses, blanchâtres et troubles; mais la largeur de son lit, les bancs de sable et les éperons construits pour rompre la force du courant, prouvent que les épithetes de fier, de bruyant et d'impétueux, données par Horace à ce fleuve, lui étoient justement dues (*a*). Il coule de deux sources qui embrassent le cône de *Monte Voltore* et se réunissent au pied. C'est, ainsi que Polybe (43) l'observe, la seule riviere qui, ayant sa source à l'ouest de l'Apennin, vient se décharger dans la mer adriatique.

Sa naissance de deux sources est exprimée par le nom de *tauriformis* (*b*) qui signifie *ayant deux branches ou cornes à la tête* (44). A un petit nombre de peupliers près, épars çà et là, je n'ai point vu de bois sur les bords de cette riviere. La voie romaine qui alloit de *Benevent* à *Ascoli*, s'éleve ici au-dessus du niveau de la plaine, et va au sud vers *Canosa*. Nous déjeunâmes dans une auberge auprès du pont: et nous regrettâmes de n'avoir pas imité Horace, en apportant avec

(*a*) Aufidus, acer — longe sonantem —
Violens obstrepit.

(*b*) Sic tauriformis volvitur Aufidus.

nous une provision de pain de quelque autre endroit (45); car celui que nous trouvâmes ici étoit noir et pierreux. La qualité molle et friable des meules dont se servent les meûniers dans ce pays, plutôt que la poussiere des aires sur lesquelles on bat les grains, doit être la seule cause de ce défaut dans le pain de *Canosa* depuis 19 siecles. Je crois que les meules sont de cette pierre molle concrete dont la majeure partie de la côte est composée. On détache le blé de l'épi, en le faisant fouler par plusieurs juments attachées à la queue l'une de l'autre et qu'on fait tourner en rond. Dans la Terre d'Otrante, cette opération se fait avec une paire de bœufs qui tirent une pierre très pesante et rude qui brise les gerbes et détache les grains.

Nous étions trop occupés des manœuvres d'Annibal, pour nous écarter de la route qui va droit à Cannes; ainsi réservant Canosa (46) et ses antiquités pour une autre occasion, nous prîmes le chemin de Barletta. En suivant la rive droite de *l'Ofanto*, une chaîne de petites montagnes dépouillées de bois et distribuées en pâturages et en terres labourées, borde la riviere, de ce côté, pendant un espace de 4 milles, au bout desquelles nous entrâmes dans une plaine terminée par les monticules sur lesquels étoit située la ville de

Cannes (47). Pendant un mille ensuite, la riviere coule très près du pied de ces montagnes, jusqu'à ce qu'elles s'abaissent en pente douce dans les plaines de Barletta; elle coule ensuite pendant quelques milles sur un terrein absolument plat, et se décharge dans le golfe de Venise.

Les vestiges de la ville de Cannes sont très peu de chose; ils ne consistent qu'en quelques fragments d'autels, de corniches, de portes, de murs, de voûtes et de souterrains qui servoient de magasins à blé. Elle fut ruinée, l'année avant la bataille; mais ayant été rebâtie ensuite, elle devint le siege d'un évêché dans les premiers siecles du christianisme. Elle fut ruinée de nouveau dans le sixieme siecle: mais il paroît qu'elle a existé ensuite sans éclat pendant cinq ou six cents ans; car l'histoire nous apprend qu'elle avoit disputé avec la ville de *Barletta* la jouissance d'un canton qu'elles avoient possédé en commun jusqu'alors; et, pour prévenir à l'avenir toute contestation, Charles Ier publia un édit, en 1284, pour que ces deux villes partageassent entre elles ce canton. La prospérité des villes maritimes, dont la richesse et la population s'étoient augmentées par les croisades et par le commerce, devint la ruine des grandes villes de l'intérieur; et il est probable que celle de Cannes a été entièrement

abandonnée avant la fin du treizieme siecle.

Au pied de la montagne on voit une arche très grande, au-dessus d'une auge de marbre qui reçoit les eaux d'une fontaine abondante. Nous trouvâmes dans ce lieu un camp des bergers de l'Abruzze qui se préparoit à retourner dans les montagnes. Grossiers par leur figure, par leur langage et par leurs habillements, mais polis et hospitaliers, ils nous offrirent du lait, du fromage et de la viande froide. Les principaux d'entre eux nous donnerent quelques médailles de cuivre des empereurs Zénon et Léon, qui avoient été trouvées dans ces ruines, et parurent surpris de ce que nous voulions leur payer ces bagatelles. La montagne au-dessus de la fontaine étant plus élevée que les autres, j'y montai pour reconnoître le pays, et j'en traçai l'esquisse. En examinant les notes que j'avois préparées avant d'aller visiter le champ de bataille, je parcourus alors des yeux cette vaste étendue de plaines uniformes. Tout étoit plongé dans le silence; ni hommes ni bêtes n'animoient cette scene: nous étions placés sur des ruines et sur des voûtes, et les bords de la riviere étoient déserts et sauvages. Mes idées prirent naturellement la teinte de cette triste vue, en réfléchissant sur le sort de Rome et de Carthage. Rome se rétablit du coup affreux

dont elle avoit été frappée dans ces plaines; mais depuis long-temps sa gloire et ses trophées sont cachés dans la poussiere. Carthage est ensevelie dans des ruines encore plus effacées que celles des méchants murs de Cannes ; à peine en reste-t-il les moindres vestiges. Les projets hardis, les belles marches et les exploits de son héros, et jusqu'à la victoire qu'il avoit remportée dans ce même lieu, auroient été depuis long-temps ensevelis dans l'oubli, ainsi que mille autres exploits des hommes, si ses ennemis mêmes n'en eussent assuré l'immortalité; car les annales de Carthage n'existent plus, une ruine générale a tout englouti.

Les consuls Paul Émile et Térentius Varron ayant été autorisés par le sénat à quitter la défensive et à commettre le sort de la république au hasard d'une bataille, ils partirent de *Canusium*, et camperent à deux milles vers l'est sur deux divisions d'inégales forces, étant séparées par l'Aufide. Dans cette position, ils se proposoient d'attendre une occasion de combattre l'ennemi avec avantage; mais Annibal, dont la situation critique, dans un pays désolé où il n'avoit ni asyle ni allié, ne permettoit aucun délai, trouva moyen d'enflammer la vanité de Varron par quelque avantage de peu d'importance qu'il lui

laissa remporter dans quelques petites rencontres de leurs troupes légeres. Le Romain, fier de ses succès, se détermina à amener les choses à une prompte conclusion; mais trouvant que le terrein étoit trop resserré sur la rive droite de la riviere, il la passa, et, appuyant sa droite à *l'Aufide*, il déploya son armée dans la plaine. Annibal, qui avoit son quartier général à *Cannes*, ne vit pas plutôt l'ennemi en mouvement, qu'il marcha de son côté; et traversant la riviere à gué, au-dessous des Romains, il mit ses troupes en bataille sur une ligne parallele à celle de l'ennemi.

Polybe, qui avoit été sur les lieux, étoit un militaire distingué; et comme il pouvoit avoir connu des personnes qui s'étoient trouvées à cette bataille, je l'ai pris pour guide, ainsi que l'ont fait la plupart des historiens qui ont parlé de cet événement. Il dit que l'une des armées faisoit face au nord, et l'autre au midi; au moyen de quoi le soleil n'en incommodoit aucune. La difficulté consiste à déterminer de quel côté chacune en particulier faisoit face au nord et au midi, car les paroles de Polybe sont susceptibles de différentes interprétations. Pour moi, j'avoue que je ne vois rien de plus clair. L'abbé Chaupi taxe Tite Live d'avoir mal interprété le passage de l'historien grec, qui, selon lui, n'a pas voulu dire que les Ro-

mains faisoient face au midi, mais seulement qu'ils étoient en bataille au sud de l'ennemi. Il affirme que la topographie de la plaine et le cours de la riviere s'accordent avec cette explication; et que si les légions avoient fait face au midi, ceux qui se sont sauvés après la défaite n'auroient pas pu gagner *Canose* et *Venouse*, sans traverser toute l'armée victorieuse; ils se seroient alors réfugiés à *Salapia*, à *Arpi* et à *Lucera*.

Cependant comme je suis porté à croire que Tite Live savoit trop bien le grec pour se tromper sur le sens d'un auteur qu'il avoit étudié et suivi avec tant de soin, j'ai peine à ne pas ajouter foi à son explication, d'autant plus que, selon mes idées, elle s'accorde avec la situation du terrein; car exactement dans cet endroit de la plaine où nous savons avec une certitude morale qu'étoit le fort de la bataille, l'Aufide, après avoir coulé à l'est pendant un certain espace, se tourne tout-à-coup au midi, et forme un très grand coude. Nous devons supposer que les Romains l'ont traversé précisément à l'angle, et qu'ils ont appuyé leur droite à ce point, pendant que le reste de leur armée s'étendoit à l'est; ainsi le tout faisoit face au midi. Les Carthaginois passerent la riviere en deux endroits, au-dedans du coude, et se mirent en bataille sur une ligne qui formoit

la corde dont la riviere étoit l'arc, ainsi le chemin de Canose étoit ouvert aux fuyards (*a*). Le lieu de l'action est désigné à la postérité par le nom de *campo di sangue*, champ du sang. Les paysans nous firent voir des éperons et des têtes de lances nouvellement trouvées en labourant les champs, et nous dirent qu'on y avoit trouvé en différents temps des quantités d'armures de toute espece.

Depuis la guerre punique, ces plaines ont plus d'une fois servi de théâtre à la destruction des hommes. *Melo de Bari*, après s'être révolté contre les empereurs grecs, et avoir battu leurs généraux en plusieurs rencontres, y fut enfin défait entièrement en 1019 par le capitaine *Bolanus*. De 250 aventuriers normands qui faisoient l'élite de l'armée de *Melo*, 10 seulement échapperent au carnage. En 1201, l'archevêque de Palerme et ses compagnons rebelles, voulant profiter de la minorité de Frédéric de Souabe, furent taillés en pieces dans les plaines de *Cannes* par Gautier de Briennes, que le pape avoit envoyés pour défendre les états de ce jeune prince.

(*a*) Toutes les cartes de cette province sont inexactes. Danville place Canosa sur la rive nord de la riviere, et la bataille à plusieurs milles de distance au sud de cette riviere.

Nous retournâmes à *Cérignole* à travers les champs.

SECTION XX.

Le lendemain nous louâmes un guide ; ou, pour mieux dire, un drôle fort bavard et fort bruyant nous offrit de nous conduire jusqu'aux ruines de *Salapia* (48). Notre voyage fut très agréable pendant neuf milles, à travers une belle plaine, où il n'y avoit que peu de blé et de bois, mais une grande quantité de lentisques.

Nous arrivâmes enfin au bord d'un grand étang, séparé de la mer par une langue de terre étroite, coupée en plusieurs bassins, pour former du sel qu'on amoncele par tas, et qui est ensuite emporté par des bateaux pour l'embarquer sur des vaisseaux qui sont dans la rade. Nous en vîmes quelques uns à l'ancre à un mille ou deux au large, le peu d'eau ne leur permettant pas de s'approcher davantage. Les marais sont couverts de pourpier, et de petits osiers dont les bergers et les pêcheurs font leur huttes et leurs paniers. Près de l'étang sont les ruines que nous étions venus chercher. Elles consistent dans un espace quarré, enfermé par un rempart de terre entouré de fossés. Je l'aurois pris pour un camp plutôt que pour une ville, attendu que l'on ne

voit pas une seule pierre dans les environs, si la tradition du pays et les médailles qu'on y a trouvées, et qui portent le nom de *Salapia*, n'eussent déterminé la situation de ce lieu.

Du temps de la guerre punique, c'étoit un poste important dont les Romains et les Carthaginois desiroient également de s'emparer. Après la mort de Marcellus, Annibal fit écrire de fausses lettres, scellées du sceau de ce consul, dans l'espoir de s'introduire dans *Salapia;* mais des avis que le hasard procura à la garnison empêcherent la réussite de son projet.

Solpi fut une ville et un évêché jusqu'en 1547: alors son siege fut réuni à celui de Trani. Je crois qu'elle étoit située à l'endroit où est maintenant *la Trinita* à quelques milles de l'ancienne *Salapia.*

Notre conducteur, qui, pendant tout le voyage, nous avoit entretenus de contes merveilleux, d'apparitions et de miracles, nous apprit enfin le sujet du desir qu'il avoit eu de nous accompagner jusqu'à ce lieu. Ce n'étoit rien moins que l'espérance de découvrir, parmi les cavités de ces ruines, l'entrée de la *grotte enchantée* qui contient une colonne d'argent massif avec quantité d'autres choses précieuses. Il nous assura que c'étoit l'opinion de tout le pays, que quiconque avoit l'ame

assez pure, et seroit assez favorisé pour pénétrer dans cette caverne mystérieuse, y trouveroit sans contredit des trésors suffisants pour acheter tous les troupeaux des plaines de la Pouille. Cet honnête homme étoit sûr d'obtenir la préférence, parceque, peu de jours auparavant, il avoit été faire ses dévotions à la *Madonna del Incoronata*, et n'avoit rien négligé de tout ce que l'église prescrit pour purifier son ame. Il ne put s'empêcher d'être surpris, lorsqu'en parcourant tous les coins et recoins de ce lieu, aucun de nous ne put trouver un creux de plus d'un pied de profondeur. Il nous dit, avec un air qui peignoit la honte et l'embarras, qu'il se rappelloit à présent que plusieurs gens de bien de sa connoissance, entr'autres un capucin qui menoit la vie la plus exemplaire, n'avoient pas été plus heureux que lui dans les recherches qu'ils avoient faites de cette caverne enchantée.

Comme il paroissoit croire que notre présence étoit contraire à l'influence de son heureuse étoile, nous le quittâmes, en lui donnant le seul argent que probablement il étoit destiné à gagner ce jour-là, et nous continuâmes notre voyage le long de la mer. Aussi long-temps que nos yeux purent le distinguer, nous le vîmes qui couroit çà et là de l'air le plus occupé en cherchant sa grotte chimérique.

Nous traversâmes un pays riche et cultivé jusqu'à l'embouchure de *l'Ofanto* où nous traversâmes un pont, et entrâmes dans la Terre de *Bari;* la marée y est très sensible, et remonte la riviere pendant l'espace d'un demi-mille environ. A trois milles plus loin nous arrivâmes à *Barletta* (*a*), par un chemin étroit, dans des vignobles entourés de haies, et qui ont été détachés des vastes champs de blé de *Cannes.* Le sol est léger et planté d'amandiers.

Barletta, vu du dehors, paroît être absolument en ruines. Ses murs s'écroulent de toutes parts, et ses fossés sont comblés de décombres; mais l'intérieur de la ville est magnifiquement bâti. Quoique peu peuplé, il présente l'idée de la capitale d'un état puissant réduit à l'état de province conquise, ou dépeuplée par le ravage de la peste. De fréquents changements de maître, une mauvaise administration et la décadence du commerce ont ruiné Barletta. Ses rues sont larges et bien pavées; ses maisons spacieuses et élevées, bâties en pierres de taille, auxquelles la succession des temps a donné un poli qui ne le cede pas à celui du marbre ; les pierres de quelques unes de ces demeures vénérables sont taillées à

(*a*) Jadis Barduli.

la maniere de Toscane en formes angulaires ; le style de l'architecture en fait remonter la date à la renaissance des arts. Plusieurs de ces maisons ont encore des arcades en pointes, de petites colonnes torses, et plusieurs autres restes de goût arabe; tandis que d'autres sont ornées de colonnes régulieres, d'entablements et d'autres ornements d'architecture qui caractérisent le bon temps de la Grece.

Cette ville doit ses embellissements à la politique des rois de la maison d'Aragon, qui s'y étoient établis pour mieux s'assurer de la fidélité des habitants de la Pouille. Ferdinand I[er] se fit couronner dans la cathédrale (qui est remarquable par ses colonnes antiques de granit), dans l'espérance que la solemnité de cette cérémonie imprimeroit au peuple de la crainte et du respect pour sa personne et pour sa maison.

On voit sur la place du marché une statue colossale de bronze, haute de 17 pieds 3 pouces, que l'on suppose être celle de l'empereur Héraclius, dont le regne commença en 610. Il est représenté en habits militaires, couronné d'un diadême; un manteau court tombe de son épaule gauche, traverse sur sa poitrine, et passe ensuite sur son bras gauche, qui soutient un globe; son bras droit, élevé au-dessus de sa tête, tient une

petite croix; le dessin est peu correct, et l'attitude a mauvaise grace. Selon quelques historiens, Héraclius avoit une dévotion particuliere à saint Michel, et avoit destiné cette lourde statue qui le représentoit, ainsi que plusieurs autres présents considérables, pour l'église de ce saint, située sur le mont Gargan. Le vaisseau qui les apportoit de Constantinople fit naufrage sur les côtes de la Pouille, et la statue fut jettée sur les sables, où elle resta pendant plusieurs siecles, fort endommagée et à moitié enterrée. On la releva en 1491, on y ajouta d'autres mains et d'autres pieds, et elle fut mise dans la grande place de *Barletta.* Pontanus croit que ce colosse avoit été originairement placé à la tête du môle qu'Héraclius avoit fait construire dans la mer pour la commodité des navigateurs, et que son bras étendu dénote la protection qu'il accordoit au commerce. Il a passé long-temps pour représenter Rachis roi de Lombardie, qui, en 749, abdiqua sa couronne, et prit l'habit de saint Benoît dans le couvent du mont Cassin. La citadelle est vaste, et commande le port, qui n'est plus à présent qu'un véritable labyrinthe. Il consiste en plusieurs isles irrégulieres auxquelles les vaisseaux viennent s'amarrer, mais sans aucun abri du vent de nord, qui donne en plein sur toute la surface

du bassin. Les objets d'exportation de ce lieu sont le sel, le blé, les amandes, et la réglisse, racine qui croît sans culture dans les marais. L'air passe pour être mal-sain pendant les chaleurs.

Baccius dit que Barletta n'avoit été originairement qu'un cabaret sur le chemin de *Cannes*, et qui avoit pour enseigne un baril, *Barilletta*. Lorsque les villes de Cannes et de Canose tomberent en décadence, et que les avantages du commerce attirerent des habitants sur la côte, il se forma insensiblement une colonie nombreuse autour de cette auberge; et en 484, le pape Gélase vint du mont Gargan pour y consacrer une église qui devint avec le temps la cathédrale des sieges réunis de *Nazareth*, de *Cannes*, et de *Monte Verde*. L'empereur Frédéric augmenta considérablement *Barletta*, ce qui fait que quelques auteurs le regardent comme son fondateur. D'autres font remonter plus haut l'antiquité de ce lieu, et le donnent pour ce *Barduli* dont il est fait mention sur les itinéraires. En 1291, les Barlettans se souleverent contre la maison de Souabe, et déployerent l'étendard du pape; mais ils en furent sévèrement punis. Mainfroy, qui avoit un très grand penchant pour cette partie de son royaume, assembla les états généraux à Barletta, et mit en œuvre tous les moyens de séduc-

tion propres à lui faire gagner le cœur de ses sujets, et à fixer leur esprit inconstant. Dans le quinzieme siecle, cette ville passoit pour une des quatre plus fortes places de l'Italie (*a*). Ferdinand II l'engagea aux Vénitiens ; mais Consalve de Cordoue la reprit sur eux. C'est là qu'il rassembla ses forces, et fit tête pour la premiere fois aux François en 1503 (49).

SECTION XXI.

En partant de *Barletta*, nous vîmes devant nous la ville de *Trani* (*b*), située dans une presqu'isle à la distance de six milles. La route qui y conduit est une des plus raboteuses qui ait jamais existé. Elle passe en partie le long des rochers qui bordent la mer, et en partie dans des défilés étroits, par des vignobles et entre des murs. Dans chaque enclos, il y a une ou deux chaumieres de forme spirale, et construites de pierres que l'on trouve en labourant la terre. Ses tours servent de logement pour ceux qui font la garde avant les vendanges, afin d'empêcher les déprédations des hommes et des animaux. Lorsque par la suite des temps elles se trouvent couvertes de figuiers, elles ont une tournure extrêmement pittoresque,

(*a*) Les trois autres étoient Fabriano dans la Marche d'Ancone, Prato en Toscane, et Crema en Lombardie.

(*b*) Jadis Turenum.

et semblent autant d'anciens mausolées. La forme de ces maisons de pierres grossieres, couvertes de mousse et de ronces, a trompé un voyageur au point de les lui faire prendre pour des tombeaux romains. Mais je suis bien étonné que la quantité qu'il y en a ne l'ait pas désabusé; car si véritablement ces tours eussent été des sépulcres, à peine les cendres de tout le peuple romain auroient suffi pour remplir les *Columbarie* de la province de Bari. Aussitôt que nous fûmes arrivés à *Trani*, nous allâmes rendre nos devoirs au *Preside*, à qui nous présentâmes une lettre du secrétaire d'état. Il nous donna un ordre pour que tous les couvents de son district eussent à nous loger, et à nous bien recevoir. Nous étions pourvus de semblables recommandations pour chaque province, et c'est le meilleur moyen qu'on puisse prendre après des lettres de recommandation pour les particuliers, lorsqu'on veut voyager dans un pays aussi mal fourni d'auberges. Nous passâmes notre après-dîner avec l'archevêque, prélat respectable et instruit. Il nous apprit qu'il n'avoit rien négligé pour introduire le goût de l'étude et de la littérature dans son diocese, mais jusqu'ici sans aucun succès, car les Traniens sont, nous dit-il, un peuple fort gai, *gente molto allegra*, mais malheureusement né avec

une aversion invincible pour l'application. Quoiqu'entièrement sous ses ordres, les étudiants trouvoient moyen de l'attraper; et souvent lorsqu'il croyoit le séminaire entier enseveli dans le silence et livré à la plus profonde contemplation, ou à l'étude de la théologie, il étoit bien étonné, en entrant dans la cour, de voir tout le monde occupé à danser. Nous eûmes lieu de nous convaincre qu'il n'exagéroit point dans ce qu'il nous dit, car je n'ai jamais entendu un bavardage aussi complet et un tintamarre aussi bruyant que celui qui se fit entendre toute la journée sous nos fenêtres. C'est une maxime établie à Trani, par un usage d'un temps immémorial, qu'on ne travaille jamais l'après-midi; il est de regle de passer ce temps à dormir, à bavarder et à ne rien faire. Nous ne pûmes jamais obtenir du maréchal de ferrer un de nos chevaux le soir.

L'exportation de blé y est considérable; on y fait d'ailleurs fort peu d'affaires, et je crains que le commerce n'ait abandonné pour long-temps tout ce pays. La prodigieuse quantité de villes situées sur les côtes de l'Adriatique, jalouses les unes des autres, et gênées par des privileges honorables, mais destructeurs, contraires à tout esprit de commerce, est un obstacle insurmontable à leurs progrès. Une province que le ciel a douée

de tant d'objets de premiere nécessité pourroit facilement s'élever à un grand degré d'opulence si le commerce y étoit entendu et favorisé.

Le pain de cette ville est léger, blanc, mou, spongieux et fait à la françoise, ce qui est contraire à la maniere de la Capitanate, où les boulangers n'entendent rien à leur métier, et cuisent leur pain d'une maniere si imparfaite, que ceux qui n'y sont pas accoutumés courent risque de s'étrangler en l'avalant. Les légumes sont si exquis que, pour la premiere fois de ma vie, j'ai mangé avec plaisir des laitues crues sans assaisonnement. Les graines de toute espece sont grosses et charnues. Les pois et les feves se vendent au marché, et on s'y sert de cailloux pour peser; maniere bien barbare de faire le commerce, et qui doit nécessairement exposer le vendeur à la tentation d'attraper l'acheteur, d'autant plus que les pierres étant d'une espece molle, elles doivent perdre de leur poids à la longue par le frottement.

Le vin du pays, qui est au sud de *l'Ofanto*, est doux, fort et jaunâtre; on le mêle avec du *mosto cotto*, qui est un certain vin de premiere qualité, qu'on fait cuire jusqu'à en faire une gelée: cette espece de préparation, qui fait partie de l'art du vigneron, vient sans doute des anciens

qui préparoient ainsi leurs vins les plus précieux, comme nous le voyons par plusieurs passages des auteurs classiques. Les raisins ont un goût exquis et feroient un vin excellent; mais telle est l'ignorance des propriétaires, qu'ils n'en font qu'un breuvage trouble et à peine potable, qui se conserve rarement un an sans s'aigrir.

Trani est assez bien bâtie en pierres, sur un terrein inégal. Le port est entouré par la ville, et il y a à peine assez d'eau pour faire flotter un bateau. Les navires qui font le commerce du blé sont obligés de mouiller à deux milles du port, pour faire venir leurs cargaisons sur des alleges. La ville a fait une très grande dépense pour la construction d'un quai qui fait le tour entier du port; mais tout ce quartier, au lieu d'être occupé par les magasins des marchands, est entièrement occupé par deux ou trois immenses monasteres.

Cet échantillon suffit pour faire juger du commerce de *Trani*. La cathédrale est située de l'autre côté du port, et a été bâtie il y a six siecles: elle est de très mauvais goût, les ornements mal entendus, et, à quelques morceaux de feuillages près, sont aussi grossièrement dessinés que mal exécutés; leurs colonnes sont courtes et grosses comme celles de nos anciennes églises d'Angleterre qui ont été construites dans le goût saxon.

vant l'introduction de cette espece d'architecture, plus élégante, que nous distinguons sous le nom de *gothique*, et que nous admirons dans les cathédrales d'*Yorck*, de *Lincoln* et de *Westminster*. Les colonnes de la nef sont des blocs de granit, débris de quelque ancien édifice. Philippe, prince de Morée, deuxieme fils de Charles Ier, y repose dans un cercueil de marbre, sans aucune inscription ni ornement, excepté la croix de Jérusalem. Innocent III érigea *Trani* en archevêché.

A l'ouest de la cathédrale est le château, qui consiste en quelques tours sombres bâties par Frédéric de Souabe, qui, pour se venger des déprédations commises par les Vénitiens sur ces côtes, fit pendre *Pierre Tiépolo*, fils du doge, au haut de la tour, à la vue des galeres vénitiennes qui croisoient devant le port.

Le monastere de sainte Claire est un bâtiment somptueux; sa grande porte est dans le goût d'architecture que les habitants de la Pouille prirent des Sarrasins, dans le long séjour qu'ils firent dans ce pays. Ces Africains, quoique féroces à la guerre, étoient certainement très habiles dans les arts et dans les sciences, tandis que les chrétiens de ces siecles d'ignorance dédaignoient de s'en occuper.

Dans le premier partage des conquêtes faites par les aventuriers normands, avant qu'aucun de leurs chefs eût acquis assez de supériorité sur les autres pour détruire cette premiere égalité de leur confédération aristocratique, *Trani* tomba en partage à un certain *Pierre*, de qui la famille *Capece* prétend descendre; mais cette origine me paroît douteuse.

En 1502 il y eut, sous les murs de *Trani*, un combat de onze Espagnols contre autant de François, pour soutenir l'honneur de leur pays. Les Vénitiens étoient juges du camp. On combattit jusqu'à ce qu'il ne restât plus que six Espagnols et quatre François. Ces derniers mirent alors pied à terre, et se battirent derriere leurs chevaux, dont ils se firent un rempart, jusqu'à ce que la nuit mît fin au combat (50).

SECTION XXII.

Bisseglia est éloignée de 4 milles de *Trani*. Le chemin est très raboteux, étant rompu par les voitures et par le séjour des eaux qui passent dessus : il ressemble assez aux restes d'un ancien pavé. Quelques écrivains ont cru que c'en étoit un, mais je n'ai pu y trouver aucune trace de voie romaine ; celle qui conduisoit à Brindes ne s'approchoit de la côte qu'en arrivant auprès de

Bari. L'aspect de ce pays est agréable, et bien plus varié que les environs de l'*Ofanto.* Nous passâmes sous l'ombre d'arbres fruitiers qui sont d'une taille et d'une vigueur dont on n'a pas d'idée dans les pays septentrionaux. Les olives ne le cedent en rien pour la grosseur à celles de Séville.

Bisseglia (*a*) est une jolie ville, entourée de vergers et de maisons de campagne; ses murs sont bâtis en pierres et sont très élevés. Les recherches que je fis pour retrouver les anciens édifices dont il est fait mention dans une description de cette ville, ont été sans succès. Je n'ai rencontré aucune trace de bains ni de caves, mais bien quelques centaines de réservoirs souterrains et de citernes de toutes grandeurs et de formes différentes, taillées dans le roc, et voûtées en maçonnerie et en stuc. Leur objet étoit de rassembler et de conserver les eaux de pluie, la seule que l'on ait dans un pays entièrement dépourvu de fontaines.

Cette petite ville fût donnée par Charles I[er] aux *Brune Forte;* mais il paroît que ses habitants avoient une aversion si décidée pour le gouvernement des barons, qu'ils proposerent à l'empereur Charles-Quint une somme de 14 mille ducats d'or, somme très considérable pour ces temps-là, à condition d'annexer pour toujours leur ville aux domaines de la couronne, et qu'ils n'eussent

(*a*) L'ancienne Respa.

à reconnoître d'autre justice que celle du roi. Dans les guerres de la maison de Duras contre celle d'Anjou, les habitants de *Bisseglia*, mécontents de la conduite de la garnison du roi Louis, envoyerent offrir les clefs de leur ville à son rival. En conséquence les troupes de Louis partirent de Bari; mais ayant rencontré à *Bisseglia* une résistance à laquelle elles ne s'attendoient pas, elles furent obligées d'y entrer de force. Cette apparence de trahison de la part des habitants indigna tellement les soldats, qu'ils en prirent occasion de piller la ville, comme si elle avoit été prise d'assaut; et ils l'eussent entièrement dévastée, si Louis d'Anjou, (51) leur chef, n'eût réprimé leur fureur par une activité extraordinaire et l'exercice de son autorité. Les efforts qu'il fit lui coûterent la vie, car ils lui occasionnerent une fievre dont il mourut. Il étoit fils cadet de *Jean*, roi de France, et fut régent de ce royaume pendant la minorité de Charles VI. Il ne s'acquitta pas de sa charge au gré de la nation : sa conduite fut arbitraire, et les concussions qu'il exerça ou qu'il laissa exercer lui attirerent une haine universelle. Ce fut l'envie d'accumuler des fonds pour son expédition de Naples, et non son avarice, qui l'engagea à se conduire ainsi; car il étoit doué d'une ame libérale et noble, ce qui lui attacha les par-

tisans que son éloquence et ses manieres aimables lui avoient déja acquis. Il avoit l'esprit vif, et la tête propre aux affaires, mais peu de talent militaire, ce qui le rendoit un adversaire trop foible pour son concurrent Charles III, l'un des meilleurs généraux de son siecle. Jeanne Ire adopta Louis, pour l'opposer à Charles de Duras; mais il arriva trop tard pour la sauver.

Le clergé offre à la dévotion des *Bisségliens*, le sang liquéfié de saint Pantaléon et de deux autres martyrs, miracle qui a lieu tous les ans, non seulement à Naples, mais dans plusieurs autres endroits du royaume. Ce genre de prodige étoit en usage chez les Grecs du bas empire, qui introduisirent plusieurs opinions et pratiques religieuses dans cette province. Cependant les liquéfactions miraculeuses sont encore plus anciennes dans la Pouille.

Avant que d'arriver à *Molfetta*, nous fîmes encore trois milles par le même chemin, et toujours aussi mauvais, en traversant des bois d'oliviers et de petits coins de vignobles. Je n'y entrai pas, mais je continuai ma route par un fauxbourg bien bâti. Le coup d'œil extérieur de cette ville est assez agréable; ce que je pus voir de son intérieur, en passant devant la porte, ne me fit appercevoir que des maisons antiques fort élevées, et des rues

sales et étroites. J'appris qu'elle contenoit 12000 habitants, et qu'elle fait quelque commerce en amandes et en huile. La seigneurie appartient aux *Spinola.* On rencontre dans toutes ces villes, ou auprès, des couvents d'une grandeur énorme : il y en a un à *Giovenazzo,* appartenant aux dominicains. Ces moines possédent de très grands biens dans ce royaume, et il n'y a guere de villes où ils n'aient un couvent, qui est ordinairement le meilleur bâtiment de la ville. Saint Thomas d'Aquin, un des aigles de l'église latine et un saint du premier ordre, qui étoit dominicain, naquit dans ce royaume. Il étoit naturel que l'orgueil national engageât ses compatriotes à révérer sa mémoire, à aimer son ordre, et à l'aider à augmenter ses richesses et sa puissance. *Giovenazzo* (*a*) est une vilaine ville presque déserte, située sur un rocher au-dessus de la mer ; elle contient environ deux mille habitants, et appartient aujourd'hui à la couronne, après avoir été un fief de la maison *Giodici.*

La seule anecdote singuliere que j'aie trouvée dans l'histoire concernant *Giovenazzo*, est la dévastation de son territoire, en 1437, par *Vitelleschi*, général du pape et patriarche d'Alexandrie, qui envahit la Pouille pour soutenir les An-

(*a*) L'ancienne NATIOLUM.

gevins. Il haïssoit mortellement les Aragonois; et de crainte que des motifs de charité chrétienne n'empêchassent ses troupes de faire tout le mal qu'elles pourroient, pour lever leurs scrupules et exciter leur ardeur pour la destruction, il publia une indulgence de cent jours pour chaque olivier que chaque soldat abattroit. Étrange renversement de l'esprit de douceur de la religion de Jésus-Christ, qui défendoit à ses disciples de venger les injures qu'il avoit reçues, et qui prioit pour ses ennemis pendant qu'on le faisoit souffrir! Nous devons être bien surpris, non de voir que tant de nations se soient séparées de la communion du pape, mais plutôt qu'il s'en trouve qui lui soient restées fideles, nonobstant toutes les atrocités commises par ses ministres, d'une maniere si contraire à la doctrine qu'il étoit chargé d'enseigner (*a*).

Nous eûmes du froid et de l'humidité dans notre voyage de l'après-midi: le vent souffloit de la mer; et le chemin, passant sur un roc pelé et fort élevé, nous exposa à toute sa violence. Le pays est plat et séparé par des murs en pierres seches. Le sol est naturellement très maigre, et produiroit à peine quelques brins d'herbe, si les gens du pays n'eussent trouvé la maniere de le rendre meilleur, au moyen d'un engrais abon-

(*a*) On se souviendra que c'est un anglois qui parle.

dant de plantes marines pourries, dont il y a grande abondance sur la côte dans une longue suite d'anses. L'industrie et l'activité des habitants ont converti ce sol ingrat en terres les plus cultivées de la province, et lui ont donné une apparence de richesse et de fertilité qui le rendent agréable. Il produit en abondance du coton, du vin, de l'huile, des amandes, du cumin, et des fruits sans nombre d'un goût exquis : les plus estimés sont les raisins, les figues, les poires et les grenades. Le défaut d'intelligence des jardiniers empêche que les autres especes n'arrivent à la perfection où elles devroient naturellement atteindre. Ce pays produit fort peu de soie, et n'a point de mines; mais il a des marais salants qui rapportent beaucoup au roi, seul propriétaire de toute espece de sel, tant gemme que marin. On pourroit compter parmi ses productions une très bonne race de chevaux; mais combien ne sont-ils pas dégénérés en qualité et en quantité de ceux de l'ancienne Iapygie ! Je ne crois pas que le royaume entier produise aujourd'hui autant de chevaux qu'on en pouvoit trouver dans cette seule province, du temps qu'elle offroit de fournir à Rome une armée auxiliaire de 50000 hommes de pied et de 16000 chevaux. Quel essaim d'hommes ! quelle immense quantité d'animaux sub-

sistoient alors dans une étendue de pays où une poignée d'habitants et un petit nombre de bêtes ont aujourd'hui de la peine à vivre, et sont obligés de faire venir tous les ans du blé de l'étranger !

Bari a beaucoup d'apparence de loin. Nous logeâmes au couvent des dominicains, où le bon prieur nous donna sa propre cellule, car l'appartement destiné aux étrangers n'étoit pas habitable, à cause des réparations que l'on faisoit à la maison. Notre obligeant hôte nous fit servir un souper abondant en poisson, jaloux de soutenir, à cet égard, la réputation de *Bari*. La grande quantité et l'excellente qualité du poisson attestent qu'Horace connoissoit parfaitement les avantages qui étoient particuliers à son pays :

Piscosi mœnia Bari.

SECTION XXIII.

Bari est défendue par une double muraille et un vieux château, et forme une péninsule composée de rochers de forme triangulaire, d'environ un mille de circonférence. Les maisons, qui, en général, sont mesquines et sans aucun ornement d'architecture, sont bâties sur un sol élevé, par les ruines des anciens édifices, à près de 30 pieds au-dessus du niveau de la mer. On a trouvé plusieurs fois des morceaux de vieux pavés en fouil-

lant à plusieurs pieds de profondeur sous les rues actuelles, qui sont raboteuses, étroites, tortueuses et sales. Le nouveau rempart au-dessus du port est la seule promenade qu'il y ait, et il en est peu de plus agréables. A chaque détour on apperçoit un point de vue différent. Depuis les monts du Gargan jusqu'à ceux d'*Ostuni*, les villes bâties le long de cette côte, étant de différentes teintes, font le plus bel effet, et on ne sauroit rien voir de plus pittoresque que le grand nombre de bateaux pêcheurs qui regagnent leurs ports à l'approche de la nuit : à terre, la plus belle verdure est l'image du printemps ; et ce paysage, formant un contraste avec les hameaux tout blancs épars çà et là, offre le coup-d'œil le plus enchanteur.

Il y a lieu de croire que l'ancienne *Bari* s'étendoit plus avant dans les terres que ne fait la ville actuelle. Isabelle d'Aragon, duchesse douairiere de Milan, commença à faire couper l'isthme par un canal à environ un demi-mille des portes de la ville. Des ponts devoient correspondre aux principales rues, et on devoit bâtir sur tout l'espace intermédiaire ; mais ce grand ouvrage, qui devoit lui faire un honneur immortel, en assurant la prospérité du commerce de *Bari*, fut ruiné par une inondation qui survint dans la saison pluvieuse, et il ne fut jamais repris.

La cathédrale n'a point de beautés extérieures; le dedans a été depuis peu arrangé à la moderne, et orné de stucs et de peintures, aux dépens de l'archevêque, dont les revenus ne passent pas six mille ducats. Sous le chœur est une chapelle soutenue par des colonnes courtes, ce qui la fait infiniment ressembler à l'intérieur de la mosquée de Cordoue; elle est incrustée de marbre de différentes couleurs dans un goût très barbare, et contient les ossements de saint Sabin, patron de la ville.

Le clocher est un des plus hauts de ce royaume; il a 263 pieds de haut. En 1617 on en avoit commencé un second, mais la crainte des tremblements de terre fit discontinuer l'ouvrage. Les écrivains de cette ville prétendent que les rois normands et quelques uns de leurs successeurs ont été couronnés dans cette église avec un diadême de fer que l'on montre encore dans le trésor; mais Gianone et d'autres traitent de fable cette assertion.

Le prieuré royal de saint Nicolas est un vilain édifice gothique élevé par l'archevêque Élias et le roi Roger : c'est un sanctuaire très célebre, où des milliers de pélerins se rendent pour offrir leurs vœux à la châsse de cet évêque de Myra, patron des orphelins. L'histoire dit que ses reliques ont

été apportées de Lycie, en 1087, par des marchands; quoique la tradition assure qu'elles sont venues d'elles-mêmes sur la surface des eaux. Les princes normands accorderent à cette église des immunités et des possessions de terre considérables. Un de ses plus anciens privileges étoit d'être affranchie de toute autre jurisdiction que celle du pape. Charles Ier avoit une très grande vénération pour ce saint, et il en donna plusieurs preuves par sa grande munificence. Mais Charles II mit la derniere main à cet établissement; car s'étant imaginé qu'il devoit sa délivrance, sa liberté et sa vie à l'intercession de ce saint, son principal protecteur, il se crut obligé, par reconnoissance, d'augmenter ses richesses et la magnificence de son église. En conséquence il obtint du pape plusieurs distinctions honorables; il assura et augmenta ses revenus, et institua, tant pour lui-même que pour les rois ses successeurs, la charge de trésorier, dans laquelle il fut installé avec beaucoup de solemnité. L'église est riche en colonnes de marbre et autres ornements distribués sans goût. Le grand autel est un monument somptueux érigé par Jeanne Jagellon, femme d'*Étienne Battori* (a), roi de Pologne, à la mémoire de *Bon-*

(a) Il fut un des plus grands rois qu'ait eus la Pologne,

ne, sa mere, fille et héritiere de *Jean Galéas*, duc de Milan, et d'*Isabelle d'Aragon*, veuve de *Sigismond Ier*, roi de Pologne, laquelle eut l'investiture du duché de *Bari*. La reine Bonne vint y demeurer en 1556 avec une cour brillante, et y mourut l'année suivante; elle y est représentée à genoux, et aux quatre coins sont quatre statues qui représentent la Pologne, la Lithuanie, saint Stanislas et saint Nicolas.

On y voit aussi une vilaine chapelle souterraine et obscure qui avoit servi d'église autrefois, au-dessus de laquelle le roi Roger a fait construire l'église actuelle. Sous l'autel de cette chapelle est un trou par lequel les personnes dévotes et curieuses regardent pour voir un ou deux os qui nagent sur l'eau au-dessous ; les prêtres puisent cette eau avec des seaux d'argent, et la distribuent sous le nom de manne, comme un remede infaillible pour les maux d'yeux et d'estomac. Les prêtres étoient si occupés de leurs fonctions que je ne pus me procurer la vue de ce tombeau, de sorte que je fus obligé de m'en rapporter au récit qui m'en fut fait. Le pape Urbain II assembla un concile général de l'église latine dans

---

et régna depuis 1575 jusqu'en 1587. Il succéda à Henri III, roi de France, qui avoit succédé, en 1579, à Sigismond II, le dernier de la branche masculine des Jagellons.

cette chapelle souterraine, où l'on décida, en 1097, la procession du saint Esprit, et où l'on anathématisa l'église grecque.

Le château est vaste et sombre ; il est occupé par le gouverneur et une petite garnison. *Bonne* le fit réparer en 1554, pour y établir sa cour. Il y a plusieurs ordres de religieux à Bari, dont quelques uns ont de très belles églises, ornées de bons tableaux. Les meilleurs sont un *noli me tangere* de *Pietre de Cortone ;* dans l'église de *Santa Chiara* une descente de croix de *Carlo Cignani ;* et une invention de la croix par *Paul Veronese* aux capucins. Il y a dans la cathédrale quelques grands morceaux par *Luc Giordano* et ses éleves. Le couvent des jésuites a été converti en college pour élever de jeunes gentilshommes (*a*).

Je n'ai vu d'autres restes d'antiquités qu'une colonne milliaire, quelques inscriptions, et un lion de sculpture barbare, que les citoyens de *Bari* firent mettre dans la grande place en 1002 comme un hommage rendu à la république de Venise et à son doge *Pierre Vescolo*, qui vint au secours de la ville avec une puissante escadre, et força les Sarrasins d'en lever le siege.

(*a*) Il y a 12 couvents d'hommes, 5 de femmes, et 3 hôpitaux.

A peu de distance de la ville, dans un endroit qu'on dit avoir servi de cimetiere à l'ancienne *Bari*, le hasard a fait découvrir quantité de vases funéraires, connus des antiquaires sous le nom de vases étrusques; car pour un de ces vases faits en Toscane, il y en eut mille faits en Campanie, où la même espece de poterie étoit d'un usage habituel : ils sont fort estimés pour leur légèreté, leurs belles formes et la science profonde qu'on suppose cachée sous les caracteres ambigus et les divers grouppes peints tout autour, en couleur, d'un jaune foncé sur un fond noir. Ces figures et la forme de ces vases n'ont pas peu contribué à former le goût et à enrichir l'imagination de nos artistes en porcelaine : mais elles ont très peu contribué aux progrès de nos connoissances en histoire et en antiquité; car on est à peine parvenu à en expliquer un seul à la satisfaction des savants. La grande vogue que ces vases ont eue parmi les gens curieux et riches de ce siecle, a fait imaginer aux Italiens de les contrefaire; et il n'est pas rare de voir aujourd'hui un jeune amateur acheter une cruche moderne, bien imitée par les cassures et la crasse qui l'entoure, pour un véritable vase antique. Un citoyen de Bari, qui en possédoit, il y a peu de temps, une collection complete, m'apprit que les plus beaux a-

voient été trouvés dans un grand sépulcre à environ trois pieds en terre; il contenoit un squelette enfermé dans un cercueil de pierre, autour duquel ces vases étoient rangés et vuides. Encouragé par cette découverte, il fit fouiller dans divers autres endroits de ses vignes, et rencontra des voûtes semblables, mais point de vases d'un beau grain ni d'un travail fini.

A l'extrémité sud de la péninsule est une espece de port qui offre un abri passable aux petits bâtiments. Comme *Bari* avoit anciennement des galeres à elle, je présume qu'il y avoit un endroit plus sûr pour les contenir. Il fut un temps où son commerce étoit très florissant, comme étant à la fois le marché des Dalmatiens et des Levantins; mais les droits exorbitants, et les entraves mal entendues qui embarrassent le commerce de ce royaume, ont depuis long-temps chassé les marchands ailleurs. Malgré cela, les habitants de *Bari*, dont le nombre se monte à près de 17000, sont un peuple laborieux et actif, et ne laissent pas de faire encore certain commerce en huile et en amandes; et, outre ces deux articles principaux, ils fournissent encore beaucoup de potasse, de savon, d'anis et d'ail aux isles vénitiennes.

SECTION XXIV.

Il se trouve peu de choses dans les anciens auteurs sur la fondation et sur l'histoire de Bari : il existe encore des médailles qui ont été frappées sous ses magistrats. Les Lombards, les Grecs et les Sarrasins se sont disputé la possession de cette ville dans le neuvieme siecle : elle acquit de l'importance dans le dixieme, lorsqu'elle devint la résidence d'un *catapan* ou vice-roi grec, et d'un archevêque. La cour de Rome confirma cette dignité en 1089. Le recueil de constitutions formé pour servir de code à l'administration de la justice dans cette province, et qui est encore en usage, est un témoin respectable de l'importance et de la bonne police de *Bari* dans les siecles moyens. Vers l'an 1000, cette ville devint un théâtre de conspirations et de révolutions. C'est ici que *Melo* forma le premier projet d'une confédération contre les empereurs grecs; et quoiqu'il ne vécût pas assez long-temps pour voir réussir ses projets, ce n'en est pas moins à sa sagacité qu'on est redevable des moyens par lesquels les Normands parvinrent à chasser les Grecs de l'Italie. Par respect pour sa mémoire, ces conquérants donnerent à son fils Argirius le suprême commandement de la ligue. *Bari* ne resta

pas long-temps fidele au plan de Melo, mais se remit bientôt sous l'obéissance de l'empereur d'orient, et fut un des plus solides boulevards de ses possessions en Italie.

En 1067, Robert Guiscard l'investit par terre et par mer; et pour empêcher d'y jetter des secours, il l'enferma avec une grande quantité de navires, en demi-cercle, attachés ensemble par des chaînes et des vergues. Chaque extrémité de ce demi-cercle communiquoit au camp par le moyen d'un pont, et les troupes de terre formoient le reste de la circonvallation. Ce blocus dura quatre ans, durant lequel on épuisa de part et d'autre tout ce que l'art avoit trouvé de mieux dans un temps où les machines dont on se servoit pour détruire les fortifications étoient aussi grossieres qu'insuffisantes, et où la famine, bien plus que la force, obligeoit les villes à se rendre.

Les habitants se voyant épuisés par la misere et les alarmes continuelles, et prévoyant que l'opiniâtreté des ennemis l'emporteroit enfin sur tout ce qu'ils pourroient lui opposer, voulurent détourner leur ruine par la mort de celui qui avoit juré leur perte; dans cette intention un certain *Amerinus*, sorti secrètement de la ville dans la nuit, s'approcha du quartier de *Guiscard*, et essaya de le tuer au moyen d'une lance em-

poisonnée qu'il poussa au travers des barreaux de bois qui formoient les murs de sa baraque; mais la lance se trouva trop courte, et Robert eut soin ensuite (ainsi que nous l'apprend Malaterra, historien de sa vie), de faire couvrir de plâtre les murailles de son habitation, afin d'empêcher par la suite pareille tentative.

Le comte Roger vint peu de temps après joindre son frere avec une forte escadre, et l'aida avec tant de vigueur à presser ses attaques, que les assiégés se voyoient au moment d'être forcés à capituler, lorsque leurs espérances furent ranimées par l'arrivée d'une escadre grecque envoyée à leur secours sous les ordres de Josselin d'Avranches, gentilhomme normand qui avoit été chercher fortune à la cour de l'empereur, et avoit été assez heureux pour plaire à ce prince. Roger n'eut pas plutôt apperçu l'escadre grecque, qu'il fit couper les cables et mettre sous voile pour l'aller combattre. Josselin s'acquitta fidèlement de son devoir, et bravement porta droit sur le comte. Le combat fut vif et sanglant, mais ne dura guere, car les Grecs n'étoient pas capables de tenir tête aux vieux soldats aguerris des princes normands. Les vaisseaux grecs furent pris, coulés bas ou dispersés, et leur amiral fut fait prisonnier; Roger revint triomphant, et *Bari* ouvrit aussitôt ses portes au vainqueur.

Pour s'assurer de la fidélité d'une ville aussi importante, le roi Roger y fit construire une citadelle, mais elle étoit à peine achevée que l'empereur Lothaire la rasa jusqu'aux fondements. Lorsque les impériaux se retirerent, *Jacinthe* s'arrogea le titre de prince, et refusa de se soumettre au roi, qui vint en conséquence assiéger la ville: elle étoit alors bien peuplée, et fit une résistance opiniâtre; elle obtint des conditions honorables, mais elles devinrent inutiles par une clause qui stipuloit que tous les royalistes pris durant le siege seroient rendus sains et saufs. Lorsque le roi fit son entrée à *Bari*, un prisonnier normand qui avoit perdu la vue et avoit été d'ailleurs cruellement maltraité par ordre de Jacinthe, fut conduit à travers la foule pour se jetter aux pieds de son maître et réclamer sa justice et sa vengeance. Roger, qui cherchoit un prétexte pour annuller la capitulation, assembla son conseil, déclara le traité nul, et fit pendre Jacinthe et ses principaux amis.

Majone (*a*), premier ministre de Guillaume

(*a*) Ce MAJONE ou MAJON, qui étoit amiral et gouvernoit entièrement le roi, fut assassiné le 11 novemb. 1660; son corps fut traîné dans les rues de Palerme, par le peuple outré de ses vexations.

le mauvais (*a*), étoit fils d'un notaire de *Bari*; mais l'attachement qu'il étoit naturel de supposer à ce favori pour sa patrie, n'empêcha pas Guillaume de la traiter avec la derniere rigueur. Les habitants avoient eu part à la grande révolte qui éclata contre lui : ils avoient démoli sa forteresse et son palais, et laissé piller ses meubles par leurs soldats. Lorsque les principaux habitants vinrent se jetter à ses pieds pour implorer sa miséricorde, pour toute réponse il leur dit ce peu de mots : « Vous n'avez pas épargné ma maison, comment « pouvez-vous vous flatter que j'épargne les vô- « tres » ? Ils eurent ordre d'évacuer la ville dans l'espace de deux jours, et toutes leurs maisons furent rasées (*b*). Il faut que cette ville se soit promptement relevée de ses ruines, puisque l'empereur Frédéric y établit une foire annuelle en 1233, et en 1248 il la fit détruire de nouveau pour punir les habitants de leurs trahisons.

Le premier qui eut *Bari* en fief, fut Boémond, prince d'Antioche, qui accepta ce domaine ainsi que plusieurs autres, en dédommagement de la

(*a*) Ce prince étoit fils de Roger I, roi de Sicile et de Naples, et arriere-petit-fils de Robert Guiscard. Il mourut le 9 mai 1166.

(*b*) En 1156.

succession de son pere. Après lui, ce fut Tancrede, fils du roi Roger, et puis Jacinthe. Les princes de Tarente descendants de Charles II l'ont possédé ensuite. L'héritiere de cette maison porta cette baronnie dans la maison de Baux, qui en fut dépouillée par Jeanne I[re]. Sous le regne de cette princesse, *Jean Pipino*, comte de *Minervino*, l'usurpa pour quelque temps; il étoit fils d'un officier de la douane, qui, ayant amassé de grandes richesses dans le maniement des deniers publics, ou s'étant enrichi des trésors qu'il avoit trouvés à *Lucera*, où il avoit été chargé de diriger l'expulsion des Sarrasins, acheta de grandes terres pour ses enfants. Jean étoit un homme vain et borné, plein de son propre mérite, gâté par l'adulation des intrigants et des parasites, qui s'étoient rassemblés autour de lui pour profiter de la prodigalité de ce nouveau noble. Les succès de Nicolas *Rienzi*, ce fameux tribun de Rome, acheverent de lui tourner la tête; les factions *Orsini* et *Colonna*, ne pouvant résister à ce tribun, eurent recours à Minervino qui entretenoit constamment une troupe nombreuse de soldats, toujours prêts à faire le mal. *Pipino* saisit avec plaisir cette occasion de les employer. Il défit Nicolas, et s'en retourna dans la Pouille, ivre de joie et d'orgueil. Son insolence, sa rapacité et ses excès ne connurent

plus de bornes, et presque toutes les provinces voisines furent désolées par les courses de ces brigands effrénés. Enfin il réveilla l'indignation de son roi; une victoire complete remportée sur lui, près d'Ascoli, anéantit à jamais toute sa gloire; ses partisans l'abandonnerent; et lui-même, trahi et pris, fut pendu à une fenêtre du château d'*Altamura*. Ses freres partagerent son malheureux sort. Ainsi une génération vit s'élever et se détruire cette puissante famille.

Ladislas donna *Bari* aux *Orsini*, princes de Tarente, qui en ont joui ensuite presque en souveraineté, ayant forcé Alphonse I[er] à leur accorder le privilege d'exporter toute sorte de marchandises sans les assujettir à aucun droit pour la couronne. Cette exemption leur procura de grandes richesses, et les rendit formidables, ce que Ferdinand I[er] éprouva pour son malheur dans la guerre qu'il eut à soutenir contre ses vassaux. Pendant la querelle des maisons d'Aragon et d'Anjou, *Jacques Caldora*, fameux chef de l'Abruzze, s'empara de *Bari*, et son fils Antoine prit le titre de duc.

A l'extinction de la maison de Tarente, cette ville revint au roi, et fut donnée par Alphonse II à la maison de *Sforce*, par le mariage de sa fille Isabelle avec le duc de Milan. Ses biens furent en-

suite possédés par *Bonne,* reine de Pologne; et à sa mort ils furent réunis à la couronne, qui en a toujours joui depuis. Notre séjour à *Bari* fut prolongé par l'indisposition de mon compagnon de voyage, ce qui m'inquiéta d'abord, mais n'eut point de suite. Toutefois il ne jugea pas à propos de continuer plus loin son voyage vers le sud, à cause des chaleurs qui devenoient très fortes; il prit en conséquence le parti de retourner à Naples le plutôt possible : pour moi je continuai mon projet. La premiere ville que je trouvai sur ma route, fut *Mola di Bari,* ville qui contient environ 6000 ames, agréablement située sur des roches, et ayant de loin beaucoup d'apparence; je ne sais pas si de plus près elle offre quelque chose de remarquable, je ne voulus pas m'y arrêter. Je passai fort près du couvent des récollets de *Capo San Vito,* situé dans une position délicieuse, au milieu d'un bois d'oliviers, et sur une langue de terre qui s'étend fort avant dans la mer. C'est ici que les voyageurs s'arrêtent ordinairement pour dîner ou pour coucher; mais en ayant entendu parler comme d'un très mauvais gîte, j'allai dîner à Polignano (*a*) à un mille plus loin : c'est une petite ville perchée,

(*a*) L'ancienne TURRES AURELIANAE.

ainsi que le nid d'un oiseau, sur le haut d'un rocher énorme qui s'éleve à pic au-dessus de la mer. L'évêque réside à *Mola*. Les Caraccioli, seigneurs de ce lieu, l'ont été successivement de tout le pays que j'avois parcouru. Depuis *Bari* le sol n'est pas bon, et ne produit que des oliviers, objet principal de la culture des habitants, car l'huile est le grand article du commerce de cette province. Les rochers abondent en *pettini* de la grande espece.

Pendant qu'on préparoit mon dîné, je m'amusai à voir des paysans qui jettoient des boules de bois avec leurs pieds; ils sont extrêmement adroits à ce jeu: ils élevent la balle avec les doigts des pieds et la jettent à une distance très considérable, le long d'un grand chemin aussi raboteux que les glaciers de la Suisse. L'après-midi mon voyage fut agréable; pendant cinq milles je traversai des bois d'oliviers jusqu'à *Monopoli*. Cette ville, ainsi que presque toutes celles de cette côte, a une grande apparence de magnificence qui s'évanouit quand on s'en approche; les environs sont bien plantés en figuiers, amandiers, et un petit nombre de citronniers et d'orangers: je n'ai vu qu'un seul jardin qui eût des arbres toujours verds. Les oliviers sont la principale richesse; l'étendue des plantations de cet arbre utile est vraiment étonnante. On m'a assuré que

depuis Monopoli les bois d'oliviers s'étendoient de trois côtés pendant 12 milles. Il n'y a pas de fort riches propriétaires dans le voisinage, et chaque bourgeois a son *manaria* ou ferme qu'il fait valoir pour son propre compte : on dit que ce territoire produit annuellement vingt mille salmes d'huile (52).

Monopoli est une ville sombre et désagréable ; ses rues sont étroites et tortueuses, et ses maisons très élevées, terminées par des toits plats : on croit que c'étoit jadis une ville connue sous le nom d'*Egnatiolum* (a), et qu'elle n'est parvenue à la dignité de ville que par la ruine d'*Egnatia.* Dans le premier partage des Normands, elle appartint à Hugues : les *Capeci* la posséderent pendant quelque temps.

SECTION XXV.

Le lendemain je me mis en route avant le lever du soleil, me proposant de faire une très forte journée, et la pesanteur de l'air me faisant craindre d'avoir beaucoup à souffrir de la chaleur. Le pronostic fut trop bien vérifié, car il n'est pas possible d'éprouver, même dans la canicule, un soleil plus vif et une chaleur plus étouffante.

(a) Elle s'appelloit Arnestum. (Note du traducteur.)

Le sol du pays est une pétrification rougeâtre, qui est manifestement de même nature que les rochers du rivage. Les énormes tas de plantes marines qui forment, pour ainsi dire, un rempart le long de la côte, semblent résister également aux efforts des vents et des vagues. Je mis pied à terre plusieurs fois pour les examiner, et leur trouvai divers degrés de dureté. Quelques uns étoient absolument humides et mucilagineux ; d'autres, pétrifiés seulement à la surface, conservoient encore intérieurement leur mollesse ; d'autres enfin étoient totalement pétrifiés. La croûte qui couvre la plage est très maigre, et produit peu de plantes rares. On y trouve un pavot d'une grande beauté, d'une couleur jaune éclatante.

A un mille de Monopoli, le paysage s'étend et présente à droite une longue chaîne de montagnes couvertes de bois ; les plantations d'oliviers qui sont dans la plaine sont remarquables par leur grande étendue, l'épaisseur de leur feuillage et la grosseur des arbres. On les taille en forme de coupe, en élaguant le milieu, comme les jardiniers taillent les pommiers et les poiriers : ce procédé leur procure, dans toutes leurs parties, les influences de l'air et du soleil, et les fait mûrir promptement.

A six milles plus loin, sont les ruines d'*Egnatia*, qui étoit l'avant-dernier gîte du voyage d'Horace à Brindes ; elle est maintenant connue sous le nom de *Torre d'Agnazzo*. Il n'en reste plus qu'une partie du rempart, qui, auprès de la mer, se trouve bien conservée jusqu'à la naissance du parapet. Il y a encore 16 couches de pierres larges et entieres, et l'épaisseur en est maintenant de 8 aunes angloises, largeur énorme, dont je me suis assuré pour l'avoir mesurée plusieurs fois. Il paroît que cette ville a été quarrée, et ses principales rues tirées au cordeau. Dans le lieu le plus élevé il y a une tour d'ordre, et c'est probablement dans ce lieu qu'étoit située l'ancienne citadelle; il y a auprès quelques arches et des voûtes. La vue, vers *Monopoli*, est de la plus grande beauté. Le manque d'eau causa la ruine d'*Egnatia;* j'eus moi-même occasion d'en éprouver la disette, laquelle explique naturellement cette épithete d'Horace :

. . . . Gnatia lymphis
Iratis exstructa.

Ville bâtie en dépit de l'eau douce qui y est très rare.

Le petit nombre de villageois qui habitent ces ruines, n'ont plus de temple dans lequel ils puissent faire brûler de l'encens sans feu pour amuser

ou étonner les voyageurs: mais ce secret n'est pas perdu dans le royaume; et soit qu'il ait été conservé par tradition ou découvert de nouveau, on le pratique encore avec succès. La pierre dont on se sert pour bâtir le long de cette côte se taille avec beaucoup de facilité : c'est une concrétion molle et blanchâtre, qui se durcit par l'action de l'air. La méthode usitée par ceux qui exploitent ces carrieres est extrêmement simple; ils commencent par découvrir le sol dans les endroits unis, et taillent ensuite les pierres en cubes réguliers, qui laissent des vuides dans le rocher, imitant parfaitement des bassins, des bains ou des réservoirs, ménageant tout autour des degrés pour descendre jusqu'au fond. Il est très ordinaire de remplir ces creux de terre, et d'y planter des oliviers. Le *cytisus* (*a*), qui croît en grande abondance sur les landes, exhale une odeur si forte quelque temps après le lever du soleil, qu'il ne me fut pas possible de la supporter. Un de mes gens, déja à moitié mort de chaleur et de fatigue, eut encore le malheur d'éprouver une peur mortelle : comme nous passions sur ces sables brûlants, il fit tout-à-coup un cri perçant, et se jetta

(*a*) Arbuste qui porte des fleurs légumineuses et des fruits composés de deux cosses lisses et applaties. On en connoît de seize especes. (Note du traducteur.)

à bas de son cheval, en s'écriant qu'il étoit mort, car il venoit, disoit-il, d'être piqué au coude-pied par un scorpion, une tarentule, ou un serpent. Je fis tirer sa botte, et je trouvai que ses craintes et sa douleur avoient été causées par les rayons du soleil qui avoient pénétré par un trou qu'il y avoit dans l'empeigne, et lui avoient causé une ampoule. Les gestes ridicules et les exclamations de ce lazaron m'amuserent jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à une petite maison isolée, composée d'une cuisine, d'un grenier et d'une écurie; elle vient d'être nouvellement établie, pour la commodité des voyageurs, par celui qui fait les affaires de l'ordre de Malte, à qui la terre appartient. La cuisine étoit si chaude qu'il me fallut aller respirer, et les deux autres appartements n'étoient pas moins infestés de poux que l'auberge de Rochester où logea Schakespear; en sorte que ma seule ressource fut le peu d'ombre que me procura la maison, laquelle diminuoit à chaque instant, à mesure que le soleil montoit au méridien: toutefois je m'y assis pour dîner, sur les provisions que nous avions apportées avec nous. Mais j'avois malheureusement oublié le vin et l'eau, et il ne me fut pas possible d'en trouver de potable de l'une ou de l'autre espece; de sorte qu'il fallut me contenter de l'eau d'une citerne

remplie de frai de grenouilles : je la corrigeai en y mêlant une quantité de vin, qui ressembloit bien plus à de la mélasse qu'à du jus de raisin. Pendant que je tenois le vase à mes levres, je formois avec mon couteau une espece de batardeau pour empêcher les petites grenouilles de sortir du verre. Je n'avois jamais eu, avant ce jour-là, une parfaite idée des terribles effets de la soif.

Aussitôt que nous nous fûmes reposés un peu, nous quittâmes l'auberge, et nous nous éloignâmes successivement de la mer, en tirant vers les montagnes; nous traversâmes un bois d'oliviers qui nous procura une ombre très agréable. Des bandes de tourterelles voltigeoient sans cesse à travers le chemin ; mais quoiqu'elles passassent fort souvent très près de moi, je respectai trop les vertus que les poëtes leur attribuent pour me permettre d'en tirer : les jeunes sont très recherchées pour la délicatesse de leur chair. La maniere de les tuer est assez curieuse. Lorsque le soleil est au zénith, et que le jour est bien clair, des chasseurs s'en vont en cabriolet sous les oliviers, et marchent ensuite lentement, mais sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils apperçoivent quelque tourterelle perchée sur une branche. Le pauvre oiseau, frappé de cette vue extraordinaire, ou ébloui par le mouvement des roues, fixe les yeux,

et se met à tourner la tête, en imitant leur mouvement : lorsqu'il est étourdi par cette opération, un des chasseurs descend légèrement de la voiture et le tire. On place aussi, à différents endroits, de petits bassins de pierres, qu'on remplit d'eau; ces oiseaux y viennent boire, et le chasseur, qui s'est mis en embuscade derriere un buisson, les tire à son aise.

Après avoir fait six milles nous arrivâmes à *Ostoni;* c'est une pauvre ville épiscopale, située sur le sommet d'un précipice au-dessus d'une forêt d'oliviers, d'où la vue se porte sur une vaste étendue de la côte. Cette ville appartenoit dans le quatorzieme siecle aux *San-Severini*, et ensuite aux *Zevallas* (53).

Nous entrâmes alors dans une atmosphere plus agréable, et où la chaleur étoit tempérée par de doux zéphyrs. L'extérieur d'*Ostoni* étoit si peu engageant, que je résolus d'aller, ce jour-là, jusqu'à *Francavilla* (54). Le chemin étoit pierreux, montant et descendant perpétuellement dans un mauvais pays presque désert et couvert d'un bois de vilains chênes : ces montagnes forment l'extrémité sud-est d'une chaîne qui part de l'Apennin à plusieurs milles au nord-est de notre chemin.

De cet endroit jusqu'au cap de *Santa Maria*,

di Leuca (*a*), il n'y a pas une seule élévation un peu considérable ; c'est par-tout plutôt une plaine inégale qu'un pays de montagnes.

Cette province, quoiqu'entièrement dépourvue de rivieres, et presque de ruisseaux, n'en est pas moins extraordinairement fertile et végétative, ce qui provient de quelque propriété extraordinaire de son sol ou des vapeurs de ses eaux souterraines. L'existence de ces réservoirs cachés est bien prouvée par le peu de profondeur des puits et par les étangs qui se forment par-tout où le niveau est bas. Les pluies qui tombent, avant de s'écouler dans la mer, sont aussitôt englouties, par de grandes fentes, dans les rochers, appellées *voraggini* ou abîmes. On les trouve marquées comme lacs dans quelques cartes. Tous les géographes, excepté Zannoni, marquent dans ce canton une chaîne non interrompue de hautes montagnes, qui, partant de l'Apennin, près de Venouse, s'étend jusqu'au cap de *Leuca,* et lui donnent le nom de branche d'Apennin. Si cette chaîne existoit telle qu'elle est tracée sur la carte, la communication entre *Bari*

(*a*) L'ancien promontoire Salentinum qui termine la presqu'isle de Japygie, à la pointe du talon de la botte, à laquelle les géographes ont comparé la forme de l'Italie. (Note de l'auteur.)

et Tarente seroit aussi difficile que celle du mont *Cenis* ou du *Simplon*. Si ces géographes eussent visité le pays dont ils donnoient la carte, ou qu'ils se fussent même informés des voituriers de quelle maniere ils passent ces cordillieres imaginaires, ils auroient bientôt reconnu leur erreur; car tout ce pays est si peu élevé au-dessus du niveau de la mer, que, depuis les pains de sucre d'*Oria*, point central entre Tarente et Brindes, il y a très peu de monticules qui empêchent d'étendre la vue jusqu'à la mer dans les deux directions. S'ils eussent fait attention à la description de Virgile, lorsqu'il parle du coup d'œil de ce pays, vu de loin, ils auroient soupçonné la vérité. Ce poëte, plein de sens, indique clairement le peu d'élévation des rivages de Salente, dans le 3ᵉ livre de son Énéide, où son héros rapporte au long son voyage vers le sud, en partant de cette chaîne appellée les monts *acrocérauniens*, aujourd'hui montagnes de la chimere, qui ne sont pas distantes de 60 milles d'Otrante. Pourroient-ils soupçonner qu'un peintre aussi exact auroit parlé de ce pays comme d'un pays très bas, et n'auroit parlé que de petites montagnes éclairées par le soleil levant, s'il y en eût eu de fort hautes dans le territoire des Salentins, où, par le peu de largeur du pays, elles se seroient nécessaire-

ment étendues jusqu'au bord de la mer? Quiconque connoît l'atmosphere de l'Italie, sera persuadé qu'une distance de 60 milles ne suffit pas pour dérober à la vue des montagnes telles que les Apennins, si elles existoient réellement si près de la Grece, et que les navigateurs auroient découvert leurs sommets, bien long-temps avant les campagnes qui sont à leurs pieds. Vers la brune nous quittâmes les hauteurs, en traversant un pays plat bien cultivé. Nous arrivâmes à *Francavilla*, où, par les ordres du prince, je fus reçu et traité avec des égards particuliers.

SECTION XXVI.

Je devrois regarder le lendemain de mon arrivée ici comme le plus beau jour de ma vie, car on m'y rendit des honneurs qui auroient pu tourner la tête à un simple gentilhomme anglais. J'étois à peine habillé, que *don Dominico*, l'intendant du prince, me fit demander une audience. Il avoit été secrétaire de la princesse, et avoit tous les talents requis pour faire un parfait maître de cérémonie. Ayant été introduit avec son habit de *gala* de couleurs bien bigarrées et bien antiques, il me témoigna combien il avoit été désagréablement surpris de voir qu'au lieu de deux *nobile signore* que le prince son maître lui avoit an-

noncés, il n'en avoit vu arriver qu'un. Lorsque je lui eus dit la raison qui avoit empêché mon ami de venir, il s'étendit en compliments de condoléance très pathétiques, et me promit que l'aumônier feroit des prieres pour son prompt rétablissement. Au même instant le recteur du college, le pere gardien des capucins et le corps des magistrats, arriverent en grandes cérémonies. Le premier m'adressa une harangue courte, mais polie, qu'il ne rendit pourtant qu'avec embarras. Mon introducteur des ambassadeurs me dit à l'oreille que le recteur avoit composé un discours très éloquent pour deux illustres voyageurs, mais qu'en apprenant qu'il n'y en avoit qu'un, il n'avoit pu s'en servir, n'ayant pas eu le temps d'arranger toutes les figures de rhétorique qui avoient été composées pour deux. Ce que je perdis de son discours fut compensé par celui du moine, qui, en parlant du nez, et en me faisant plusieurs révérences, me gratifia de toutes les vertus possibles, et s'exprima en métaphores si bizarres, qu'il enchanta ses auditeurs et pensa me faire oublier mon rôle. Il apprit à la compagnie que je voyageois dans les pays étrangers pour faire une provision d'huile pour les lampes de science de mon pays, que mon esprit naturel servoit de cruche, et que mon éloquence étoit la flamme. Je fus trop

heureux de me débarrasser de mes orateurs, et j'allois les conduire jusqu'à la porte, lorsque mon Mentor m'arrêta tout court, de crainte que je ne leur fisse trop d'honneur.

On me conduisit ensuite à la chapelle où les musiciens de la ville exécuterent une messe. Un nuage d'encens obscurcit l'église pendant tout le service, après lequel *don Dominico* me mena voir la ville, ou plutôt me fit voir par la populace, car elle nous suivit pendant tout le temps. J'étois parfaitement ennuyé de ma gloire, et je m'y serois certainement dérobé si je n'avois craint de faire trop de peine à mes hôtes. *Francavilla* est grande et bien bâtie; les rues sont larges et droites, et les maisons, quoique d'une architecture lourde, ont de l'apparence. Depuis 1734, qu'un tremblement de terre renversa une partie de la ville, les habitants craignent tant un nouveau désastre, qu'ils n'osent pas élever leurs maisons de plus d'un étage. La grande rue passeroit pour belle, même dans une capitale. Les avenues par lesquelles on arrive à la ville sont bien plantées et offrent un ombrage agréable. Les habitants, au nombre de 12000, vivent du commerce de leur huile et de leur coton, dont ils font de très beaux bas. On récolte dans cette terre une grande quantité de tabac, et par un marché

fait avec les fermiers de la douane, il est permis de le préparer et d'en faire une poudre qui n'imite pas mal le tabac d'Espagne, par la couleur, l'odeur, et la finesse du grain.

Les capucins ont un couvent spacieux et une église neuve, bâtie et ornée très bizarrement. La chaire et les confessionnaux sont de bois de marqueterie, ouvrages d'un de leurs moines. Le college, qui est desservi par des prêtres des *scolepie,* ou écoles pieuses, est un grand édifice; les corridors et les galeries sont belles: ces prêtres enseignent jusqu'à la philosophie inclusivement, à une demi-douzaine de pensionnaires, et à un grand nombre d'externes. La principale paroisse est neuve, belle et bien éclairée, et tellement surchargée de stucs, d'ornements en festons et en fleurs, que l'ensemble de la décoration forme un véritable chaos. Le plan en a été envoyé de Rome, mais exécuté par un architecte de la Pouille, qui, par caprice ou par bêtise, en bouleversa tout l'ordre, et plaça la principale porte à l'endroit où l'on met ordinairement l'autel et le chœur; ce changement, loin de produire un bon effet, n'est qu'une gaucherie impardonnable. Dans une chapelle latérale est un tableau obscur de la Madone, et ce tableau fut cause de la fondation de cette ville.

En 1310, Philippe d'Anjou, prince de Tarente, chassant un jour dans les forêts qui couvroient alors tout ce pays, le cerf se sauva dans une caverne où les chasseurs, l'ayant suivi, trouverent cette image, qui, depuis, produisit des miracles; elle fut portée en grande solemnité dans la chapelle; et pour engager des habitants à venir s'établir auprès d'elle pour la défendre, Philippe accorda des terres à tous ceux qui se présenterent, ainsi qu'une exemption de taxe pendant 10 ans; et pour gage de la sincérité de ses intentions, il nomma la colonie *Francavilla*, ou *ville libre*, et lui donna pour armes un olivier, emblême de la paix et de la fertilité. La quantité de ces tableaux de dévotion, qui abondent dans les états de Naples, et qui, selon leurs légendes, ont été trouvés dans des cavernes, dans des bois ou dans des puits, ne doit pas nous surprendre, lorsque nous nous rappellons que les Sarrasins ont plusieurs fois saccagé ces provinces. Il est naturel de penser qu'à l'approche de ces barbares, les Grecs, qui étoient indubitablement auteurs de ces tableaux, cachoient ce qu'ils avoient de plus précieux, et ce qu'ils croyoient devoir être plus exposé aux insultes des infideles. Ces cachettes furent oubliées, soit par le long séjour des Sarrasins dans le pays, ou par la mort de ceux qui s'en étoient servis.

La demeure du prince est un château quadrangulaire, entouré d'un fossé sec ; les appartements sont spacieux : mais comme depuis 14 ans les propriétaires n'y ont point paru, tout y a le caractere de l'abandon et de la décadence.

Ce domaine, et d'autres qui y sont contigus, furent achetés vers le milieu du 16ᵉ siecle de saint Charles Borromée, archevêque de Milan, par la maison *Imperiali* de Gênes. Si nous en croyons les historiens de la vie de ce saint archevêque, il distribua en un jour le produit entier de cette vente aux pauvres de son diocese, qui étoit pour lors affligé à la fois de la peste et de la famine.

Le marquis *d'Oria*, aïeul du propriétaire actuel, demeuroit constamment ici ; et comme il entendoit parfaitement l'administration des terres, il régissoit lui-même ses biens, percevoit ses rentes en nature, et sut si bien vendre ses diverses productions qu'il en tira un grand parti. A présent presque tout est affermé, et les fermiers paient les rentes à mesure qu'ils vendent leurs récoltes, et non à des époques fixes. Toutes ces dîmes appartiennent au seigneur qui est décimateur laïque, car l'église n'a que sa glebe. Plusieurs gentilshommes du second ordre afferment des terres du prince, et lui paient une somme

déterminée pour leur investiture. Il y a, outre cela, plusieurs propriétaires de terres en roture qui paient au prince la dîme de tous leurs biens.

Après ma promenade, j'allai faire un dîner somptueux; mais comme le cuisinier (qui n'a jamais été fort habile) étoit retiré depuis 20 ans, il voulut, ce jour-là, montrer ses talents dans une aussi grande occasion, de sorte qu'il me fut presque impossible de manger de ses ragoûts, et même de pouvoir distinguer un seul plat. Je ne pus jamais obtenir de don Dominico ni de personne de la compagnie de se mettre à table avec moi, de sorte que, comme le gouverneur Sancho, je me vis entouré de mes officiers, de mon médecin, de mon intendant, de mon aumônier et de mes musiciens. Je différai cependant du chevalier errant; car le médecin, au lieu de m'enlever mes plats, avoit grande attention de me les vanter et de me presser d'en manger; mais je remarquai qu'il n'osa risquer d'en nommer aucun.

Après ce repas, aussi long qu'ennuyeux, on me laissa pour faire la sieste, et le soir on me régala de la tragédie de Judith et d'Holopherne, jouée par les jeunes gens de la ville sur le théâtre du château. Leur accent, leurs gestes forcés et les bévues de langage qu'ils faisoient, firent de ce

misérable drame une véritable farce. Lorsque l'héroïne tua le général, la salle entiere trembla d'applaudissements; la partie supérieure de son corps fut cachée par les coulisses, ses jambes étoient étendues sur le théâtre, et marquoient si bien les angoisses de la mort, par ses convulsions et ses coups de pieds, qu'il attendrit tous les cœurs, ravis d'une si belle exécution. Judith se présenta ensuite, et récita un long monologue, tenant son épée d'une main, et une tête à perruque dégouttante de sang de l'autre; jamais actrice tragique ne fut renvoyée du théâtre avec des applaudissements plus brillants et plus sinceres.

SECTION XXVII.

Je fis une course à Oria, ville bâtie dans une situation pittoresque, sur trois montagnes, au milieu de la plaine; le château et la cathédrale sont hardiment établis sur les sommets les plus élevés. Ce lieu est originairement une colonie de Crétois, qui vinrent s'y établir dans la plus haute antiquité; ses médailles portent un minotaure. Servilius, l'un des officiers d'Auguste, y fut surpris par Marc Antoine. Dans des siecles postérieurs, elle devint partie du riche patrimoine de la maison de *Baux:* celle de *Bonifazio* la posséda ensuite; mais vers

l'an 1540, le dernier héritier de cette maison abandonna son pays, sa fortune et sa religion, et se retira à Geneve. Le sujet de cet abandon fut l'infâme conduite de ses sœurs, dont le commerce public avec le vice-roi et le nonce déshonora leur frere. Ce marquisat appartient aujourd'hui au prince de *Francavilla*.

Je continuai ma course à quelques milles plus loin, vers le sud, jusqu'à une autre terre appartenant à la maison *Imperiali*, et appellée *Casal Nuovo*. Je traversai un pays couvert, abondant en blé et en coton, et bien planté d'oliviers et d'amandiers. Les cotonniers s'ouvroient positivement en ce moment-là, comme lorsque les cosses des feves se fendent. Ils sont de la petite espece, et, lorsqu'ils arrivent en pleine maturité, ils ressemblent aux framboisiers. Les gousses sont aux extrémités; et quand elles sont mûres, elles se crevent et laissent voir un petit peloton de duvet (53).

Casal Nuovo est une ville considérable, mais sans aucun édifice remarquable, si ce n'est le château du seigneur, qui est vaste et situé au centre de la ville; il a été commencé par le dernier marquis, et à sa mort est resté sans être achevé : il y a une très grande suite d'appartements, mais le site est désagréable, et il n'y a ni jardins ni vue.

Il préféra ce séjour, parceque le rocher qui en forme le sol offroit des fondements solides pour son château, et que d'ailleurs l'air y est fort sain; au lieu que *Francavilla* offre précisément tout le contraire, étant situé dans un sol marécageux et peu solide, où il est très difficile d'établir des fondations, et où toutes les eaux ont un goût saumâtre.

Casal Nuovo contient environ 4000 habitants; ils ne sont connus que par le goût qu'ils ont pour la chair des chiens: c'est en quoi je leur connois peu de rivaux, si ce n'est leurs voisins de Lecce, et les voluptueux habitants d'*Othaïti,* isle nouvellement découverte: nous ne vîmes pas un seul de ces animaux dans les rues. Malheur au pauvre barbet qui suit son maître dans ce pays de Cannibales. Je ne pus obtenir de mon conducteur de m'avouer s'il nourrissoit des troupeaux de petits chiens, comme on éleve ailleurs des troupeaux de moutons, ou s'il se donnoit quelque peine pour les engraisser, afin de rendre leur chair meilleure, soit en les châtrant, soit en leur donnant quelque nourriture particuliere. Je me suis procuré quelques détails à ce sujet dans la suite, par des personnes impartiales, et j'ai appris que les habitants de ce pays sont regardés par tout ce royaume comme des mangeurs de chiens; et

qu'il est très certain qu'à Lecce, aussi bien qu'à *Casal Nuovo*, plusieurs personnes du bas peuple ont un goût décidé pour une tranche de chien bien nourri. Dans l'un et l'autre de ces deux endroits, les tanneurs volent les chiens, et avec leurs peaux imitent le cuir de Russie: ils en fournissent à la noblesse des villes voisines pour leurs pantoufles, ce dont ils sont très curieux. Le cas que l'on fait du faux maroquin occasionne la mort de plusieurs chiens: il est vraisemblable que l'usage d'en manger la chair a commencé d'abord par les pauvres tanneurs; la faim et l'expérience ont appris à leurs compatriotes à regarder cette découverte comme très utile. On dit que la chair de cheval se vend publiquement au marché de *Bari* et de *Francavilla*. On laisse la queue pour faire connoître aux malheureux quel est l'animal qu'ils achetent. Les plaisants du peuple donnent à ces chevaux, vendus à la boucherie, le sobriquet de *caprio ferrato, daim ferré*. Le bailli de cette seigneurie m'apprit qu'elle contenoit six couvents d'hommes et deux de femmes, et que les belles lettres y étoient fort cultivées: il pouvoit, disoit-il, nommer, sans se compter, douze hommes très savants qui composoient une académie; savoir, deux médecins, deux apothicaires et huit gens de loix. Il n'y a ici ni commerce ni

manufactures ; toutes les productions se mangent sur les lieux, et quand il en reste on les envoie vendre à Tarente.

Vers ce côté étoit anciennement *Manduria*, ville des Tarentins, détruite par Fabius Maximus dans la deuxieme guerre punique. On m'a dit que depuis peu on en avoit déterré quelques médailles; mais je n'ai pu en avoir. Il reste encore quelques traces de son ancien nom dans un champ, appellé *il campo mandurino*, et dans une chapelle consacrée à saint *Pietro Mandurino*. Les habitants de *Casal Nuovo*, voulant reprendre leur ancien nom, ont présenté depuis peu une requête au roi, pour pouvoir quitter le nom de *Casal Nuovo*, et reprendre celui de *Manduria* dans tous les actes publics. A quelque distance de la ville, les traces des anciennes murailles sont très visibles, étant encore élevées de plusieurs pieds au-dessus du sol; elles sont par-tout doubles, excepté du côté du midi, où il paroît que les fortifications n'ont pas été achevées. La muraille extérieure, avec son fossé, a près de huit aunes angloises de largeur; derriere ce rempart est une rue spacieuse, et ensuite une seconde muraille, dont la largeur, y compris celle de la rue, est de quatorze aunes angloises; les pierres sont longues, posées par couches l'une sur l'au-

tre, sans mortier, et elles ont été taillées dans ce qui sert de fossé. Les couches de pierres qui viennent jusqu'à la surface, sont une concrétion de sable de mer et de coquillages. Les dépouilles de corps marins, lorsqu'elles sont décomposées par l'action de l'atmosphere, se convertissent en un terreau extrêmement fertile : il est vraiment étonnant de rencontrer une si grande fertilité dans un pays qui paroît aussi absolument dépourvu d'eau que l'Arabie Pétrée. La plus grande curiosité de cet endroit est un puits, dont Pline fait mention dans son second livre :

Juxta oppidum Manduriam lacus ad margines plenus, neque exhaustis aquis minuitur, neque infusis augetur.

» Auprès de la ville de Mandurie est un lac rempli jus-» qu'aux bords, qui ne diminue point, quelque quantité » d'eau qu'on en tire, et qui ne grossit point, quelque quan-» tité d'eau qui s'y rende.

Dans un champ près de l'ancienne enceinte, nous descendîmes, par plusieurs marches, dans une grande caverne circulaire, éclairée d'en haut par une large ouverture : l'eau vient du nord-ouest, et on l'entend distinctement sous le roc ; elle sort de terre avec violence, et, après avoir passé un canal de peu d'étendue, va se jetter par des conduits souterrains dans un bassin rond. Ce

qui excite l'étonnement des gens du pays, comme il faisoit jadis celui de leurs peres, c'est que jamais l'eau ne s'éleve ni ne s'abaisse au-dessus ni au-dessous d'une certaine marque. On y avoit jetté des décombres capables de le remplir à moitié, cela ne changea en rien le niveau; et quand même on éleveroit ces décombres au-dessus de la marque, l'eau ne s'éleveroit pas. Comme on pourroit courir risque de se priver de la seule eau bonne à boire qu'offre cet endroit, si l'on se permettoit trop de curiosité sur la construction de cette muraille, on a défendu strictement tout ce qui est expérience ou fouille. Le roc est d'une qualité très poreuse; ainsi l'eau est très promptement filtrée: comme cette eau est sans doute produite par le trop plein de quelque lac souterrain, ou de quelque riviere qui part de quelque réservoir enfermé dans le sein des Apennins, et qui a aussi quelque autre issue, ce puits est probablement alimenté par ces eaux; ainsi les immondices qu'on y jetteroit empêcheroient seulement que l'eau entrât dans le bassin (56), mais ne parviendroient jamais à le faire déborder.

SECTION XXVIII.

Je partis de *Francavilla* escorté par quatre hommes bien armés et bien montés, de la compagnie des gardes du prince. Tous les grands barons entretiennent un certain nombre de gens de confiance, braves et déterminés, pour protéger leurs vassaux, escorter les paiements qu'on leur fait, et empêcher les dévastations sur leurs chasses et dans leurs forêts. Lorsqu'ils voyagent, ces braves montent aux portieres de leurs voitures pour défendre leurs personnes et leurs bagages; mais comme je n'avois nulle crainte d'être attaqué, je me débarrassai de cette suite inutile, le plutôt qu'il me fut possible, et ayant envoyé mes gens en avant à Tarente pour me préparer ce dont j'avois besoin, je les suivis tout doucement pour jouir de l'air pur du matin, et pour examiner le pays à mon aise. Auprès de Francavilla, le sol est fort gras et assez bien cultivé; mais je n'y ai vu ni ruisseau ni fontaine. Les fermes sont entourées d'immenses landes, où les rochers ne sont couverts que d'une mousse légere. Au village de *le Grottaglie,* qui est grand et qui appartient à *Cicinelli,* prince de Cursi, j'arrivai au haut de la plaine d'Oria, et, par une descente assez roide, je descendis dans celle de Tarente: la séparation ne

se fait pas graduellement, mais tout d'un coup par une barriere de rochers à pic, qui partent des montagnes et vont jusqu'au golfe. Ce village doit son origine à une troupe d'habitants de plusieurs villes et villages réduits en cendre par les Sarrasins : ces malheureux fugitifs, ne trouvant point d'autre lieu de sûreté, vinrent chercher un asyle dans ces cavernes, où s'étant remis un peu de leurs frayeurs, ils oserent enfin se montrer et bâtir des maisons au soleil. Par une de ces contradictions monstrueuses dont le système féodal du royaume de Naples fournit plusieurs exemples, la jurisdiction criminelle de cette seigneurie appartient à l'archevêque de Tarente, tandis que le civil est dans les mains du prince. Les habitants de ce lieu passent pour être meilleurs bergers que leurs voisins; aussi leurs fromages à la crême sont fort recherchés. Le pays abonde en blé et en vin; mais, depuis quelques années, ils ont tellement négligé la maniere de le faire, qu'il est entièrement tombé en discrédit. On fait ici une espece de poterie rougeâtre, comme celle des vases antiques, mais on ignore l'art de composer la terre, et ils n'ont pu atteindre au même degré de légèreté et de transparence. Après avoir passé par de très beaux vergers, j'appercus *Mare piccolo*, ou la petite mer, au-delà de laquelle s'éleve la

ville de Tarente. Les bords de cette baie, se perdant par une pente douce, ne font pas un effet frappant: cette vue offre une tranquillité qui ressemble assez à celle des lacs et des montagnes appellées artificielles de nos jardins anglois, et qui different totalement des beautés hardies des paysages d'Italie. Le pays qui conduit au rivage est sauvage, mais agréable; le sol est léger, et le tuf couvert de mousse, d'arbrisseaux aromatiques et de souches de caroubiers qui paroissent indigenes. Le *Cervaro*, petit ruisseau dont les eaux sont blanchâtres, va se perdre dans la baie à l'extrémité du N. O. Quelques auteurs croient que c'est l'ancien *Galesus*, parcequ'il correspond à la distance de 5 milles de Tarente marquée par Polybe. On pourroit trouver une preuve de plus dans l'épithete de blanc qui fut donnée au *Galesus* par Martial, et qui s'accorde parfaitement à la couleur des eaux du *Cervaro*, qui sont fortement imprégnées de particules de craie ou de marne qui composent le sol sur lequel il coule : cette qualité peut les avoir rendues particulièrement propres à purifier et à blanchir les toisons des troupeaux qu'on y lavoit. Lorsque Virgile donne à ce ruisseau l'épithete de *niger* (*a*) on croit qu'il n'a

(*a*) Quelques commentaires disent PIGER.

voulu faire allusion qu'aux pins épais qui en ombragent les bords.

Properce, par ces vers adressés au poëte de Mantoue,

> Tu canis umbrosi subter pineta Galesi
> Thyrsin et attritis Daphnin arundinibus?

semble insinuer que Virgile avoit composé ses églogues à Tarente, ou dans les environs. Peut-être est-ce dans le même lieu où il dit qu'il a pris des leçons d'agriculture de *Corycius,* pirate d'Illyrie que Pompée avoit transferé dans ces vallées :

> Namque sub OEbaliæ memini me turribus altis
> Quà niger humectat flaventia culta Galesus
> Corycium vidisse senem.

Pendant que je repassois dans mon esprit ces diverses circonstances, et que je cherchois à me persuader que j'étois effectivement alors sur les bords d'une riviere aussi célebre, un vieux berger, qui conduisoit son troupeau, s'avança vers moi, et entra librement en conversation. J'étois bien aise de trouver une occasion d'apprendre quelques détails sur les moutons de ce pays, et sur l'opinion commune que les moutons blancs ne pouvoient pas vivre dans ces pâturages, parce-qu'ils s'empoisonnent avec les feuilles du (*a*) *fumolo,* quoique les moutons noirs s'en nourrissent

(*a*) Espece d'HYPERICUM CRISPUM.

en toute sûreté : c'est pour cette raison qu'on assure qu'on ne trouve pas de moutons blancs dans tous les troupeaux de ce pays, et qu'on n'y a que de la laine noire ou d'un brun foncé. Le vieillard sourit à ma question; et me montrant plusieurs brebis blanches dans son troupeau, il me dit que ce n'étoit pas à cause de la couleur, mais bien de l'espece, que ces animaux souffroient de ces herbes malfaisantes : les *pecore gentili*, qui sont la race la plus belle des moutons, sont beaucoup plus sujets à périr par ces accidents que les *pecore moscie* ou *carfagne*, qui composent une race plus forte; de sorte que la premiere espece est presque entièrement détruite (57).

Frédéric de Souabe fit quelques tentatives pour rétablir cette branche de commerce qui étoit presque éteinte, mais les malheurs de sa maison rendirent ses projets chimériques. L'introduction des vers à soie, apportés de l'Orient par le roi Roger, porta un coup fatal au commerce des belles laines; ensuite les taxes exorbitantes dont les princes de la maison d'Anjou chargerent les laines, après qu'ils eurent perdu la Sicile, acheverent de laisser détruire la belle race des moutons. La délicatesse naturelle à ces animaux exigeoit de bons logements et des soins continuels pour les faire prospérer; de sorte que les bergers de la

Pouille, trop pauvres pour se procurer ces commodités, abandonnerent la belle race, et s'attacherent entièrement à l'autre espece, qui est pour la plupart composée d'animaux noirs ou bruns, vigoureux et en état de se nourrir de plusieurs plantes et especes d'herbes qui aveuglent, affoiblissent, et souvent même empoisonnent les moutons de la belle espece.

La race étoit tellement abâtardie dans le quinzieme siecle, et les fermiers se trouvoient réduits à une si grande misere, que Jeanne II préféra d'ôter les taxes imposées par son frere sur la laine, au lieu de chercher quelque méthode d'amélioration pour laquelle elle manquoit également d'intelligence et de constance.

Alphonse Ier, qui avoit des vues plus étendues, et qui jouit de plus de repos que ses prédécesseurs, résolut de procurer à ses états de Naples quelques uns des avantages solides que son royaume d'Aragon avoit recueillis de la bonne espece de ces moutons, qu'il devoit dans l'origine à un présent fait, par un roi d'Angleterre, à un de ses ancêtres. Pour parvenir à cette fin, il fit transporter dans la Pouille un certain nombre de brebis et de beliers descendus de cette race angloise. Ferdinand Ier, jaloux de soutenir le système de son pere, encouragea beaucoup les manufactures

des laines, et appella des ouvriers de tous les pays où ce genre de commerce florissoit; mais les droits imposés par ces deux rois produisirent enfin des effets très pernicieux: la charge tomba sur la classe la plus pauvre des fermiers, et le débit de leurs laines ne suffisoit pas pour les indemniser des pertes qu'ils étoient dans le cas d'éprouver par les mauvaises années, ou par les accidents. Les oppressions des vice-rois, aussi avides qu'ignorants, qui étoient obligés d'anticiper et d'engager toutes les branches des revenus, pour fournir aux demandes continuelles du ministere d'Espagne, augmenterent le mal à tel point qu'on finit par abandonner entièrement la race des moutons blancs; et aujourd'hui même la quantité de cette derniere espece est très peu considérable dans le district de Tarente. On fait très peu d'attention à présent au choix des beliers, ou à faire croiser les races, ce qui fait que la laine n'a pas la bonté, et n'est pas aussi fine qu'elle pourroit l'être, quoiqu'elle soit encore de bonne qualité. Une meilleure administration, et un emploi mieux entendu des matieres premieres dans le pays, deviendroient une source inépuisable de richesses pour l'état. La chair des *pecore gentili* est plus mollasse, plus coriace, a moins de goût, et conséquemment

coûte moins que celle des *moscie;* et il y a une amende contre tout boucher qui vendra l'une pour l'autre.

SECTION XXIX.

Peu après que j'eus quitté le berger, je passai près d'un monceau de décombres que les antiquaires disent être le reste de la muraille des Japygiens; elle avoit anciennement 40 milles de long, et s'étendoit d'une mer à l'autre : ces peuples l'avoient élevée pour séparer leur territoire de celui des Messapiens. J'arrivai bientôt après dans un vallon délicieux, appellé les *Citrezze*, d'où part un ruisseau (58) qui forme un bassin, à environ 300 pas de la mer. Ses eaux entretiennent une verdure perpétuelle dans les prairies, tandis que des forêts de vieux oliviers les garantissent de l'ardeur du soleil et de tous les vents, excepté des doux zéphyrs qui jouent sur la surface de *Mare piccolo.* Je mis pied à terre pour jouir des charmes de ce lieu agréable et solitaire; et, tandis que mes yeux parcouroient ce beau paysage, mon imagination s'égaroit dans de tristes réflexions sur les vicissitudes et les destins des empires, et sur le sort de Tarente en particulier. Il régnoit dans ce moment un morne silence dans ce port, jadis le rendez-vous de tous les vaisseaux

de l'univers : un seul bateau pêcheur troubloit alors le sein de ces eaux, où jadis la nombreuse flotte des Carthaginois avoit déployé son pavillon. De tous les temples, gymnases, théâtres et autres monuments de la gloire et de l'opulence de Tarente, il ne reste pas une seule colonne sur la hauteur où jadis cette ville étoit assise. Quelques couvents ignobles, habités par la plus vile race de moines, indiquent son ancienne situation, tandis que la ville moderne, resserrée dans une petite isle, occupe la place où étoit l'ancienne citadelle, et ressemble beaucoup plus à un fort qu'à un port marchand : mais malgré ce changement dans le destin de Tarente, son site offre encore des beautés sans nombre. A mes pieds, *Mare piccolo* rouloit ses ondes tranquilles en s'étendant de l'est à l'ouest dans une forme ovale, et partagée en deux baies inégales, au moyen d'un promontoire étroit qui les sépare. Des bois d'oliviers ornent le rivage des deux côtés, et les montagnes de l'autre bord paroissent abonder en vergers et en moissons. Par-dessus la ville je découvrois *Mare grande* ou le grand port, quelques vaisseaux à l'ancre, des isles et des caps; et derriere, les montagnes bleues de la Basilicate bornoient l'horizon. Un pont assez long, composé de sept arches, joint la ville au continent du côté du nord.

La mer passe à travers avec une grande impétuosité, et aujourd'hui il n'y a que de petits bateaux qui puissent passer sous ces arches qui étoient autrefois l'entrée du port. Il paroît cependant, d'après Appien, que du temps des Romains il y avoit des ponts levis, au moyen desquels la garnison de la citadelle commandoit à tous les vaisseaux qui étoient dans le port. Si l'entrée n'avoit offert aucun obstacle, la flotte de Tarente n'auroit pu se trouver tellement bloquée dans la seconde guerre punique, que tous ses efforts pour forcer le passage eussent été entièrement inutiles. Il y a à chaque arche un cadre pour attacher des filets pour prendre des poissons lorsqu'ils entrent avec la marée dans *Mare piccolo,* ou lorsqu'ils en sortent avec le reflux; l'aqueduc qui conduit l'eau à la ville passe sur ce pont. Totila, roi des Goths, a, dit-on, fait bâtir le premier aqueduc de ce côté; d'autres en attribuent l'honneur à l'empereur Nicéphore. Il a été construit tel qu'il est aujourd'hui, en 1543. Les sources sont à 12 milles de Tarente, dans les montagnes de Martina, où plusieurs coupures et canaux taillés dans le roc reçoivent les eaux éparses et les filtrations, pour les rassembler à l'endroit nommé *Valdenza.* De là les eaux passent à *Triglio,* où elles sont reçues dans de vastes réser-

voirs, et coulent ensuite sous terre dans les profondes citernes de *Tremiti :* elles reparoissent à *la Foglia* et coulent sur terre pendant 7 milles. Alors elles entrent dans un aqueduc très délabré, couvert de lierre, et laissant échapper l'eau de toutes parts. Cet aqueduc a 203 arches, l'eau passe dans un canal de pierres qui s'enchâssent l'une dans l'autre.

On a comparé Tarente à un vaisseau pour la forme : le château qui est à l'extrémité en représente la proue ; la grande église, le grand mât ; la tour de Raimond Orsini, le beaupré ; et le pont, le cable. Elle est assise sur le terrein de l'ancienne forteresse, mais je pense qu'elle occupe plus d'étendue. Elle communiquoit autrefois au continent par une langue étroite de sable ; ce qui fit dire à Guillaume de la Pouille, que Tarente seroit une isle, sans une petite hauteur qui l'en empêche.

Insula mox fieret modicus ni collis adesset.

Ferdinand I[er], craignant une attaque de la part des Turcs, fit couper l'isthme pour laisser passer la mer. Philippe II fit élargir et creuser ce passage pour y faire passer des vaisseaux. Mais il a été ensuite comblé par les sables et les immondices, de sorte que ces eaux, devenues stagnantes, étoient très nuisibles. L'air de Tarente en

fut extrêmement altéré, jusqu'en 1755, qu'il fut encore rouvert par les ordres du roi. Les rues sont extrêmement sales et étroites, sur-tout la *Marina* qui s'étend le long de *Mare piccolo ;* elle est sans doute la plus affreuse habitation de l'Europe, et ne peut le céder à cet égard qu'au *Ghetto* des Juifs à Rome. La seule rue passable est une terrasse établie sur de hauts rochers qui s'élèvent au-dessus de *Mare grande*, et qui rendent tout abord impossible de ce côté. La cathédrale, dédiée à saint *Cataldus*, que la légende dit être natif de *Raphoe*, en Irlande, est très peu de chose; et il est bien triste que la chapelle du patron ait été décorée aux dépens de presque tous les monuments de l'ancienne ville. Les colonnes de granit tirées des ruines de ces temples sont entassées sans goût et sans proportion dans cette église. La place qui se trouve auprès du pont est la seule de quelque étendue; c'est le rendez-vous de tous les citoyens pendant l'été; ils s'y rassemblent autour de la fontaine pour respirer l'air frais de la soirée, et s'y rafraîchir. Tarente moderne ne sauroit, dans toutes les saisons, se vanter de cette salubrité qui rendoit l'ancienne ville les délices des gens voluptueux et l'asyle des valétudinaires. Le défaut de culture et le peu d'attention à ménager un écoulement aux

eaux, en altere, en quelque sorte, le climat dans le temps des chaleurs; mais il y a lieu d'espérer que cet inconvénient cessera par les efforts patriotiques et sages de l'archevêque actuel, *Monsignor Joseph Capece Latro,* qui a renoncé au chemin qui conduit à la pourpre et autres objets de l'ambition ecclésiastique, pour consacrer sa vie entiere et ses talents au bonheur de ses ouailles et à l'amélioration de son pays natal.

Je logeai dans le couvent des célestins, iolie maison bâtie sur les ruines d'un temple. Le prieur me reçut avec beaucoup de politesse, et me fit servir, à souper, la plus grande variété de coquillages que j'aie jamais vue. Il n'y en avoit pas moins que de quinze sortes, toutes excellentes, sur-tout une petite espece de moules dont la coquille est couverte d'un poil velouté, et qui a, intérieurement comme extérieurement, la plus belle couleur violette. Je goûtai de toutes et je mangeai abondamment de plusieurs, sans en éprouver la plus légere incommodité.

SECTION XXX.

A peine étoit-il jour que mon impatience me fit sortir de la ville par la porte de *Lecce*, pour aller examiner les ruines de l'ancienne Tarente, ville dont la description m'avoit si souvent en-

chanté dans mes lectures, et que sa gloire et ses malheurs rendent vraiment intéressante. Pour ne rien oublier je dirigeai mes pas le long du rivage de *Mare grande* qui s'étendoit insensiblement au sud, vers le cap *San Vito*. Les foibles débris d'un amphithéâtre n'arrêterent pas long-temps mes pas, attendu qu'il est prouvé, par l'*opus reticulatum*, que c'étoit un ouvrage des Romains; et dans ce moment-là mon enthousiasme me portoit à chercher des monuments érigés par les Tarentins, lorsqu'ils formoient une république grecque, et non ceux qu'ils avoient construits par une complaisance servile pour le goût sanguinaire de leurs vainqueurs. Je parcourus inutilement les champs et les jardins, en examinant avec l'attention la plus scrupuleuse chaque pierre qui pouvoit avoir l'apparence de l'antiquité; mais, à mon grand étonnement, je n'en pus découvrir la plus légere trace. A peine reste-t-il le moindre vestige pour attester l'existence de cette ville, et jamais rien n'a été plus complètement effacé de dessus la terre que ne l'est Tarente. Ses pompeuses annales ont besoin d'être aussi authentiquement attestées qu'elles sont par les historiens qui avoient été témoins oculaires de son existence, pour qu'on puisse croire qu'une ville, jadis rivale de Rome, avoit élevé ces superbes tours et déployé

de nombreuses armées sur ces montagnes solitaires. Environ à deux milles et demi de la porte, je découvris des vestiges d'aqueduc, et j'eus lieu de croire que j'avois rencontré le point où les murailles de la ville, formant un angle, traversoient l'isthme, en se dirigeant au nord-ouest, pour aller joindre *Mare piccolo*, en entourant un terrein de la forme d'un triangle équilatéral. Mais comme je ne trouvai pas même de ruines qui pussent me guider dans ma recherche, il me fut impossible d'en déterminer l'étendue avec quelque certitude. Le peu que les anciens historiens nous ont laissé là-dessus, est trop vague pour nous donner des notions précises sur la topographie du lieu. Je revins à la ville en suivant les bords de *Mare piccolo*, promenade agréable, qui jouit de la plus belle vue. Près du couvent d'*Alcanterine*, est un monticule entièrement composé de ces coquillages dont les anciens se servoient pour la composition de la teinture de pourpre si renommée, et non loin de là se trouvent les ruines de quelques réservoirs et conduits appartenant à ces manufactures. Mes lecteurs seront peut-être bien aises de trouver ici une description des testacées qui fournissoient cette précieuse matiere, et des procédés qui étoient en usage pour l'extraire et la préparer, telle qu'elle nous est donnée

par les auteurs classiques et dans les dissertations des naturalistes modernes.

Deux especes de coquillages produisoient la pourpre, savoir le *Murex* (59) et le *Purpurin*, tous deux de l'espece des testacées que Linneus appelle la troisieme espece de la sixieme classe. On tiroit de la premiere une couleur de bleu foncé, et de la seconde une teinte plus éclatante tirant sur l'écarlate. Le corps des animaux enfermés dans ces coquilles est composé de trois parties. La plus basse, qui contient les entrailles, reste attachée en forme de vis au fond de la coquille et est destinée aux fonctions de la digestion. Cette partie est charnue et teinte de la couleur de ce dont l'animal se nourrit. La partie du milieu est d'une substance calleuse et remplie d'une liqueur qui, si l'on perce la vessie qui la contient, teindroit l'animal et son habitation toute entiere; la troisieme, qui est la supérieure, est composée des membres dont l'animal se sert pour prendre sa nourriture et perpétuer son espece. Les murex s'attachent ordinairement aux rochers: les purpurins sont des poissons voraces, et par conséquent errants. La meilleure saison pour pêcher ces coquillages étoit l'automne et l'hiver. Pour se procurer la liqueur, on cassoit la coquille d'un seul coup, et on détachoit la vessie avec le

plus grand soin, au moyen d'un crochet. Lorsque ces coquilles se trouvoient être de la petite espece, on les jettoit par tas dans un moulin où on les écrasoit. On déposoit ensuite leurs corps dans une urne, où, pour les nettoyer et les conserver, on les couvroit de sel, dans la proportion de 20 onces par quintal. On les faisoit ainsi dessécher pendant trois jours, après quoi on faisoit couler le mucilage dans un chauderon de plomb, afin que les couleurs pussent acquérir plus de vivacité et d'éclat par la chaleur, ainsi que font tous les acides marins par leur mélange avec ce métal. Pour empêcher la chaudiere de fondre, on mêloit 18 livres d'eau avec 150 livres de pourpre, et la chaleur arrivoit horizontalement à la chaudiere par le moyen d'un tuyau qui communiquoit à une fournaise. Par ce procédé les chairs se consumoient et la liqueur restoit dans sa pureté après avoir reposé environ dix jours.

On essayoit la teinture en y trempant des flocons de laine, jusqu'à ce qu'ils s'imbibassent d'une couleur *bleu foncé*. Comme celle du murex ne pouvoit se soutenir toute seule, les teinturiers y mêloient toujours une certaine quantité de la liqueur purpurine : on trempoit la laine pendant 5 heures, après quoi on la secouoit, puis on la séchoit et on la cardoit; on la trempoit de

nouveau, à différentes reprises, jusqu'à ce qu'elle fût saturée de la teinture. La proportion nécessaire pour teindre 50 livres de laine, de la plus belle couleur d'améthyste foncée, étoit de 20 liv. de murex et de 110 de purpurine. Pour produire la pourpre de Tyr, qui ressembloit par la couleur au sang congelé, il falloit premièrement tremper la laine dans la liqueur purpurine sans mélange et sans être cuite; on la déposoit ensuite dans la teinture du murex, où on la laissoit. Par le mélange de ces deux teintures, on se procuroit des nuances différentes, suivant les modes: c'étoit le violet jusqu'au regne d'Auguste; mais alors l'écarlate de Tarente prit sa place, et elle fut remplacée à son tour par le *diabasa tyria*, la plus chere, de beaucoup, de toutes les teintures. Nous lisons dans certains auteurs, qu'on teignoit les toisons sur le corps des brebis; mais nous n'avons aucuns renseignements des procédés ni des avantages de cette méthode.

Les Grecs, qui n'ont jamais été en peine de trouver une fable ingénieuse pour excuser leur ignorance sur les causes et l'origine des choses, n'ont pas manqué d'attribuer au chien d'Hercule la découverte de la pourpre; ils disoient que ce chien, en courant sur la plage, rencontra un de ces testacées qu'il écrasa avec ses dents.

A l'instant une teinte, impossible à effacer, couvrit sa gueule; et cet événement fit naître la premiere idée de teindre les étoffes de cette couleur. Il n'y a pas de doute que cette teinture n'ait été en usage dès la plus haute antiquité; Moïse et Homere font mention de couleurs composées, et la femme d'Alcinoüs est représentée filant de la laine teinte en pourpre.

Au-dessous des ruines de ces réservoirs, la plage est couverte de fragments de vases étrusques, semblables, quant aux couleurs et aux formes, à ceux qu'on voit dans les cabinets des amateurs; et auprès, on trouve aussi, sur la plage, des débris de la même espece, mais unis et d'une couleur rouge. Près de la ville est l'argenterie : c'est un banc auquel on a donné ce nom, pour avoir été, selon la tradition, le lieu où les orfevres avoient leurs boutiques. Il mérite encore d'être nommé ainsi, vu la quantité d'anneaux, de chaînes et d'autres ornements qu'on y trouve en faisant des fouilles (60).

SECTION XXXI.

Je consacrai l'après-midi à faire une promenade sur l'eau, ayant pris avec moi un pêcheur des plus âgés et des plus intelligents de la ville, pour me montrer les lieux où les poissons déposent leurs œufs, quelle est la maniere de pêcher,

et pour m'apprendre quels sont les temps de l'année les plus convenables pour cette pêche. Nous nous mîmes dans une chaloupe, et remontâmes le long de la plage du sud du *Mare piccolo :* je me proposois d'en mesurer toute la circonférence que Strabon a déterminée être de douze stades, environ douze milles anglois et un demi. Selon mon calcul, le circuit de la partie occidentale ne fait pas plus de la moitié de la partie orientale, et les deux ensemble sont, à vue de pays, d'environ 16 milles. On peut rendre raison de cette augmentation d'étendue, en supposant qu'elle a été causée par la destruction des murailles de l'ancienne ville et des rivages, ce qui aura fait étendre les eaux. La marée est très sensible, plus encore dans les nouvelles lunes, mais sur-tout aux équinoxes et aux solstices; mais elle est toujours très peu de chose, en comparaison de celle de l'océan : cependant elle sert à renouveller les eaux de cette petite baie, et à y faire entrer des bancs de poissons, qui s'engraissent et se multiplient dans ces eaux tranquilles. Lorsque le siroc souffle avec force, la mer y entre avec une grande violence, et la navigation devient dangereuse pour les petits bâtiments.

Le premier objet de ma curiosité fut les bancs de moules, qui font le principal objet des marchés.

Elles déposent leur frai dans la vase. Vers le 21 du mois de mars, les petites moules commencent à paroître, et s'attachent à de grandes perches que les pêcheurs enfoncent dans l'eau, sous les murs de la ville et dans le fossé du château; c'est là qu'elles prosperent et prennent leur croissance dans l'eau tranquille, tandis que les immondices des ruisseaux des rues leur portent une nourriture abondante. Au mois d'août elles sont grandes comme des amandes; on les tire de l'eau avec les perches dont j'ai parlé, puis on les transporte de l'autre côté de la baie, et on les dépose dans des ruisseaux d'eau fraîche, d'où on les retire de nouveau au mois d'octobre suivant. Au printemps on les porte au marché, quoiqu'elles ne soient pas arrivées à leur pleine croissance: cet empressement provient de l'avidité des officiers de la douane, qui perçoivent un droit de quatre carlins par quintal pour les jeunes comme pour les vieilles.

Lorsque, par les pluies, les petits ruisseaux qui se déchargent dans la baie viennent à se gonfler, et que leurs eaux se troublent, on remarque que ces poissons deviennent malades, mal-sains et putrides. La cause de cette maladie vient des débris de certains animaux et de végétaux en putréfaction, et des particules huileuses, bitumi-

neuses et sulfureuses, que les pluies détachent de la terre : ces particules blessent les fibres encore délicates de ces animaux, qui les étendent, croyant prendre une nourriture saine : ces blessures s'enflamment et finissent par envenimer tout le corps. On a observé ici, par une longue expérience, que tous les testacées en général sont plus gros et meilleurs dans les nouvelles et pleines lunes que dans leurs quartiers. La raison en est, dit-on, que les marées et les courants sont plus forts à ces époques, et qu'ils entraînent de plus grandes quantités de poissons écrasés, d'insectes, de fruits, et d'autres aliments. L'on m'a assuré que rien ne gâtoit aussi vîte le poisson que de l'exposer aux rayons de la lune; aussi tous les pêcheurs couvrent, la nuit, le poisson à mesure qu'ils le prennent : lorsqu'ils en rencontrent de mort, soit sur la plage, soit au marché, ils distinguent aisément à sa couleur et à sa mollesse s'il a été frappé de la lune; et n'en mangent point, le croyant mal-sain. N'ayant pas eu le temps de vérifier cette assertion, je la donne comme probable, car je sais que les Italiens attribuent volontiers à l'influence malfaisante de la lune plusieurs étranges effets que les philosophes des autres nations n'attribuent pas à la même cause. Un Italien ne se couchera jamais nulle part où la lumiere de a lune peut parvenir jusqu'à lui.

La moule veloutée est premièrement tirée de la grande mer, et ensuite répandue sur des monceaux de pierres que les pêcheurs ont rassemblées près des petits caps de *Mare piccolo.* Sur la côte de l'est, sont les lits d'huîtres, dont on ne trouve nulle part de plus exquises. L'hiver on en envoie par terre de grands paniers jusqu'à Naples. La loi a déterminé la saison de cette pêche depuis le 25 novembre jusqu'au dimanche de Pâques.

C'étoit Brindes qui fournissoit presque toutes les huîtres aux anciens Romains: c'étoit de ce port qu'on en transportoit le frai pour le déposer dans les réservoirs du lac Lucrin. Les anciens ne citent nulle part les coquillages de Tarente pour leur bonne qualité, excepté les coquilles de saint Jacques; ce qui me feroit croire que le frai des huîtres n'y a été apporté que depuis quelques siecles; elles s'y sont mieux conservées que dans leur lieu natal, où les bancs qui bouchent aujourd'hui le port ont ruiné toutes les pêcheries.

On voit quelquefois, mais très rarement, le *nautilus papyracée* exercer le méchanisme merveilleux de sa voile et de ses rames dans les eaux tranquilles de *Mare grande;* et les pêcheurs surprennent quelquefois des *trompettes* d'une grandeur prodigieuse endormies sur la surface des eaux dans les jours très chauds. On trouve de

très belles branches de corail sur la côte à l'est de la ville : on cache avec soin l'endroit où on les pêche. Les Tarentins mettent des marques à terre, au moyen desquelles ils se dirigent et parviennent à s'établir précisément au milieu d'un lit de corail, tandis que des étrangers, privés de ce secours, passeroient toute la journée sans pouvoir se flatter d'en pêcher une seule branche. Il y a quelques années qu'il y en avoit une si grande abondance sur ces côtes, qu'on a vu une fois l'équipage d'un bateau en prendre en un jour pour 500 ducats. On peut s'en procurer encore de très gros morceaux pour le prix d'environ 5 ducats par *rotolo*, ce qui fait environ 13 onces.

Sous le cap *Vito*, jadis fameux par son abbaye de moines de saint Basile, et presque sur toute la côte de *Mare grande*, les rochers sont farcis de *pinna marina* : ce coquillage bivalve, de la classe des moules, a souvent plus de deux pieds de long : il s'accroche aux rochers par le moyen de ses gonds, et présente une grande houppe de fils de soie qui jouent et s'étendent sur l'eau pour attirer les petits poissons. Parmi ces filaments on rencontre presque toujours, outre plusieurs autres insectes, une petite coquille que les anciens appelloient *cancer pinnotheres*, et que les Tarentins modernes nomment *caurella*. On croyoit

que ce crustacée étoit engendré avec le *pinna*, et que la nature l'avoit destiné à l'avertir de l'approche de sa proie ou de ses ennemis, et qu'à la moindre alerte ce gardien s'enfonçoit dans la coquille qui se refermoit aussitôt : mais des observateurs plus exacts ont découvert depuis que ce pauvre animal n'est lui-même qu'une proie, et nullement une sentinelle pour la moule, qui très souvent devient à son tour la victime des ruses du polype *octopedia*. Dans le temps très calme on voit ce pirate avide s'approcher doucement des moules entr'ouvertes tenant dans ses pattes une petite pierre qu'il darde avec tant d'adresse dans l'ouverture, qu'il devient impossible au *pinna* de se refermer ou de couper les griffes de son ennemi qui le dévore alors à loisir. On détache le *pinna* des rochers par le moyen d'un croc, après quoi on le brise pour en retirer la houppe de soie qu'on appelle *lana penna* et qui se vend, sans être préparée, environ 15 carlins la livre, à des femmes qui la savonnent ensuite dans de l'eau fraîche. Lorsqu'elle a été parfaitement nettoyée de toutes ses ordures, elles la font sécher à l'ombre, la peignent avec soin, en séparent la racine et puis la cardent ; cette opération réduit à environ trois onces d'un beau fil une livre de ces gros filaments : on l'emploie à

faire des bas, des gants, des bonnets et des vestes, en y mêlant ordinairement un peu de soie pour la fortifier. Cette étoffe est d'un très beau brun jaunâtre qui imite la couleur d'or bruni qu'on voit sur le dos de quelques scarabées. On m'a dit que la *lana penna* devoit son éclat à l'usage où l'on est de la tremper dans le jus de citron (61).

SECTION XXXII.

Les mers de Tarente sont aussi abondamment fournies de poissons que de coquillages. Leur quantité et leur diversité est très considérable; cependant ceux que l'on prend dans *Mare piccolo* sont les plus chers étant estimés beaucoup meilleurs et plus délicats que les autres. Comme ceci est contraire à ce que l'on voit dans d'autres pays, on ne peut que l'attribuer à quelque qualité particuliere de l'eau ou du fond; car en général les poissons des eaux tranquilles, comme ceux que l'on prend sur le bord de la côte, sont très inférieurs en qualité à ceux que l'on pêche plus au large, et dans les endroits où il y a de forts courants, parceque le mouvement continuel semble contribuer à les rendre plus sains et plus fermes. Les habitants de Tarente comptent, pour leur subsistance, sur le produit de leur pêche:

ils paient de très grands droits à la couronne et des rentes à des particuliers pour en avoir le droit.

Le roi retire annuellement 3735 ducats pour la rente, outre 5430 ducats pour le privilege exclusif. Ils paient à des monasteres et à d'autres individus pour les lits de coquillages 6168 ducats par an; et outre tout cela, toute espece de poisson qu'on exporte de la ville est sujette à un droit qui s'afferme 5615 ducats par an. Un vieux registre, appellé *il libro rosso*, conservé avec beaucoup de soin et de vénération à la douane, indique les saisons les plus convenables pour la pêche des différentes especes de poisson, la maniere de les multiplier, les filets dont il est permis de se servir, et les droits qui sont dus. Les directeurs de la douane sont très vigilants et très exacts dans l'observation de ces réglements; ils ont soin de faire entretenir et nettoyer les endroits où l'on dépose le frai, et de faire arracher les herbes à l'embouchure des rivieres qui portent leurs eaux dans *Mare grande*. Ils afferment ces ruisseaux des barons, pour assurer le monopole et empêcher qu'on ne puisse troubler le poisson que dans les saisons convenables.

Pour revenir à ma tournée, que le poisson m'a fait perdre de vue, nous passâmes sous les rivages de *Piano*, où les anciens conservoient leurs

vins dans des grottes appellées *diulos*. L'entrée de ces excavations est actuellement presque entièrement bouchée par les immondices. Quelques personnes y ont pénétré depuis peu, et en ont trouvé le plancher couvert de fragments d'amphores. Pendant la canicule, il sort la nuit, de ces cavernes, un vent aussi impétueux que perçant.

De *Piano* nous allâmes à l'embouchure du *Cervaro*, et de là au promontoire de *Penna*, qui divise *Mare piccolo* en deux baies d'inégales grandeurs. Comme on apperçoit sur l'eau quelque chose qui ressemble à des piles, plusieurs auteurs ont cru qu'il y avoit eu anciennement un pont qui alloit de ce cap à *Pizzane* dans la vieille ville: il est possible qu'on y ait mis une chaîne en travers pour plus de sûreté, ou qu'il y ait eu un passage pour la commodité des habitants. Mais il paroît évident, d'après Strabon, que le port a été anciennement fermé par un pont au lieu même où il en existe un aujourd'hui. Une chaîne que l'on auroit tirée de *Penna* n'en auroit fermé que la moitié, et tous les efforts des Romains n'auroient pu enfermer les galeres de Tarente, si la garnison de la citadelle avoit été maîtresse des ouvrages et des ponts levis qui étoient à l'entrée du port, et commandoient absolument le passage.

Près de Penna est le *Citrello:* c'est un espace d'environ trente-cinq pas de long sur huit de large, où l'on voit sourdre quatre jets considérables d'eau fraîche, et plusieurs plus petits; elle conserve sa qualité au milieu des eaux saumâtres de la mer. On voit des millions de poissons nager au milieu de ces fontaines, comme pour se rafraîchir et se nettoyer. Ces sources ne sont cependant qu'une continuation de celle qui produit le ruisseau de *Citrezze.*

De là nous passâmes sous le pont; les courants y sont très forts, et dans le mauvais temps très dangereux. A gauche, tout auprès des murailles, les vaisseaux mouillent avec assez de sûreté. Malgré le grand développement de *Mare grande,* la violence de la mer est rompue par les isles de saint Pélage et de saint André (*a*); par les rochers appellés *Pietre sizzose*, et enfin par les deux caps qui terminent le cercle: ces isles étoient connues des anciens sous le nom d'*Electrides* ou *Chœrades;* et si nous en jugeons par quelques ruines qu'on distingue encore près de la mer, elles doivent avoir été habitées: elles ne le sont plus maintenant que par des lapins qu'on y trouve en grande abondance. En 1594, *Cicala Bacha*

(*a*) On les nomme aussi isles de S. Pierre et de S. Paul.

mouilla pendant plusieurs jours près de saint Pélage, et répandit la terreur parmi les habitants de la côte; mais ayant eu avis qu'on faisoit marcher des troupes contre lui, il prit le parti d'appareiller et de s'en retourner en Turquie sans tenter la descente.

Le lendemain je fis une course dans le pays, afin de comparer par moi-même sa fertilité actuelle à celle que les anciens lui ont attribuée: j'eus lieu d'être persuadé que la nature y seroit encore la même si elle étoit provoquée par des bras aussi industrieux. La saison étoit trop peu avancée pour me mettre en état de juger la qualité de ses productions. Columelle, Pline et Macrobe, vantent beaucoup les poires de Tarente, ses figues, ses châtaignes, ses marrons et ses amandes délicieuses. Aujourd'hui la meilleure espece de ses figues est celle appellée la *napolitaine*: c'est une petite figue noire qu'on laisse sur l'arbre jusqu'au mois de janvier. Les fermiers ont grand soin de leurs oliviers; ils en engraissent et arrosent les racines, cultivent la terre à l'entour, et y sement du blé, mais jamais de l'avoine. On coupe les gerbes très près de terre, et on balaie ensuite pour faire place aux fruits; mais on ne brûle jamais le chaume, de peur d'endommager les arbres. Jamais non plus on ne secoue les branches, mais on cueille les olives.

Les vignes, qui sont très près de terre, sont les plus fortes et les plus vigoureuses que j'aie jamais vues: on met le vin dans des peaux, comme dans les temps du paganisme, où c'étoit une cérémonie religieuse, aussi bien qu'un amusement de sauter par-dessus. Je n'ai point goûté de vin à Tarente qui m'ait plu, ni qui m'ait paru avoir quelque mérite. L'*amicus Aulon* d'Horace, que les critiques ont transporté à chaque monticule que l'on trouve à dix milles de Tarente, et même jusqu'à *Castel vetere*, dans la Calabre, paroît avoir été placé à 6 milles à l'est de la ville moderne, à un endroit de la côte (*a*), où un petit vallon bien arrosé, rempli d'orangers et d'autres arbres fruitiers, est bien abrité des vents par un amphithéâtre de petites éminences qui semblent parfaitement propres à faire prospérer la vigne.

Les terres labourables sont bien cultivées et produisent du froment, de l'avoine, de l'orge, et du coton en grande abondance et d'une excellente qualité. La manufacture de coton occupe

(*a*) C'est près de cet endroit, sur une petite colline, qu'étoit le temple d'Hercule que Fabius Maximus dépouilla de ses richesses, et dont il fit transporter à Rome toutes les plus belles statues qui l'ornoient, entr'autres le célebre Hercule, connu, depuis qu'il a été retrouvé, sous le nom d'Hercule Farnese. (Note du traducteur.)

ceux des pauvres de Tarente qui ne sont pas en état de s'adonner au métier de pêcheur. Le prix du journalier dans les champs est d'un carlin par jour. La méthode ordinaire est de partager la récolte entre le propriétaire et son fermier; mais la quantité de terres incultes est prodigieuse, et quelque peine que l'on se donne pour la culture, personne ici n'a la plus légere idée d'améliorer les pâturages ni les prairies. On n'y seme jamais d'herbes, et on n'arrache jamais les mauvaises ni les ronces.

Le miel que j'ai goûté étoit si parfait, que je peux bien affirmer que les abeilles de Tarente n'ont point dégénéré, et qu'Horace pourroit encore en comparer la qualité à celle du miel d'Hymette (*a*).

SECTION XXXIII.

Une situation douée d'un climat aussi délicieux, et qui offroit un des plus beaux ports du monde, doit avoir attiré de bonne heure l'attention des navigateurs orientaux qui, comme *Colomb*, *Drake* et *Cook*, allerent à la recherche de pays inconnus. Sans doute quelques uns d'eux tenterent de pénétrer dans le golfe adriatique, dans l'es-

(*a*) Ubi non Hymetto mella decedunt.

pérance d'y rencontrer des sources de richesses qui n'avoient pas encore été employées, et des établissements commodes pour des colonies que l'excès de la population obligeoit à faire sortir. Considérons *Taras* comme un autre *Cortez;* mais au lieu de le faire chef d'une troupe d'assassins superstitieux, supposons-le plutôt à la tête d'une bande d'hommes civilisés et pleins d'humanité qui desiroient se procurer un établissement avantageux dans un pays étranger, mais qui ne vouloient point en poser les fondements par le meurtre de ses premiers habitants : la sagesse et la modération de ces aventuriers s'attirent l'amitié des sauvages, habitants naturels du pays ; le sentiment d'un intérêt mutuel réunit bientôt les deux peuples. Dans la suite le chef de ces étrangers passe pour être de la race des dieux, et ses compagnons connoissent trop bien l'avantage de cette utile erreur pour ne pas chercher à l'accréditer. Tous les chefs d'expéditions maritimes, et même tous ceux des peuples qui habitoient près de la mer, étoient appellés (dans le langage figuré de ces siecles dont les expressions les plus simples sont des énigmes pour nous) enfants de l'Océan, de Neptune, ou de quelque autre divinité maritime. Les vaisseaux de la grande espece recevoient le nom de quelque monstre de la mer, ou

de quelque terrible animal terrestre. Le taureau d'Europe étoit un vaisseau du premier rang: le belier de Phryxus en étoit un du second; et il y a lieu de croire que la colombe envoyée par Jason pour examiner le passage des Dardanelles, étoit un bâtiment léger propre à la découverte. Le dauphin qu'on trouve sur les médailles de Tarente, portant un homme nu assis sur son dos, avoit peut-être été frappé en mémoire de *Taras* et de son vaisseau. Il n'est pas vraisemblable qu'on ait voulu représenter Arion par la figure qui porte une lyre dans ses mains: il avoit été, à la vérité, jetté à la mer en allant de Tarente à Lesbos, et fut ramassé par un dauphin ou par un vaisseau qui portoit ce nom; mais on ne peut guere supposer que les Tarentins eussent voulu perpétuer le souvenir d'un événement qui leur faisoit si peu d'honneur. Environ un siecle avant le siege de Troie, une colonie de Crétois fonda la ville d'Oria, et, après une longue contestation, força les Tarentins de les recevoir pour leurs concitoyens.

Dans la XXV[e] olympiade, Phalante amena avec lui, de Laconie, une troupe si considérable, qu'on peut regarder son arrivée comme une seconde fondation (62). Ce chef fut marqué, dès sa naissance, du sceau de la réprobation: ainsi

que ses compagnons, il étoit le fruit impur des femmes de Sparte, dont les maris, en allant faire la guerre aux Messéniens, avoient fait vœu de ne retourner chez eux qu'après avoir soumis leurs ennemis : mais la guerre ayant été plus longue qu'ils ne le croyoient, ils craignirent que la race des guerriers ne s'éteignît avec eux. Pour remplir le vœu qu'ils avoient fait, et prévenir la ruine de la république, ils renvoyerent tous ceux qui avoient joint l'armée depuis la premiere campagne, pour vivre avec leurs femmes. Les fruits de ces unions passageres furent appellés *parthenii*, et lorsqu'ils furent devenus grands, on les envoya chercher fortune dans des climats éloignés. Ayant été reçus à Tarente, ils prirent bientôt de l'ascendant sur les naturels du pays, réformerent le gouvernement sur le plan de celui de Lacédémone, en étendirent les fortifications, et en firent, en un mot, une seconde Sparte; plusieurs lieux même de la ville changerent de nom, et entre autres le Galesus fut nommé Eurotas.

La plupart des nobles ayant péri dans une guerre contre les Japygiens, la démocratie fut introduite vers la XVII[e] olympiade; la doctrine de Pythagore s'établit à Tarente, et contribua merveilleusement à polir les mœurs, à étendre les idées et à former le jugement de ce peuple na-

turellement porté au commerce des arts et des sciences. La prospérité du commerce fut un des premiers objets des soins de ses législateurs. Les Tarentins savoient bien que les Égyptiens, les Phéniciens et les Grecs n'étoient pas moins redevables au commerce qu'aux armes, du haut degré de gloire et de puissance où ils étoient parvenus; en conséquence on mit tout en œuvre pour exciter l'émulation parmi les citoyens, pour former une force maritime, pour attirer les étrangers, et pour faire en un mot de leur ville le centre du commerce de l'univers. Son heureuse situation seconda leurs efforts; elle étoit également commode pour celui de l'Illyrie, l'Italie, la Grece, l'Asie et l'Afrique. Il faut se rappeller que les navigateurs anciens considéroient la Méditerranée comme ceux de nos jours considerent l'Océan; l'Espagne, comme nous le Pérou; Tyr et quelques autres états sur les côtes, comme nous considérons l'Angleterre et la Hollande, c'est-à-dire comme de grandes puissances maritimes; tandis que l'Égypte et la Perse étoient pour eux ce que sont pour nous les grands états du continent. Dans cette vaste étendue de côte, depuis Reggio jusques à Siponte, Tarente étoit le seul port qui pût offrir un asyle dans les tempêtes, car on ne croit pas que celui de Brindes existât alors, et

Crotone n'étoit qu'une rade où les vaisseaux n'étoient pas en sûreté pendant l'hiver. Chaque département du gouvernement de Tarente étoit calculé pour l'avantage du commerce, et ses cérémonies religieuses et ses fêtes étoient instituées pour encourager l'échange mutuel et attirer les étrangers. Mais lorsque dans la suite les abus se glisserent dans le gouvernement de l'état, et que des plaisirs frivoles et tumultueux succéderent aux vues d'une sage politique, on remarqua que son calendrier contenoit plus de fêtes qu'il n'y avoit de jours dans l'année.

On pourroit en dire autant de Rome moderne, où chaque jour offre la fête d'un patron, l'anniversaire de la consécration d'une église ou du transport d'une relique, ou de toutes ces choses à la fois, outre les processions et autres solemnités. La différence de principes entre les deux religions fait que ces fêtes modernes n'entraînent pas la même gaieté ni les mêmes excès que chez les païens.

La puissance de Tarente s'accrut avec ses richesses, et devint supérieure à celle de toutes les autres colonies de la grande Grece; son armée de terre se montoit à 32 mille hommes de pied et trois mille chevaux (*a*), elle l'entretenoit en

(*a*) L'homme à cheval qu'on trouve communément

tout temps : le nombre des citoyens se montoit à 300 mille (*a*) ; treize villes considérables reconnoissoient ses loix, et ses flottes dominoient sur toutes les mers. La plus brillante époque de son histoire fut sous le gouvernement d'Archytas, dont la science profonde dans la philosophie et dans la méchanique n'empêchoit pas les talents en politique : ses vertus avoient acquis toute la perfection où la loi naturelle peut conduire les hommes. Il passe pour avoir été l'inventeur de plusieurs instruments utiles, et pour avoir perfectionné ceux déja connus : il mena souvent les Tarentins au combat, et en revint toujours triomphant. Pour cimenter de plus en plus l'union des colonies grecques, il institua des assemblées nationales à Héraclée, ville dépendante de Tarente, où tout ce qui avoit rapport à l'intérêt général devoit se discuter et se décider. Il paroît qu'il fut assassiné dans quelque émeute, et que son corps fut jetté dans la mer. Avec lui finit la véritable prospérité de sa patrie. Vers la centieme olym-

---

sur les médailles de cette république a peut-être rapport à la grande adresse des Tarentins dans l'art de domter les chevaux : chaque cavalier chez eux menoit deux chevaux au combat, et quand l'un étoit tué ou épuisé de fatigue, il sautoit aussitôt sur l'autre. (Note de l'auteur.)

(*a*) La ville moderne ne contient que 18000 ames.

piade, le luxe et la débauche avoient acquis assez d'empire pour corrompre et pervertir tous les principes du gouvernement et de la morale, pour énerver les corps et le courage des citoyens, ce qui exposa la république foible et sans défense aux insultes des barbares dont elle étoit entourée. Les beaux arts n'en continuerent pas moins de fleurir; le luxe et la mollesse semblent favoriser leur accroissement, comme un sol riche et abondant favorise celui d'une belle plante. Quoique leurs grossiers conquérants nous aient privés de leurs beaux ouvrages de sculpture, d'architecture et de peinture, on peut se former une idée de leur perfection par la beauté de leurs médailles qui nous restent. Le grand nombre de savants nés à Tarente, ou élevés dans ses écoles, est une preuve suffisante du prix qu'on y attachoit aux sciences et aux belles lettres. Aristoxene est, je pense, le seul auteur des ouvrages de qui il nous soit resté quelques fragments : il avoit écrit en philosophe sur la musique, qu'il semble avoir aimée jusqu'à l'enthousiasme, car il parle de l'harmonie comme étant de l'essence de notre ame.

SECTION XXXIV.

Ce fut environ 300 ans avant Jésus-Christ que les Tarentins, persuadés de la mollesse et du peu

de talents de leurs concitoyens, prirent à leur solde, pour la premiere fois, des généraux étrangers et des troupes mercénaires. A cette époque s'étant trouvés très pressés par les Lucaniens, ils appellerent à leur secours Alexandre, roi d'Épire, qui les sauva, aux dépens de sa vie, des mains de ces barbares. Cinquante-sept ans après sa mort, Pyrrhus, aussi roi d'Épire, vint les défendre contre les Romains. Ce peuple ambitieux avoit déja renversé presque toutes les barrieres qui défendoient cette nation efféminée, et n'attendoit plus qu'un prétexte plausible pour lui faire une guerre qui ne pouvoit qu'ajouter ses riches dépouilles à leurs autres usurpations. Rome ne s'étoit jamais montrée très délicate dans le choix de ses prétextes pour attaquer ses voisins; mais, dans le cas dont il s'agit, les Tarentins lui fournirent un sujet de guerre qui, si nous en croyons les témoignages plus que suspects des historiens latins, seroit regardé comme suffisant par les gens les plus difficiles. Une flotte romaine, qui apportoit des blés de la Pouille, fut attaquée par les Tarentins, à la vue de leur ville; leurs vaisseaux furent brisés et leurs équipages massacrés. Les ambassadeurs qu'ils envoyerent pour demander raison de cette insulte furent traités avec la derniere indignité, et on défia la colere des Ro-

mains : mais si l'on fait bien attention à ce qu'en disent Tite Live et Denys d'Halicarnasse, on trouvera de quoi justifier les Tarentins, je ne dis pas de leurs torts envers des personnes dont le caractere étoit réputé sacré, mais du moins de quoi prouver qu'ils n'avoient pas été les agresseurs.

Les Romains s'étoient engagés, quelques années auparavant, par un traité, à ne pas naviguer au nord du cap *Lacinium*, et à ne prendre aucune part au commerce de la mer adriatique. Un consul romain avoit rejetté avec mépris la médiation des Tarentins envers les Samnites, et les émissaires de Rome avoient excité des révoltes parmi des sujets de Tarente. De quelque côté que fût la justice, il n'est que trop évident que la balance du pouvoir étoit du côté de Rome ; ainsi la seule ressource de ses adversaires étoit de chercher des protecteurs par-tout où ils pourroient en trouver pour de l'argent, puisque la pusillanimité de ses citoyens étoit telle qu'il ne leur vint pas même en idée de se défendre eux-mêmes. Pyrrhus, le plus grand général parmi les Grecs de son siecle, fut celui auquel ils s'adresserent.

Attiré par des vues d'avarice et d'ambition, il aborda en Italie, et battit deux fois les Romains ; mais jugeant que la guerre deviendroit pour lui

un fardeau trop pesant, et que son gouvernement déplairoit au peuple qu'il étoit venu défendre, il saisit un prétexte frivole pour passer en Sicile, qu'il abandonna ensuite pour de pareilles raisons : il revint à Tarente ; mais ayant été battu, près de Benevent, par Curius Dentatus, il s'embarqua furtivement pour la Grece, et laissa ses alliés à la merci du vainqueur. Les Tarentins, réveillés de leur léthargie par le désespoir et l'approche du danger, firent pendant quelque temps une défense obstinée ; ils engagerent même les Carthaginois à envoyer une flotte à leur secours : mais forcés enfin de se rendre aux forces supérieures de Rome, ils en éprouverent le traitement le plus doux, furent mis au nombre de ses alliés, et conserverent le droit de se gouverner par leurs propres loix, en recevant une garnison romaine.

Il n'est plus parlé des Tarentins jusqu'au moment où Annibal pénétra dans leur pays et surprit leur ville par le moyen de Philemenès. Livius, gouverneur pour les Romains, resta maître de la citadelle et de l'entrée du port, au moyen de quoi la flotte des Tarentins se trouva bloquée et devint inutile. Mais le génie fertile du général africain ne fut pas arrêté par des difficultés de cette nature; il fit tirer les galeres sur la plage,

les mit sur des chariots et des brancards, et les fit transporter, par la ville, dans la baie extérieure, où il étonna l'ennemi par l'aspect d'une flotte formidable : cette flotte, aux ordres de Démocrate, battit le convoi romain près de Crotone.

Les antiquaires ne sont pas d'accord sur l'endroit où l'on fit passer les vaisseaux : Polybe semble indiquer le lieu où est actuellement le fossé, ou la tranchée faite par ordre de Ferdinand I[er], parcequ'il répond à l'espace compris entre la muraille et le rempart construit par Annibal pour empêcher les Romains de sortir de la citadelle pour attaquer la ville. Consalve de Cordoue fit précisément la même chose dans ce même lieu ; et Dragut, amiral turc, se servit d'un expédient semblable pour échapper à Doria qui commandoit les galeres de Gênes, et qui le bloquoit dans une baie de la Grece.

La foiblesse et les divisions du conseil de Carthage ayant obligé Annibal à évacuer l'Italie, ses alliés demeurerent à la merci d'une république quelquefois peu portée à la clémence : mais avant le départ de ce général, Fabius Maximus avoit repris Tarente par la trahison de la garnison, et y fit un butin immense. Depuis cette époque Tarente cessa d'être connue dans le monde comme une place importante, le cours de son commerce

fut insensiblement détourné, et son histoire aussi bien que ses citoyens tomberent dans l'oubli; position peut-être plus heureuse que celle dont ils avoient joui dans les époques les plus brillantes de leurs annales. Ils conserverent une grande douceur de mœurs, fruit des institutions grecques, d'un climat tempéré et d'un sol fertile qui ne demandoit que peu d'efforts pour fournir à tous les besoins, et où l'air même sembloit répandre sa mollesse sur le caractere et l'ame de ses habitants. Par les descriptions et les éloges d'Horace, nous pouvons juger de la haute opinion que les anciens avoient de sa température.

Les Romains y envoyerent une colonie; mais il paroît que cette ville redevint bientôt municipale, et se gouverna par ses propres loix, sous l'obligation de fournir aux Romains un certain nombre de vaisseaux. Tarente doit avoir joui d'une liberté très étendue, car elle fut regardée comme une ville grecque où les Romains exilés pouvoient résider comme dans un pays étranger, et ce privilege lui étoit commun avec Naples.

Au siecle d'Auguste elle conservoit encore les mœurs et la langue grecque; quoiqu'alors tout le reste de la grande Grece, à l'exception de Rhege et de Naples, eût perdu toutes les traces de son origine par le mélange et le commerce des au-

tres nations. Dans le quatrieme siecle de notre ere, Tarente subit le même sort, et la langue d'Homere cessa d'être la langue vulgaire : mais il y a lieu de croire qu'elle redevint la langue dominante dans les dixieme et onzieme siecles, lorsque la Pouille appartenoit aux empereurs d'Orient. Son extinction totale fut enfin la suite nécessaire de la conquête des Normands. La perte de son indépendance semble avoir causé de bonne heure une émigration des citoyens de Tarente. Le nombre en étoit tellement diminué du temps d'Auguste, que la majeure partie de l'ancienne enceinte étoit déserte, et presque tous les habitants rassemblés près du château : ce fut là qu'ils établirent leur force, qu'ils placerent la statue colossale de Jupiter, d'une grandeur qui ne le cédoit qu'à l'Apollon de Rhodes ; et c'est le seul monument qui nous reste de la splendeur de cette ancienne république.

Cette position près du château leur étoit très avantageuse pour les mettre à l'abri des courses des barbares, qui, dépourvus de forces maritimes, ne pouvoient les attaquer que du côté de la terre.

Après la mort de Constance II, en 668, Romuald, duc de Benevent, conquit cette province ; et le patricien grec qui, jusques-là, avoit rési-

dé à Tarente, transféra alors son tribunal à Reggio.

Lors du déclin du royaume des Lombards, les empereurs grecs se remirent en possession de ce pays, et le conserverent jusqu'à ce que Robert Guiscard les chassa pour toujours de l'Italie.

En 927, ou bien dans le siecle précédent, (car la chronologie de ces temps n'est pas aisée à débrouiller,) les Sarrasins ou les Hongrois détruisirent la ville de Tarente; mais sa situation la rendoit trop importante pour qu'elle ne fût pas bientôt rétablie. Ce fut probablement à cette derniere époque qu'on acheva d'abandonner l'ancien site. Nicéphore construisit le pont ainsi que la jettée, pour assurer l'entrée du port et donner plus d'espace pour bâtir en dedans des murs.

Le duc Robert le normand, après l'expulsion totale des Grecs, créa son fils Boémond prince de Tarente; mais ce prince étant mort sans enfants, la principauté fut donnée à Henri, fils du roi Roger, et ensuite à Guillaume, bâtard de ce roi. Guillaume I[er] la lui reprit, comme étant un apanage trop considérable pour une branche illégitime de la maison royale: depuis elle fit partie des biens de Mainfroy de Souabe, qui porta long-temps le titre de prince de Tarente. Charles II la donna à son fils Philippe, qui eut le titre d'empereur de Constantinople, et dont la fille,

son unique héritiere, la porta dans la maison de Baux : cette maison s'éteignit bientôt, et Raimond Orsini, fils cadet du comte de Nola, l'obtint. Il dut sa fortune à son courage entreprenant: ayant profité des circonstances, il s'arrogea un empire absolu sur presque toute la côte de la Pouille. A sa mort son fils fut dépouillé de toutes ses possessions par le roi Ladislas, lequel, ayant épousé la veuve de Raimond, se rendit enfin maître de Tarente, qui étoit la seule place qui restoit encore fidele aux intérêts du jeune prince. La reine Jeanne II donna cette principauté au comte de la Marche, son mari; mais celui-ci ayant eu besoin d'argent lorsqu'il se sépara de sa femme, la vendit à Jean-Antoine *Orsino Balzo*, qui en étoit légitime propriétaire : ce prince étoit un baron très puissant, et joua un grand rôle dans les troubles qui accompagnerent le premier établissoment de la maison d'Aragon: il devint presque un souverain indépendant; mais étant mort sans enfants, Tarente revint à la couronne. Ferdinand I[er] en fit un apanage pour Frédéric, son second fils; mais après son expulsion elle cessa d'être fief. Elle n'offre plus aujourd'hui même l'ombre de cette fiere république qui osa se déclarer la rivale de Rome; et elle ne seroit pas même une résidence digne d'un grand sei-

gneur. Pauvre et languissante dans son commerce comme dans ses manufactures, elle se console par les privileges dont elle jouit, et par l'avantage qu'elle a de relever immédiatement du roi.

Ses habitants négligent la culture de leurs terres pour s'adonner totalement à la pêche : ce genre d'industrie est moins gêné, exige moins de travail, et offre plus de profit. Leurs terres sont cultivées et leurs blés coupés par des Calabrois : leurs pâturages sont couverts des troupeaux de l'Abruzze, tandis que les habitants de Tarente semblent imiter l'indolence et les mœurs douces de leurs aïeux, du moins autant que leur pauvreté peut le leur permettre : ils aiment encore passionnément les plaisirs, et c'est en cela seulement qu'ils montrent de l'ardeur : ils sont affables et d'un commerce aimable pour les étrangers : ils grasseyent en parlant, et leur prononciation est plus agréable que celle des peuples voisins. Les femmes y accouchent avec une grande facilité, et regardent comme un très léger inconvénient les dangers et les douleurs si terribles aux yeux des femmes des autres pays. Il n'y a pas d'exemple à Tarente d'une seule femme morte en couches.

VOYAGE DE TARENTE À REGGIO.

SECTION XXXV.

Le 6 de mai je louai un guide et continuai mon voyage vers la Calabre. A environ 4 milles de Tarente, nous passâmes une riviere que quelques géographes supposent être la *Taras*(a) : elle coule dans des marais et des joncs épais : elle est profonde et très fréquentée par les sangliers, qui, dans les chaleurs de l'été, y descendent en troupeaux pour se rafraîchir et se veautrer dans la boue : si on vient les troubler, ils passent la riviere à la nage, mais ils reviennent bientôt, à moins que ce ne soit dans un automne très humide; alors ils se retirent dans des bois plus secs sur les bords du *Bradano*. Nous voyageâmes toute la journée le long de la plage, entre la mer et une immense forêt de pins de la petite espece, entremêlés de genievres. A l'embouchure du *Lieto*, la mer remonte très avant dans les terres, et forme des marais salants qui exhalent pendant l'été des vapeurs infectes; mais au mois de mai ils n'offroient encore que de beaux points de vue dans ce vaste et sauvage tableau bordé d'eau et de bois. Tout le sol est sablonneux, ce qui prouve clairement qu'il a été nouvellement abandonné par la

(a) La Taras est à quelques milles plus loin de Tarente.

mer, soit parcequ'elle s'est retirée, soit par les atterrissements formés par les torrents qui se précipitent des montagnes. A la riviere de Bradano nous quittâmes la principauté d'Otrante et entrâmes dans la Basilicate : cette riviere formoit aussi jadis les limites de la Lucanie, et même de l'Italie, car, dans les temps très reculés, ce nom n'étoit donné qu'au pays situé au midi de cette riviere.

Après un voyage long, mais agréable, d'environ 24 milles, nous nous arrêtâmes à *Torre di Mare,* pauvre endroit situé près d'une tour en ruines, qui avoit été construite par les rois de la maison d'Anjou, pour servir de sauve-garde à la côte, mais qui s'en trouve aujourd'hui si éloignée qu'elle ne pourroit plus remplir cet objet. Les terres qui l'entourent sont marécageuses et malsaines. Après dîner nous passâmes en bac le *Casiento,* (l'ancien *Metapontus* ou *Casuentum*,) où Auguste et Marc Antoine eurent une entrevue qui avoit été ménagée par la médiation généreuse d'Octavie : ces deux triumvirs vinrent avec leurs armées sur les deux bords de la riviere. Antoine sauta dans un bateau, et s'en alla presque seul de l'autre côté, mais Auguste vint à sa rencontre dans un autre bateau à moitié chemin. Après les plus grands efforts des deux côtés pour se marquer une confiance réciproque, Antoine consen-

tit à céder et à se laisser accompagner à Tarente par Auguste. Ils devoient y convenir d'un plan pour régler l'empire (*a*).

Près de l'embouchure de cette riviere, quelques colonnes qui sortent de dessous des monceaux de sable marquent la situation de Métaponte : ces colonnes de marbre commun sont sur deux rangs séparés d'environ 80 pieds ; elles sont au nombre de quinze, dont dix sur un rang, et cinq sur l'autre ; elles ont cinq pieds de diametre, quinze de hauteur, et sont éloignées de dix pieds l'une de l'autre : une partie de l'architrave est tout ce qui reste de l'entablement. Ces colonnes sont d'ordre dorique, avec un large chapiteau, et sans autre base qu'une espece de plinthe qui tient au rang entier : elles ont vingt cannelures profondes qui sont maintenant très endommagées par le sel marin et par l'action de l'air.

Ce style d'architecture a quelque chose de solemnel et de majestueux, adapté à la dignité du culte des dieux, ou à la gravité d'une assemblée

(*a*) Alberti place cette entrevue sur le Bradano ; Joan. Juvenis sur la Taras. Mais comme Appien dit expressément que c'étoit sur la riviere de Métaponte, ce ne peut être une autre riviere que le CASUENTUM. (Note de l'auteur.)

de sénateurs. Si j'avois à tracer le plan d'une ville, je ferois usage de cet ordre pour les grandes églises, pour la halle et la bourse, et j'emploierois l'ordre corinthien pour embellir les palais et les théâtres. Je ne trouve pas que l'ordre dorique moderne ait un caractere aussi imposant, quoique beaucoup plus léger et plus chargé d'ornements.

Ce sont là les seuls vestiges de Métaponte, ville jadis parfaitement bien située pour atteindre à ce degré de prospérité qui semble avoir été constamment le but de ses citoyens (c'est-à-dire dans l'époque où sa gloire étoit respectable, parcequ'elle étoit innocente), bien peuplée, entourée de villes et de villages cultivés avec soin, fécondés et non désolés par les eaux qui étoient alors enfermées dans des canaux. Les riches moissons qui couvroient ses plaines étoient la base sur laquelle cette colonie de Pylos avoit fondé sa puissance et sa grandeur: l'honneur que ses habitants attachoient à l'état de cultivateur, ainsi que la fertilité de leur territoire, sont attestés par leurs médailles qui portent pour empreinte une tête de Cérès et un épi de blé; comme aussi par l'offrande magnifique qu'ils firent au temple d'Apollon à Delphes: ce présent consistoit dans une représentation de l'Été en or

massif; il étoit regardé comme une des plus riches offrandes faites à ce temple.

Pythagore passa les dernieres années de sa vie à Métaponte: après sa mort, la maison qu'il avoit habitée fut convertie en un temple consacré à Cérès. Les Métapontins y alloient avec la plus grande ferveur, bien convaincus de tous les avantages qu'ils avoient retirés de ses instructions.

Ce philosophe avoit un des plus sublimes caracteres de l'antiquité, et étoit du petit nombre des sages dont les vues ne s'étoient pas bornées à de simples objets, mais dont la science devint utile à toutes les nations qu'ils instruisirent, éclairerent et guiderent dans le chemin de la vertu et de la véritable gloire. On fait plusieurs contes ridicules sur ses opinions et sur sa doctrine, qui le feroient prendre pour un visionnaire et un imposteur; mais nous devons nous méfier des anecdotes sur les grands hommes des siecles reculés, lorsque nous les trouvons en contradiction avec l'esprit de leur conduite en général. Il est possible que Pythagore ait jugé nécessaire, pour captiver le respect et la confiance d'un peuple crédule et superstitieux, de répandre des contes aussi étranges que merveilleux, afin de les engager par là à écouter avec plus d'attention ses leçons, et de se conformer plus strictement à ses préceptes. Il fut

le législateur et le réformateur de la grande Grece; ce fut à lui et à ses disciples que les divers petits états qui composoient ce pays furent redevables d'une célébrité à laquelle ils ne pouvoient pas prétendre par leur étendue ni par leurs conquêtes. On est en droit de penser que leur ruine a été causée par le mépris de ses préceptes, ou peut-être encore par la grande prospérité, suite de ses institutions, qui éleva ces républiques à un degré de puissance si extraordinaire, qu'elles en furent éblouies et enfin corrompues.

Les Métapontins furent partisans zélés d'Annibal, qui établit son quartier général chez eux pendant plusieurs hivers. Après la retraite des Carthaginois, les Romains les punirent de cet attachement, par la perte de leur liberté. Strabon nous apprend que cette petite république de cultivateurs fut détruite par les Samnites : elle resta en ruines parcequ'elle ne présenta plus les charmes de la liberté ni les avantages du commerce à ceux qui auroient pu venir repeupler ses murs désolés; et le défaut de bras convertit bientôt ces plaines, jadis si heureuses, en un triste désert. On ne peut encore aujourd'hui rien voir de plus triste ni de plus propre à rabattre l'orgueil des hommes que cette vaste étendue de pays presque sans habitants. On y voit à peine la trace

d'une charrue, et on y rencontre à chaque pas des marais profonds et des eaux croupies; les brouillards mal-sains et les vapeurs infectes qu'elles exhalent lorsqu'elles sont pompées par l'action du soleil, portent les germes de la mort dans le sein des malheureux destinés à respirer cet air empoisonné: au lieu d'une riviere navigable et profonde, où des flottes entieres pouvoient mouiller en sûreté, le *Casiento* ne ressemble plus aujourd'hui qu'à un torrent vagabond bouché par des bancs de sable qui changent de place sans cesse, et repoussent les eaux sur la moitié de la plaine, où elles se corrompent.

J'allai coucher à une ferme à quelques milles à l'ouest, où mes amis de Tarente m'avoient assuré un logement commode (63).

SECTION XXXVI.

Le lendemain nous traversâmes, pendant 11 milles, une plaine qui n'étoit que des landes. Nous passâmes en bac l'*Agri*, (anciennement *Aciris*): c'étoit alors une riviere navigable, mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un torrent rapide. Nous nous arrêtâmes à *Policoro*, ferme considérable qui appartenoit aux jésuites, et est maintenant au roi. Je doute que cette terre rende à sa majesté sicilienne autant qu'à cette société ha-

bile : ces moines y avoient de superbes possessions bornées par la mer et les rivieres d'*Agri* et de *Sinno*, (l'ancien *Syris*). Les montagnes offroient toute sorte de terreins propres au blé, aux pâturages, aux bois, et des marais salants. Les bâtiments qu'ils avoient fait construire pour contenir les productions d'une aussi grande terre, pour loger d'aussi nombreux troupeaux et tous les gens nécessaires pour conduire un si grand établissement, étoient tous dispersés avec cette intelligence et cette solidité qui caractérisoient toutes les entreprises des jésuites. Peu d'années avant la suppression de leur ordre, leurs troupeaux consistoient en 5000 moutons, en 300 bœufs ou vaches, en 400 buffles, autant de chevres et 200 chevaux, sous la garde de 300 domestiques. A présent les choses sont bien changées et semblent pencher vers leur ruine, au lieu de faire des progrès. Les jésuites avoient coutume de se retirer, pendant les grandes chaleurs, à *Latronico*, habitation qu'ils avoient dans les montagnes.

A la lisiere du bois, près des bords de l'*Agri*, et à environ 3 milles de la mer, l'on voit quelques décombres qui désignent la situation d'Héraclée; et suivant les conjectures les plus vraisemblables, *Syris*, qui étoit le port de cette ville,

étoit situé près de l'embouchure du *Syris*. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une rade ouverte, où les vaisseaux peuvent se tenir, pour prendre leurs chargements de blé et d'autres marchandises, entr'autres la réglisse, qui croît en grande abondance dans ces marais.

En supposant même tous les changements que la révolution de tant de siecles peut avoir opérés sur cette plage déserte, je doute fort qu'il y ait jamais eu un bon port à cet endroit, ni même dans la riviere d'*Agri*, qui est beaucoup plus considérable, parceque sa forme et la direction de la côte ne le rendent pas vraisemblable. Ajoutez à cela que tous les auteurs anciens disent unanimement qu'il n'y avoit pas entre Reggio et Tarente une seule relâche sûre après l'équinoxe d'automne : ainsi il est plus que probable que des vaisseaux d'une certaine grandeur mouilloient rarement dans cet endroit.

Syris étoit une ville très ancienne fondée par les Troyens, et célebre par son college de prêtres très versés dans l'art cabalistique; elle devint une dépendance d'Héraclée, où ses principaux habitants furent obligés de se transporter. Héraclée étoit le lieu de rendez-vous où la ligue grecque s'assembloit pour discuter l'intérêt général, et terminer tous les différends. Sur ses mé-

dailles, dont j'achetai plusieurs des paysans, est un Hercule ouvrant la gueule du lion de Némée. Il y a apparence que Zeuxis, un des plus célebres peintres de l'antiquité, étoit né à Héraclée plutôt que dans les autres villes du même nom, presque tous ses chefs-d'œuvre se trouvant dans les villes de la grande Grece. Les bords du *Sinno* sont fameux dans l'histoire romaine par la victoire que Pyrrhus y remporta sur le consul Levinus, l'an 282 avant Jésus-Christ : ce fut la premiere rencontre que ce roi d'Épire eut avec les Romains; il remporta l'honneur de cette journée au prix de l'élite de son armée, ce qui lui fit sentir toutes les difficultés qu'il rencontreroit dans l'exécution de son projet. Il dut la victoire à son intrépidité personnelle, et à l'épouvante que la premiere vue de ses éléphants causa parmi les Romains.

Les montagnes voisines sont composées de couches calcaires remplies de coquillages pétrifiés : on y a déterré des squelettes de quadrupedes de la plus grande espece. A *Rocca Imperiale,* ou tout auprès, étoit la ville de *Lagaria,* colonie des Phocéens, connue dans l'antiquité par une espece de vin doux et liquoreux très estimé des médecins comme excellent cordial.

A *Monte Giordano,* nous entrâmes dans la Calabre citérieure : comme l'auberge n'y présen-

toit qu'un air de misere et de saleté, je poursuivis ma route jusqu'à *Roseto*, qui en est à 4 milles, où mon guide m'assura qu'un de ses amis se feroit un plaisir de me donner un bon gîte. Les montagnes y avancent très près de la mer, et sont assez bien cultivées : on y voit de grandes plantations de coton. Quoique *Roseto* ne soit qu'un pauvre endroit, j'y fus très bien reçu par un prêtre : ce bon vieillard me fit plusieurs questions sur Naples, sur l'Angleterre et sur l'Amérique ; et, pour me payer de ma complaisance à y répondre, il me fit un détail très sensé des mœurs et des usages de son pays, et m'apprit plusieurs particularités dont je n'avois aucune idée. J'appris de lui que la population diminue journellement, d'abord par plusieurs causes qui naissent du systême du gouvernement, dont il avouoit d'ailleurs qu'il étoit très mauvais juge ; et puis par d'autres, qu'il étoit en état de comprendre, et qui le frappoient journellement : il attribuoit, mais avec peu de fondement, à ce qu'il me semble, le progrès de la dépopulation à l'usage où sont les Calabrois de ne se marier jamais hors de la banlieue de leurs villes, ce qui, selon lui, devoit perpétuer chez eux leurs défauts naturels et leurs maladies, et, faute de croiser les races, devoit se terminer enfin par une stérilité absolue, et l'extinction entiere

des familles. Par ce moyen tous les paysans d'un village sont proches parents. La dot d'une fille dépend de la richesse et du nombre de ses parents, et consiste ordinairement dans une piece de vignoble, et quelquefois dans un seul arbre fruitier, parmi lesquels le mûrier tient la premiere place. La maniere ordinaire d'affermer les biens ecclésiastiques et ceux des barons par toute la Calabre, est de les prendre à bail pour deux ans, sous plusieurs clauses et restrictions. Les propriétaires roturiers font des baux de six ans, et accordent aux fermiers la permission de couper une certaine quantité de bois, sous la condition d'en replanter une étendue égale, afin qu'il puisse repousser. Les barons en général, loin de se regarder comme les protecteurs naturels ou les peres de leurs vassaux, usurpent tellement les communes et les terres cultivées, dans la seule vue d'étendre leur chasse, que les paysans n'ont ni assez de place ni assez de moyens pour semer ce dont ils ont besoin pour leur subsistance, ce qui les fait recourir à l'état de moines mendiants et prendre l'habit de religieux pour vivre. Un pere de famille poursuivi pour le paiement des impôts, et succombant sous la faim et la misere, va *alla montagna,* c'est-à-dire qu'il se retire dans les bois, où il rencontre d'autres malheureux com-

me lui, s'associe avec eux, et devient d'abord contrebandier, puis bandit, voleur et assassin.

Malgré cela les choses ne sont pas encore au point d'ôter toute possibilité de ramener l'opulence et la population dans ces provinces : si le gouvernement étoit plus occupé de l'intérêt général que de celui des particuliers ; si les magistrats supérieurs administroient la justice avec plus de probité et d'impartialité, et si les subalternes étoient moins avides ; si les impôts étoient répartis avec plus de justice et de jugement, et prélevés avec moins de dureté ; si les malheureux opprimés savoient où recourir contre l'oppression, ce pays fertile pourroit sortir encore de l'état de désolation où il est à présent, et des villes aussi riches que florissantes pourroient encore s'élever sur ses plages désertes. La nature a formé les femmes assez fécondes ; elles accouchent en général sans la moindre douleur. Il n'est pas rare de voir ici des femmes très avancées dans leur grossesse, allant chercher du bois à la forêt, y être surprises par les douleurs de l'enfantement, hâté peut-être par la fatigue, ne s'effrayer nullement de la solitude où elles se trouvent, mais accoucher, envelopper leur enfant dans leur tablier, et, après un moment de repos, gagner leur chaumiere. Il y a un proverbe très en usage dans ces

provinces, qu'*une servante calabroise aime mieux accoucher que faire la lessive.*

Les Calabrois ont quelques idées très bizarres profondément enracinées dans leurs esprits, comme, par exemple, que tout enfant dont la mere à été fidele à ses vœux doit nécessairement ressembler au pere. Sans doute il n'est pas difficile de persuader à un paysan, qui voit rarement les traits de son visage dans un miroir, que la figure de son enfant est le portrait en petit de la sienne; mais s'il venoit à être parfaitement convaincu que cette ressemblance n'existât pas, on ne parviendroit jamais à lui persuader de pardonner à sa femme, ou de regarder son enfant autrement que comme bâtard.

On regarde comme une tache d'avoir été nourri par une autre que par sa propre mere: ce cas arrive rarement, car les femmes sont si vîte remises de leurs couches, que les enfants sont rarement exposés à la nécessité de tetter le sein d'une autre.

Ils ont grande confiance dans les jugements, et comptent que quiconque se moque des défauts d'autrui, les éprouvera à son tour; mais ils regardent avec plus d'indulgence la peine qui doit accompagner des serments faits dans l'emportement. Si celui qui a commis l'offense s'en repent, ils supposent que tout le mal est effacé.

L'inoculation n'a été tentée qu'à un seul endroit, près de *Reggio ;* mais parcequ'il y a eu quelques exemples qu'elle a mal réussi, et par l'aversion superstitieuse du peuple, ceux qui ont subi cette opération sont entièrement méprisés et marqués par quelque sobriquet diffamant.

Si quelqu'un meurt dans les champs, d'une mort violente ou accidentelle, on est persuadé que son esprit apparoîtra dans le même lieu en robe blanche, et que la seule maniere de l'empêcher est d'envoyer de jeunes garçons pour s'en approcher sans bruit, et l'enterrer sous un monceau de pierres. Il y a quelques années qu'un moine dominicain étant allé avec son habit blanc sur une montagne, près de *Tropea*, où il faisoit un dessin du pays, il fut pris pour le spectre d'une vieille femme qui étoit tombée morte quelque temps auparavant précisément au même endroit : cette apparition fit rassembler tous les garçons du village voisin, et peu s'en fallut que le pauvre moine ne fût assommé, avant de pouvoir convaincre ces petites bonnes gens de leur erreur (64).

SECTION XXXVII.

Le territoire de *Roseto* produit des olives, des capres, du blé, du safran et du coton. On dit

qu'on fait du bon vin sur les montagnes à l'ouest de ce lieu ; mais mon hôte ne put m'en procurer de potable. Il m'apprit que ces montagnes abondoient en chênes de la plus grande taille et très propres à la construction des navires, et qu'elles fourmilloient de gibier qui faisoit grand tort aux fermiers, en offrant en même temps un amusement très agréable aux propriétaires.

Par les loix romaines chacun avoit le droit de chasse et de pêche sur les terres d'autrui, à moins d'une défense formelle de la part du propriétaire ; et suivant les coutumes des Lombards il n'y avoit point de peines prononcées là-dessus, à moins de prouver qu'on avoit causé des dommages. Il paroît que l'empereur Frédéric fut le premier qui défendit dans le royaume de Naples les filets et les pieges, excepté seulement pour prendre des loups, des ours et d'autres animaux nuisibles. Sa passion pour la chasse lui inspira ce réglement, qui fut ensuite renouvellé par plusieurs de ses successeurs. C'est une question parmi les gens de loi de ce royaume, de savoir si les barons ont le droit exclusif de la chasse sur leurs terres, toutes les fois qu'ils ne sont pas en état de présenter une clause expresse dans leur investiture ou de prouver une possession immémoriale. Il a été d'usage constant dans les cours de justice de rejetter leurs

prétentions en ce genre; mais cependant cela dépend des coutumes particulieres. L'usage des armes à feu est proscrit par la loi, mais le roi en dispense moyennant de l'argent. La liberté de prendre des oiseaux avec des filets dans les plaines de Naples coûte dix carlins par an, vingt-quatre pour avoir le même droit dans les plaines et les bois, et soixante pour y ajouter les montagnes.

A une certaine distance de la capitale il n'en coûte que cinq, mais on ne permet aux chasseurs ni filets ni tonnelles, non plus que d'entrer dans les enclos ni dans les réserves des barons lorsqu'elles sont fermées. Plusieurs sous-fermiers ont proposé au gouvernement d'acheter le droit de chasser indistinctement par-tout, mais ils n'ont pu s'accorder sur le prix. Le grand veneur du royaume étant un grand seigneur, on ne doit pas s'étonner s'il soutient les nobles, et si, dans un gouvernement monarchique, cette derniere classe parvient à étendre de plus en plus les loix prohibitives; puisque dans notre pays même, où l'on se vante de plus de liberté et de sentiments plus élevés, nous voyons les gentilshommes s'attacher avec ardeur à diminuer les privileges et à contrarier les plaisirs de la classe inférieure des citoyens.

La Calabre est trop montagneuse pour permettre la chasse à courre : on n'y prend du gibier que

dans des filets ou à coups de fusil. La meilleure espece de chiens couchants est le *bracco focato*, qui est une race vigoureuse, d'un poil noir ou foncé, ayant le ventre jaune et des taches sur les yeux; elle est si excellente, que le roi même n'a rien négligé pour la multiplier.

Les pieds des montagnes abondent en *ornus.* C'est le frêne fleuri et à petites feuilles, qui produit la manne : cet arbre croît de lui-même et sans culture ; les paysans ont seulement l'habitude de couper toutes les branches lorsqu'elles deviennent plus grosses que la jambe. Vers la fin de juillet, ceux qui ramassent la manne font une incision horizontale dans le tronc: comme la liqueur ne suinte jamais dès le premier jour, on fait le lendemain une autre incision ; alors le bûcheron enfonce la queue d'une feuille d'érable dans l'incision la plus élevée, et le bout de la feuille dans celle de dessous ; de maniere qu'elle forme une espece de coupe qui reçoit la liqueur à mesure qu'elle distille par les incisions. Le vieillard me dit que les viperes et les fouines aimoient singulièrement la manne : il avoit vu très souvent cette derniere espece en manger à l'arbre ; mais il n'avoit pas vu de même les viperes, quoique plusieurs de ses amis lui eussent assuré en avoir vu. La tyrannie que l'on exerce contre ces pauvres paysans, à

cause de cette production naturelle de leurs forêts, tient une des premieres places parmi les maux sans nombre qu'ils endurent. Toute la manne appartient au roi, qui l'afferme à une compagnie. Le seigneur fournit un certain nombre de paysans pour la cueillir, et reçoit ciuq carlins par homme pendant la saison, qui dure environ un mois. On ne permet pas à ces malheureux de s'absenter, ne fût-ce que pour un jour, ni de faire le plus petit ouvrage pour leur propre compte, quand même la conservation de leur petite récolte particuliere en dépendroit : la modique rétribution qu'on leur paie n'est qu'une foible compensation pour leur service forcé. Leurs avides maîtres ne leur donnent ordinairement que 3 carlins par *rotolo* de manne (*a*), tandis que la même mesure qui contient trente-trois onces et un tiers se vend vingt-quatre carlins et trois quarts, et quelquefois un tiers de plus. On puniroit les paysans avec la derniere rigueur s'ils étoient pris à brûler ou à détruire cette espece d'arbre qui leur cause tant de peine ; et on les emprisonneroit sans pitié si on trouvoit chez eux le plus petit morceau de manne. Il leur est permis d'en manger autant qu'ils veulent dans les bois, et la plupart d'entre eux se purgent avec, une fois l'année.

(*a*) Dans le district de Salerne on leur en donne cinq.

Il y a quelque temps qu'environ 800 malheureux paysans de la province de Salerne, ne pouvant supporter plus long-temps cette oppression, se cotiserent à deux carlins chacun, et députerent secrètement vers le roi à *Persano*, pour lui présenter un mémoire: mais soit que leur député les eût trompés, soit que leur requête ait subi le sort de tant d'autres auxquelles on ne fait aucune attention dans ce pays, ils n'en ont jamais entendu parler depuis; et leur esclavage se perpétue d'année en année, sans qu'ils puissent jamais espérer d'en voir la fin. Par tout le royaume la situation des paysans est vraiment déplorable; tout est affermé pour le roi, et la forme des perceptions est aussi cruelle que destructive. Toutes les bêtes sont soumises à une taxe dans la Calabre: on paie six carlins pour un bœuf, et quatre grains pour un mouton; ainsi il n'est pas étonnant que les pâtres soient pauvres, que les villageois n'aient aucune espece d'animaux à eux, et qu'ils dépendent, pour leur subsistance, de la nourriture que le hasard leur procure, au lieu de vivre de lait et de fromage que les bons pâturages de ce pays leur donneroient en aussi grande abondance que dans le sol fertile de la Flandre.

On laboure ici les terres quatre fois: le premier labour se fait au mois de mai, mais en géné-

ral il est mal fait et peu soigné; et, au lieu de semer les terres qui reposent, en prés artificiels, comme en Angleterre, les fermiers de la Calabre croient assez faire en les laissant reposer deux ou trois ans, et abandonnant à elles-mêmes les bonnes herbes qui croissent naturellement, sans prendre la peine d'arracher les mauvaises. Rien n'encourage ici les fermiers à améliorer leurs possessions, ni à s'occuper soigneusement de leur récolte : ces soins exigeroient plus d'argent et de courage qu'ils n'en ont. Tous les efforts qu'ils pourroient faire ne rendroient pas leur sort plus heureux; et une triste expérience leur a appris que plus d'activité de leur part ne serviroit qu'à leur attirer un nouveau fardeau d'impôts et d'oppression.

Je me levai avant le jour pour avoir le temps d'examiner la situation de *Sybaris*, et d'aller coucher à *Corigliano*, n'y ayant pas un seul gîte passable sur la route. Nous passâmes auprès de *Trebisaccio*, ville mal bâtie, située sur une montagne, et en vue de plusieurs autres d'aussi peu de conséquence, situées sur des hauteurs, à droite, agréablement plantées d'oliviers et d'amandiers. L'une de ces villes se nomme *Amendolara*, à cause de la quantité d'amandes que l'on y trouve; elle est remarquable pour avoir donné le jour à

Pomponius Laetus (*a*), critique et historien célebre du XVe siecle. Les parties composantes de cette montagne sont un tuf calcaire avec des coquillages marins et d'autres substances fossiles. Les plaines qui bordent la mer sont très marécageuses et entrecoupées d'une quantité de petits ruisseaux, dont l'un, sur-tout, est fortement imprégné de soufre: les terreins secs produisent des moissons très abondantes. Nous rencontrâmes, près des bords du *Racanello*, de nombreux troupeaux de buffles appartenant à la duchesse de *Cassano;* il me parut qu'il y en avoit plus de mille: ces sortes de pâturages humides et grossiers conviennent parfaitement à cette espece de bêtes à cornes, qui sont d'un naturel lourd et laborieux, et se plaisent dans les marais. Dans les grandes chaleurs de l'été ils se couchent dans l'eau, ne laissant paroître que le bout de leurs narines, et se garantissent ainsi des millions d'insectes qui fourmillent dans ces terres basses. Vers le milieu du jour, nous allâmes nous reposer sur de la paille

---

(*a*) Il naquit en 1425, et ayant été faussement accusé d'avoir conjuré contre le pape Paul II, il se retira à Venise. Après la mort de ce pontife il revint à Rome, où il mourut en 1495, dans la derniere indigence. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés. (Note du traducteur.)

dans une grange. *Cassano*, qui est un fief appartenant à la maison *Serra Aragona*, est une ville épiscopale, située à environ 12 milles de la mer; elle a des eaux minérales, des bains sulfureux, et un territoire très fertile.

Après dîner nous passâmes le Sybaris, aujourd'hui le *Cocilo*, et nous entrâmes dans la péninsule formée par cette riviere et par celle de *Crathis*, où quelques débris d'aqueducs et de tombeaux indiquent le lieu où fut jadis la ville de *Sybaris*, connue dans l'histoire ancienne par son luxe et les mœurs efféminées de ses habitants, ce qui étoit devenu un proverbe.

On ne pouvoit trouver une position plus heureuse pour le commerce et l'agriculture, tant qu'une population considérable et une sage industrie dirigerent le cours des eaux. L'arrosement, dans un climat aussi chaud, est l'ame de l'agriculture; mais si des quais et des digues ne contiennent pas les rivieres dans leur lit, et ne les empêchent pas de couvrir les terres voisines en trop grande quantité, et dans les saisons peu convenables, elles produisent la peste et la dévastation au lieu de la santé et des richesses. Ces soins appliqués à ces deux rivieres assuroient à la fois la fertilité des terres, et offroient des ports commodes et sûrs pour les vaisseaux marchands. Que

de siecles, hélas ! se sont écoulés depuis que les hommes ont habité ces plaines en assez grand nombre pour leur procurer ce double avantage ! depuis long-temps les rivieres désolent à leur gré les terres voisines, et laissent après elles, lorsqu'elles rentrent dans leur lit, des marécages, des étangs empestés, qui infectent tout le pays et éloignent encore plus les habitants de leurs anciennes possessions. Il ne reste plus rien de Sybaris, qui donna autrefois des loix à quatre nations, qui comptoit vingt-cinq villes considérables au nombre de ses possessions, et pouvoit mettre 300 mille hommes sous les armes. Je ne pense pas qu'aucun des débris qui nous en restent encore remonte au temps de l'ancienne république de Sybaris (*a*).

Cette ville étoit un des plus anciens établissements des Grecs en Italie : la bonté naturelle du sol portoit à l'agriculture, et fournissoit abondamment au commerce; son heureuse situation entre deux rivieres considérables contribuoit également à une grande exportation : ces deux sources produisirent les richesses qui amenerent à leur

---

(*a*) Ces ruines étant de briques dénotent plutôt l'ouvrage des Romains que celui des Grecs. Je n'ai jamais rencontré de briques dans toute la grande Grece ni la Sicile, dans les ruines incontestablement grecques. (Note de l'auteur.)



suite le luxe et cette mollesse qui ont excité également l'étonnement et l'indignation des anciens historiens: ils nous ont laissé plusieurs exemples de la mollesse des Sybarites, dont quelques uns sont à peine croyables, mais qui prouvent tous ensemble que ce peuple sacrifioit tout aux jouissances du moment, et nous démontrent combien des voisins aussi indigents que belliqueux ont dû trouver de facilité à les soumettre. Mais Sybaris, avant le moment de sa ruine, en avoit compté plusieurs de gloire et de triomphe; elle avoit fondé la ville de *Pestum* sur les côtes de la mer tyrrhénienne; ses armées avoient été nombreuses et formidables; ses loix, respectées dans une grande étendue de pays; et la sagesse de ses conseils avoit été admirée par les nations voisines. Les murs de la ville renfermoient un espace de 6 milles et demi, et ses fauxbourgs s'étendoient 7 milles le long du *Crathis*. Quel superbe spectacle! que de beautés ce pays a dû offrir aux yeux, lorsque les torrents impétueux étoient contenus dans leurs lits, et dirigés pour donner à la fois de la fraîcheur et de la fertilité aux champs arides, quoique bien cultivés; lorsque les bords de la riviere étoient ornés de magasins où le commerçant déposoit ses richesses, de maisons de campagne élégantes, et de jardins parfumés où il al-

loit jouir des fruits de son industrie; lorsque ces plaines spacieuses étoient si couvertes de moissons, que, selon le rapport de Varron, elles rendoient cent pour un, et fournissoient de quoi charger de nombreuses flottes qui couvroient sans cesse ses rivieres!

Après avoir repassé dans mon imagination toutes ces circonstances et jetté les yeux tout autour de moi, je m'imaginai rêver, ou que les historiens avoient rêvé en écrivant sur Sybaris. Strabon dit qu'il a suffi de soixante et dix jours pour détruire toute sa grandeur et sa prospérité. Cinq cents soixante et douze ans avant l'ere chrétienne, les Crotoniates, commandés par leur fameux athlete Milon, défirent les Sybarites en bataille rangée, détruisirent les digues qui contenoient le *Crathis*, et firent entrer ce torrent fougueux dans la ville, où il eut bientôt renversé et emporté tous les édifices tant utiles qu'agréables. Les habitants furent massacrés sans pitié; le peu d'entre eux qui échapperent au carnage et qui voulurent rétablir leur ville, furent depuis massacrés par une colonie d'Athéniens qui s'établirent à quelque distance de Sybaris, et y fonderent la ville de Thurium (*a*).

(*a*) Les auteurs modernes placent cette ville à Terra Nova, 4 milles plus haut sur la riviere; mais Tite Live dit expressément qu'elle étoit située sur le bord de la mer.

Les médailles de Sybaris sont des plus anciennes dont nous ayons connoissance ; elles sont de celles appellées *incusi*, c'est-à-dire convexes d'un côté, et concaves sur le revers ; elles portent l'empreinte d'un taureau, que je crois être l'emblême de leur riviere qu'ils vinrent à bout de soumettre ; de cette riviere si long-temps leur amie et l'instrument de leurs richesses, mais qui dans la suite devint celui de leur ruine. La tête de cet animal regardant par-dessus son épaule exprimoit vraisemblablement les grands travaux entrepris pour repousser les eaux. Je me suis souvent étonné pourquoi les barbares les plus sauvages, et les conquérants les plus sanguinaires, ont éprouvé plus d'indulgence de la part de leurs contemporains et de la postérité, que cette race molle et efféminée des Sybarites, qui ne paroissent avoir fait mal à personne, et dont les défauts mêmes sont venus plutôt de leurs prospérités et de la douceur de leur climat, que d'un caractere vicieux. Je soupçonne que cette rigueur est venue de l'envie que leurs ennemis, et les partisans de leurs ennemis, avoient de justifier, d'une maniere plausible, la cruauté dont ils avoient usé envers eux ; peut-être aussi d'un esprit de jalousie pour le bonheur dont ce peuple jouissoit, ou du goût naturel qu'on a pour les déclamations

philosophiques. Comme ce sont ordinairement les productions de quelques gens très pauvres, l'humeur chagrine, une morale austere étoient employées plus communément contre les voluptueux que contre les tyrans sanguinaires ou les féroces ravisseurs, sur-tout y ayant plus de danger à s'attaquer aux derniers : s'il en eût été autrement, comment rendre raison de leur haine contre les épicuriens? Car quelle comparaison y a-t-il à faire entre le crime d'un citoyen riche, livré aux douceurs de l'amour et du vin, et s'abandonnant au goût de la bonne chere, roulant dans des voitures douces et s'endormant sur des lits de duvet; et les crimes d'un conquérant exterminateur, qui plonge son poignard dans le cœur de ces débauchés à moitié assoupis, pour s'emparer de leurs dépouilles, et ajouter peut-être avec le temps les vices de ces derniers à sa cruauté naturelle? Les historiens et les orateurs de tous les siecles montrent cette partialité : quant à moi, je ne puis m'empêcher de m'attendrir sur le sort malheureux des Sybarites, à qui nous devons l'invention de plusieurs meubles d'appartements, et des ustensiles de cuisine très utiles. Ils paroissent avoir eu un goût exquis, et avoir donné le ton pour la parure à toute la Grece : leurs cuisiniers, leurs brodeurs et leurs confituriers étoient fameux chez

toutes les nations policées; et il y a lieu de croire que leurs écuyers ne jouissoient pas d'une réputation moins brillante, puisqu'on nous assure qu'ils avoient appris à leurs chevaux à danser sur un certain air. Alexis de Sybaris passe pour être l'inventeur de ces fables ou dialogues où les interlocuteurs sont tous des êtres raisonnables; c'étoit le modele des drames: au lieu qu'Ésope et tant d'autres n'ont fait parler que les animaux.

Après la ruine de Sybaris, *Thurium* devint un état considérable, sous les loix de Charondas, qui en fut lui-même la victime.

Ayant prononcé la peine de mort contre tout citoyen qui entreroit armé au sénat, lorsqu'on lui eut fait appercevoir que dans sa précipitation il s'étoit rendu avec son épée dans cette assemblée, il se la plongea aussitôt dans le cœur, et scella ainsi son décret de son propre sang. *Thurium* fleurit long-temps sous la domination des Romains, jusqu'à ce que, déclinant enfin, on jugea convenable d'y envoyer une colonie; après quoi son nom fut changé en celui de *Copia.*

Hérodote, le pere de l'histoire, mourut à *Thurium.* Auguste eut dans sa jeunesse le surnom de Thurinus, soit parceque son pere avoit gouverné cette province, ou parceque sa famille en étoit originaire. Suétone fit présent à l'empereur Adrien

d'une statue d'Auguste, qui avoit ce surnom gravé sur sa base. Cicéron et Antoine lui ont reproché tous deux la bassesse de son origine; et ont affirmé que son pere, le premier de sa race qui fût parvenu à quelques honneurs dans la république, n'avoit été dans le commencement qu'un écrivain public. Cependant l'opinion commune est que cet heureux héritier de Jules César étoit descendu d'une famille patricienne fort riche, de la ville de Veletri (65).

SECTION XXXVIII.

Nous passâmes le *Crathis* en bac : c'est une belle et large riviere dont les eaux sont claires et rapides. Les anciens croyoient qu'elles avoient une vertu médicinale, ainsi que la propriété de teindre d'un beau blond les cheveux des personnes qui en buvoient habituellement : ils croyoient de même que celles du Sybaris les rendoient noirs. Ils regardoient comme une imprudence de faire boire aux bestiaux de l'eau de ce fleuve, attendu qu'elle excitoit ordinairement des éternuements dangereux et des convulsions, parcequ'elle étoit fortement imprégnée de gas méphitique.

Pendant une lieue, nous montâmes par une pente douce une fort belle montagne plantée de beaucoup d'orangers, de citronniers, d'aman-



diers, de limonniers et de beaucoup d'autres arbres fruitiers, dont les diversités de teintes, de formes et de grosseur offroient un des plus beaux coups-d'œil que j'aie vus, même en Italie, où les paysages sont presque par-tout enchanteurs : ce bel aspect me ravit et m'enivra presque. La riviere de Crathis sort à travers la chaîne des montagnes, et se précipite avec violence vers la mer, qui, quoiqu'éloignée de 4 milles de l'endroit où j'étois, sembloit, à cause de la pureté de l'atmosphere, toucher presque au pied de la montagne, qui sembloit bordée d'une lisiere de verdure. La petite ville de *Corigliano* s'éleve fièrement sur le sommet de cette belle montagne, comme étant la sauve-garde de tous ces trésors de la nature. C'est un duché appartenant aux *Saluzzi*, famille génoise qui, depuis quelques années, s'est établie à Naples. Les bâtiments m'ont paru l'emporter sur ceux des autres villes de la Calabre que j'avois vues : la ville contient environ 8000 habitants, qui offrent le tableau de la plus grande misere, et qui, comme Tantale, meurent de faim au milieu de la plus grande abondance, quoique le seigneur du lieu ait la réputation d'être un des plus humains comme un des plus opulents propriétaires de la province. Il s'est donné quelque peine pour encourager l'a-

griculture et multiplier la race des chevaux et des bêtes à cornes ; mais jusqu'ici ses efforts ont eu peu de succès.

J'eus un grand plaisir à rencontrer des troupeaux de mulets et d'ânes, chargés d'oranges que l'on venoit de cueillir, et qu'ils portoient au rivage où on devoit les embarquer pour Tarente et pour Gallipoli. La brise du soir répandoit une odeur si douce, que je gagnai à regret la ville, où je trouvai une misérable auberge, dont la mauvaise odeur formoit un terrible contraste avec l'air parfumé que je venois de respirer. Je n'ai jamais rencontré en Espagne de *venta* (auberge sur la route) qui ne fût préférable à celle-ci pour l'odeur, la propreté et la nourriture qu'on y trouve. La route que l'on m'avoit donnée en partant de Naples ne désignant pas *Corigliano* comme un gîte, je ne m'étois pas muni d'une lettre de recommandation pour l'agent du duc, qui, en conséquence, me refusa un lit. Sur son refus j'allai chercher un logement chez un marchand d'huile : le maître étoit absent, et nous ne vîmes chez lui qu'une vieille servante, le reste de la famille s'étant enfermé sous clef. Je m'y trouvai si mal que je me mis en route aussitôt qu'il fit jour, et je descendis vers la plaine, par un pays si délicieux, qu'il m'est impossible d'en donner une juste idée.

Par-tout les fruits et les fleurs s'élevoient par touffes; rafraîchis par l'air du matin, les sommets arrondis des orangers brilloient aux rayons du soleil levant qui dardoient sur la surface de la mer; et la nature étoit animée par des troupes d'hommes et de femmes qui descendoient la montagne pour se rendre à leurs travaux. Là les productions de toute espece ont toutes les perfections qu'il est possible d'atteindre sans le secours de l'art; l'agriculture et le jardinage y ont fait très peu de progrès, et on y apperçoit également le défaut d'émulation et d'intelligence. Le climat et le sol ont fait plus de la moitié de l'ouvrage, et la main des hommes découragés fait à peine le reste. La nature bienfaisante répand sa corne d'abondance sur ces peuples; mais, par une fatalité trop longue à décrire, sa bonté contribue peu à leur bonheur; tandis que, dans les régions moins fortunées du nord, nous voyons les laboureurs actifs et entreprenants lui arracher, malgré elle, ses faveurs, et établir leur bonheur et leur indépendance sur les moindres de ses bienfaits.

Le chemin de la plaine est très agréable, étant ombragé d'oliviers et de chênes verds, passant à travers de beaux champs de blé; mais au bout de six milles il devient pierreux, escarpé et difficile, jusqu'aux portes de *Rossano*, qui est située

dans un fond environné de montagnes fertiles. Dans cette ville archiépiscopale on ne trouve rien qui mérite l'attention du voyageur ; les bâtiments sont communs, les rues mal pavées et mal percées ; le nombre des habitants n'excede pas six mille, et ils vivent du commerce de leur huile, qui occupe toute leur attention, quoique le pays produise beaucoup de blé et de vin de la meilleure qualité.

Les parties basses des montagnes qui environnent cette ville sont composées de breches, de cailloux, de particules de marcassites de mica et de plomb amalgamées dans un bol rougeâtre, dont les couches ne sont pas régulieres ; elles n'offrent aucune apparence d'un dépôt graduel. Les parties supérieures sont composées d'un tuf rempli de coquillages pétrifiés, dont les especes existent encore dans ces mers. Plusieurs morceaux de mines d'or et d'argent, ramassés dans ces torrents, font présumer que les montagnes qui sont à l'ouest contiennent des mines de ces métaux. Cependant un des minéralogistes des plus intelligents du pays m'a assuré que les rapports des anciens écrivains sur les mines de la Calabre ne sont que des exagérations, et qu'on n'y a encore rencontré que quelques veines de très peu de valeur, qui ne paroissent pas promettre de défrayer leur exploitation.

Il y a lieu de croire que *Rossano* doit son origine aux empereurs romains, qui l'auront regardée comme un poste également avantageux par sa force naturelle et par sa situation avantageuse pour le commerce.

Les *Marsan,* famille d'origine françoise, ont possédé ce territoire avec le titre de prince, depuis Charles II jusqu'à Alphonse II, époque où le dernier héritier mâle fut exécuté par l'ordre de ce prince à Ischia, où il étoit enfermé pour crime de trahison. *Rossano* a appartenu ensuite à Bonne, reine de Pologne, des droits de sa mere Isabelle, fille d'Alphonse II; et à sa mort ce fief retourna à la couronne : il fut ensuite possédé par les *Aldobrandi,* de qui les *Borghesi* hériterent.

Dans le XVI[e] siecle, les habitants de cette ville parloient encore la langue grecque, et observoient le rit de l'église grecque. *Rossano* étoit autrefois le rendez-vous le plus célebre dans la grande Grece, des moines de saint Basile. Le membre le plus illustre de cet ordre fut *Nilus* : c'étoit un saint d'un caractere très extraordinaire, car il persista toute sa vie à n'accepter aucune donation de terres, de rentes, ni de biens quelconques, quoiqu'il eût fondé plusieurs monasteres. Le Dominiquin, dans ses belles peintures à fresque, que l'on voit dans l'église de *Grotta*

Ferrata, près de Rome, a rendu l'histoire de ce saint plus familiere aux amateurs qu'elle n'est à la plupart des dévots, car, étant de nation grecque, il est peu connu sur le catalogue des saints latins.

Les nombreux fondateurs et réformateurs des ordres religieux dans le siecle suivant ont attiré à eux tous les hommages; et je crois que peu de Romains ont entendu parler de saint Nilus, quoiqu'il soit mort dans leur voisinage. Les moines grecs ont été les conservateurs des livres et de la littérature dans la partie méridionale de l'Italie, car les Lombards ont méprisé et négligé les sciences; Charles le chauve avoit invité les savants de la Grece à instruire ses sujets, et à leur inspirer le goût des lettres. Les prêtres ont ouvert dans le couvent de saint Nicolas, près d'Otrante, une école fameuse, où une foule d'étudiants alloit se faire instruire gratis. Les écoliers qui n'avoient pas les moyens de s'instruire, étoient entretenus aux dépens du monastere. La vie austere et la profonde science des moines de saint Basile leur attirerent l'estime des princes et des peuples, ce qui fut cause qu'ils formerent environ 500 établissements dans ce royaume. Ils s'y maintinrent jusqu'au XVIe siecle, et conserverent toujours l'idiôme grec, quoiqu'ils suivissent le rit latin.

Le pape Jean VII, élu en 705, étoit né à Rossano; les théologiens le blâment d'avoir eu trop d'égards pour les desirs de l'empereur et des évêques d'orient (66).

SECTION XXXIX.

Je m'arrêtai fort peu de temps à *Rossano.* Mon guide étoit très pressé de partir, pour pouvoir gagner *Cariati* avant la nuit, parcequ'il n'y avoit entre cette ville et Rossano aucun gîte passable. Pendant toute l'après-midi nous traversâmes un vallon délicieux, parfaitement cultivé et abondant en végétaux de toutes les especes, et nous passâmes plusieurs ruisseaux qui arrosent et fertilisent ces champs. Le *Trionto,* (anciennement le *Tracis,*) mérite seul le nom de riviere, quoiqu'il ne soit pas navigable, comme quelques auteurs le prétendent. Un de nos chevaux, devenu boiteux, nous obligea de passer la nuit à *Mirti*, une de ces maisons isolées que les gens du pays appellent *Fondaco.* Cette auberge étoit meilleure que je ne l'avois espéré: l'hôte me parut fort honnête; il recommanda sérieusement à mes gens de ne rien laisser traîner, parcequ'il y avoit dans les environs un camp de Bohémiens qui ne manqueroient pas de s'emparer de tout ce qu'ils trouveroient sous leur main.

Cela me donna envie de m'informer de l'état de ces vagabonds dont j'avois vu une grande quantité en Espagne; et voici ce que je pus recueillir du compte qu'il m'en rendit, ainsi que ce que j'en avois appris ailleurs.

Les Bohémiens ou Égyptiens de la Calabre ne contractent jamais d'alliance avec aucune autre classe de citoyens, mais se marient toujours entre eux. Il n'est pas possible de dire où ils demeurent, n'ayant point d'habitations fixes et ne possédant ni terres ni biens : ils établissent leur camp dans les endroits où ils jugent à propos de faire quelque séjour. Ils vivent au moyen des profits qu'ils font par les petits métiers qu'ils exercent : mais leur principale industrie consiste à troquer des chevaux et des ânes, ce qu'ils font souvent pour le plus petit retour. On en a vu troquer leur âne contre un autre, moyennant un verre de vin. Ils travaillent ordinairement en ferrailles de toutes especes ; leurs vêtements sont très misérables; et ils coupent leur barbe, mais ils laissent croître leurs cheveux de toute leur longueur, sans les jamais couper ni même les peigner. Quant à leur religion, c'est un mystere qui n'est connu que d'eux seuls : ils paroissent n'avoir aucune vénération pour la Vierge, quoiqu'ils croient en Jésus-Christ. Au reste on n'en peut

juger que par les apparences, et parcequ'ils se conforment en quelques occasions aux cérémonies de l'église catholique pour les mariages, les enterrements, etc. Mais pour peu que les prêtres leur fassent de difficultés, ils trouvent moyen de s'en passer, et alors ils remplissent ces cérémonies selon leurs usages, qui, à beaucoup d'égards, ressemblent à ceux du paganisme. Ils font usage de torches dans leurs cérémonies de mariage, et ont aussi des paranymphes pour remettre la mariée entre les mains de son époux, et plusieurs autres cérémonies de cette nature absolument étrangeres aux nôtres. Du reste, il paroît absurde de parler de la religion d'une classe d'hommes dont le caractere moral paroît si dépravé, qu'on ne peut leur supposer aucuns principes capables de servir de frein à leurs passions. Ils passent en général pour être voleurs, frippons, sans foi, sans pudeur, et livrés aux mœurs les plus dissolues. L'anecdote suivante fera voir à quel point ils sont étrangers à toute espece de modestie et de honte. Une troupe de ces Égyptiens s'étoit assemblée à la foire de *Marsico nuovo*, dans le dessein de piller les boutiques; et, pour y réussir, plusieurs d'entre eux s'étoient répandus dans la foule : mais il étoit nécessaire de distraire l'attention des marchands par quel-

que événement qui pût exciter la curiosité; et, pour y parvenir, ils s'aviserent d'un expédient qui auroit fait horreur aux libertins les plus endurcis. Plusieurs de leurs camarades, mâles et femelles, s'en allerent dans un champ à côté, où ils se livrerent à des indécences si fortes, que bientôt tout le monde s'assembla autour d'eux, et abandonnant les boutiques, fournirent aux voleurs les moyens de faire leur coup.

Des contrats et des engagements verbaux, ou par écrit, sont regardés par eux comme de pures formalités; et lorsqu'ils trouvent plus de profit à les rompre qu'à les exécuter, ils ne balancent jamais un moment. Il n'existe pas de frippons plus adroits ni plus effrontés. Lorsqu'ils menent leurs ânes à la foire, ils les piquent aux épaules avec de très petites aiguilles qui sont attachées à un morceau de liege, ce qui fait sauter ces pauvres animaux comme des chevreuils. Les acquéreurs, qui sont dupes de cette ruse, croient acheter les animaux les plus agiles, et sont ensuite étonnés de ne plus trouver que des rosses. Ils ont, outre cela, l'art de faire tomber les mulets et les ânes qu'ils achetent, afin de les dépriser. Lorsqu'ils rencontrent dans la campagne des troupeaux de chevaux ou d'ânes sans gardien, ils les volent, en passant par-dessus leurs têtes

une balle de plomb attachée à une courroie. Ils disent aussi la bonne aventure, et jouent des gobelets. En 1560, ils furent bannis du royaume comme voleurs, et pour avoir été les espions des Turcs : cette ordonnance fut renouvellée en 1569 et en 1585; mais n'ayant jamais été mise à exécution, elle n'a aucun effet.

Un Égyptien ayant été, pour vol, traduit en justice, il déclara que sa loi lui permettoit de prendre aux autres, chaque jour, autant qu'il falloit pour sa subsistance. Ce peuple parle deux langues, d'abord celle du pays, avec un accent et une prononciation étrangere, et puis celle qui lui est particuliere : cette derniere ressemble beaucoup, pour le son, aux langues orientales; c'est celle dont ils font usage lorsqu'ils ont quelque secret à se dire. Un des plus intelligents de cette race ayant été interrogé pour savoir pourquoi sa nation étoit toujours vagabonde, il répondit que si elle s'arrêtoit plusieurs jours dans un endroit, elle seroit mangée de vermine. Cette abondance ne vient que de leur excessive saleté : ils couchent ensemble comme des chiens dans un chenil, les hommes, les femmes et les enfants pêle-mêle, n'occupant pas plus de place que s'ils étoient morts et enterrés, ce qui doit

produire une chaleur et une fermentation singuliere propre à engendrer ces insectes.

Le 10 de mai nous voyageâmes le long de la mer, ayant des montagnes sur notre droite; les lits des torrents que nous traversâmes en grand nombre rendoient la route fort désagréable.

Le premier endroit où nous arrivâmes fut *Cariati*, principauté appartenant aux *Spinelli*, maison des plus opulentes, divisée en plusieurs branches, et possédant les fiefs les plus considérables de la Calabre. Cette ville est petite et mal peuplée, à cause de sa situation peu sûre, et de la crainte des Turcs qui ravageoient continuellement cette côte avant qu'on fît un traité avec la Porte. Sa cathédrale est un bâtiment gothique, d'une construction très lourde; elle est dédiée à saint Pierre, et c'est la seule paroisse de cette ville.

Les montagnes d'alentour sont riantes et agréablement couronnées d'arbres fruitiers: les bois auxquels ces montagnes sont adossées produisent de la manne d'une qualité excellente. La plaine fournit une grande quantité de blés de Turquie, et offre en même temps des pâturages aussi étendus que gras aux nombreux troupeaux de buffles, de bœufs, de moutons, de chevres et de porcs dont ce pays abonde. En Calabre tous

les bœufs sont blancs, de la grande espece, ayant des cornes fort longues, excepté cependant une race de bœufs rouges que les princes de *Cariati* et de *Geraci* ont fait venir de Sicile. Pour des buffles je n'en ai jamais vu que de noirs; les chevres, les moutons et les porcs sont presque tous aussi de cette couleur : ces derniers n'ont pas de soies, mais ont la peau aussi douce que celle de l'éléphant. Ce pays abonde en pigeons, en tourterelles, en cailles et en toutes sortes d'oiseaux de passage. Les loirs passent pour un gibier délicat, comme du temps des Romains, qu'on les faisoit multiplier dans des garennes, et qu'on les engraissoit pour les tables des épicuriens les plus recherchés. Le poil de ces animaux est dans ce pays plus gris que rougeâtre. Ils s'établissent dans les creux des arbres, d'où on les chasse en faisant de la fumée, et on les attrape avec des crochets pointus. Leur peau préparée est un très beau cuir. La mer de Cariati abonde en poissons. A l'est de cette ville, dans un endroit appellé *Terra vecchia,* on trouve encore quelques débris de l'ancien *Paternum.* Après dîner nous fîmes environ quatre milles au travers des terres labourées : l'usage est d'en retirer une récolte de roment, et de les laisser reposer ensuite deux ans pour servir de pâturages. Nous traversâmes

ensuite un terrain raboteux, couvert d'oliviers et de cailloux, sous lesquels je trouvai quelques lits de pierres meulieres et quelques morceaux de pierres à aiguiser. Au pied de ces montagnes coule *l'Aquanile,* que je crois être l'ancien *Hilias,* qui servoit jadis de limites entre Sybaris et Crotone : ce fut sur le bord de cette riviere que les Crotoniates remporterent la victoire qui les rendit maîtres du pays des Sybarites. Ils furent menés au combat par l'athlete Milon, vêtu et armé comme Hercule avec une massue et une peau de lion, et couronné des prix qu'il avoit remportés aux jeux olympiques. Mon intention avoit été de coucher à *Ciro,* qui paroît occuper le même site que l'ancienne *Crimissa,* ville fondée par Philoctete, l'ami d'Hercule, et héritier de ses fleches : mais comme on m'assura que je n'y trouverois ni vivres ni logement, je pris le parti d'aller gagner une maison isolée dans la plaine, où je ne trouvai qu'un bien médiocre gîte ; mais j'en avois eu de plus mauvais encore, et l'honnêteté de mes hôtes m'en dédommagea. *Ciro* est un très pauvre endroit, et contient environ six mille habitants ; il appartient à *Spinelli,* prince de *Tarsia,* qui accapare toute la soie que recueillent ses vassaux. Ce territoire produit de l'huile excellente, du blé, du vin détestable,

mais de très bonne eau. Cette ville, quoique dans une situation qui n'est point mal-saine, fait pourtant vivre six docteurs en médecine. La soirée étoit tranquille et sereine : je la passai à me promener solitairement sur le rivage du cap *Alice;* c'est le promontoire le plus oriental de toute la côte de Calabre excepté celui de *Lacinie* ou de Crotone. Ce promontoire fut célebre par le temple d'Apollon *Helius* dont je ne pus découvrir aucun vestige, la mer en ayant couvert ou les hommes en ayant emporté jusqu'à la derniere pierre. Après souper le gardien de la tour voisine vint me faire une visite. Quelques verres de vin lui ôterent la contrainte dans laquelle le respect le retenoit. Après avoir cherché à me donner une très haute idée de son courage et du ravage que lui seul feroit avec son fusil dans une armée d'Algériens, il m'entretint de plusieurs anecdotes concernant ses confreres. J'en rapporterai une qui me parut singuliere.

Une partie de l'équipage d'un corsaire barbaresque avoit débarqué près d'une de ces tours, bâties sur les bords de la mer, et essaya de piller un village près de la côte; mais elle fut arrêtée par un de ces gardiens qui tuoit les chefs à coups de fusil. Les infideles se jetterent aussitôt au pied de la tour, et l'attaquerent avec furie : ils en a-

voient presque gagné le sommet, malgré le feu continuel et les efforts de l'assiégé, lorsque le brave Calabrois se voyant aux abois, et ayant presque épuisé ses munitions, s'avisa d'un moyen de défense assez singulier : il arracha quelques ruches qui se trouvoient placées sur la plate-forme, et courant autour du parapet; il lâcha ces animaux furieux sur les corsaires. Piqués jusqu'au sang et effrayés d'une attaque qui leur paroissoit miraculeuse et incompréhensible, ils abandonnerent l'escalade, et allerent se plonger dans la mer pour se délivrer de ces furieux ennemis. Il n'est pas donné à tous les gardiens d'imaginer des moyens aussi sublimes; et cependant il en faudroit pour garder ces sortes de postes, car ces tours sont aussi mal construites que mal pourvues : elles sont quarrées, grosses et peu élevées; la porte est à environ la moitié de la hauteur, on y entre au moyen d'une échelle qu'on tire en haut dès qu'il fait nuit. Le dessus est une terrasse, sur laquelle il y a un seul canon destiné plutôt à donner l'alarme qu'à tirer sur les chaloupes ennemies. Un des inspecteurs de ces forts m'apprit à Rome que, dans une tournée qu'il fit, il trouva dans une de ces tours un gardien qui, pour répondre aux questions qu'il lui faisoit relativement à ses connoissances en artillerie, le mena dans une chambre

sous la plate-forme, et lui montrant une meche soufrée qui passoit par une crevasse dans cette plateforme et alloit aboutir à la lumiere du canon, lui dit que ce moyen lui avoit paru le plus prompt et le plus expéditif pour mettre le feu à la piece (67).

SECTION XL.

Le lendemain, nous arrivâmes à Crotone pour dîner. Nous étant arrêtés dans la plaine au-dessous de *Strongoli*, ville située sur une montagne escarpée, et qu'on suppose être l'ancienne *Petilia*. Philoctete établit la premiere colonie dans cette ville, qui devint ensuite la capitale des Lucaniens, et joua un rôle distingué dans la seconde guerre punique par la résistance opiniâtre qu'elle opposa à Annibal. Marcellus, l'illustre rival de ce héros, perdit la vie dans une escarmouche sous les murs de cette ville. *Strongoli* appartient à un Pignatelli qui entretient un haras assez considérable dans les landes sur le bord de la mer. Les chevaux calabrois sont jolis, pleins de feu, et brillants, mais petits et vicieux: je sais par expérience qu'ils supportent bien la fatigue, car j'en montai un pendant cinq jours de suite, et je fis, par un temps très chaud, 50 milles par jour. Cette race de chevaux n'est pas aussi soignée qu'elle mérite de l'être, car la défense de les exporter

rend les propriétaires moins soigneux à la perfectionner que si leur émulation étoit excitée par la facilité de les vendre aux étrangers. Les mauvais chemins n'y contribuent pas peu d'ailleurs; car les mules étant beaucoup plus propres au service dans ce pays montagneux, parcequ'elles y vivent de peu et soutiennent mieux la fatigue, on les recherche davantage : elles portent, sans faire un faux pas, plus de trois *cantari* par les chemins les plus rudes et les plus difficiles. Quelques uns des barons s'arrogent ici un droit exclusif d'élever des chevaux, quoique la loi ne le leur donne pas. Nous passâmes en bateau le *Nieto,* jadis le *Nœtus :* l'air est mal-sain sur le bord de cette riviere qui sépare les deux Calabres, mais les pâturages doivent y être excellents, si on en juge par la délicatesse du lait et des fromages à la crême pour lesquels ce canton est renommé.

Croton a succédé à l'ancienne Crotone, mais ne couvre pas la même étendue de terrein. On m'a assuré que le climat y étoit mal-sain en été; ce qui ne doit pas venir d'une cause locale, car la salubrité de Crotone étoit passée en proverbe chez les anciens. L'*Esaro,* qui couloit au milieu de l'ancienne ville, coule maintenant sur un lit de cailloux peu profond, à une distance considérable au nord de la ville. On a fait de grands tra-

vaux sous le regne actuel pour y faire un port: le temps nous apprendra si ces travaux ont été faits avec intelligence, et si les obstacles qui empêchoient ci-devant que les vaisseaux ne fussent en sûreté devant Crotone ont été surmontés pour toujours. L'entrée du nouveau port est ouverte aux vents de nord et de nord-ouest: ces deux vents sont très orageux dans cette partie, après avoir traversé la mer adriatique et le golfe de Tarente, quoiqu'ils soient moins à craindre que le siroc et les vents du midi. Comme les montagnes et la direction des caps protegent Crotone du côté du midi, je suis étonné que les ingénieurs n'aient pas cherché à ouvrir l'entrée plus à l'est; elle seroit beaucoup plus facile, et les vaisseaux seroient plus en sûreté dans le port. Cependant comme j'ai peu de connoissance du génie, et que je ne parle que d'après mes conjectures et des observations faites à la hâte, je suis porté à croire qu'ils ont eu de bonnes raisons pour préférer le plan qu'ils ont adopté: il se pourroit que le volume d'eau du golfe eût occasionné une grosse mer, ou que les sables eussent pu, avec le temps, boucher le passage, si le port avoit été ouvert dans cette direction; mais les observateurs les plus sensés pensent que l'argent qu'on y a employé auroit pu l'être mieux, et qu'il en faut

dépenser encore beaucoup pour achever l'exécution. J'aurois certainement été porté à juger plus favorablement d'une entreprise qui a créé un port dans un lieu où les anciens marins désespéroient de jamais trouver un bon mouillage, si l'on ne m'avoit appris que les restes vénérables de l'ancienne ville, de ses fauxbourgs et de ses temples, avoient été détruits pour fournir des matériaux aux môles et aux autres ouvrages : c'étoit une fort mince économie dans une entreprise de cette importance ; elle pourroit paroître même une barbarie de la part des ministres, qui se sont vantés des excavations qu'ils ont fait faire à Herculanum et des soins qu'ils se sont donnés pour conserver les monuments de l'antiquité. Le port est assez grand pour contenir une grande quantité de vaisseaux marchands de la grandeur des polacres : l'entrée en est marquée par deux phares. Crotone est fortifiée par de simples murailles et par un château construit par Charles-Quint ; les maisons y sont mesquines, les rues étroites et sombres, et j'ai trouvé l'humeur, la misere et le désespoir peints sur tous les visages. On y voit fort peu de mouvement et de commerce ; le fromage et le blé sont ses principales denrées. On trouve plusieurs rangées de greniers dans les fauxbourgs pour l'emmagasinement des blés. L'ex-

portation annuelle de ces denrées monte à plus de 200,000 *tomoli*. Le fromage est passable, mais il a beaucoup de ce goût âcre et piquant qu'on trouve toujours au fromage de lait de chevre. Le vin n'est pas désagréable, et paroît même susceptible d'amélioration, si on étoit plus expert dans la manipulation et dans l'art de le conserver.

Maintenant que j'ai décrit l'état actuel de la ville, qu'il me soit permis de me reporter au temps où quatre républiques, fondées par des Grecs expatriés, donnerent la loi aux rivages de Tarente, de l'Ionie, et à une partie de ceux que baigne la mer tyrrhénienne; à ces temps où les Lucaniens et les Brutiens ne formoient pas encore des associations assez nombreuses pour sortir de leurs montagnes et venir troubler ou s'opposer à l'établissement de ces colonies étrangeres. Je ne me permettrai aucune conjecture sur Hercule, ou Myscellus, qu'on suppose avoir été les fondateurs de Crotone. Il me paroît prouvé que cette ville a été fondée par des navigateurs de l'Achaïe; et que leurs descendants s'étoient élevés, par leurs vertus et leur valeur, au plus haut degré de gloire parmi tous ces enfants de la Grece. Mais il paroît qu'ils furent redevables de ces vertus aux sages institutions et aux maximes séveres de l'école de

Pythagore : ce philosophe, après de longs voyages entrepris pour son instruction, fixa son séjour dans ce lieu, où quelques auteurs ont cru qu'il étoit né, ou dont au moins il étoit originaire, car on croit assez généralement qu'il étoit de Samos. Cet illustre sage passa les derniers temps de sa vie à élever ses disciples dans l'exercice de sa sublime morale, et à former les Crotoniates dans cette véritable science du gouvernement, qui seule peut assurer le bonheur, la gloire et l'indépendance. Par l'influence de cette philosophie les habitants de Crotone habituerent leurs corps à la frugalité et aux fatigues, et leurs cœurs aux privations et au désintéressement : leurs vertus faisoient l'admiration de la Grece, et il étoit passé en proverbe que les derniers des Crotoniates étoient les premiers des Grecs. Dans une des assemblées des jeux olympiques, il y eut sept citoyens de Crotone parmi les vainqueurs, et le nom de Milon étoit devenu presque aussi fameux que celui d'Hercule. On attribuoit la force des hommes et la beauté des femmes à l'influence du climat, qu'on supposoit être singulièrement analogue à la constitution humaine. Leurs médecins avoient une grande réputation : parmi eux Alcméon et Démocede étoient les plus célebres. Alcméon fut le premier qui osa couper un mem-

bre pour sauver la vie du malade : il fut aussi le premier écrivain qui s'avisa de présenter des principes de morale, en se servant de l'apologue ; cependant cette invention est plus communément attribuée à Ésope, qui eut un talent singulier pour ce genre de composition. Démocede se distingua par son attachement pour sa patrie ; caressé et comblé de biens par le roi de Perse, dont la femme avoit été tirée, par lui, des bras de la mort, il renonça aux richesses et aux honneurs, et se sauva par ruse, pour aller jouir à Crotone du bonheur obscur d'une vie privée. On a attribué aux pythagoriciens ce système du monde qui, depuis, a été donné avec quelques modifications par Copernic, et qui est admis universellement aujourd'hui, comme étant le plus conforme à la nature et à ce que nous apprend l'expérience. Théano, femme de Pythagore, et plusieurs autres personnes de son sexe, disputoient alors de vertus avec leurs maris.

Dans ces jours fortunés Crotone étoit dans l'état le plus florissant : ses murs renfermoient un espace de douze milles ; et de toutes les colonies grecques elle fut la seule qui donna des secours à la mere patrie, lorsqu'elle fut attaquée par les Perses. Elle punit les Sybarites de leur honteuse mollesse ; mais la victoire devint fatale aux vain-

queurs, car l'or et tous les vices qui l'accompagnent s'introduisirent dans Crotone, et altérerent bientôt la pureté de ses mœurs. Il faut avouer que la nature de l'homme lutte contre un long exercice d'une vertu rigide. On ne doit donc pas s'étonner si les Crotoniates tomberent par degrés dans les vices qu'ils avoient d'abord détestés. Peu après cette époque, les Locriens, qui étoient moins corrompus qu'eux, les défirent sur les bords du *Sagro,* et réduisirent leur république à la misere et à la détresse. Ce malheur ranima l'ancien courage de ce qui restoit de Crotoniates; aussi opposerent-ils une brave quoique malheureuse résistance contre Denys de Syracuse lorsqu'il vint les attaquer: ils souffrirent beaucoup aussi dans la guerre contre Pyrrhus, et par des malheurs répétés ils s'affoiblirent de siecle en siecle jusqu'au temps d'Annibal; et alors ils n'étoient pas en état de rassembler vingt mille habitants. Un aussi petit nombre d'hommes ne pouvant suffire à garder les ouvrages étendus qu'ils avoient construits dans les temps de leur prospérité, les Carthaginois s'emparerent de la ville, et transférerent les habitants à Locres. Les Romains envoyerent une colonie à Crotone, deux cents ans avant Jésus-Christ. Dans le temps de la guerre des Goths cette ville se rendit célebre par sa fidélité pour Justinien, et

Totila l'assiégea long-temps en vain. Dans une des campagnes de la guerre de Charles d'Anjou et de Frédéric d'Aragon, ce dernier ne chassa pas seulement son rival de la Sicile, mais il poursuivit ses avantages jusques dans la Calabre, où son heureux amiral Roger *Lauria* remporta une victoire complete sur les Provençaux. Le vainqueur investit aussitôt Crotone, qui se défendit foiblement, et députa des commissaires pour traiter de la capitulation. Pendant qu'on négocioit, les Siciliens, profitant de la sécurité et de la négligence des assiégés, surprirent la ville et la pillerent. L'amiral vouloit que justice leur fût faite, mais il ne put obtenir de Frédéric de renoncer à un avantage qu'il possédoit; et par le refus qu'il fit de respecter la parole de *Lauria*, il indigna tellement ce général, qu'il se réunit à ses ennemis, et en devint l'un des plus dangereux.

Une branche de la maison de *Rufo* a long-temps possédé le fief de Crotone. Henriette, héritiere de cette maison, fut destinée par Alphonse Ier à devenir l'épouse d'Inigo d'Avalos, son favori; mais étant devenue amoureuse d'Antoine Centeglia, qu'Alphonse avoit chargé des articles du mariage, elle l'épousa. Centeglia éprouva bientôt le poids de l'indignation royale : il fut assiégé dans *Catanzaro*, et obligé de se rendre à discrétion. Le

roi renferma les deux époux à Naples, où ils passerent plusieurs années dans la misere et l'obscurité. A la mort d'Alphonse, Antoine se sauva dans la Calabre, et excita cette province à se révolter: d'abord son entreprise fut heureuse; mais ayant été battu et fait prisonnier, l'espoir de son parti s'évanouit, et sa famille retomba dans la pauvreté (68).

SECTION XLI.

Je louai un bateau pour faire le tour des caps, et j'envoyai mes chevaux en droiture à *Catanzaro;* par ce moyen j'eus occasion de voir quelques endroits qui ne se trouvent pas sur la route de terre.

Nous eûmes bientôt doublé le cap *Nau*, et traversant ensuite une baie peu profonde, remplie d'écueils et d'islots, nous débarquâmes à *Capo delle Colonne*, connu des anciens géographes sous le nom de Promontoire *Lacinien*, et qui, avec celui de *Salentum* ou de sainte Marie de *Leuca*, forme l'ouverture du golfe de Tarente, qui a 70 milles de large. La côte est très élevée, et les rochers sont d'un granit commun et de breche. A une pointe qui avance sur la mer, on voit quelques pierres éparses et quelques couches de pierres d'un ancien bâtiment, qu'on dit être les rui-

nes de l'école de Pythagore et du temple de Junon Lacinienne. Il y a environ quarante ans qu'il existoit encore deux colonnes de cet édifice. L'une des deux est tombée, l'autre existe sur une base de grandes et larges pierres, taillées à facettes; elle sert aux navigateurs de point de reconnoissance. Cette colonne differe peu de celles de Métaponte; mais quelques lits de briques, que l'on voit entremêlées avec les pierres de taille, me font douter que ces débris remontent à l'ancien temps de Crotone. Il est possible que les Romains aient rebâti ce temple, et qu'ils se soient servis des anciennes colonnes: cette conjecture devient presque certaine par ce que rapporte l'histoire du censeur Fulvius Flaccus, qui dépouilla le toit de ce temple des tuiles de marbre qui le couvroient, pour les employer à un temple qu'il faisoit construire à Rome. Ces tuiles furent renvoyées par ordre du sénat; mais faute d'ouvriers capables de les replacer, l'édifice resta découvert depuis ce moment, et fut plus promptement ruiné par les ravages du temps. Le baron de Riedesel croit que ces ruines faisoient partie de l'ancienne Crotone; mais cela n'est pas possible, puisqu'elles se trouvent à sept milles de l'*Esaro*, que nous savons avoir coulé au milieu de la ville. Il me paroît à moi plus vraisemblable que ce sont des res-

tes du college des prêtres de Junon, ou des étables qui servoient aux nombreux troupeaux qui habitoient les landes et les forêts voisines.

Il y eut peu d'endroits aussi visités que le fut ce temple. Dans de certains temps les chemins de l'Italie et de la Grece étoient couverts de dévots qui portoient des présents et des offrandes au temple de la déesse. Un si grand nombre de sacrifices grossit à un point incroyable le trésor du temple. Parmi une foule d'ornements des plus précieux métaux, on distinguoit une colonne d'or massif. En un mot ces trésors furent le modele de ceux de Lorette ; mais ce dernier endroit a été jusqu'à présent plus heureux, ou mieux protégé que *Lacinium*, qui souvent a excité l'avidité, et enfin est devenu la proie de conquérants sacrileges. Ce temple a été le théâtre d'une action barbare commise par Annibal, (si nous en croyons les Romains, qui, ayant détruit tous les monuments de l'histoire punique, ont eu le soin de nous ôter les moyens de trouver aucune preuve contraire à ce qu'ils avancent) : ils disent qu'Annibal, forcé d'obéir aux ordres du sénat de Carthage, rassembla dans ce temple tous ses alliés d'Italie, et y fit massacrer par ses soldats africains tous ceux qui refuserent de s'embarquer avec lui.

De ce promontoire la vue est très étendue. Je me rembarquai, et suivis la côte jusqu'à ce que nous eussions doublé trois autres caps. La nuit approchant alors, nous gagnâmes une petite anse, située dans la partie sud-est du *Capo Rizzuto*, qui forme la pointe nord du golfe de Squillace, comme le *Capo di Stilo* forme celle du sud. Les bateliers eurent grand soin de tirer la felouque à terre, et de se mettre à couvert sous la protection d'un corps de garde : ils craignoient fort que quelque Barbaresque ne fût caché parmi les petites isles, ou dans quelque anse, quoique, sur leur propre rapport, ils en soient très rarement inquiétés.

Ils eurent bientôt formé une hutte et préparé le souper, étant parfaitement tranquilles sous la protection de la tour, quoique dix Algériens eussent été plus que suffisants contre nous et nos protecteurs. Je me promenai le long de la mer au clair de la lune, et passai de cette maniere une heure très agréable : lorsque je rejoignis mes compagnons, ils me firent des remontrances sur ma témérité ; et me voyant rire de leurs craintes, ils se regarderent l'un l'autre, et demeurerent d'accord entre eux que je n'aurois pas été aussi hardi, si je n'avois quelque enchantement qui me protégeât. Cette remarque excita ma curiosité ; et j'ap-

pris d'eux qu'il y avoit dans la Calabre certaines vieilles femmes qui faisoient profession de fabriquer sur du parchemin des talismans qu'elles vendent 18 ducats à ceux qui sont en état de faire cette dépense. Ces charmes sont censés rendre invulnérables ceux qui les portent ; et pour en faire l'épreuve, on commence par y tirer un coup de pistolet, mais on a soin de rendre la charge si foible qu'elle ne pousse que foiblement la balle. L'acheteur, plein de confiance, met cette amulette sur sa poitrine, et attaque sans crainte ses adversaires, et son air terrible suffit ordinairement pour leur imprimer une terreur panique.

Avant le jour nous passâmes au large, et allâmes dans une isle marquée sur toutes les cartes comme ayant été celle de Calypso. Il faut que les choses aient étrangement changé depuis le temps d'Ulysse, ou que la déesse ait fait chaque jour des miracles pour lui procurer des vivres, car, sans ce secours surnaturel, ce héros seroit mort de faim : cette isle nourriroit à peine aujourd'hui un mouton. Quelques buissons de lentisques et d'autres broussailles sont aujourd'hui les seuls restes de ces superbes arbres que le roi d'Ithaque fit couper pour construire ses vaisseaux. Les scholiastes ont placé l'isle de Calypso au cap *Rizzuto*, parcequ'il se trouve précisément à l'ouest de Corfou

où Ulysse fit voile par un vent d'ouest ; mais si Homere n'a pas voulu parler d'un pays imaginaire ou inconnu à tout le reste du monde, ainsi que l'étymologie des mots *Ortigya* et *Calypso* semblent l'indiquer, ou que faute des secours géographiques, si rares dans son siecle, il ignorât la véritable position des lieux, il est difficile de rendre probable ce passage, (je ne dis pas strictement vrai, parcequ'on n'exige pas des poëtes une entiere vérité). *Corcyre* ou *Corfou*, qui étoit alors le pays des Phéaciens, très près d'Ithaque, est à peine à cent milles de la côte d'Italie; ainsi il ne falloit pas dix-sept jours de navigation pour s'y rendre par un bon vent. Homere, selon Strabon et les critiques les plus éclairés, avoit beaucoup voyagé, et n'avoit pas établi la base de son poëme sur une pure fiction. Les voyages d'Ulysse lui étoient parvenus partradition, et il se permit d'ajouter quelques ornements à des histoires connues. Peut-être la mer a-t-elle couvert depuis une grande étendue de terre près de ce cap : peut-être aussi que ces islots escarpés, que l'on voit encore au-dessus de l'eau, ne sont que les sommets des montagnes qui s'élevoient dans ces belles plaines habitées par Calypso et par ses nymphes.

N'ayant rien trouvé d'intéressant dans cette

isle qui pût m'y arrêter plus long-temps, je déjeûnai de quelques coquillages que mes matelots avoient pêchés, et je mis en mer, où après avoir doublé le cap, j'entrai dans le golfe de Squillace (70).

SECTION XLII.

Le temps étoit couvert et menaçoit de pleuvoir, ce qui nous engagea à ne pas nous éloigner de la côte. Nous fîmes le tour du petit port de *Castelle*, qui est probablement le lieu connu anciennement sous le nom de (*a*) *Castra Annibalis*, où ce général, aussi habile que mal secondé, s'embarqua pour Carthage.

A mesure que nous avancions, l'homme qui gouvernoit nous faisoit remarquer plusieurs villes de peu d'importance, qui, du côté de la mer, offroient de très beaux points de vue. Dans le nombre de ces villes étoit *Cutro*, célebre pour avoir donné le jour à Galeni, renégat qui, dans le XVI[e] siecle, s'éleva aux premiers honneurs de la Porte Ottomane, et commanda la flotte turque sous le nom d'*Uluccìali Bassa*, fut ensuite vice-roi d'Alger et de Tunis, et devint l'un des

(*a*) Castra Annibalis étoit à 20 milles du cap Yapige, et Castelle n'en est éloigné que de 5 milles. (Note du traducteur.)



plus terribles fléaux des chrétiens. Dans sa plus grande prospérité il eut envie de donner une partie de son bien à sa mere, alors très âgée, et qui vivoit dans la misere à *Cutro;* mais cette femme, pleine de fierté, refusa d'accepter le moindre don d'un fils qui avoit renoncé à la religion de ses peres, et étoit l'ennemi déclaré des fideles.

Nous vîmes aussi *Belcastro*, connu pour avoir donné naissance à saint Thomas d'Aquin (71), dont le pere étoit seigneur de cette ville.

Les bons Calabrois croient que le déshonneur d'avoir donné naissance à dix mille *Ulucciali* seroit effacé par la gloire d'avoir donné à l'église un docteur tel que saint Thomas.

Nous vîmes aussi *Cropani*, ville jadis florissante, mais réduite aujourd'hui par les tremblements de terre à n'être plus qu'un misérable village. Le pays qui l'environne est un mélange agréable de terres labourées, de vignobles et de bosquets de châtaigniers et de mûriers, chose très rare près de la mer. Plusieurs rivieres qui viennent s'y décharger, se faisant jour à travers les montagnes, offrent des accidents enchanteurs de lumiere et d'ombre.

Sur les bords du *Litretto* l'un de ces ruisseaux, est un village appellé *Malisano*, désigné par les Espagnols pour avoir donné naissance à un hom-

me qui, en 1600, causa beaucoup d'inquiétude à la cour de Madrid. Parino, un des flatteurs les plus vils parmi les écrivains de cour, nous donne, dans son Théâtre des vice-rois, les détails suivants sur ce personnage extraordinaire :

« Cette année est arrivé à Naples un fameux « imposteur qui se prétend roi de Portugal. Cet « homme est de *Malisano*, village de la Calabre « près Taverna : il s'appelle *Marco Tullio Coti-* « *sone*. Il alla d'abord à Padoue sous un habit de « pélerin. C'est là qu'il se donna pour don Sébas- « tien. Il y fut aussitôt arrêté par ordre du gou- « vernement, et envoyé à Venise où il fut inter- « rogé. Il répondit que le bruit de sa mort avoit « été répandu à dessein par les Espagnols, mais « qu'il s'étoit échappé le jour de la bataille, et que « depuis il avoit été à Jérusalem pour s'acquitter « d'un vœu qu'il avoit fait dans le moment de son « danger. Pour prouver qu'il étoit effectivement « don Sébastien, outre la ressemblance des traits « et de la taille, et la langue portugaise qu'il par- « loit en perfection, il fit voir qu'il avoit un bras « plus long que l'autre, ainsi qu'on l'avoit remar- « qué dans ce prince. Mais ce qui, sur-tout, sur- « prit le sénat, étoit la vivacité de ses reparties, « sa connoissance des affaires politiques, la no- « blesse de son maintien, son air majestueux, et

« le compte exact qu'il rendit des propositions « secretes, des négociations et des réponses en« tre ce prince et les ambassadeurs de Venise à « Lisbonne. Malgré cela, comme il étoit démon« tré que don Sébastien n'existoit plus, puisque « le roi Philippe avoit racheté aux Maures le corps « de ce prince pour cent mille ducats, le sénat le « soupçonna d'être, comme en effet il l'étoit, « un infâme sorcier; de sorte qu'après deux ans « de prison, il fut banni des états de la républi« que. Les Portugais qui demeuroient à Venise « l'habillerent à leurs frais, et le firent passer à « Florence sous un habit de moine; mais le grand « duc, très attaché aux intérêts de l'Espagne, le « fit arrêter, et l'envoya chargé de chaînes à Na« ples. Lorsqu'il parut devant le comte de Lemos, « vice-roi de ce royaume, voyant qu'il avoit la tête « découverte à cause de la chaleur qu'il faisoit, il « lui dit fièrement de se couvrir. Interrogé ensuite « par lui de quel droit il s'avisoit de lui donner « cet ordre, il lui répliqua que, quoiqu'il ne fût « pas possible que lui comte eût oublié les affai« res pour lesquelles il avoit été deux fois envoyé « à Lisbonne sous le regne du dernier roi d'Es« pagne, il lui rappelleroit néanmoins quelques « particularités de cette affaire. Les détails qu'il « lui en donna furent si justes, que le vice-roi en

« fut frappé d'étonnement; mais, par réflexion,
« il refusa de l'entretenir davantage, et ordonna
« qu'on le conduisît en prison. Il y resta étroite-
« tement gardé jusqu'à l'arrivée du nouveau vice-
« roi, qui lui fit faire son procès. La bassesse de
« sa naissance fut prouvée, sa fourberie dévoilée,
« et l'imposteur fut condamné aux galeres. Dans
« cet état il sut se concilier l'amour et le respect
« des esclaves ses camarades, et en fut toujours
« traité comme s'il eût été réellement celui qu'il
« prétendoit être. Il fut ensuite transféré sur la
« flotte qui étoit en Sicile, et il y fut visité par le
« duc de Medina Sidonia qui avoit été à Lisbonne
« sous le regne de don Sébastien. Le prisonnier
« lui parla comme à son inférieur, et lui demanda
« des nouvelles du petit maure qu'il lui avoit don-
« né il y avoit vingt-deux ans. Le duc fut confondu,
« et fondant en larmes se retira très incertain sur
« ce qu'il en devoit penser. Enfin la cour de Ma-
« drid crut que le plus sûr parti étoit de s'en dé-
« faire, et en conséquence il fut exécuté dans l'isle
« *delle Femine*, près de Palerme. Lorsqu'il étoit
« étendu sur la roue, il avoua qu'il avoit conduit
« cette supercherie par le secours du diable, et
« en effet toutes les preuves de ressemblance qui
« venoient à l'appui de ses assertions disparurent
« au moment de sa mort. »

Gianone, qui écrivoit sous le regne d'un prince de la maison d'Autriche, affecte de traiter cette affaire comme une extravagance; mais plusieurs auteurs ajoutent plus de foi à la vérité de cette histoire. L'absurdité de Parino, en attribuant au diable les preuves qu'il avoit données, est plutôt un argument en faveur des prétentions de ce malheureux; car si la cour d'Espagne avoit trouvé de meilleurs moyens de démontrer son imposture, elle les eût certainement employés (72).

Il étoit si tard lorsque nous arrivâmes à l'endroit où nous voulions débarquer, que je pris le parti de dormir dans le bateau plutôt que de faire six milles dans l'obscurité pour aller gagner *Catanzaro*, où je n'étois pas sûr de trouver à me loger. Peu d'heures me suffirent le lendemain pour examiner tout ce qui méritoit quelque curiosité dans cette capitale de la Calabre inférieure.

Catanzaro fut bâtie en 963, par ordre de l'empereur Nicéphore Phocas, comme un poste important contre les Sarrasins : sa situation sur une hauteur, dans le passage qui est entre les montagnes et la mer, sembloit favorable pour repousser ces infideles, qui venoient ordinairement de la Sicile ou de l'Afrique débarquer à Reggio. Dans la suite, sa grandeur et sa population s'étant augmentées, on trouva à propos d'y établir le tribu-

nal de la province; et en 1593 elle devint sa capitale, au lieu de Reggio qui l'avoit été jusqu'alors.

La ville contient aujourd'hui environ 12000 habitants qui vivent les uns de la chicane, et les autres du produit de leurs blés, de leur soie et de leur huile. Il s'exporte annuellement environ 10000 salmes de cette derniere denrée. L'eau de cet endroit a un goût désagréable et est très chargée de terre, et le vin est âpre. Le college ci-devant des jésuites est un beau bâtiment. On y voit une belle statue de saint Ignace faite par *Fonseca*, et un superbe tableau représentant saint Bruno qui distribue du pain aux pauvres. La premiere érection en fief de *Catanzaro* fut faite par le roi Roger en faveur de Hugues de Moline, comte de Molyse son gendre : la seconde par Charles I, en faveur de Pierre Rufo, dont la famille l'a possédé jusqu'au temps des princes de la maison d'Aragon, époque où leurs biens passerent à Centeglia, sur qui ils furent ensuite confisqués. On ne peut aller en chaise plus loin que cette ville, et j'ai même peine à comprendre comment elles arrivent jusques là. De là à Reggio on va ordinairement en litiere par un chemin qui traverse le pays et côtoie le rivage de la mer.

Dans l'après-midi je fis dix milles jusqu'à *Squil-*

lace, dans un pays uni et bien cultivé, abondant en blé, en légumes, en maïs, en mûriers et en oliviers. La journée d'un laboureur est de quinze grains. Le sol est riche et rempli de débris de coquillages. Mon guide me conduisit d'un air triomphant pour aller admirer ce qu'il disoit être un temple des anciens saints de la Calabre. Mais en examinant je trouvai que c'étoit un édifice du temps des Angevins ou des Normands, ayant des tours quarrées aux angles (73).

SECTION XLIII.

Squillace est bâtie au sommet d'une montagne escarpée, qui va en pente vers l'est, et est à environ 3 milles de la mer. Je ne sais pas pourquoi Virgile donne à cette ville l'épithete de *navifragum*, ville où les vaisseaux se brisent, attendu qu'il n'y a aucun écueil ni visible ni caché dans les environs de ce port. Il est impossible qu'un poëte aussi exact ait pu confondre ce qui appartient à la grande baie de Squillace avec le détroit de Scylla, près du phare de Messine. Peut-être ceux qui expliquent ce passage par la tradition qui rapporte que les premieres maisons de cette ville avoient été construites des débris du vaisseau d'Ulysse, ont trouvé le mot de l'énigme.

En formant le corps des républiques grecques

établies sur les côtes de l'Italie, Athenes a fourni une colonie à Squillace, mais jamais cet établissement n'a eu d'éclat. Rome y en envoya une autre depuis. L'an 992, l'empereur Othon II fut défait par l'armée des Grecs sous les murs de cette ville : cette victoire rendit à ces derniers l'espoir de remettre encore une fois l'Italie sous leur puissance. Charles d'Anjou donna ce fief à Montfort ; mais dans le regne suivant il fut donné aux *Marsan.* Cette maison puissante ayant été renversée par les princes aragonois, Squillace fut donnée aux Borgia, et appartient aujourd'hui au marquis Gregori, qui, de simple commissaire des guerres à Messine, s'est élevé à la dignité de premier ministre à Naples, et ensuite en Espagne. Quoiqu'il ait eu l'art de captiver la bienveillance de son maître, il n'a pas eu celui de plaire à la nation. Une révolution à Madrid le força de quitter l'Espagne, et depuis il a toujours résidé à Venise en qualité d'ambassadeur de cette cour. Les Napolitains l'accusent d'avoir donné plusieurs conseils très pernicieux, et l'abhorrent comme l'auteur des oppressions qu'ils souffrent. Il faut attendre sa mort et celle de l'esprit de parti, (les *recentia odia* de Tacite,) pour décider s'il mérite réellement leur haine.

Squillace s'enorgueillit d'avoir donné naissance

à Cassiodore, cet habile ministre de Théodoric, et que nous devons regarder aussi comme un auteur très estimable, eu égard au siecle où il vivoit : il fut aimé et considéré de ce prince et de ses successeurs; après avoir occupé les premieres places de l'état, il choisit sa ville natale pour le lieu de sa retraite; et pour se conformer à l'esprit de son siecle, il prit l'habit de moine, et passa dans un cloître les dernieres années de sa vie. Il nous a laissé dans ses lettres à Maxime plusieurs preuves de son attachement pour Squillace, et il s'étend avec sensibilité et vanité sur les beautés de cette ville. Je me promenai jusqu'à l'embouchure de la riviere *Alesi;* ce patricien y avoit fait faire un vivier, où par le moyen d'un canal on introduisoit l'eau de la mer. Je n'ai pu trouver aucun vestige de ces travaux, qui probablement ont été comblés par les sables, ou insensiblement détruits par les vagues pendant le long espace de douze cents ans.

L'après-midi je fus surpris d'un violent bruit que j'entendis : m'étant informé de ce que c'étoit, j'appris que le bailli du seigneur enfonçoit les portes de la maison voisine ; c'est la maniere ordinaire de donner le dernier avertissement à un créancier ou vassal qui refuse de payer, et qui, pour assurer sa personne, s'enferme chez lui.

Lorsque le débiteur est favorisé, et qu'on veut le traiter avec indulgence, le bailli frappe seulement de la main sur la porte. Si dans une rixe un des combattants se sauve et s'enferme chez lui, et que son adversaire frappe à sa porte à coups de pied, c'est une preuve certaine qu'il est outré au dernier point, et qu'il est résolu de n'accorder aucun quartier. Les enfants mêmes, dans leurs petites disputes, font la même distinction. Ceci explique ce passage d'Horace, qui dit que la mort frappe du pied, sans distinction, à la porte des palais comme à celle des chaumieres. Il veut faire entendre par-là qu'elle est inexorable à exiger ce tribut de la nature, et non pas, comme quelques commentateurs le supposent, qu'elle fait usage de ses pieds, parcequ'elle tient dans ses mains la faux et l'horloge. Plusieurs autres passages de ce poëte peuvent s'éclaircir par des usages encore existants dans toute la Calabre. Ce qu'il dit de l'éducation mâle et de l'obéissance filiale de la jeunesse romaine dans les temps reculés est absolument conforme à ce qu'on trouve encore chez les gens de campagne de cette contrée. Après avoir travaillé à la terre toute la journée, sans autre nourriture que du pain et de l'eau assaisonné d'une gousse d'ail, d'un oignon, et de quelques olives seches, les enfants ne se per-

mettroient pas de se présenter le soir devant leurs meres sans apporter avec eux un fagot de lentisques ou d'autres broussailles, qu'ils jettent à la porte avant d'oser entrer.

Un gouvernement sage, sous un monarque ambitieux, pourroit former encore cette race d'hommes, de maniere à en faire des conquérants. La patience dans le besoin, dans les travaux et dans la disette, des corps vigoureux et bien proportionnés, des esprits pleins de feu et de fierté, se trouvent encore dans les montagnes de ce royaume; mais il faudroit des circonstances bien heureuses, un grand jugement et de la fermeté, pour en tirer le parti convenable.

Le récit touchant que fait Horace d'une mere qui attend avec impatience le retour de son fils, pourroit encore s'appliquer à celles de la Calabre.

Si les felouques ne paroissent pas au temps ordinaire de leur retour, les meres et les femmes de matelots ne cessent d'invoquer le ciel, d'appeller par leurs noms ceux qu'elles attendent, et ne quittent jamais leurs fenêtres, les yeux fixés sur le cap qu'ils doivent doubler: aussitôt que le bateau paroît, toute la ville retentit de cris de joie, et du mot *barca, barca.* Les enfants font sonner des cloches; et aussitôt qu'ils peuvent dis-

tinguer la felouque, ils courent chez les parents demander leur pour boire, pour la bonne nouvelle qu'ils leur apportent.

Denys de Syracuse, dans l'espoir de désunir les confédérés de la grande Grece, entreprit de tirer une muraille à travers l'isthme; mais les troubles de la Sicile le forcerent à abandonner l'ouvrage avant qu'il pût l'achever.

Nous passâmes au bas de *Stallati*, ville d'environ 1200 ames, située sur une montagne composée de cailloux et de particules minérales unies par une terre forte: cette montagne contient quelques especes de marcassites. En avançant vers le sud, le pays perd de sa beauté et le sol de sa fertilité. Les plantations de coton n'ont pas la belle apparence de celles du nord: on retrouve pourtant encore un beau paysage sur les bords du *Calipari*, ou *Eloris*, où Denys battit l'armée alliée des Grecs. Nous couchâmes à *Monasterace*, pauvre village placé sur une hauteur: le chemin qui y conduit est bon, excepté près des torrents qui se jettent en grand nombre des montagnes et ravagent la plaine. Le triste aspect de ce pays est dû autant au défaut de cultivateurs qu'à la mauvaise qualité du sol.

Le 17, nous arrivâmes à *Gerace* par un pays très désagréable le long de la côte. Une chaîne de

montagnes nues et désagréables borne la plaine à l'ouest, et en quelques endroits s'avance jusqu'à la mer. Nous traversâmes un nombre infini de ruisseaux, dont les bords ont été sans doute connus dans les temps anciens par quelques sanglants combats entre les Grecs et les barbares, ou entre les Grecs eux-mêmes, qui, par leurs querelles interminables, sappoient sans cesse les fondements de leur grandeur. Il seroit très difficile de fixer aujourd'hui avec précision la situation des anciennes rivieres et villes; mais il n'y a pas de doute qu'on ne puisse en approcher avec plus d'exactitude que n'ont fait jusqu'ici les géographes.

Nous laissâmes sur notre droite *Stilo*, remarquable par son riche couvent de chartreux: cet ordre, dès son berceau, forma un établissement solide dans ce royaume par la faveur de Roger, cet illustre souverain de Sicile, qui fut l'ami intime de saint Bruno leur fondateur. Il poussa des racines vigoureuses, et acquit dans la suite des richesses et des possessions immenses; mais l'esprit de notre siecle semble menacer au moins d'élaguer ses branches, sinon de les déraciner totalement. Non loin de ce lieu est une mine de fer totalement abandonnée. Nous laissâmes sur la gauche le cap de *Stilo*, qui, avec celui de *Spar-*

tivento, forme la baie de Locres. *Castel vetere*, situé sur une hauteur, à trois milles de la mer, occupe la place où étoit l'ancienne Caulon (*a*), dont on prétend qu'il existe encore quelques vestiges. Je n'en ai point vu qui dénotent une antiquité aussi reculée: cette colonie étoit un des établissements les plus anciens des Grecs, ainsi qu'il est prouvé par ses médailles qui sont toutes *in taglio* (*b*), maniere sans contredit la plus ancienne d'en frapper: cette ville fut démolie par Denys, et ses habitants transférés en Sicile quatre cents ans avant l'ere chrétienne. Près de la mer est *la Rocella*, fief appartenant à la maison *Caraffe*; elle est bâtie sur une hauteur escarpée, couverte d'*opuntia*, ou figuiers d'Afrique : les habitants en mangent les fruits, et avec les branches forment des haies pour entourer leurs jardins.

Aucun auteur n'a déterminé clairement la position de la riviere de *Sagra*, si célebre par la défaite des Crotoniates par une poignée de Locriens : ceux qui ont cru qu'elle étoit la même

(*a*) Castel vetere est à 6 ou 7 milles de la mer, sur une hauteur; Caulon étoit dans une plaine sur le bord de la mer. (Note du traducteur.)

(*b*) C'est-à-dire creuses au lieu d'être en relief.

que *l'Alaro* (*a*) moderne, paroissent avoir approché davantage de la vérité (74).

SECTION XLIV.

Gerace est mal bâtie, et située sur une montagne de granit grossier et de terres dures : le chemin qui y conduit est escarpé et difficile ; le vallon qui est au pied est bien cultivé, et cependant il ne produit pas assez de blé pour la subsistance des habitants de la ville, quoiqu'ils ne soient qu'au nombre de trois mille. Leur vin est fort bon et possede la qualité inestimable de s'améliorer quand on le garde. La plupart des écrivains sont d'avis que cette ville est située dans le même lieu où étoit autrefois Locres. Quelques antiquaires pensent qu'elle étoit plus près de la mer, dans un lieu qu'on nomme maintenant *Pagliapoli*, où l'on voit encore beaucoup de ruines ; mais la brique qui y étoit employée me fait présumer que ces débris ne remontent pas aux beaux jours de la grande Grece. On y remarque sur-tout une grande piece parfaitement conservée ; mais on n'y trouve ni inscriptions ni colonnes, ni décorations. J'ai d'abord penché à croire

(*a*) M. Danville la détermine au midi de Gerace ; elle s'appelle maintenant le Charere.

que la ville de Locres avoit existé dans la plaine; parceque cette situation étoit plus favorable au commerce, et que la citadelle étoit bâtie sur la montagne où est maintenant Gerace; mais comme Strabon dit expressément que la ville étoit située au sommet d'une montagne nommée *Esopis*, les bâtiments qui se trouvoient le long de la mer ne peuvent avoir été que des fauxbourgs, des magasins ou des habitations de pêcheurs. Dans les premiers temps de la navigation chaque rocher qui formoit un abri, chaque islot et chaque embouchure de riviere servoit de port; ainsi nous ne devons pas être surpris si nous ne retrouvons plus aujourd'hui aucuns vestiges de tous ces ports dont les auteurs font mention. Locres offroit sans doute quelque asyle assuré pour les galeres et les bateaux, quoiqu'on ne voie plus maintenant qu'une rade ouverte. En tout il devient très difficile de déterminer la véritable position d'aucune des anciennes villes de cette côte, à moins de retrouver quelques monuments remarquables qui les indiquent: cette difficulté provient du changement successif des domiciles. Les premiers aventuriers qui y aborderent, s'emparerent de quelques rochers inaccessibles d'où ils pouvoient braver les habitants du pays aussi bien que les étrangers qui tenteroient d'y aborder après eux;

mais à mesure que les progrès de la population les mirent en état de chercher à s'enrichir, soit par le commerce, soit par voie de conquête, ils descendirent de leurs forteresses et bâtirent des villes commodes dans ces plaines fertiles qui bordent la mer. Mais la prospérité des hommes ne dure qu'un instant, et il est de la nature des choses que lorsqu'un état est parvenu au dernier degré de sa splendeur et de sa puissance, il décline graduellement et retombe enfin dans son obscurité primitive. Les villes grecques de l'Italie ont éprouvé cette vicissitude des choses humaines. Privées de leur liberté par les Romains, elles virent bientôt diminuer le nombre de leurs citoyens; elles crurent alors qu'une trop grande étendue de murailles étoit difficile à garder dans un pays ouvert, et les exposoit aux attaques de leurs ennemis par terre et par mer. Un air mal-sain, suite naturelle de la dépopulation et d'une culture négligée, acheva leur ruine; de sorte que les foibles restes des habitants allerent chercher la santé et la sûreté au sommet des montagnes voisines, où ils bâtirent des villes qui ressembloient bien plus à des nids d'oiseaux de proie qu'à des habitations d'hommes. A mesure que l'on vit la paix et la sûreté renaître, que l'agriculture et le commerce furent protégés, on vit ces habitants abandonner

leurs tristes forteresses et se hasarder encore une fois dans la plaine.

Une colonie de la ville de Locres en Grece fonda la république de ce nom en Italie, pour laquelle Zaleucus forma un code de loix regardé par tous les Grecs comme un chef-d'œuvre de législation : il fut le premier qui mit par écrit ces instituts, et qui détermina, d'une maniere précise, les peines et les châtiments, qui, avant son temps, étoient, chez tous les peuples, abandonnés à la discrétion des juges. Comme tous les disciples de Pythagore, il soutint l'exécution de ses loix avec une rigidité inflexible. On assure qu'il en fit éprouver les effets à sa propre famille plutôt que d'y déroger. Jaloux d'empêcher les innovations, il fit porter une loi qui ordonnoit que quiconque proposeroit une loi nouvelle se présenteroit devant l'assemblée du peuple avec la corde au cou, et seroit étranglé sur le champ si sa proposition étoit rejettée.

Les Locriens firent alliance avec les tyrans de Sicile : ils reçurent dans leur ville Denys le jeune, lorsqu'il se sauva de Syracuse; mais ce monstre les paya de leur hospitalité par la plus noire ingratitude. Par artifice et par force il acquit un empire dans leur ville, et l'exerça de la maniere la plus indigne, en insultant leurs femmes et leurs

filles, et en pillant leurs biens : mais lorsqu'il fut parti pour la Sicile, les Locriens se vengerent de sa perfidie sur sa femme et ses enfants. Cette république posséda un pays étendu et une armée respectable en proportion des autres puissances grecques : mais soumise par les Romains, elle se fana comme une plante blessée à sa racine, et fut ruinée par la cruauté et l'avarice de leurs gouverneurs.

Il m'est impossible de trouver l'époque précise où cette ville reçut son nom moderne : mais comme son évêque étoit appellé *Hieracensis* dans le huitieme siecle, je présume que ce nom lui avoit été donné long-temps avant. Gerace a toujours été une place forte; dans une des guerres de famille entre les princes normands, Guiscard fut trahi et fait prisonnier en voulant lui-même surprendre la ville : et il y auroit perdu la vie si on eût permis aux habitants de suivre leur inclination ; mais Roger son frere, quoique son ennemi, le tira de leurs mains, et regagna son amitié par ce service signalé.

Cette baronnie étoit une de celles que Charles d'Anjou prodigua à la maison de Montfort. Sous les *Durazzo* les Caraccioli l'acheterent; elle appartient aujourd'hui aux Grimaldi de Gênes, et leur donne le titre de prince.

L'après-midi je me joignis à une foule de peu-

ple qui traînoit une femme à l'église pour la délivrer du diable dont elle étoit possédée : c'étoit une femme de moyen âge; elle paroissoit attaquée de fortes convulsions, ce qu'on attribuoit à la puissance du démon. Le prêtre ayant refusé de venir, quelques uns des assistants s'impatienterent et secouerent la pauvre démoniaque d'une si rude maniere, que Béelzébut trouva à propos de décamper : elle se leva aussitôt confuse et palpitante, mais elle ne tarda pas à recouvrer ses sens et à s'en aller à toutes jambes gagner sa maison; d'où je conclus qu'il y avoit dans son fait plus de fourberie que de maladie.

Les convulsions de toute espece sont attribuées aux opérations de l'esprit malin : plus de quinze cents femmes qui prétendent être tourmentées par ces lutins, vont tous les ans à *Sorino* pour se guérir en regardant le portrait de saint Dominique. Sous de pareils prétextes elles obtiennent de leurs époux, d'ailleurs assez tyrans, la permission d'aller faire ce pélerinage agréable, ainsi qu'une paire de souliers des dimanches, sans lesquels ce seroit manquer au saint que de se présenter devant lui. Un des prêtres de ce couvent me conta l'histoire d'une de ces possédées, qui, après avoir essayé les moyens ordinaires de guérison, fut envoyée se confesser à lui. Comme

il étoit parfaitement instruit de ces sortes de tours, il lui ordonna de lui avouer le véritable motif qui lui faisoit jouer cette farce, la menaçant, en cas de refus, d'une visite du diable véritable qui la tourmenteroit tout de bon. La pauvre femme, effrayée à mourir d'une pareille menace, lui avoua franchement qu'ayant été mariée malgré elle à un gardien de chevres qui puoit, à renverser, l'odeur de son troupeau et de ses fromages, elle avoit en horreur ses caresses, et jouoit la possédée afin de le dégoûter d'elle. Le prêtre, ayant ainsi tiré son secret, envoya chercher son mari dans l'espérance d'adoucir les malheurs de la femme; et sachant qu'il tenteroit inutilement de lui prouver que sa femme n'étoit pas réellement possédée, il s'avisa d'une autre ruse, et lui dit qu'il avoit découvert l'espece particuliere de l'esprit malin qui la possédoit; que cet esprit avoit une antipathie invincible pour les gardiens de chevres, et qu'aucun exorcisme n'étoit capable de les préserver de ses persécutions. Le pauvre homme, dont le premier métier avoit été celui de jardinier, n'eut pas grande peine à renoncer à un genre de vie qui lui rapportoit peu, et reprit avec plaisir son ancien métier, dans l'espoir de se délivrer ainsi du diable. Le moine lui acheta un jardin et lui fit trouver à vendre son

troupeau. Il eut bientôt le plaisir de voir ce couple bien établi et parfaitement content (75).

Nous fimes le lendemain 12 milles dans un pays bas et désagréable, que la mauvaise qualité de la terre et du blé qu'elle produit fait présumer être peu propre à l'agriculture. Nous passâmes ensuite, pendant 6 milles, des montagnes affreuses composées d'une terre seche sur des couches de cailloux, de minéraux, de sable et de coquillages. Après une marche bien fatigante dans des chemins horribles, nous arrivâmes à un des plus mauvais villages que j'aie jamais rencontrés : il se nomme *Bianco*, à cause de la montagne de craie sur laquelle il est situé. Les maisons sont de pierres et de boue, et couvertes de branchages. Tout y avoit un aspect si triste, et les habitants une mine si piteuse, le temps étoit si orageux, que je pris le parti de ne pas sortir de mon auberge enfumée, et de me consoler en buvant d'un vin blanc qui a beaucoup de corps et de saveur, quoiqu'un peu âpre. Mon repos fut troublé par le danger que courut mon guide, qui fut mordu à la main par une vipere, comme il grimpoit sur une vieille muraille. Les premiers effets furent très prompts et très alarmants ; mais l'hôte les dissipa en appliquant un fer rouge sur la blessure, et en faisant des incisions tout autour. Il

nous dit que le froid avoit engourdi la vipere, ce qui rendoit le poison moins actif qu'il ne le seroit par un temps chaud. Il nous conta l'histoire d'un de ses parents dont la tête s'étoit enflée à un point prodigieux pour avoir sucé l'endroit où une vipere avoit mordu un de ses enfants; mais la tumeur s'étoit dissipée par le moyen des fomentations.

SECTION XLV.

Nous descendîmes la montagne, au péril de notre vie, par un chemin étroit et fangeux, dont les terres sont soutenues de chaque côté par des piliers de bois sur lesquels on a posé des planches pour servir de pont; et ce pont est si peu solide qu'en passant dessus il tremble sous les pas. Comme il avoit plu à verse pendant toute la nuit, notre guide préféra de faire un détour par les dunes, au lieu de prendre le plus court à travers les montagnes. Nous traversâmes l'isthme du cap *Bruzzano;* c'est le lieu où les Locriens aborderent lorsqu'ils vinrent en Italie, et où ils séjournerent quatre ans avant que de pénétrer plus au nord. Les terrains bas sont très riches en pâturages et produisent naturellement d'abondantes récoltes de foin; mais on en tire bien peu de parti, car plus de la moitié des herbes pourrit

sur pied faute de bestiaux pour les manger. L'*oleander*, et quantité d'autres superbes arbrisseaux, ornent les bords des torrents : et j'y rencontrai en plusieurs endroits le *calamus aromaticus*, autrement dit *acorus* (76), ainsi que plusieurs autres plantes très rares ; mais les embarras d'un voyage dont la botanique n'étoit pas l'objet m'en firent oublier la plus grande partie. Je suis persuadé qu'une recherche exacte dans ces pays presque déserts offriroit aux observateurs une quantité considérable de plantes curieuses propres à la médecine. Je dînai à *Bronca-Leone*, petit village, et j'allai ensuite visiter le cap *Spartivento* qui forme l'extrémité méridionale de l'Italie. Ce cap est environné de plusieurs petites isles, et de beaucoup d'écueils contre lesquels les vagues viennent se briser avec fureur. De là nous tournâmes vers les montagnes, et après bien des fatigues nous arrivâmes à la ville de *Bova*, où je fus très bien reçu par un des chanoines pour qui j'avois une lettre de recommandation.

Bova est placée sur le sommet d'une montagne ; et ce lieu n'étant pas avantageusement situé pour faire un grand commerce, parcequ'il est écarté de tout, on n'y trouve ni opulence ni culture ; la plupart des habitants sont originaires grecs et en suivent le rit. Je ne prétends pas dire

qu'ils puissent faire remonter leurs généalogies au temps des républiques de la grande Grece, chose que la révolution de tant de siecles rendroit impossible : ce peuple a une origine beaucoup plus nouvelle, étant venu d'Albanie depuis un petit nombre de siecles. J'ai été fort curieux d'apprendre ce qui pouvoit les concerner, et je rassemblerai ici tout ce que j'ai pu savoir de leur histoire.

Lorsque nous considérons qu'une très grande portion de ce royaume fut long-temps habitée et gouvernée par les Grecs, et que le rit de cette église a été celui de la majeure partie de ce pays, et subsiste même encore en plusieurs endroits, nous sommes portés à croire que leurs titres de possession, ainsi que leur rit, étoient fondés sur la prescription; mais on en jugera différemment en se rappellant que lorsque la religion chrétienne commença à se répandre en Italie, il existoit à peine la plus légere trace des loix, des coutumes ou de la langue des Grecs. Polybe, qui vivoit deux cents ans auparavant, parle de ces usages comme n'ayant existé que très anciennement; Cicéron, comme étant entièrement oubliés : et Strabon nous apprend qu'à l'exception de trois villes qui offroient encore une foible image de leur origine, toutes celles de la grande Grece avoient

entièrement adopté le langage, l'habillement et la jurisprudence des Romains. Les inscriptions que l'on trouve dans le royaume de Naples le prouvent très clairement; et si, du temps d'Auguste, on retrouvoit encore quelques vestiges de ces temps anciens, ils furent sans doute bientôt effacés par de nouvelles colonies et par une suite de guerres civiles : d'où il s'ensuit que lorsqu'on établit un patriarche à Constantinople, il n'existoit déja plus aucune liaison entre l'Italie et la Grece. Les provinces du royaume de Naples étoient alors, ainsi que le reste de l'Italie, soumises à la jurisdiction spirituelle de l'évêque de Rome. Ils suivirent le rit latin jusqu'au VIIIe siecle, que Léon l'Isaurien força ses sujets de l'Italie de renoncer à l'obéissance des papes pour se soumettre à celle du patriarche de Constantinople. Les princes normands, par zele et par politique, remirent ces provinces sous l'autorité du pape, pour mieux séparer leurs intérêts d'avec ceux des Grecs; et dans le XVe siecle il restoit à peine la plus légere trace des usages de ces derniers, excepté quelques foibles traditions et quelques ressemblances dans les usages, lorsque de nouveaux événements amenerent en Italie une nouvelle colonie.

Georges Castriot, prince d'Épire ou d'Alba-

nie, connu sous le nom de Scanderberg, ce boulevard des chrétiens contre la puissance turque, étant dans un besoin pressant, reçut un puissant secours d'Alphonse Ier. Pour reconnoître un si grand service, le prince d'Épire, en 1462, traversa la mer adriatique, défit Jean d'Anjou, et établit Ferdinand Ier sur le trône de Naples. Ce roi lui donna, par reconnoissance, plusieurs fiefs considérables, et invita les Albanois à s'établir dans ses états. La mort de Scanderberg ne laissant plus d'obstacles aux conquêtes des Turcs, Jean, son fils, vint chercher un asyle à Naples : il y fut reçu à bras ouverts; on donna des terres à ceux qui le suivirent; on les affranchit des taxes, et on leur accorda plusieurs autres privileges, dont ils conservent encore aujourd'hui l'apparence. Ces étrangers se fixerent dans plusieurs provinces, mais principalement en Calabre, où ils espéroient trouver une protection plus marquée de la part d'Irene Castriot, épouse de San Severino, prince de Bisignano. Les Albanois continuerent à venir s'établir en Italie, jusqu'au temps de Charles-Quint, et leur nombre augmenta d'une maniere très sensible. Aujourd'hui il y en a au moins cent mille répandus dans cent villes ou villages: mais plusieurs de leurs établissements sont de la plus grande pauvreté, sur-tout ceux des environs de

Bova. Les habitants de ces villages portent à Reggio du blé, du fromage et des bestiaux; mais ce marché, peu considérable, n'offre pas un débouché suffisant, ce qui fait que l'argent est fort rare. Leur langage vulgaire est l'albanois. Tous les hommes savent le calabrois; mais les femmes, qui ne vendent ni n'achetent rien, ne parlent absolument que leur langue, et la prononcent avec l'accent le plus doux. Le dialecte albanois est absolument différent de la langue moderne des Grecs et du sclavon, qui sont celles qui environnent toute l'Albanie. C'est une chose digne d'être remarquée, que cet idiôme, qui est connu en Europe depuis plus de mille ans, ait été tellement négligé qu'il n'en existe pas seulement un alphabet; et plusieurs sons de cette langue ne sauroient s'exprimer par des lettres grecques ou latines : cette singularité donneroit lieu de penser qu'elle n'est qu'un mélange des différents dialectes de ces hordes de Tartares qui ont ravagé la Macédoine et la Grece dans le VIII[e] siecle, et que le commerce des Allemands, des Italiens et des croisés l'a successivement enrichie de nouveaux mots. Les racines de cette langue n'ont aucun rapport avec celles des autres langues de l'Europe; mais on y trouve quantité de mots empruntés du grec ancien et moderne, du latin, de la

langue sclavonne, de l'italien, du françois, de l'allemand; et, ce qui est plus extraordinaire, on y trouve plusieurs mots anglois employés dans leur sens naturel, avec une légere différence seulement dans les déclinaisons et dans la prononciation.

Le rit grec n'existe plus aujourd'hui que dans la seule province de *Consenza*, le gouvernement, aussi bien que les évêques, ayant successivement forcé ou persuadé les autres d'adopter la liturgie et la discipline romaine. Sans doute les évêques latins ont trouvé qu'il étoit incommode d'être chargé de la direction spirituelle d'un peuple étranger, dont les coutumes, le langage et les cérémonies leur étoient inconnus, ce qu'ils ne se soucioient pas d'avouer.

De plus, le défaut d'instruction avoit plongé les Albanois dans un tel degré de barbarie qu'ils ne pouvoient plus trouver parmi eux un prêtre qui sût assez de grec pour faire le service divin dans cette langue. Pour remédier à ces désordres, Mgr *Rodata*, bibliothécaire du Vatican, obtint de Clément XII la fondation d'un college à *San Benedetto Ullano*, dans la Calabre supérieure, pour l'éducation de la jeunesse grecque qui desiroit se consacrer au service de l'église. Il fut sacré archevêque *in partibus*, et envoyé pour

poser la premiere pierre de ce séminaire *italo-greco-albanezo*. On combla ce nouvel établissement de privileges et d'immunités : on le dota de plusieurs terres et villages : on dépensa seize mille écus romains en bâtiments, et on assigna mille ducats de revenu à l'évêque. Ce prélat est président du college ; mais ses pouvoirs sont soumis au prélat latin de Bisignano, sans la permission duquel il ne peut conférer les ordres aux étudiants. Il y a outre cela un curé et un maître d'école. Tout le reste est composé de pensionnaires à vingt écus par an. Les dominicains y donnent des leçons de philosophie morale et de théologie scholastique ; mais lorsqu'il leur arrive de toucher quelque chose des cinq fameuses propositions qui partagent les sentiments des deux églises, le zele de leurs ancêtres se manifeste chez les écoliers, qui ne manquent jamais de le témoigner avec enthousiasme. *Rodata* mourut trop tôt pour la prospérité de son établissement. Il s'y glissa bientôt des abus, et depuis quelques années les affaires temporelles de cette maison ont été bien mal conduites. Les Albanois sont un peuple doux et industrieux, et leurs femmes sont remarquables par leur sagesse. Ils conservent dans leur habillement le costume de l'Illyrie, qui étoit la patrie de leurs peres. Leurs plus belles

femmes sont ordinairement mariées aux prêtres, et elles sont très fieres de leurs maris, car chez eux le clergé est regardé comme la premiere noblesse. Lorsqu'un de ces ecclésiastiques meurt, sa veuve ne forme jamais un second engagement, parceque les vierges seules peuvent aspirer à la main d'un prêtre, et que leurs veuves se dégraderoient en épousant un laïque (77).

SECTION XLVI.

En partant de *Bova*, je suivis la côte pendant trente milles jusqu'à *Reggio*. Aussitôt que le soleil eut dissipé les brouillards du matin, je vis la Sicile et le mont Etna qui s'élevoit au-dessus des autres montagnes, et que je distinguai par une fumée ressemblant à une vapeur légere qui s'élevoit de son sommet, et s'étendoit dans une direction horizontale, aussi loin que la vue pouvoit l'appercevoir. Nous déjeûnâmes chez un fermier, dans un village nommé *Amendolia*, village pauvre, mais bien situé; de là nous descendîmes dans la plaine, et traversâmes la riviere d'*Alice*, qui bornoit jadis le pays des Locriens. A l'embouchure de cette riviere et aux environs, on pêche une quantité prodigieuse d'anchois, et il est très vraisemblable que cette riviere avoit donné à cette espece de poisson le nom d'*Ha-*

lex (*a*) qu'il portoit en latin, ou bien ce poisson donna son nom à la riviere.

En arrivant à *Pentedattolo*, joli village, je vis avec plaisir une culture bien mieux entendue que je n'en avois vu dans tout le reste de cette province : les terres y sont distribuées avec plus d'intelligence et de soin ; aussi les récoltes y sont-elles bien plus abondantes. Son chanvre est le meilleur de toute la Calabre. Les montagnes qui bordent cette plaine sont composées de craie et de terre mêlées de rochers qui sont formés de parties ferrugineuses, de talc et de petits cailloux. Tous les fermiers étoient occupés à faire la moisson, mais il m'a semblé qu'ils perdoient beaucoup de temps faute de bras.

Près de *Montebello*, nous traversâmes l'extrémité de l'Apennin au cap *dell' Armi*, où cette chaîne de montagnes vient se perdre dans la mer pour reparoître ensuite dans une direction oblique sur le rivage de la Sicile, près de *Taormine*.

L'opinion qu'avoient les anciens que la Sicile faisoit autrefois partie de l'Italie, et avoit été séparée par quelque violent tremblement de terre, a été répétée par Cluvier et par d'autres, parce-qu'ils n'avoient pu trouver d'angles correspondants ni de couches homogenes des deux côtés

(*a*) Alice en Italien.

du détroit; mais leur peu de succès dans cette recherche n'est venu que de ce qu'ils avoient mal jugé la direction des montagnes: ils en ont nié la continuité, parcequ'ils n'en avoient trouvé aucune trace entre le cap *dell'Armi* et les hauteurs qui sont derriere le cap *Pelore;* mais une recherche plus exacte leur auroit appris que les montagnes de *Taormina* répondent, par leur composition et leurs formes, à l'extrémité de celles de l'Apennin, et que les terres élevées du cap *Vaticano* correspondent aux hauteurs qui sont au nord de *Messine*.

Les terres de ce promontoire sont légeres et les pierres sont fort blanches, ce qui sans doute lui a fait donner le nom grec de *Leuco-petra*, ou *pierres blanches*. L'aspect de ce pays est sauvage; on y trouve fort peu d'arbres, mais beaucoup de lentisques qui servent au chauffage des habitants. Les rochers sont divisés par des bandes étroites de cailloux qui s'inclinent vers l'horizon. Le chemin est fort bon pour les chevaux, et la vue est par-tout ravissante: l'œil embrasse à la fois le beau phare de Messine et les riches plaines de Reggio, qui contrastent avec la chaîne imposante des montagnes qui s'étendent au nord-est. En descendant du côté de l'ouest, je vis un pays absolument différent de celui que j'avois apperçu

depuis quelque temps. Au lieu de montagnes et de plages marécageuses presque désertes et incultes, je me trouvai au milieu d'un jardin riche et délicieux, ombragé de bocages et d'allées de peupliers et de mûriers, et divisé par des haies de grenadiers qui renfermoient des vignobles et des vergers d'orangers, de citronniers et de différents autres fruits. Des végétaux de toutes especes abondent sous l'ombre de ces plantations parfumées; mais la principale culture consiste en chanvres, comme étant celle qui rapporte le plus, quoique les émanations de cette plante soient réputées mal-saines. Des ruisseaux limpides serpentent dans ces plaines délicieuses, et en entretiennent la fraîcheur. Sur les deux côtés du chemin on trouve des maisons construites pour élever des vers à soie, et ces maisons sont différentes de celles que l'on voit en France: les fenêtres sont longues, et n'ont pas plus de six pouces de large; ce peu d'espace empêche qu'il n'y entre une trop grande quantité d'air à la fois, ce qui feroit périr ces petits animaux délicats. Lorsque leurs œufs sont près d'éclorre, on bouche les fenêtres, et on entretient dans les salles un feu modéré: aussitôt que les vers sont éclos, on les place sur des lits de joncs, où on les nourrit avec des feuilles de mûrier rouge, la seule espece que l'on

connoisse dans ce canton. On les préfere aux mûriers blancs, parceque cette derniere espece pousse plus tard ; ainsi les rouges conviennent mieux à la saison où naissent ces animaux, qui courroient risque de périr par le changement de temps s'ils sortoient de leurs coques dans la saison où le mûrier blanc produit sa feuille. D'ailleurs les ouvriers en soie sont d'avis que les vers nourris du mûrier rouge donnent une soie plus solide et plus compacte que ceux qui se nourrissent du mûrier blanc; mais je crois que ce n'est qu'un préjugé, puisque les Chinois, les Piémontois et les Languedociens préferent le mûrier blanc.

J'ai été surpris de voir les Calabrois élever leurs vers à soie avec tant de précautions, car j'aurois cru que la température de leur climat étoit assez chaude et assez égale pour leur permettre de laisser les vers sur les arbres, ainsi que cela se pratique dans les provinces méridionales de la Chine; mais j'ai appris que l'on avoit tenté plusieurs fois, sans succès, de les élever en plein air. Pour leur assurer une subsistance dans le cas où les feuilles des mûriers viendroient à être desséchées par quelque ouragan, on a fait des essais pour tâcher d'y suppléer par d'autres feuilles, et on a trouvé que les bourgeons des mûriers sau-

vages étoient ce qui convenoit le mieux : au surplus les Calabrois sont bien inférieurs aux Toscans dans l'art d'élever ces insectes ; car quoique la Toscane soit de quelques degrés plus au nord, ses habitants trouvent le moyen de se procurer deux pontes par an. Les maisons où l'on éleve les vers appartiennent aux bonnes familles de Reggio, qui fournissent les chambres, les feuilles, les œufs et tout ce qui est nécessaire à cette culture ; ils prennent pour eux les deux tiers du profit, et abandonnent le reste à ceux qui en ont soin. On apporte de Livourne et d'autres endroits des œufs pour renouveller la race, et pour assurer par là la bonne qualité de la soie : on a la plus grande attention d'empêcher que les lézards ne puissent s'introduire dans ces maisons, car s'ils y entroient pendant que les vers subissent leurs métamorphoses, ils en détruiroient des quantités considérables. L'ennemi le plus dangereux du lézard est le grand serpent noir dont l'espece est si commune en Italie ; la vue dè ces reptiles les effraie : ainsi les marchands de soie regardent comme un heureux augure d'en trouver dans leurs maisons. Ils offrent ordinairement au saint de la paroisse un cinquieme du produit pour avoir une bonne récolte , et les marins qui sont employés à exporter cette denrée dans leurs ba-

teaux, mettent ordinairement un ballot de cette sôie pour leur patron particulier : mais s'il vient à tomber de la pluie, le saint est supposé n'avoir pas rempli son engagement, et perd en conséquence tous ses droits, pour n'avoir pas préservé la cargaison.

On est obligé de porter tous les cocons à Reggio, où ils paient un droit, et sont cuits et filés dans des chaudieres publiques. Comme les fileurs sont payés à la livre, ils remplissent leur tâche avec plus de négligence que s'ils étoient payés à la journée. Après que l'on a extrait la soie on exige pour droit 42 grains et demi par livre, quand même le propriétaire la conserveroit pour son usage. Rien ne paroît moins juste que cette taxe; d'autant plus que l'on fait payer la marchandise tandis qu'elle est encore mouillée : mais ce qui est plus criant encore, c'est que l'on force ces malheureux à payer un grain par livre pour les cocons de rebut, et deux carlins par an pour chaque mûrier qu'ils élevent dans leurs terres. Cet impôt, aussi absurde qu'il est odieux, a été imaginé par le marquis de Squillace, contre tous les principes d'une administration éclairée, et a contribué avec mille autres vexations à ruiner cette branche d'industrie en décourageant les fermiers et en les engageant de couper des milliers de ces arbres

précieux, pour ne pas payer les droits. Tous les profits du commerce de la soie sont pour les barons, et les officiers de la douane : les premiers par leurs monopoles, et les derniers par leurs exactions, forcent les pauvres marchands à faire la contrebande pour vivre, ce qui fait beaucoup de tort aux revenus du roi ; et les employés de la douane trouvent leur compte à fermer les yeux là dessus (78).

SECTION XLVII.

Les environs de Reggio sont charmants ; chaque chaumiere des fauxbourgs est ombragée de treilles qui produisent un excellent vin. Des orangers et d'autres arbres fruitiers viennent naturellement dans ces plaines. On dit que c'est le premier endroit de l'Italie où on en a essayé la culture, et d'où elle s'est étendue dans tout le pays. On trouve qu'ils résistent au froid mieux qu'on ne l'auroit cru, car on en voit des plantations très considérables et très belles au pied de l'Apennin, à vingt milles de la mer, quoique pendant l'hiver il y fasse quelquefois assez froid pour que l'eau se gele. Les habitants de Reggio font un commerce considérable avec les François et les Génois en essences d'orange, de citron et de bergamote. On extrait cette essence en cou-

pant les écorces et en les pressant ensuite fortement sur une éponge. Aussitôt qu'elle est remplie on la presse pour faire couler la liqueur dans une fiole, et elle se vend 15 carlins l'once. Le *caput mortuum* se donne aux bestiaux, et la chair du fruit sert à faire du sirop. Il y a une petite espece de citrons, que l'on met à part pour les Juifs de Livourne, qui viennent les acheter tous les ans à trois *tornesi* la piece. Comme on les destine à des cérémonies religieuses, les acheteurs ont grand soin de ne pas les flétrir en les touchant avec la main nue.

Les olives de Reggio sont grandes et charnues; elles sont recherchées par les personnes qui aiment le goût fort, mais par cette raison elles ne conviendroient pas à ceux qui sont accoutumés aux olives de Provence. Le commerce de l'huile fait entrer dans la Calabre annuellement environ 500000 ducats.

Avant que les Sarrasins fussent chassés de l'Italie, les environs de cette ville étoient ornés de beaux bocages de palmiers. Les chrétiens ont coupé plusieurs de ces arbres par un caprice né du préjugé, comme s'ils tenoient en quelque chose au mahométisme. Les infideles eux-mêmes couperent en s'en allant tous les palmiers mâles, à l'exception de ceux qui se trouvoient enfermés

par des murs. On en voit encore quelques uns dans la ville, qui produisent plusieurs livres de dattes, mais elles tombent pour la plupart avant que d'être mûres. On a remarqué que dans les saisons où le siroc ou d'autres vents du sud soufflent de suite plus long-temps que de coutume, les dattes mûrissent plutôt et deviennent meilleures. Il est possible que la grande quantité de vapeurs chaudes et de poussiere que ces vents répandent, puissent contribuer à rendre ce fruit meilleur en y excitant une certaine fermentation. La même chose se remarque dans les figueries placées le long des grands chemins où il y a beaucoup de poussiere. On croit en général qu'on hâteroit la maturité des figues et des dattes en les arrosant avec le marc de l'huile.

Les figues ont ici un goût exquis : celles de *Felagaso* et *Mammola* sont les meilleures.

Le premier platane qu'on ait vu en Italie fut apporté de Sicile par Denys le tyran, qui le fit planter dans son jardin à Reggio. Le musc et l'ananas y viennent fort bien en pleine terre. Le prince de Scylla fut le premier qui les cultiva dans ce pays, et l'expérience lui prouva qu'avec moins de soins ils réussissoient mieux. Les hauteurs qui touchent aux sommets des grandes montagnes abondent en châtaignes de la meilleure qualité :

les habitants les font sécher, puis moudre, et en font une pâte dont ils se servent au lieu de pain. Le roi d'Espagne actuel a fait ouvrir une mine d'argent entre Reggio et Scylla; mais comme la veine s'est trouvée dans un roc de granit, les dépenses devenant trop considérables, elle a été abandonnée. Je serois tenté de croire que la maladresse des mineurs y est entrée pour beaucoup; on voloit le minérai; et enfin tous les travaux furent détruits par la négligence des inspecteurs, qui n'eurent pas soin d'éteindre leurs fourneaux en s'en allant. Le feu prit aux bâtiments, qui furent entièrement consumés; et telle fut la violence des flammes, que tout fut calciné et vitrifié.

Reggio ne peut se vanter d'avoir ni de beaux bâtiments ni de bonnes fortifications : la cathédrale, qui est un bâtiment gothique, est la seule chose qui mérite d'être vue, encore n'offre-t-elle rien de nouveau en fait d'architecture. La citadelle est bien loin d'être bonne pour ce temps-ci, et les remparts ne sauroient résister à tout autre ennemi qu'à des corsaires de Barbarie; encore cette ville fut-elle réduite en cendre par Barberousse en 1543, saccagée par Mustapha, quinze ans après, et enfin pillée pour la troisieme fois par les Turcs en 1593. Sa position à l'entrée de l'Italie, et vis-à-vis de la Sicile, l'a exposée à ce

genre de catastrophe. Dès les temps les plus reculés, les Chalcidiens s'en emparerent d'abord, ou, selon les Grecs, en furent les fondateurs. Ils lui donnerent le nom de *Rhegion*, mot grec qui signifie *crevasse*, par allusion à sa position à la pointe où la Sicile fut séparée du continent. Anaxilaüs en fut le tyran: Denys le vieux s'en rendit maître, et fit mourir la plupart des principaux habitants, parceque les Rheggeois avoient refusé son alliance. La légion de la Campanie que les Romains avoient envoyée pour protéger Reggio, massacra plusieurs de ses habitants et tyrannisa les autres; mais le sénat de Rome les fit punir d'une maniere exemplaire, quoiqu'en même temps il vînt de conclure une alliance avec la garnison révoltée de Messine. Cette alliance avec une bande de coquins dont le crime étoit absolument le même, prouve que la légion de Campanie ne fut pas tant punie par amour pour la justice que par des raisons de politique.

Je fis plusieurs promenades délicieuses le long du rivage; on ne sauroit faire un trou dans le sable, fût-ce à un pied de la mer, qu'il n'en sorte de l'eau douce. De tous les côtés les points de vue sont enchanteurs, aussi beaux que ceux du golfe de Naples, et bien supérieurs à tout ce que j'ai vu ailleurs. Messine semble s'élever des eaux

comme un grand amphithéâtre ; et le phare ou détroit, bordé de villes et de villages, ressemble à une belle riviere qui serpente entre deux côtes élevées. Ce détroit offre quelquefois, mais rarement, un phénomene très curieux, appellé vulgairement la *fata Morgana.* Le lecteur philosophe en trouvera l'explication bien détaillée dans Kircher, Mazi et d'autres écrivains. Je me bornerai à en donner une description sur le témoignage du pere Angelucci, qui en parle dans ces termes : « Le 15 d'août 1643, comme j'étois à ma fenêtre, « je fus frappé d'un phénomene aussi étonnant « que ravissant : la mer qui baigne les côtes de Si« cile se gonfla et prit, sur une étendue de dix « milles, l'apparence d'une chaîne de montagnes « sombres, tandis que les eaux du côté de la Ca« labre devinrent calmes et unies comme un mi« roir. Sur cette glace on voyoit peint en clair« obscur une chaîne de plusieurs milliers de pi« lastres tous égaux en élévation, en distance et « en degré de lumiere et d'ombre : en un clin « d'œil ces pilastres perdirent la moitié de leur « hauteur, et parurent se replier en arcades et en « voûtes comme les aqueducs des Romains. On « vit ensuite une longue corniche se former sur le « sommet, et on apperçut une quantité innom« brable de châteaux tous parfaitement sembla-

« bles. Bientôt ils se fendirent et ne formerent « plus que des tours qui disparurent pour ne plus « laisser voir qu'une colonnade, puis des fenêtres, « et finalement des pins, des cyprès, &c., sem- « blables et égaux. Voilà ce que c'est que la *fata* « *Morgana* que j'avois toujours regardée comme « une fable ».

Pour produire une illusion aussi agréable, il faut un concours de circonstances qui ne se trouvent dans aucun autre site. Il faut que le spectateur tourne le dos à l'est, et se trouve placé dans quelque lieu élevé derriere la ville, pour qu'il voie le détroit dans toute son étendue. Les montagnes de Messine s'élevent derriere comme une muraille, et obscurcissent tout le fond du tableau. Il faut qu'il n'y ait pas un souffle de vent, que la surface des eaux soit absolument tranquille, que la marée soit à sa plus grande hauteur, et que les eaux mêmes, poussées par des courants, s'élevent au milieu du canal à une grande élévation. Lorsque toutes ces circonstances se trouvent réunies, aussitôt que le soleil s'éleve au dessus des montagnes qui sont à l'est derriere la ville, et forme un angle de 45 degrés avec la mer, tous les objets qui se meuvent dans Reggio sont répétés un million de fois sur ce miroir marin, qui, par son mouvement d'ondulation, semble être taillé à

facèttes. Toutes ces images se succedent rapidement à mesure que le jour avance et que le courant chasse les eaux.

De cette maniere les différentes parties de ce tableau mouvant disparoissent dans un clin d'œil: quelquefois l'air se trouve tellement chargé de vapeurs dans ce moment-là, et si peu troublé par les vents, que les objets sont réfléchis dans l'air, environ trente pieds au-dessus du niveau de la mer; et dans les temps lourds et nébuleux, ils paroissent à la surface même des eaux, bordés des plus belles couleurs du prisme (79).

VOYAGE DE REGGIO A NAPLES.

SECTION XLVIII.

Les fortes chaleurs que j'avois éprouvées dans la Calabre m'engagerent de remettre à l'hiver suivant mon voyage en Sicile: en conséquence je m'embarquai sur un vaisseau françois pour Gallipoli, et nous mîmes à la voile le 22 vers le soir. Un vent de siroc assez violent, qui s'éleva dans la nuit comme nous étions par le travers du cap Spartivento, rendit notre traversée un peu incommode, quoique très prompte; de sorte que, le 25, nous arrivâmes au lieu de notre destination.

Gallipoli est située sur un rocher qui commu-

nique au continent par un pont, auprès duquel se trouve une fontaine d'excellente eau. Dès la plus haute antiquité ce lieu parut si favorable au commerce que toutes les puissances maritimes desirerent s'en assurer la possession ; et c'est avec raison qu'on peut reprocher au gouvernement de n'avoir rien fait pour l'améliorer. Cette ville n'offre plus aujourd'hui ni port ni abri. Charles II la fit démolir pour avoir été trop attachée à Frédéric d'Aragon. Les Vénitiens y commirent de grandes cruautés dans le XV[e] siecle, et en 1481 les Turcs la saccagerent. Pour la mettre désormais à l'abri de pareils malheurs, Charles-Quint fit rétablir et augmenter les fortifications, et depuis cette époque elle a joui constamment de tous les biens que procurent la paix et le commerce, et est devenue la ville la plus opulente et la plus gaie de toute cette côte. Le nombre de ses habitants n'excede pas six mille ; mais ils sont très aisés, vifs et enjoués, et en général sont instruits. Les maladies de poitrine et les crachements de sang y sont très fréquents, ce qui est causé par la grande vivacité de l'air. Les bâtiments sont assez beaux, et on rencontre dans plusieurs églises quelques bons tableaux.

Le commerce du coton rapporte ici environ 30 mille ducats par an. On y fabrique aussi de

bonnes mousselines, des bas de coton, etc. que les Provençaux achetent, car Gallipoli ne fait aucun commerce direct avec la métropole. On y faisoit jadis un commerce assez considérable de soie et de safran; mais l'énormité des droits, et différentes autres vexations, ont fait abandonner ces deux branches d'exportation. Le vin du pays est bon, mais on n'en fait qu'une petite quantité, ce qui est occasionné par la sécheresse du climat et par le peu de profondeur du sol : les habitants tirent de la Sicile celui dont ils ont besoin pour leur consommation. Les huiles forment le principal objet de leur commerce : les deux tiers passent en France et dans le nord de l'Italie, le reste à Naples et dans les autres ports du royaume. On voit, par les comptes de la douane, qu'en 1766 on en a exporté pour les différents ports du royaume 11459 salmes, et 35493 pour les ports étrangers. On ne sauroit estimer ces quantités au-dessous d'un million de ducats; mais les profits de la vente sont bien diminués par un droit sur l'exportation.

Les négociants de Naples achetent long-temps d'avance les huiles d'une année à l'autre par le moyen des agents qu'ils ont à Gallipoli. Le gouvernement détermine ensuite le prix, ce qui est avantageux aux commerçants, mais très à charge

aux propriétaires, ce dont le gouvernement s'embarrasse peu. Les Napolitains vendent leur huile aux négociants de Livourne : ils doubleroient en deux ans leurs capitaux s'ils étoient fidèlement servis par leurs correspondants de la Terre d'Otrante ; mais cet avantage est balancé par le haut prix de l'intérêt de l'argent, par les risques qu'ils ont à courir, et par les banqueroutes fréquentes qu'ils essuient.

A trois milles environ à l'ouest de la ville est une petite isle presque stérile et au niveau de l'eau. Par-tout où il y a assez de terre, le sol produit une herbe courte qui est renommée pour le goût exquis qu'elle donne aux moutons. C'est une station très commode pour les pêcheurs, et singulièrement fréquentée par les oiseaux de mer (80).

Le 27 je partis pour Naples, en m'écartant un peu de la route ordinaire, pour aller voir Nardo et Otrante. Les environs de Gallipoli sont cultivés avec beaucoup de soin, quoiqu'il y ait fort peu de terre sur leurs rochers. Le prix des terres labourables varie prodigieusement dans cette province, et se proportionne bien plus par la population que par la bonne qualité des terres. Par exemple, Brindes possede un territoire très étendu, très riche et dégagé des redevances

et des charges qu'ailleurs on paie aux seigneurs: malgré cela les meilleures terres ne se louent pas dix schellings (*a*) l'arpent; tandis que dans la péninsule de Salente, qui est bien peuplée, quoique couverte de rochers et accablée de redevances féodales, et de beaucoup d'autres entraves, elles se louent le double. On cultive ici l'olivier avec le dernier soin, et on n'épargne aucune peine pour en augmenter le rapport, et ranimer les arbres qui commencent à vieillir. A l'entrée de l'hiver on gratte les racines des vieux arbres, et on les couvre de couches légeres de fumier: on les laisse ainsi pendant quatre mois pour les imbiber des sels de l'atmosphere. Fort peu de ces arbres ont des racines considérables; on élague de bonne heure celles qui prennent trop de croissance, afin que toutes les parties profitent également de l'influence du soleil. Il y a des cultivateurs qui ne font que remuer la terre autour; d'autres labourent l'espace qui se trouve entre les arbres, et en tirent des récoltes considérables, quoique nuisibles peut-être aux oliviers. On ne cueille point les olives sur l'arbre dans cette province, comme on fait dans d'autres, on attend qu'elles tombent d'elles-mêmes.

(*a*) Douze livres.

Don Giovanni Presta, citoyen zélé et estimé de Gallipoli, a fait des expériences très suivies et très exactes sur l'olivier, sur son fruit et sur les moyens de perfectionner la fabrication de l'huile, tant pour la quantité que pour la qualité. La maniere ordinaire consiste à écraser les olives et à les réduire en pâte, par le moyen d'une meule placée perpendiculairement dans une auge. On met ensuite la pâte dans des corbeilles de jonc, rondes et à fond plat, que l'on place l'une sur l'autre sous la presse. Après les avoir exprimées une premiere fois, on verse de l'eau chaude sur les corbeilles, on remue la pâte, et on répete l'opération jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus d'huile sur les parois de l'auge. Cette méthode a des inconvénients; il est rare que l'huile soit pure, elle se conserve mal et devient rance. Don Giovanni emploie d'autres procédés; et quoiqu'au premier coup d'œil ils paroissent plus pénibles et moins efficaces, il n'en est pas moins persuadé qu'ils deviendront, par l'usage, aussi expéditifs que la meule, et bien plus avantageux pour la qualité de l'huile. Il propose d'écraser le fruit dans un mortier, d'en mettre ensuite une poignée dans un long sac de laine, de le frotter avec force contre une planche inclinée, de le presser pour exprimer l'huile, puis d'y mettre de l'eau chaude

et de répéter l'opération aussi long-temps qu'on en extraira de la liqueur. Cette manipulation a été, selon lui, celle des premiers fabricateurs d'huile; et lorsqu'elle est faite par un homme adroit et robuste, il la croit bien supérieure à l'autre. Il a examiné avec soin les différentes especes d'oliviers cultivés dans ce pays, et en a bien apprécié la qualité. L'espece la plus commune et la plus ancienne dans cette province est celle qu'il appelle l'*olivier de Salente*, et que les paysans nomment *ogliarola*, à cause de la quantité d'huile qu'elle produit. La deuxieme espece, connue sous le nom de *faule*, mais qui n'est pas en grande quantité, produit un petit fruit propre à manger. La troisieme espece est connue sous les différentes dénominations de *cellina, scuroneze* et *cascia :* son fruit donne moins d'huile que l'olive de Salente dans la proportion de deux à trois; mais l'olivier s'éleve davantage, résiste mieux aux injures de l'air, et produit une plus grande quantité de fruits, ce qui le fait généralement préférer. Il a aussi examiné une quatrieme espece, dont il n'existe qu'un seul arbre dans son voisinage, et c'est un sauvageon. Bien différent des autres oliviers, son fruit blanchit en mûrissant. Les anciens font mention de cette espece. Giovanni s'est aussi procuré des greffes des meil-

leures souches de la Toscane, mais je suis fâché d'être obligé de dire que tous ses efforts se sont bornés jusqu'ici à de simples expériences, faute d'avoir été secondé par ceux qui sont en état de donner quelque étendue au bien public. Dans la Pouille, qui est remplie de villes et de villages appartenants à la couronne, par conséquent plus riches et moins dépendants que ceux des barons, ces expériences pourroient exciter une grande émulation, multiplier cet arbre utile, et perfectionner la fabrication d'huile, ce qui seroit également utile au roi, aux propriétaires et aux négociants; et je ne doute pas qu'on ne puisse, avec un peu de soin, y faire de l'huile aussi bonne que celle de Provence ou de Lucques. Dans la Calabre cela seroit plus difficile : la tyrannie féodale y étouffe tout germe d'industrie; tous les vassaux sont forcés d'aller faire écraser leurs olives aux moulins bannaux, quoiqu'il n'y en ait pas assez pour les besoins du pays. Les malheureux paysans ont la douleur de voir leurs fruits pourrir, et l'huile s'évaporer, tandis qu'ils sont obligés d'attendre que ceux des barons et de tous les petits seigneurs subalternes soient expédiés, à moins qu'ils ne puissent bien payer le meûnier.

A quelques milles de la ville il y a beaucoup de bois peuplés de gibier. Les gentilshommes

y chassent le lievre, le renard et le sanglier avec des chiens courants ou des bassets, et quelquefois avec tous les deux ensemble. En automne on prend des oiseaux avec des filets, de la glu ou des appas; en hiver on les tue à coups de fusil. La chasse est libre par-tout pour ceux qui en achetent au roi la permission, à l'exception cependant de quelques parcs réservés où les seigneurs tâchent de conserver leur gibier. La chasse aux faucons est entièrement abandonnée depuis quelques années.

SECTION XLIX.

Nardo est située à 9 milles au nord de Gallipoli : la route est bonne et agréable; on a partout la plus belle vue de la mer. La ville contient 8000 habitants. Le clocher de la cathédrale est d'une architecture gothique d'un style peu commun, mais d'un bel effet. Luc Jordans et Solimene ont orné cette église de très belles peintures. Cette ville faisoit partie des biens de la maison de *Balzo :* celle d'*Aquaviva* l'a possédée ensuite. On dit que ces derniers venoient de la marche d'Ancone. En 1401 Ladislas érigea leur terre d'Atri en duché en considération de leur parenté avec le pape Boniface IX. C'est un honneur qui jusqu'alors n'avoit été accordé qu'aux

princes des maisons royales (*a*). Claude Aquaviva, fameux général des jésuites en 1615, étoit de cette maison.

A Nardo, la largeur de la péninsule est d'environ 35 milles ; le chemin passe par un pays ouvert, où l'on rencontre, de distance en distance, des bouquets de petits chênes fort vilains. Nous passâmes au travers de plusieurs villages, mais je n'y rencontrai rien qui méritât mon attention. A mesure que nous approchions de la mer adriatique, le paysage devenoit plus triste à cause des murs de pierres seches qui séparent tous les champs. Près d'Otrante, les jardins étant remplis d'orangers nous offrirent un aspect plus agréable : un petit ruisseau qui, près des murs, se jette dans la mer, conserve encore son ancien nom d'*Hydro*.

La ville d'Otrante est située sur une hauteur ; elle est petite, et ne contient que 3000 habitants. Son port, quoique médiocre, seroit pourtant fait

(*a*) Depuis cette époque on a tellement prodigué les honneurs, que vers les commencements du dernier siecle on comptoit dans le seul royaume de Naples 50 princes, 63 ducs, 106 marquis et 60 comtes, outre les barons : ils relevoient tous de la couronne, et portoient le nom de leur fief. En 1703 il s'y trouvoit 124 princes, 200 ducs, 200 marquis et 43 comtes. (Note de l'auteur.)

pour y attirer du monde : il n'y en a aucun autre sur cette côte qui soit aussi commodément situé pour faire le commerce avec la Grece. Le golfe n'a ici qu'environ 60 milles de large. Je grimpai au haut d'une tour pour pouvoir découvrir les monts acrocérauniens; mais une vapeur qui couvroit la surface de la mer m'empêcha de les appercevoir. On m'assura que le matin, lorsque le temps est beau, on découvre distinctement leurs sommets chargés de neige. La cathédrale d'Otrante est un bâtiment gothique; le sanctuaire est sous terre, ainsi que cela se pratique dans la Pouille : les colonnes sont de granit et des plus beaux marbres; le pavé est une mosaïque grossiere, connue sous le nom de *saracenic,* comme on en trouve de pareil dans toutes les églises bâties par les rois normands : il est probable que les artistes qui les ont construites étoient Sarrasins ou des Grecs leurs éleves. Ces mosaïques sont composées de morceaux de porphyre, de serpentine, et deverres dorés, distribués en étoiles, en cercles, ou en échiquiers : les compartiments des stalles en sont bordés, et les petites colonnes torses qui soutiennent les chaires et les dais, sont ornées d'une bande spirale du même genre. Il est bien dommage qu'on ait prodigué d'aussi beaux et d'aussi solides matériaux pour

faire des dessins aussi barbares. Otrante étoit une colonie des Romains, ainsi qu'il est prouvé par une inscription, seul monument d'antiquité qui s'y soit conservé.

Dans le dixieme siecle, cette ville fut érigée en archevêché. En 1480, Laurent de Médicis, pour se délivrer des entreprises du roi de Naples, persuada à Mahomet II d'envahir ce royaume, et Otrante fut assez malheureuse pour avoir été le lieu de leur débarquement; elle fut attaquée, prise d'assaut et pillée : l'évêque fut tué à la porte de son église; huit cents des principaux citoyens furent entraînés hors de la ville et massacrés; leurs cadavres resterent un an sans sépulture, jusqu'à ce que le duc de Calabre, ayant repris la ville, les fit inhumer en terre sainte. Environ cent ans après, un dévot affirma que leurs ossements lui avoient apparu en songe, et il n'en fallut pas davantage pour les faire regarder par le peuple avec une vénération presque égale à celle qu'ils ont pour les reliques des premiers martyrs.

Je fus régalé l'après-midi de la musique de ces musiciens vagabonds qui jouent pendant les fêtes de Noël dans les rues de Rome et de Naples : ils sont tous de la Basilicate, où les montagnards apprennent dès l'enfance à manier d'une main la beche, et de l'autre le flageolet ou la

musette. Chez ces sauvages de l'Italie, la musique n'est pas seulement un art d'agrément ou de luxe, mais un talent excité par le besoin : leur occupation ordinaire est de faire des coupures pour dessécher le pays ; mais, comme tous les ans ils ne trouvent pas des ouvrages de ce genre, ils ont recours alors à leurs instruments, et par petites bandes vont parcourir l'Italie, la France et l'Espagne : on en a vu pousser leurs courses jusqu'en Amérique, et revenir riches, (pour leur pays), du profit de leur mélodie pastorale. Leurs concerts sont ordinairement composés de deux musiciens qui jouent à l'unisson sur des musettes grosses et longues ; à l'unisson, dis-je, quant aux tons, car l'un d'eux est toujours d'une octave plus haut que l'autre : ils sont accompagnés d'un troisieme musicien, jouant d'une espece de hautbois qui exécute un air champêtre à la fin de chaque ritournelle (81), et est accompagné à son tour par les deux autres. Tous ces airs se ressemblent ; le peu de différence qu'on apperçoit dépend du plus ou moins de talent des musiciens, qui font à leur gré différentes variations : cependant tous les airs sont composés de deux genres ; les ritournelles sont gaies, la partie du chant lente et langoureuse. Tous les instruments sont fabriqués par les bergers eux-mêmes,

suivant les formes, les grandeurs qu'ils ont apprises par tradition, et que l'expérience leur a fait imiter.

La route de *Lecce* côtoie un grand étang qui communique avec la mer. On ne voit à l'entour, dans l'espace de plusieurs milles, qu'un désert qui ne produit absolument que le chêne appellé en latin *ilex coccifera.* Tous les buissons étoient dans leur pleine beauté, et couverts de graines rouges ou cochenille bâtarde qu'on rencontre en Andalousie et en Languedoc, dans des terrains analogues à ceux-ci. Les habitants de la Pouille semblent ignorer qu'elles puissent servir à autre chose qu'à nourrir leurs bestiaux pendant l'hiver, lorsque les fourrages sont rares. Les villages que l'on rencontre sur le chemin ont beaucoup d'apparence, étant tous bâtis de pierres blanches; mais leurs églises sont ornées dans un goût très barbare. Le pays est trop âpre, trop nu et trop peu cultivé pour offrir un aspect agréable, et la prodigieuse quantité de murs de pierres seches en gâteroit un bien plus beau : mais vers la fin de notre journée, c'est-à-dire au bout de 24 milles, le paysage devint plus agréable étant orné d'un grand nombre de jardins.

Lecce, capitale de la Terre d'Otrante, siege de son tribunal de justice, est la seconde ville du

royaume, mieux bâtie et mieux pavée qu'aucune autre. Si ses architectes eussent eu la moindre étincelle de goût, ses bâtiments offriroient un très beau coup-d'œil; car la pierre, qui est d'un beau blanc, est si molle, que, lorsqu'on la tire de la carriere, elle est susceptible d'être façonnée comme de la cire, et d'être taillée avec la plus grande facilité: malgré cette qualité elle ne tarde pas à prendre à l'air toute la consistance nécessaire. Ainsi on ne sauroit trouver nulle part des matériaux plus propres à toute espece d'ornements d'architecture, ni plus susceptibles d'être plus délicatement travaillés. Mais les façades des principaux édifices sont tellement chargées de décorations grossieres et entassées les unes sur les autres, que j'ai maudit le jour où les arts de la Grece s'étoient réfugiés dans ce pays; car l'architecture des Goths et des Sarrasins, malgré toutes leurs bizarreries, est la perfection même auprès de toutes les extravagances auxquelles on a fait servir les ordres corinthien et composite à *Lecce*. La cathédrale fut bâtie par Tancrede, avant qu'il montât sur le trône; elle est dédiée à *saint Cataldo* et à *saint Nicolas:* l'un d'eux est placé sur une colonne antique, mutilée, que l'on voit au milieu de la grande place. Ce fragment de colonne fut apporté de Brindes où la pareille existe

encore. La plupart des tableaux que l'on voit dans les églises et chez les nobles, sont peints par *Verrio*, natif de cette ville, et qui a long-temps travaillé en Angleterre, où ses plafonds et ses coupoles sont très estimés pour la perspective et la variété de ses figures, quoique très imparfaits pour l'exactitude du dessin, la composition, etc. Il mourut en 1707. Le nombre des habitants de *Lecce* ne monte pas à 13000, ce qui est peu, eu égard à l'étendue de la ville. *Lecce* passe pour être dans ce pays ce qu'étoit Thebes dans la Grece : il est, dit-on, facile de distinguer les natifs de cette ville du reste des autres Napolitains, par leur pesanteur et leur stupidité. Je ne me permettrois pas de prononcer là-dessus, ayant eu, pendant le séjour que j'y ai fait, peu d'occasions de causer avec eux et de juger de leur esprit et de leurs connoissances : mais je ne puis supposer qu'une ville qui possede une académie de belles-lettres soit le siege de l'ineptie et de l'ignorance. A la vérité cette académie s'est bornée depuis peu d'années à composer des sonnets et d'autres ouvrages aussi peu intéressants ; mais c'est faute d'avoir pour directeurs des gens d'un véritable talent et d'être protégée par le gouvernement. Tout cela n'empêche pas que la musique n'y soit cultivée avec beaucoup d'enthou-

siasme. Plusieurs nobles sont très habiles dans cet art et jaloux de le montrer dans les grandes occasions : leur musique a un caractere de tristesse qui lui est propre. C'est à Lecce, ou dans les environs, qu'étoit établie la colonie romaine de *Lupiae*. Quelques géographes confondent ce dernier lieu avec *Rudiae*, patrie d'Ennius qui vivoit environ 200 ans avant Jésus-Christ, et composa plusieurs poëmes dont il ne nous reste que des fragments.

Peu de temps après l'établissement des Normands, la terre de Lecce fut érigée en comté. La fille d'un de ses seigneurs donna au fils aîné du roi Roger un bâtard nommé *Tancrede*, qui devint dans la suite roi des deux Siciles. Avant de monter sur le trône il possédoit le bien de ses ancêtres maternels, et fut un des bienfaiteurs de cette ville. Sa fille *Albiria* (*a*) porta ce comté à son mari *Gauthier de Brienne*, et l'héritiere de cette derniere maison épousa C. de *Engenio*. Marie la derniere de leurs descendants fut donnée en mariage, par Louis d'Anjou, à *Raimond Orsino*, cet heureux aventurier qui devint depuis

(*a*) Ou Alberie, mais connue sous le nom de Marie : elle étoit sœur de Guillaume III, et se maria en 1201. (Note du traducteur.)

prince de Tarente; mais, n'ayant pas laissé de postérité, Lecce retourna à la couronne avec tous les biens d'*Orsino*.

De Lecce à Brindes il y a vingt-quatre milles: le pays est vilain, peu habité et mal cultivé: les landes sont couvertes d'arbrisseaux et de plantes superbes. A mesure que nous avancions, le pays devenoit meilleur, mais n'en portoit pas moins le caractere de la misere et de la dépopulation (82).

SECTION L.

Brindes est une très grande ville, à ne considérer que le circuit de ses murs; mais les maisons habitées en remplissent à peine la moitié. Les rues sont mal alignées et inégales; les bâtiments sont pauvres et mesquins: on n'y trouve pas une seule église ni un édifice remarquable: la cathédrale, dédiée à saint Théodore, est un ouvrage du roi Roger, mais n'égale pas en beauté plusieurs autres églises fondées par ce monarque, qui avoit à l'excès la passion des bâtiments. Les chanoines de cette église conservent l'ancien usage d'avoir des gouvernantes; mais comme ils les prennent ordinairement d'un âge et d'une tournure peu suspectes, on peut dire que ce ne sont que de modestes représentantes des concubines que le clergé se permettoit avant que les

papes et les conciles les eussent défendues: cette classe de femmes est exempte de taxes, et jouit de plusieurs immunités. Quand elles meurent on les enterre gratis; et le chapitre entier assiste à leur enterrement avec beaucoup de solemnité, honneur qu'il ne rend pas même aux parents des chanoines.

Près du port sont les murs d'un palais construit par *Gauthier de Brienne* (83), dans un très mauvais goût: ils sont bâtis en pierres grises, divisées régulièrement par des lits de marbre noir. Il reste fort peu de chose de l'antique Brindes, si ce n'est une infinité de tronçons de colonnes qui servent de bornes aux maisons; des fragments d'une mosaïque grossiere, qui servoit de plancher aux anciennes habitations; la colonne du phare; un grand bassin de marbre dans lequel l'eau coule par des têtes de chevreuil en bronze; quelques inscriptions; des ruines d'aqueducs; des médailles, et quelques autres objets de curiosité propres aux cabinets des amateurs de l'antiquité.

Le château, construit par l'empereur Frédéric II pour défendre la partie septentrionale du port, est vaste et magnifique; Charles-Quint le fit réparer.

Le port est double, et c'est le plus beau de la

mer adriatique : la partie extérieure est formée par deux promontoires qui s'éloignent à mesure qu'ils s'avancent dans la mer, et ne laissent, au sommet de l'angle qu'ils forment près de la ville, qu'un passage fort étroit. L'isle de saint André, sur laquelle Alphonse Ier fit bâtir un fort, se trouve placée entre ces deux caps, et défend tout le port des fureurs de la mer. Dans cet espace triangulaire, de très gros vaisseaux peuvent être en sûreté; et, auprès de la ville, les montagnes s'éloignent en demi-cercle, pour former le port intérieur qui semble embrasser la ville, le tout formant une tête de cerf avec ses deux bois. On croit que c'est cette forme qui a donné à la ville le nom de *Brundusium*, qui, dans l'ancienne langue des Messapiens, signifioit *tête de cerf*. Il paroît probable que ce port a été formé par un tremblement de terre qui causa un vuide, dans lequel les eaux de la mer s'introduisirent ; et ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que toutes les montagnes d'alentour sont du même niveau, et que leurs couches sont paralleles et semblables. On ne peut rien voir de plus beau ni de plus commode pour le commerce que ce port intérieur : il est très profond ; sa longueur est de deux milles et demi, et sa plus grande largeur de mille ou douze cents pieds. La ville et les mon-

tagnes l'abritent de tous les côtés : celles du côté du nord sont agréablement plantées et bien cultivées; mais celles du midi sont sans bois, et semées en blé. La communication entre les deux ports étoit anciennement marquée par des fanaux placés sur des colonnes d'ordre corinthien sur une hauteur en ligne directe avec le chenal : il en reste encore un tout entier sur son piédestal ; il est d'un marbre verd et blanc qu'on appelle *Cipollini* : son chapiteau est orné de figures de sirenes et de tritons entremêlées de feuilles d'acanthe; et au sommet est un vase circulaire, où l'on mettoit anciennement le fanal. On a gravé dans les temps modernes une inscription sur sa plinthe. Tout auprès est un autre piédestal des mêmes dimensions, avec un tronçon du fût de la colonne : le reste de cette colonne fut vendu aux habitants de *Lecce* après le tremblement de terre de 1456, qui la renversa et détruisit une grande partie de Brindes. L'espace qui séparoit les deux colonnes répondoit exactement à l'entrée du port. Il n'existe pas dans tout le royaume de Naples une situation plus commode pour le commerce que celle de Brindes : elle réunit un sol riche, un port profond, une rade sûre; et cependant on n'y trouve ni commerce ni industrie ni population. Tous les maux qui désolent cette

malheureuse ville proviennent de ce que le canal qui communique aux deux ports est bouché ; et on peut dire que la premiere cause de ce mal remonte au temps de Jules César, lorsqu'il entreprit d'y bloquer la flotte de Pompée. Il enfonça des pilotis dans toute la partie basse qui sépare les deux montagnes, y fit jetter de la terre, des arbres et des décombres de toute espece, et avoit presque achevé son ouvrage, lorsque Pompée força le passage et se sauva en Grece. Dans le XV[e] siecle le prince de Tarente fit couler bas quelques bâtiments au milieu du chenal pour empêcher les vaisseaux du roi d'entrer dans le port, et il prépara par là l'entassement de toutes les ordures que la mer y a amenées depuis, et qui ont fini par boucher le port, au point qu'il est devenu aujourd'hui impraticable pour quelque vaisseau que ce soit.

En 1752, le mal s'étoit accru au point d'empêcher les eaux de la mer de s'y introduire ; et toute communication entre les parties intérieures et extérieures du port étoit entièrement rompue, si ce n'est lorsqu'il régnoit des vents d'est violents, ou dans les saisons pluvieuses, qui faisoient élever les eaux des ports intérieurs. Depuis cette époque ils ne sont plus qu'un lac fétide rempli d'insectes dangereux. Les anguilles sont le

seul poisson qui puisse y vivre, et on ne peut y passer qu'avec des canots faits d'un tronc d'arbre, capables de contenir une seule personne, et fort aisés à chavirer. Les terres basses à l'extrémité de ces ports ont été successivement inondées et sont devenues des marais dont les vapeurs causoient en été une véritable peste; de sorte que, dans un petit nombre d'années, la majeure partie des habitants mourut ou abandonna la ville : de 18000 ames qui en composoient la population, elle se trouva réduite, en 1766, à 5000 malheureux squelettes tourmentés de fievres malignes ou tierces; et en 1775, il y mourut plus de 1500 personnes pendant l'automne.

Quel funeste changement de climat! il y a 30 ans que l'air de Brindes étoit réputé tellement sain et balsamique, que les couvents de Naples y envoyoient leurs moines malades pour rétablir leur santé. Cet état malheureux engagea enfin les tristes restes des citoyens de s'adresser à don *Carlos de Marco*, l'un des ministres du roi, né à Brindes, et en conséquence il chargea don *Vito Caravelli* d'aller sur les lieux pour en lever les plans, et proposer les moyens de nettoyer le port. On envoya, l'année derniere, don André *Pigonati* pour exécuter les projets du premier.

Il a réussi en partie, par le moyen des machines qu'il a employées et par le travail des galériens. Il a deblayé presque tout le chenal, et on y trouve à présent deux brasses d'eau. Les plus grosses chaloupes y entrent, et c'est déja un très grand pas de fait pour y ramener le commerce : mais ce qui est d'une bien plus grande importance, ces travaux ont ouvert un passage à la mer, de maniere qu'à chaque marée elle renouvelle l'eau des ports intérieurs ; de sorte qu'ils sont redevenus fort sains. On se propose de donner 700 verges de largeur au passage, et de l'aligner à la colonne. Les bords du passage ne sont soutenus jusqu'à présent que par des pilotis et des fascines ; mais si le projet est exécuté on doit y construire des jettées en maçonnerie. Don André, qui me reçut avec beaucoup de politesse et d'hospitalité, a fort à cœur la réussite de ce travail ; et comme il n'épargne pas ses peines, qu'il a les fonds nécessaires et paroît fort instruit dans ce genre, il faut espérer que les vues patriotiques de ceux qui l'ont employé seront entièrement remplies. Si l'ouvrage se trouve avoir assez de solidité pour résister à la fureur des vagues, et si l'on peut trouver un moyen de détourner les monceaux de sable que la mer entraîne à chaque marée, et qui se déposent naturellement où le

courant les entraîne, cette entreprise immortalisera le ministre qui l'a protégée, et les ingénieurs qui en ont dirigé l'exécution. Mais après avoir bien examiné toutes les circonstances, il m'a paru que l'ouvrage n'a pas assez de solidité, et qu'il faudroit une dépense considérable pour son entretien, en supposant qu'il fût (*a*) achevé. Lorsque le canal aura la profondeur nécessaire, et que les jettées seront solidement construites, les plus gros vaisseaux pourront entrer dans les ports intérieurs, qui sont assez grands pour contenir une flotte entiere. On peut y construire des bassins à peu de frais, et les vaisseaux pourront venir décharger leurs cargaisons près des quais: on pourra aussi y faire des aiguades très facilement; et si les négociants trouvent leur compte à venir s'y établir, ils auront dans la ville assez d'espace pour y former tel établissement qu'ils voudront. Il ne faut qu'un peu de circulation pour animer l'agriculture et y faire abonder les vivres de toutes especes. Il est facile de former dans les sables qui sont aux pieds

(*a*) Les dernieres nouvelles que j'ai reçues de Brindes m'apprennent, à mon grand regret, que les digues n'ont pu résister à la violence de la mer, et que le canal se trouve encore une fois presque comblé. (Note de l'auteur.)

des montagnes, des parcs pour les huîtres et pour les moules. Déja quelques ecclésiastiques établissent des pepinieres d'orangers et de limonniers; et plusieurs citoyens se proposent d'y introduire la culture des mûriers, pour élever des vers à soie.

On auroit peu fait pour la salubrité de Brindes, si on se fût borné à rouvrir le passage et à donner un écoulement aux eaux; les marais qui avoient été formés à l'extrémité du port auroient continué à infecter l'air: mais l'ingénieur dont j'ai parlé les a fait combler avec de la terre, et a fait élever une digue pour contenir les eaux, et les empêcher d'inonder les prairies voisines. La dépense de cet ouvrage n'a été que de mille ducats. Les habitants de Brindes, qui éprouvent déja l'heureuse influence de ces opérations, et qui, avec le retour de leur santé, apperçoivent déja l'aurore du commerce et de l'opulence, se proposent de signaler leur reconnoissance. Ils comptent ériger une statue au roi, et graver sur le piédestal des inscriptions également honorables pour le ministre et pour ceux qu'il a employés.

En nettoyant le chenal on a trouvé plusieurs médailles et des cachets, et on a arraché plusieurs de ces pilotis enfoncés du temps de César. Ce sont de petits chênes dépouillés de leur

écorce, et encore aussi sains que s'ils n'étoient abattus que depuis un mois, quoiqu'il y eût alors plus de dix-huit siecles qu'ils fussent enterrés de plus de 7 pieds dans le sable.

Les terres qui environnent la ville sont légeres et bonnes; elles produisent du coton excellent, dont les habitants de Brindes font des gants et des bas (84).

SECTION LI.

On ignore à quelle époque et par qui Brindes fut fondée. Les Romains prirent de bonne heure possession d'un port qui offroit tant de facilité pour leurs entreprises contre les nations qui habitoient au-delà du golfe adriatique : l'an 509 de Rome, ils y envoyerent une colonie. Pompée s'y réfugia ; mais n'ayant pas trouvé ce poste tenable, il se retira précipitamment en Grece : c'est dans cette ville qu'Octave prit pour la premiere fois le titre de César, et il y conclut avec Pompée le jeune un de ces traités de paix qui durerent si peu de temps. Brindes étoit déja célebre pour avoir donné le jour au poëte Pacuve; mais elle acquit un nouveau lustre à l'époque dont nous venons de parler par la mort de Virgile.

Les barbares qui saccagerent tous les coins de l'Italie n'épargnerent pas une ville aussi riche;

et en 836 les Sarrasins acheverent de la ruiner. Les empereurs grecs, convaincus de l'importance d'un pareil port en Italie, lui auroient rendu son ancienne splendeur et sa prospérité, si les Normands leur en eussent laissé le temps. Les Grecs leur disputerent ce poste avec courage; mais après divers succès, ils furent enfin expulsés de la ville de Brindes par Guillaume I[er] (*a*).

La fureur des croisades, si fatale à tant de pays, qu'elles dépouilloient à la fois d'hommes et d'argent, contribua singulièrement au rétablissement de cette ville, parceque les pélerins et les guerriers venoient s'y embarquer; elle gagna aussi considérablement par le séjour qu'y fit l'empereur Frédéric II, dont les expéditions multipliées dans la Terre-sainte exigeoient qu'il résidât souvent dans un lieu qui étoit le rendez-vous général de ses troupes. La perte de Jérusalem, la destruction de l'empire des Grecs, et la ruine du commerce du levant, à la suite de la conquête qu'en firent les Turcs, réduisirent Brindes dans un état de désolation et de langueur dont elle n'a jamais pu se relever depuis.

Me trouvant dans le pays de la tarentule je fus

(*a*) Dit le mauvais, qui succéda en 1152 à Roger son pere, et mourut le 30 avril 1166. (Note du traducteur.)



curieux de rechercher avec soin tout ce qui avoit rapport à cet insecte; mais la saison n'étoit pas encore assez avancée, et je ne pus trouver personne qui en eût été piqué depuis peu: j'obtins d'une femme qui l'avoit été anciennement d'en jouer le rôle devant moi et de danser la tarentule. On assembla plusieurs musiciens, et, au rapport de tous ceux qui étoient présents, elle joua son rôle dans une grande perfection. D'abord elle se dandina d'un air stupide sur une chaise, tandis que les musiciens jouoient des airs tristes: ils toucherent enfin la corde qu'on supposoit devoir exciter plus vivement sa sensibilité; aussitôt elle sauta sur ses pieds en poussant un hurlement affreux, et courut dans la chambre comme si elle eût été ivre, tenant un mouchoir entre ses mains qu'elle levoit en cadence de moment en moment; suivant que la mesure redoubloit, ses gestes augmentoient à proportion, et elle sautoit avec vigueur en faisant différents pas, et en poussant de temps en temps de grands cris. Je ne trouvai point du tout la représentation agréable, et je la fis cesser avant que la femme fût fatiguée. Par-tout où les gens piqués de la tarentule doivent danser, on a soin de leur préparer un endroit où l'on pend des grappes de raisins et des rubans: on orne les ma-

lades avec des rubans blancs, rouges, verds ou jaunes, car ce sont leurs couleurs favorites: on jette un crêpe blanc sur leurs épaules, on laisse tomber leurs cheveux, et on leur fait renverser la tête en arriere tant qu'ils le peuvent. Ce sont de véritables copies des anciennes prêtresses de Bacchus. Les orgies de ce dieu, dont le culte, quoique sous divers symboles, fut plus généralement répandu sur le globe que celui d'aucune autre divinité, étoient sans doute célébrées avec énergie et enthousiasme par les têtes exaltées de ces climats brûlants.

L'introduction du christianisme abolit les représentations publiques de ces cérémonies païennes, et les femmes n'oserent plus jouer le rôle de bacchantes: mais ayant peine à renoncer à un plaisir qui leur étoit si cher, elles imaginerent d'autres moyens, et le prétexte d'être possédées du démon leur en fournit un. Le hasard aussi peut leur avoir fait découvrir la tarentule, et, sous le prétexte de la piqure de cet insecte, les femmes de la Pouille conservent encore leur ancienne danse, quoique le temps ait effacé la mémoire de son institution et du nom qu'elle portoit. Voilà, je pense, l'origine d'un usage aussi singulier. Si quelquefois ces danseurs se trouvent véritablement affectés, ce ne peut être que par des attaques de nerfs.

Plusieurs personnes très sensées de cette ville different d'opinion avec le docteur *Serao* et d'autres auteurs qui ont tourné en ridicule cette prétendue maladie, et qui ont affirmé que le venin de cette espece d'araignée ne pouvoit produire d'autre effet que celui des araignées ordinaires. Ils disent que les tarentules qu'on avoit envoyées à Naples pour constater le fait, n'étoient pas de la véritable espece, mais d'une espece bien plus grasse et moins mal-saine; que, de plus, les fatigues de la route et le défaut de nourriture avoient affoibli leur vertu, au point que ce docteur et plusieurs autres personnes ont pu tenir leurs bras dans le sac où elles étoient renfermées, sans en rien craindre.

Ils citent l'exemple de plusieurs personnes qui en furent mordues en dormant dans les champs pendant les chaleurs, et qui sont devenues languissantes, stupides, sans courage et sans vigueur, jusqu'à ce que le son d'un air favori les eût excitées à danser, et par la transpiration à se délivrer du poison : mais ces raisonnements ne me persuaderent point, car ils avouent euxmêmes que les personnes âgées sont plus sujettes à cet accident que les jeunes, et que pour la plupart les filles plutôt que les femmes en sont attaquées. On ne connoît point d'exemples de

personnes au-dessus de la derniere classe du peuple qui aient été atteintes de ce mal, et personne n'en est jamais mort.

La longue durée de la danse, et la force que trouve le malade pour en supporter les fatigues, pendant les chaleurs de la canicule, ne prouvent absolument rien, parcequ'on voit tous les jours dans la même saison les paysans danser avec le même plaisir et la même persévérance, quoiqu'ils ne soient pas piqués de la tarentule; ainsi on peut attribuer ce mal à des vapeurs *hystériques*, à un grand échauffement, à une difficulté de respirer, ou à d'autres accidents qui arrivent assez communément aux personnes qui dorment à l'air pendant l'été dans un pays très chaud, ce qui a toujours été trouvé extrêmement dangereux, pour ne pas dire mortel, dans toute l'Italie. L'expérience peut avoir appris qu'un violent exercice étoit le remede le plus efficace contre cette maladie, et la tradition peut l'avoir transmis, quoiqu'on ait oublié depuis long-temps l'époque et les circonstances de cette découverte: de sorte qu'il est plus que vraisemblable qu'un goût naturel pour la danse, l'esprit d'imitation, l'usage du pays, et, plus que tout cela, l'envie de gagner de l'argent, sont les véritables mobiles qui font agir ces prétendus malades. Avant les expérien-

ces du docteur *Serao* il avoit déja été démontré par celles que firent en 1693 *Clarizio*, et, en 1740, à *Lucera*, d'autres naturalistes, que la tarentule n'étoit pas venimeuse. Cet insecte est une araignée de la troisieme espece de la quatrieme famille de *Linnéus;* ayant huit yeux rangés par quatre, puis deux à deux; leur couleur est ordinairement d'un gris foncé, mais elle varie suivant leur âge et la nourriture qu'elles prennent. La grosseur du devant de leur corps est double de celle du derriere; elles ont le derriere du cou fort élevé et les jambes courtes et grosses. Elles vivent dans des champs en friches et où la terre n'est pas trop dure. Elles choisissent, pour faire leur trou, les endroits les plus élevés et qui sont exposés au levant; car elles ont une antipathie marquée pour l'humidité et pour l'ombre. Leur trou a environ quatre pouces de profondeur et un demi-pouce de largeur, au fond il est fait en spirale; et c'est là que ces insectes se tiennent pendant la pluie; ils creusent devant eux à mesure que l'eau les gagne, et c'est à l'entrée de leur trou qu'ils tendent leurs toiles. Ils ne vivent pas tout-à-fait un an. En juillet ils reprennent une nouvelle peau, et s'accouplent alors, ce qu'ils ne font qu'avec une méfiance réciproque, car ils se dévorent ordinairement l'un ou l'autre. Ils pon-

dent environ 730 œufs qui éclosent au printemps; mais la mere ne vit pas assez pour voir sa progéniture, car elle meurt vers le commencement de l'hiver. La mouche *ichneumone* est leur plus redoutable ennemie (85).

SECTION LII.

En quittant Brindes je passai près de la fontaine qui fournit de l'eau à la ville; elle est située à l'extrémité du port: de ce point de vue on voit le port dans toute son étendue, la colonne antique, un palmier énorme, les églises et les châteaux, dont l'ensemble forme un coup-d'œil des plus pittoresques.

A quelques milles de distance de la ville, on distingue parfaitement les traces de la voie trajane qui traverse un vallon; elle étoit élevée sur des arcades qu'on avoit construites pour réunir deux hauteurs. Toute la route jusqu'à Monopoli, qui est d'environ 43 milles, passe le long de la côte, par un pays très sauvage rempli de diverses especes d'arbres verds. Le peu de terrain qui est cultivé est semé de feves: mais il existe en ce canton un ennemi terrible qui détruit tous les ans la majeure partie de cette récolte; c'est l'*orobanche* (86), plante parasite qui pousse avec la tige de la feve et des autres légumes, et

dont les racines, se mêlant avec celles de ces plantes, en absorbent la nourriture et les font dessécher, puis périr. Les gens du pays l'appellent la *sporchia:* tous les efforts qu'ils ont faits jusqu'ici pour la détruire ont été infructueux; mais j'ai lieu de croire qu'ils s'y sont pris mal-adroitement.

A Bari je pris la route de l'intérieur, connue des anciens sous le nom de *Via egnatiana*, la même qu'avoit suivie Horace. Nous couchâmes à *Bitonto:* c'est une belle ville qui contient environ 16000 habitants, pour la plupart fort à l'aise, et dont les mœurs sont bien plus polies et plus aimables que celles des habitants de la côte. Ses marchés sont bien approvisionnés: il y regne en tout un air d'abondance. Le pays qui est entre cette ville et Bari, (distance d'environ 9 milles), est fort bien cultivé; et, quoique très pierreux, il est fertile en blés, en amandes, en olives, en vins et en fruits de toute espece. Je trouvai qu'on se plaignoit par-tout de la disette, mais c'étoit la neige qui manquoit, et non le pain. On trouve près de la ville un obélisque érigé par le roi d'Espagne actuel, avec quatre inscriptions assez insipides à sa propre louange, à celle de son pere Philippe V, de ses soldats, et du duc de Mortemar, qu'il honora du titre de duc de Bitonto pour

avoir en 1734 défait les Autrichiens en ce lieu. Le combat fut fort peu de chose; mais il eut des suites très importantes pour les Espagnols, puisqu'il purgea le pays des Allemands qui le désoloient. Au surplus, si sa majesté se propose de transmettre cet événement à la postérité par le moyen d'un monument, il faut qu'elle en fasse élever un plus solide et plus durable que celui-ci, qui tombe déja en ruines. Nous trouvâmes ensuite le chemin extrêmement difficile et raboteux jusqu'à *Ruvo*, en traversant un pays de vignobles.

Les haies de grenadiers qui étoient en fleurs, ainsi que d'autres arbres, égayoient la vue, qui, sans cela, auroit été fort triste. Près de *Quarata* on rencontre un autre monument qui rappelle une victoire remportée en 1503 par treize Italiens sur un nombre égal de François (*a*); ils combatti-

(*a*) M. Swimburne a pris la relation de ce combat dans Guichardin, qui l'a prise je ne sais où. Le chevalier Bayard étoit plus croyable que tout autre; et dans des mémoires manuscrits de lui, il raconte que ce combat eut lieu dans ce même endroit entre treize François, dont il étoit un, et treize Espagnols : il ne nomme des douze autres François que M. d'Orose, de la maison d'Urfé; et des treize Espagnols, Diego de Bissaigne est le seul nommé. Il est à remarquer que Guichardin les nomme tous treize, mais ne

rent dans la lice après s'être défiés en forme : ce combat fut la suite de quelques propos injurieux tenus par ces derniers. Il fut convenu que chacun de ceux qui auroient le dessous paieroit une amende de cent ducats, et perdroit en outre son cheval et son armure. Le combat ne fut pas opiniâtre : il n'y eut qu'un seul François de tué; les autres se rendirent prisonniers, et furent conduits à Barletta, parcequ'ils n'avoient pas apporté avec eux la rançon convenue. Les auteurs italiens vantent cet exploit avec une emphase singuliere, et les François de leur côté accusent leurs adversaires d'avoir déployé plus de ruse et d'astuce que de véritable valeur. Je quittai la voie romaine en cet endroit, et fis une pointe de 15 milles à l'ouest, jusqu'à *Castel-del-monte*. Le pays est ouvert, sec et inégal : le château sert de point de vue ; il est situé au sommet d'une très haute montagne qui forme

---

parle point de Diego. Bayard accuse les Espagnols de supercherie, en ce qu'ils ne s'attacherent qu'à tuer les chevaux; ce qui fit que tous les François furent démontés, à l'exception de lui et de d'Orose, qui, malgré l'inégalité, ne laisserent pas de maltraiter les Espagnols; et il assure que la nuit étant venue, le combat demeura indécis. La prise des François n'est donc qu'une fable : à nombre égal il n'est pas commun d'avoir l'avantage sur eux. (Note du traducteur.)

l'extrémité d'une branche de l'Apennin : la montée a près d'un demi-mille, et est très escarpée. La vue est superbe de la terrasse du château ; d'un côté on voit une étendue immense de plaine et de mer, et de l'autre une longue chaîne de montagnes. Il n'y a pas une seule ville dans toute la province qu'on ne puisse appercevoir de là ; malgré cela la stérilité du pays qui l'environne diminue infiniment de la beauté du tableau. Le château est octogone et d'un style simple et solide : les murs sont bâtis en pierres rouges et blanches, qui ont dix pieds six pouces de long : la grande porte est de marbre, et chargée d'ornements bizarres dans le goût arabe ; sur la balustrade des degrés on voit deux énormes lions de marbre, dont les crinieres sont très délicatement travaillées, quoique dans un goût barbare : la cour, qui est au centre du château, contient un bassin de marbre d'un diametre immense ; il a fallu un travail prodigieux pour le transporter au haut de cette montagne. Il y a deux cents marches pour arriver au haut du château, qui a deux étages : chaque étage est composé de treize pieces fort grandes, toutes incrustées des plus beaux marbres : les plafonds sont soutenus par des colonnes de marbre blanc, d'un seul bloc, dont les chapiteaux sont extrêmement simples. On n'est pas

d'accord sur le fondateur de ce château, mais l'opinion la plus vraisemblable est qu'il faut l'attribuer à Frédéric de Souabe. Je dînai avec grand plaisir sous le portique, pour laisser passer la grande chaleur; et je jouis du superbe coup-d'œil que m'offroit la vue de la mer adriatique.

L'après-midi je descendis la montagne, et fis encore neuf milles jusqu'à *Andria*, grande ville située à l'est de la voie romaine, sur la lisiere de la partie cultivée; et comme les environs sont montueux, ils offrent un coup-d'œil agréable, quoiqu'il soit dépourvu de rivieres et de ruisseaux: cette ville fut bâtie par Pierre, prince normand, et prit son nom Andria d'*Antra*, qui signifie cavernes, parceque ses premiers habitants faisoient leur séjour dans ces demeures souterraines. Conrad IV naquit à *Andria;* et sa mere, l'impératrice Iole (*a*), reine de Jérusalem, y mou-

(*a*) Iole, ou Iolande de Brienne, fille de Jean de Brienne roi de Jérusalem en 1209, par sa femme Marie de Montferrat, et empereur de Constantinople en 1229, mort à Paris en 1237, fut accordée en 1223 à l'empereur Frédéric II, et fut sa deuxieme femme en 1225; elle fut couronnée dans Rome reine de Jérusalem et impératrice. Iole mourut en août 1228. Conrad de Montferrat son grand-pere étoit prince de Tyr, et fut assassiné dans cette ville par des sujets du Vieux de la Montagne, que ce souverain

rut en lui donnant le jour. Isabelle (*b*) d'Angleterre, seconde femme de l'empereur Frédéric, y est également enterrée.

Béatrix, fille de Charles II, eut pour apanage la ville d'Andria en épousant *Azzo d'Est*, marquis de Ferrare. A la mort de ce prince, elle épousa Bertrand *del Balso*, tige des ducs d'Andria, qui furent long-temps les premiers parmi les seigneurs napolitains. En 1370, François *del Balso* s'étant brouillé avec la puissante maison de San Severino, et ayant refusé obstinément de se soumettre aux ordres de la reine Jeanne I[re], s'attira le

avoit fait entrer à son service à ce dessein. (Note du traducteur.)

(*a*) Fille de Jean, roi d'Angleterre, et d'Isabelle fille du comte d'Angoulême, promise avant à Hugues comte de la Marche; elle étoit sœur du roi Henri III, et épousa l'empereur Frédéric en 1235. Elle ne fut pas la deuxieme femme de ce monarque, comme le dit M. Swinburne, mais la sixieme: la premiere fut Constance d'Aragon, la seconde Iolande de Brienne, la troisieme Agnès fille d'Othon duc de Moravie, la quatrieme Rutine fille d'Othon comte de Wolfferthausen en Baviere, la cinquieme Isabeau fille de Louis duc de Baviere, et la sixieme Isabelle fille de Jean roi d'Angleterre. Frédéric eut pour maîtresse Blanche, marquise de Montferrat, dont il eut Mainfroy, Éric ou Henri roi de Sardaigne, et Frédéric prince d'Antioche. (Note du traducteur.)

courroux de cette princesse, qui confisqua tous ses biens; mais ils lui furent rendus à l'avénement de Charles III à la couronne. Enfin cette maison se trouvant éteinte, *Fabrice Caraffe* acheta le duché d'Andria en 1525, pour la somme de cent mille ducats.

De cette ville je fis 12 milles (*a*) jusqu'à *Canose*, à travers des landes fort agréables. La voie romaine y est encore entiere en plusieurs endroits, et pavée de cailloux ordinaires. La ville de Canose, fondée par Diomede, et qui fut ensuite colonie romaine, devint une des villes les plus considérables de cette partie de l'Italie, par son étendue, sa population et la beauté de ses bâtiments. L'époque de sa plus grande splendeur paroît avoir été celle du regne de Trajan; mais son éclat ne servit qu'à lui attirer la fureur des barbares, en excitant leur avarice. Genseric, Totila et Autharis la traiterent avec une extrême cruauté. L'état déplorable où cette province se trouva réduite en 1590, est rendu avec beaucoup d'énergie, quoiqu'en peu de mots, par Grégoire le grand : voici comme il parle:

« Par-tout on entend des gémissements; par-« tout on voit une foule de gens désespérés, des

(*a*) Il y a au plus neuf milles. (Note du traducteur.)

« villes réduites en cendres, des châteaux rasés « jusqu'aux fondements, des terres dévastées, « des provinces entieres dépeuplées, une partie « des citoyens réduite en esclavage, et le reste « massacré. »

Aucune des villes de la Pouille n'eut plus à souffrir que Canose des ravages des Sarrasins : les querelles entre les Grecs et les Normands comblerent la mesure de ses maux, qui se terminerent enfin par l'incendie de la ville lorsqu'elle fut prise d'assaut par le duc Robert; elle fut cédée par traité, en 1090, à *Boëmond,* prince d'Antioche, qui y mourut en 1111 (87). Sous le regne de Ferdinand III, cette seigneurie appartenoit à la maison de Grimaldi : lorsque cette maison en fut dépouillée, elle fut vendue à celle d'*Affaititi;* elle donne encore le titre de marquis, quoiqu'elle appartienne aujourd'hui aux *Capeti.*

L'ancienne ville étoit située dans la plaine entre les montagnes et la riviere d'*Offante,* et couvroit une grande étendue de terrain. Plusieurs monuments bâtis en briques, quoique dégradés et dépouillés du marbre dont ils étoient revêtus, attestent son ancienne grandeur.

Parmi ces débris on retrouve encore des vestiges d'aqueducs, de tombeaux, de bains, d'am-

phithéâtres, de colonnes, et de deux arcs de triomphe, qui, par leur position, semblent avoir été deux portes de la ville. La ville moderne est située sur la hauteur où étoit l'ancienne citadelle: ce sont de tristes restes d'une aussi grande ville; elle ne contient pas plus de trois cents maisons. L'église de saint Sabin, qu'on dit avoir été bâtie dans le sixieme siecle, se trouve maintenant hors des murs: il est étonnant qu'il soit resté des vestiges de cette ancienne cathédrale après tant de calamités; les autels et les pavés sont du plus beau marbre, et les six colonnes de verd antique qui soutiennent le comble sont les plus grandes et les plus belles que j'aie vues de cette espece. Dans une petite cour, à côté, est placé, sous une coupole octogone, le mausolée de Boëmond, orné dans un goût gothique et très mesquin. Sur la corniche sont de mauvais vers, et sur la porte sont d'autres inscriptions, avec un bas-relief qui représente des guerriers à genoux devant une madone.

En 1461, parmi plusieurs actes de tyrannie que le prince de Tarente exerça à Canose, il fit enfoncer ce sépulcre, et troubla ainsi les cendres d'un héros dont la mémoire devroit être sacrée pour tout militaire; car Boëmond fut un guerrier des plus renommés, et le rival de la gloire de son

pere Guiscard : il fit trembler, par ses victoires, les empereurs d'orient; et lorsque, par les intrigues de sa belle-mere *Sigelgaëta* (*a*), et la foiblesse de son oncle Roger, il se vit dépouillé de son héritage d'Italie, il tourna ses armes contre les Sarrasins, et se fit une souveraineté dans la Palestine, où, sous le nom de prince d'Antioche, il fut un des plus fermes remparts des chrétiens contre les infideles.

La valeur de ces conquérants normands étoit si supérieure à celle de leurs contemporains, leur

---

(*a*) Boëmond, malade de la peste en orient, où il avoit vaincu Alexis Comnene, repassa en Italie, où sa belle-mere essaya de l'empoisonner, parcequ'elle craignoit qu'après la mort de Robert Guiscard son mari, il n'enlevât à Roger son propre fils les états de la Pouille et de la Calabre qui lui avoient été donnés par son pere. Quelques écrivains assurent que Robert ayant découvert les attentats criminels de son épouse, elle projetta de l'empoisonner aussi pour éviter la punition de son crime, et on dit qu'elle exécuta ce projet l'année suivante. Robert mourut à Casopoli, petit château situé sur le promontoire de l'isle de Corfou : il avoit alors soixante ans; c'étoit en 1085, année célebre par la mort du fameux pape Hildebrand, et par celle de Guillaume le conquérant, duc de Normandie et roi d'Angleterre. Les entrailles de Robert furent enterrées à Otrante, et son corps à Venouse. (Note du traducteur.)

force et leurs faits d'armes étoient si merveilleux, qu'il est probable qu'ils ont servi de modele aux héros des romans. Des géants pourfendus, des armées entieres mises en déroute par un seul guerrier, des châteaux et des ponts défendus aussi par un seul, des chevaliers errants qui parcouroient le monde pour conquérir des royaumes et des princesses, et pour chercher des aventures, ne sont que le tableau fidele des actions de Guillaume Fier-à-bras (*a*), de Robert Guiscard, du comte Roger, et de leurs compagnons. *Malaterra* (*b*), qui étoit leur contemporain, leur ami et leur historien, fournit plus de matériaux qu'il n'en faut pour un roman complet, en y ajoutant seulement quelques enchanteurs et quelques monstres.

Dans sa premiere campagne de Sicile, Guillaume tua en combat singulier un champion d'une taille gigantesque. *Amelfi Huges Tudextifem*, pour montrer aux héros grecs de quoi il étoit capable, tua son cheval d'un coup de poing. Dans

(*a*) Frere aîné de Robert Guiscard.

(*b*) Moine qui, par l'ordre de Roger, frere de Robert Guiscard, écrivit fort au long l'histoire des conquêtes des Normands en Italie. Son ouvrage fut long-temps inconnu et dans l'oubli, mais Jérôme Furita le retrouva manuscrit à Saragosse en 1578. (Note du traducteur.)

une autre circonstance, *Fier-à-bras*, malade de la fievre, saute à bas de son lit, rallie ses troupes dispersées, les mene aux ennemis, remporte la victoire, après avoir tué de sa main leur général, et va se remettre au lit. Nous lisons chez plus d'un auteur que Robert s'étant trouvé bloqué et forcé plusieurs fois de faire des sorties pendant la nuit pour se procurer des vivres et des bestiaux, demanda à parler au commandant ennemi, le saisit à la ceinture, et l'enleva à la vue de toute sa garnison. Je ne sais ce que je dois admirer le plus, ou la franchise du prince qui dicta lui-même cette aventure, ou celle de l'historien qui nous apprend que le comte Roger se trouva une fois réduit à voler des chevaux et à détrousser les passants pour pouvoir subsister.

Au siege de Reggio, *Roger* coupa en deux un géant énorme. Dans une sortie qu'il fit étant assiégé dans la Sicile par les Sarrasins, il eut son cheval tué sous lui, mais il se fit jour au travers de leurs bataillons, et emporta la selle sur son dos, de crainte qu'on ne le soupçonnât d'avoir quitté de peur le champ de bataille. En 1063, *Serlo* défit une armée de trente mille hommes avec trente-six chevaliers armés de toutes pieces. A combien de merveilles ces événements ne peuvent-ils pas donner naissance! et combien de cho-

ses étonnantes un poëte ne pourroit-il pas raconter d'après la victoire remportée par Roger sur les mahométans, à *Misilmeri,* où, après avoir pris tous leurs pigeons domestiques, il les barbouilla du sang des morts, et les laissa partir pour en porter la nouvelle à Palerme qu'il alloit investir!

Sans doute la mémoire de ces hommes extraordinaires a laissé une impression durable dans l'esprit des Italiens, dont l'imagination ardente embellit la vérité de tant de circonstances exagérées, que les anciens romanciers n'avoient autre chose à faire que d'écrire ou de mettre en vers les sujets ordinaires des conversations : c'est en cela que le beau génie de l'Arioste s'est delecté, et qu'il forma les plus charmants mais les plus bizarres tableaux qu'aucun poëte ait jamais imaginés.

SECTION LIII.

Le 7, de fort bonne heure, je partis du pont de *Canose,* et je suivis pendant douze milles la rive méridionale de la riviere, sans rencontrer aucun objet digne de remarque. La ville de *Minervino,* située sur une éminence, fut la seule que je trouvai sur cette route. Le pays est nu et triste jusqu'à ce qu'on arrive dans l'intérieur des

montagnes, où il devient boisé, et d'un aspect plus agréable. J'allai dîner à *Lavello*, petite ville appartenant à Caracciolo, prince de Torella. Un petit nombre d'inscriptions romaines, et quelques épitaphes du neuvieme siecle, en langue hébraïque, sont les seules antiquités qu'on y trouve. L'époque de sa fondation est incertaine; les chroniques lombardes en font mention comme étant le lieu où Siccard (88), duc de Benevent, fut assassiné. Conrad IV campa sous les murs de cette ville, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut, c'est-à-dire du poison qu'on dit lui avoir été donné par son frere Mainfroy.

Les historiens prétendent que ce poison étoit composé de poudre de diamant, mêlée avec de la scammonée (*a*), qui, lui ayant été donnée en lavement, lui fit rendre ses entrailles par petits morceaux : ce prince étoit alors au comble de sa gloire, ayant dispersé ses ennemis, puni sévèrement les rebelles et anéanti toutes leurs ressources. Si on l'eût laissé vivre plus long-temps, la maison de Souabe n'eût pas été si facilement ren-

---

(*a*) Suc concret, résineux, gommeux, très purgatif: on en distingue deux especes, celle d'Alep et celle de Smyrne : la plante qui la produit a des tiges de trois coudées de haut, et des fleurs en cloches, blanchâtres, tirant sur le purpurin. (Note du traducteur.)

versée; car Conrad, quoique sanguinaire et cruel à l'excès, possédoit tout le courage et toutes les qualités nécessaires pour établir sa puissance sur une base solide.

De *Lavello* je traversai des montagnes très rudes pour arriver à *Venouse :* cette ville est située sur un plateau fort élevé, d'environ 9 milles de circonférence, bordé de précipices qui forment une fortification naturelle. Cette énorme masse a été le produit de feux souterrains, ainsi qu'il est attesté par la nature du sol, et par une solfatare (*a*) située à un mille de distance de la ville : cette solfatare n'est pas entourée de montagnes comme celle de Pouzzol, à laquelle elle ressemble parfaitement d'ailleurs, par la couleur, par les productions sulfureuses et les bruits souterrains : il en sort de nombreux ruisseaux de tous les côtés; et ce qui est extraordinaire, c'est que leurs eaux different beaucoup entre elles par la couleur et par les qualités minérales.

Venouse fut une place très importante dans les temps anciens; elle fut une amie utile et constante des Romains dans leur guerre contre Annibal. Les débris de l'armée de Varron s'y réfugierent après le désastre de Cannes, et ils éprouve-

(*a*) C'est-à-dire une soufriere.

rent, de la part des Venousiens, le traitement le plus généreux, et des secours de toute espece. Lorsque les Normands se furent rendus maîtres de la Pouille, Venouse tomba en partage à *Dreux* (a); les *San Severino* la posséderent ensuite; ayant passé depuis dans la maison de *Balzo*, elle devint l'apanage d'un fils de Raimond, prince de Tarente. Un frere du pape Martin V en fut possesseur pendant quelques années; mais à la mort du pontife on le dépouilla de tout ce qu'il possédoit dans le royaume de Naples. Caracciolo, prince de Torella, en est le propriétaire actuel.

On ne trouve plus rien à Venouse qui puisse donner une idée de son antique splendeur, si ce n'est quelques morceaux de marbre placés dans les murs des églises et des maisons, sur lesquels on lit à peine quelques restes d'inscriptions. L'édifice gothique qui appartient à l'ordre de Malte, et qui est dédié à la sainte Trinité, est celui qui réunit le plus de ces fragments; on y trouve même quelques monuments encore entiers, que les barbares, qui ont construit cet édifice, avoient tirés des ruines des anciens bains, théâtres et temples de la ville. L'église moderne a été élevée

(a) Frere aîné de Robert Guiscard.

sur les fondements d'un temple consacré à Vénus, qui, probablement avoit donné son nom à Venouse : c'étoit une abbaye possédée par les bénédictins jusqu'au pontificat de Boniface VIII, lequel en fit don aux chevaliers de saint Jean de Jérusalem. L'architecture n'offre rien de beau ni de neuf.

Les Normands qui la rebâtirent ou la réparerent, paroissent s'être plus attachés à la solidité qu'à l'élégance ou à la légèreté dont les architectes du siecle suivant ont fait leur objet principal. Les cendres de *Dreux*, de *Robert Guiscard* et d'*Albarade* son épouse, qu'il répudia pour épouser une princesse lombarde (*a*), reposent dans cette église. La quantité de monuments juifs qu'on trouve dans cette ville, et qui sont de la même date que ceux de *Lavello*, m'engagent à penser que les Juifs étoient venus en grand nombre dans ce pays, vers le temps où les Sarrasins en étoient les maîtres. Le morceau antique qui a le plus de réputation, et dont les habitants de Venoüse se font le plus d'honneur, est un buste de marbre placé sur une colonne dans la grande place : ils prétendent que c'est la tête d'Horace leur conci-

(*a*) Sigelgaëta, qui fit tant de mal à Boëmond, son beau-fils, et empoisonna, dit-on, son mari.

toyen; mais le mauvais goût du dessin, ainsi que le costume, rend la chose très peu vraisemblable. Mon opinion est que c'est une tête de saint. Au surplus la vénération que les habitants de Venouse ont pour la mémoire de ce rare génie leur fait beaucoup d'honneur; mais je m'étonne qu'ils ne l'aient pas canonisé, honneur que les Napolitains ont rendu à Virgile.

Je fis une excursion de six milles sur la route de Tarente pour visiter la fontaine de Bandusie, célébrée par Horace dans la XIII[e] ode de son III[e] livre, et qui a été si long-temps un sujet de contestation parmi les savants. L'opinion la plus générale la plaçoit à sa maison de Sabine, mais l'abbé Chaupi a prouvé incontestablement qu'elle n'a pu être ailleurs qu'auprès de Palazzo (89), dans la principauté de S. Gervasio. Je l'ai reconnue à la description qu'il en a faite, et j'ai été fâché de voir qu'il ait rendu avec tant de vérité l'état déplorable où cette fontaine, jadis si charmante, se trouve aujourd'hui. On n'y voit plus cet épais feuillage qui la garantissoit jadis de l'ardeur du soleil: ses eaux fraîches ne forment plus de cascades; mais, obstruées dans leur cours, elles vont se perdre dans les marais, et filtrent sous terre jusqu'au pied de la montagne où elles trouvent une issue.

Je retournai à Venouse, et j'allai coucher à *Barile,* au pied du mont *Vultur* (90), où je me proposois de monter le lendemain : c'est un gros bourg situé sur une élévation qui paroît être le produit d'un volcan, le sol étant entièrement volcanique, et la pierre dont les maisons sont bâties étant une lave noire et compacte. Ce produit volcanique occupe une étendue d'environ 30 milles de circuit : cet espace est couvert de toutes les especes de pierres, de terre et de minéraux que l'on trouve ordinairement sur les montagnes de ce genre. Des eaux minérales en sortent de tous côtés, et les médecins les ordonnent dans plusieurs maladies. Le sommet du Vultur ressemble à celui de tous les volcans, il est brisé d'un côté et creux dans le milieu : dans le cratere sont deux lacs d'une grande profondeur, dont l'un a près d'un mille et l'autre deux milles de circonférence. L'eau de ces lacs est claire, douce et fraîche, du moins près de la surface; mais on m'a assuré que le goût et l'odeur en étoient insupportables, lorsqu'on la puisoit à une certaine profondeur.

Un changement de temps me força à quitter la montagne très à la hâte, et à gagner Lavello au plus vîte (91).

Le 10, j'employai toute ma journée à traver-

ser les plaines de la Pouille, jusqu'au pont de Bovino, et j'eus beaucoup à souffrir de la poussiere et de la chaleur. J'allai dîner à *Ordona,* près des ruines de *Herdonia*, place très importante dans la guerre punique. Quelques murs de briques, des débris de bains, d'aqueducs et de portes, sont tout ce qui en reste aujourd'hui. A environ un mille de la ville, est une ferme appellée *l'Orta,* qui appartenoit jadis aux jésuites; c'est une masse énorme de bâtiments. D'Ariano, nous allâmes gagner Benevent, où nous arrivâmes par une pluie et un orage affreux. Chaque ruisseau étoit devenu riviere, de sorte que nous fûmes obligés de faire le plus de diligence possible pour ne pas leur laisser le temps de se gonfler au point de nous empêcher de passer.

SECTION LIV.

Benevent est situé sur le penchant et sommet d'une montagne, entre deux vallons étroits, dans l'un desquels coule le *Sabato,* et dans l'autre le *Calore.* Ces deux rivieres viennent se réunir au bas de la ville. Nous y entrâmes par l'Arc de Trajan, nommé aujourd'hui *Porta aurea.* Les maisons et les murs qui cachent ce monument des deux côtés, lui font perdre beaucoup de sa beauté. Il est, au reste, assez bien conservé; et c'est

un des plus beaux monuments des Romains que l'on puisse trouver hors de la ville de Rome. L'architecture et la sculpture en sont également admirables. Il a été élevé en l'an 114 de Jésus-Christ, vers le commencement de la guerre contre les Parthes, et après que la soumission de *Decebale* (92) eut donné à Trajan le droit de porter le surnom de *Dacicus*. Il est d'ordre composite, construit de marbre blanc; il a 60 palmes d'élévation, 37 et demi de longueur, et 24 d'épaisseur; il consiste en un seul arc, dont le diametre est de 20 palmes, et la hauteur de 35. Deux colonnes cannelées, supportées par un même piedestal, soutiennent de chaque côté l'entablement et un attique. L'entre-deux des colonnes et la frise sont chargés de bas-reliefs représentant les victoires et les différents événements de la guerre contre les Daces. L'inscription placée sur l'attique est pareille à celles que l'on trouve sur toutes les colonnes milliaires que Trajan avoit fait élever la sixieme année de son consulat, le long de sa nouvelle voie, qui conduisoit à Brindes. Il y a lieu de croire que cet arc a été érigé pour perpétuer la mémoire d'une entreprise aussi utile.

Il n'y a point de ville en Italie, après Rome, qui offre autant de débris d'anciennes sculptures,

que Benevent ; à peine y trouve-t-on un seul mur qui ne soit composé de vieux autels, de tombeaux, de colonnes ou de morceaux d'entablements. Les plus considérables de ces débris se trouvent dans la ville haute, que je crois avoir été le site de l'ancienne ville. La coupole de sainte Sophie est soutenue par une colonnade circulaire de marbre antique, dans le même goût que celle de sancta Maria de Nocera, de saint Sébastien et de sainte Agnès à Rome, et de plusieurs autres édifices érigés sous Constantin et ses enfants, lorsque les beaux arts commençoient déja à décliner. On voit dans la cour un très beau bas-relief, représentant l'enlevement des Sabines. Les objets les plus remarquables ensuite sont la mort de *Méléagre*, un homme qui mesure du blé, plusieurs bustes sépulcraux; un énorme sanglier couvert d'une étole et de bandelettes, paré comme allant au sacrifice. Les anciens l'appelloient le sanglier de Calydon, et c'est le même que Diomede avoit donné pour armes à sa colonie de Benevent. On y voit aussi Hercule dérobant les pommes des Hespérides. Ce dernier morceau me frappa singulièrement par sa ressemblance à la maniere dont on représente dans nos tableaux le péché d'Eve; il représente une femme couchée au pied d'un arbre, autour duquel un énorme serpent

s'entortille, alongeant sa tête vers le fruit, et un homme qui se penche en avant pour le cueillir. La massue qu'il tient à la main, et une inscription grecque, le font connoître pour Hercule (*a*).

On feroit un volume des inscriptions qu'on pourroit rassembler ici sur différents sujets : car les anciens, qui vouloient transmettre à la postérité la mémoire des choses même les plus ordinaires, les consacroient par des monuments. Les chrétiens eux-mêmes en ont élevé plusieurs : j'en ai remarqué un en particulier, qui représente un homme sortant du sein de la mer, et poursuivi par un poisson; sans doute c'est une allusion à l'histoire de Jonas, que les premiers chrétiens faisoient souvent graver sur leurs tombeaux, pour exprimer, par cet emblême, le mystere de la résurrection.

La cathédrale est un édifice grossier, d'architecture gothique, ou plutôt lombarde : cette église, dédiée à la vierge, a été bâtie dans le sixieme siecle, agrandie dans le onzieme, et considéra-

---

(*a*) Quelques auteurs ingénieux ont voulu prouver que la fable des Hespérides est fondée sur ce que l'écriture nous apprend de nos premiers peres ; et le monument dont il s'agit prouve que leur opinion n'est pas dépourvue de fondement.

blement changée dans le treizieme, lorsque l'archevêque Roger l'orna d'une nouvelle façade. Pour se procurer la quantité de marbre dont il avoit besoin, il n'épargna ni sarcophage, ni autel, ni inscriptions; il les entassoit sans ordre et sans choix dans les murs de cet édifice barbare. La façade présente trois portes, emblême de la Trinité, suivant les regles établies par les *Vitruves* mystiques de ce temps-là : celle du centre est en bronze, avec des bas-reliefs représentant la vie de Jésus-Christ, le portrait de Roger et ceux de tous ses évêques suffragants. L'intérieur de l'église n'offre que des colonnes, des autels, et d'autres décorations, toutes exécutées dans le goût le plus barbare qu'il soit possible d'imaginer. Dans la cour est un petit obélisque égyptien, de granit rouge, chargé d'hiéroglyphes, et dans celle d'après est une fontaine, et une statue très médiocre de Benoît XIII, qui a été long-temps archevêque de Benevent.

Les historiens de cette ville réclament unanimement pour leur fondateur Diomede, chef des Étoliens, et font remonter en conséquence l'origine de leur ville aux premieres années qui ont suivi la guerre de Troie : d'autres auteurs l'attribuent aux Samnites, qui en firent une de leurs principales villes, et celle où ils trouvoient un

asyle lorsqu'ils étoient battus par les Romains. De leur temps cette ville s'appelloit *Maleventum,* mot dont l'étymologie est incertaine; mais ce nom sonnoit si mal dans la langue latine, que les Romains, superstitieux comme ils étoient, le changerent en celui de *Beneventum*, pour y établir leur colonie sous de meilleurs auspices. En 479 de Rome, Pyrrhus fut battu près de cette ville par Curius Dentatus; et dans la guerre des Romains contre Annibal, elle se signala par son attachement pour la république, et par les services qu'elle lui rendit. Tite Live vante beaucoup l'accueil qu'elle fit à Gracchus lorsqu'il y arriva après avoir battu Hannon. Le sénat de Rome ne fut pas ingrat, car il combla les Beneventins de biens et de privileges : comme ils partagerent long-temps les triomphes et les succès des Romains, ils éprouverent de même, à la chûte de leur empire, plus que toute autre ville, les malheurs et les ravages qui suivirent l'invasion des barbares.

L'histoire moderne de Benevent ne sera pas sans intérêt pour ceux de nos lecteurs qui ne regardent pas les événements des siecles que nous nommons barbares comme indignes de leur curiosité; ils méritent sûrement d'intéresser tous les états modernes de l'Europe, car c'est de cette

époque qu'on peut dater l'existence politique de la plupart d'entre eux.

Si les sauvages du nord n'étoient pas sortis de leurs montagnes glacées pour renverser le colosse de Rome et briser les chaînes du monde, on auroit à peine entendu parler d'aucune de ces nations qui jouent aujourd'hui un si grand rôle. Ces vengeurs des droits de l'humanité ont sans doute détruit les arts et les sciences, et amené cette profonde ignorance que, pendant plusieurs siecles, aucun rayon de lumiere ne put dissiper; mais on doit se rappeller aussi que les Romains eux-mêmes avoient déja banni en grande partie la véritable science et le bon goût, et seroient devenus une nation barbare quand même les Goths et les Vandales ne se seroient jamais approchés de leurs barrieres.

Les Lombards furent les derniers de ces hordes de Scythes ou de Scandinaves qui envahirent l'Italie. Après avoir établi le siege de leur empire à Pavie, ils envoyerent des détachements pour s'emparer des provinces méridionales. En 571 (*a*), *Zotto* fut fait duc de Benevent, qu'il tint en fief du roi de Lombardie : il paroît qu'il s'étoit borné à la possession de cette seule ville, d'où il

(*a*) En 589.

partit pour faire ses excursions et piller le pays voisin. Son successeur, appellé *Arechis,* soumit presque tout le pays qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Ses successeurs parurent s'être long-temps contentés des états qu'il leur avoit transmis : l'un d'eux, nommé *Grimoald* (*a*), usurpa la couronne de Lombardie; mais son fils *Romuald* (*b*) se contenta du titre de duc, quoiqu'il fût un guerrier très heureux. La ruine de *Didier,* dernier roi des Lombards, ne causa aucun changement dans les états de Benevent. *Arechis* (*c*) s'en conserva la possession par son courage et par sa politique; et, profitant des circonstances favorables où il se trouvoit, il secoua le joug des rois lombards ses suzerains, se rendit indépendant, prit le titre de prince, et fit frapper monnoie à son coin, privilege que n'avoient pas exercé jusques-là les ducs de Benevent ses prédécesseurs. Cet état conserva sa considération pendant quatre regnes, et se seroit probablement soutenu pendant plus long-temps si les guerres civiles, ainsi que les efforts de ses ennemis étrangers, n'avoient concouru à hâter sa ruine. *Radelchis* et *Siconulphe* (*d*) aspirerent tous deux à la

(*a*) En 651. (*c*) Il s'appelloit Aragise, et régna en 762.
(*b*) En 661. (*d*) En 840.

souveraineté, et appellerent, chacun de son côté, les Sarrasins à leur secours. Il seroit difficile de peindre toutes les désolations que cette querelle causa; et on ne trouva moyen de l'appaiser qu'en partageant les états de Benevent en deux souverainetés séparées. En 851, *Radelchis* régna à Benevent, et son adversaire fixa sa cour avec le même titre à Salerne : ce partage rendit inévitable la ruine des Lombards, le défaut d'union sappa leur puissance, les étrangers prirent sur eux un ascendant décisif, et la foiblesse et la corruption se glisserent dans toutes les parties de leur administration. L'établissement d'une troisieme souveraineté à Capoue fut encore une nouvelle cause de ruine; enfin les invasions des Sarrasins, les attaques répétées des empereurs d'Orient et d'Occident, l'anarchie et la discorde qui régnoient entre eux, réduisirent ces états à un tel degré de misere, qu'ils ne furent plus en état de tenir tête aux Normands : la ville de Benevent seule eut le bonheur d'échapper à leur joug, l'empereur Henri II en ayant fait don à l'évêque de Rome en échange du territoire de Bamberg en Allemagne, sur lequel les papes exerçoient une espece de souveraineté. Depuis 1054 jusqu'à nous les papes ont toujours possédé cette ville, à quelques moments d'interruption près : elle a

donné trois papes à l'église, savoir, Félix III, Victor III, et Grégoire VIII; mais ce dont elle est plus fiere, c'est qu'elle compte saint Janvier au nombre de ses évêques (93).

SECTION LV.

J'allai me promener l'après-midi sur le champ de bataille où Charles d'Anjou avoit vaincu Mainfroy, et chemin faisant j'aurois bien voulu engager mon conducteur à me montrer ce fameux arbre où les sorciers s'assembloient et tenoient leur sabbat (94); il m'assura qu'il n'avoit aucune connoissance du lieu, quoiqu'il m'avouât qu'il croyoit que plusieurs vieilles femmes du voisinage le connoissoient fort bien, et qu'il savoit que plusieurs de ses amis avoient entendu le bruit que ces sorcieres faisoient en l'air lorsqu'elles passoient montées sur leur balai. Cette assemblée de sorciers, dont tous les écrivains démonologistes ont cru la réalité, et qui passe encore pour véritable chez tous les paysans des environs, est fondée sur une tradition très ancienne. Les Lombards, dont la religion différoit peu de celles des autres nations celtiques, révéroient singulièrement les arbres, et avoient coutume de célébrer, sous l'ombre de ceux qui étoient consacrés, les cérémonies religieuses qui leur étoient prescrites par leur rit. A

Benevent ces cérémonies se célébroient sous un grand châtaignier : il étoit d'usage d'accrocher aux branches la figure d'une vipere à deux têtes. Il y a quelques années que l'on trouva un anneau de cette espece : ce symbole, qui exprime le principe de la vie, est un des plus anciens emblêmes que l'homme ait inventés, et se retrouve chez toutes les nations depuis l'Islande jusqu'au Japon. Lorsque saint Barbatus eut converti au christianisme les Lombards de Benevent, il fit abattre cet arbre; mais la légende nous assure gravement que le diable a trouvé moyen de faire pousser des rejettons de ses racines, près desquelles il se rendoit de nuit avec ses sultanes lappones, et des séminaires de sorciers, pour y célébrer leurs infernales orgies.

La plaine où la bataille se donna est à deux milles plus bas sur la riviere. Aucun des deux généraux ne paroît avoir déployé dans cette journée de grands talents militaires, mais avoir tout confié à la valeur de leurs troupes. *Charles* avoit à la vérité un avantage sur son rival par la trahison des barons napolitains qui servoient dans l'armée de *Mainfroy*; la plupart d'entre eux avoient été gagnés par ses promesses et par les saintes menaces du pape. Mainfroy, voyant que ces traîtres refusoient de charger l'ennemi, se précipita avec ses fideles serviteurs dans le plus épais de

la mêlée, où il fut tué : on fut une journée entiere sans retrouver son corps ; mais enfin un paysan, qui le connoissoit parfaitement, l'ayant rencontré, le mit en travers sur son âne, s'écriant avec dérision : *Qui veut acheter Mainfroy?* Les officiers françois solliciterent en vain la permission de le faire mettre en terre sainte ; Pignatelli, légat du pape, insista sur ce qu'il fût jetté dans un fossé. Chaque soldat mit une pierre sur le corps, et tel fut l'indigne monument de ce monarque. Mais ce prélat fanatique, dont rien ne pouvoit assouvir la vengeance, fit déterrer ses os et les fit jetter sur les bords de la riviere verte, dans l'Abruzze, afin qu'aucun de ses amis ne pût les rassembler pour les faire ensevelir une seconde fois. Ainsi finit Mainfroy. Aucun prince n'a été traité plus sévèrement par les écrivains du parti des Guelfes (95) : l'intérêt personnel et la haine s'unirent pour le présenter sous l'aspect le plus odieux, pour fortifier les droits de son adversaire et faire valoir davantage les prétentions exorbitantes de l'église.

Quelques auteurs, du parti des Gibelins, ont essayé de le justifier. Au surplus, il seroit facile de trouver dans les chroniques du treizieme siecle de quoi fixer l'état de la question, et de disculper Mainfroy de plusieurs accusations graves dont il a été chargé. Un auteur très ingénieux,

dans son livre intitulé, *Doutes historiques concernant notre Richard III, roi d'Angleterre* (96), indique la marche à suivre en pareil cas. Ces infortunés monarques ont eu plusieurs traits de ressemblance l'un avec l'autre; mais le monarque napolitain mérite sans doute la préférence. Mainfroy étoit doué d'une figure agréable, et étoit très adroit dans tous les exercices du corps en usage dans son siecle. Il étoit affable, magnifique, libéral, grand dans ses projets, et plein de zele pour le bonheur de ses peuples; inexorable, impartial, inflexible dans le maintien de la justice; savant pour le siecle où il vivoit, et le protecteur de tous ceux qui cultivoient les sciences. D'un autre côté, on ne peut l'excuser de son mépris pour la religion: mais on en pourroit attribuer la faute à l'esprit qui régnoit alors; car les intérêts temporels du pape étoient tellement confondus avec les dogmes de l'église, qu'on ne pouvoit guere disputer les uns sans rejetter les autres, ou sans en être du moins soupçonné. Je crois qu'il s'étoit trop livré à son goût pour les femmes; mais si on n'eût pas sitôt tranché le fil de ses jours, l'âge l'auroit probablement corrigé, et il seroit mort avec une réputation égale à celle de Charlemagne ou de Louis XIV, et de plusieurs autres grands personnages qui ont eu cette même passion. Il étoit ambitieux, et il transgressa les loix des successions

pour s'assurer une couronne; mais chercher à le justifier sur cet article, seroit faire la satire de tant d'illustres coupables depuis César jusqu'à Kouli-can; et il faudra de meilleures preuves que celles qu'on a données jusqu'ici, pour le convaincre d'avoir été un assassin et un parricide. Je serois surpris de la confiance aveugle qu'il avoit dans l'astrologie judiciaire et dans l'art des présages, si, dans tous les siecles, tant de grands hommes n'eussent montré la même foiblesse. Il en fournit un exemple frappant un jour qu'il marchoit pour donner bataille, et fut tellement frappé de ce qu'un aigle d'argent tomba de son casque, qu'il en devint pâle, et s'écria: *Ceci est un avertissement de Dieu* (97).

En partant de Benevent je passai le *Calore*, et j'arrivai à *Monte Sarchio* par un beau chemin, qui alloit presque toujours en montant. Trois ponts, construits d'énormes pierres, sont les seuls restes de la voie appienne. Le sol, qui est volcanique en plusieurs endroits, varie beaucoup. On rencontre une petite montagne qui est toute entiere de lave. *Monte Sarchio*, grande ville appartenant au prince de Troja, est située à l'extrémité d'une plaine environnée de hautes montagnes de tous les côtés, excepté au nord-ouest où la chaîne est interrompue. La plaine est d'une forme oblongue, et, à mon avis, a été originairement le

cratere d'un grand volcan, et depuis d'un lac. Le sédiment des eaux peut l'avoir comblée, et un tremblement de terre peut avoir formé une breche dans les montagnes, par laquelle l'eau se seroit écoulée. Les terres que les torrents ont successivement entraînées des montagnes, auroient ensuite continué à élever le sol, et la culture auroit fait le reste. D'après l'étendue et la position, je suis porté à croire que c'est celui où les consuls romains se sont laissé envelopper, avec une armée de 30,000 hommes, par les Samnites, qui, s'étant placés sur les hauteurs, les forcerent de mettre bas les armes.

Les Samnites avoient commencé par s'emparer du défilé qui conduit à Benevent; et aussitôt que les Romains eurent débouché dans la vallée, ils se rendirent également maîtres du défilé qui vient d'*Arpaja*, par lequel les légions avoient pénétré. Je sais qu'on donne ordinairement le nom de *Fourches caudines* à la gorge qui est au-dessous d'*Arpaja;* et on a fait plusieurs dissertations savantes pour le prouver: mais ces défilés sont si courts et si étroits, qu'il m'est impossible de concevoir comment une armée aussi nombreuse pouvoit se trouver entassée à la fois dans un aussi petit espace.

Il est clair que l'avant-garde auroit dû se trouver hors du défilé avant que l'arriere-garde y fût

entrée; ce qui auroit empêché l'exécution du projet des Samnites. Le parfait niveau de la plaine de *Monte Sarchio* n'est pas une raison suffisante pour rejetter mon hypothese, parcequ'on peut supposer que l'effet des eaux qui coulent des montagnes, les débris des maisons et la chûte des bois doivent avoir élevé considérablement le sol par la suite des temps, et changé entièrement la face du pays. Au surplus, le défilé d'*Arpaja,* qui est l'ancienne *Caudium,* est tellement étroit, encore aujourd'hui, et les montagnes qui le forment sont si escarpées, que quelques soldats pourroient le défendre contre une armée, au moyen d'un abattis.

La descente, depuis ce lieu jusqu'à *Arienzo,* est rapide. Le chemin passe par un vallon agréable, ombragé par des forêts de châtaigniers. La route est belle, et fait plusieurs détours. Le bourg d'Arienzo est grand. Il est situé dans un vallon agréable, et entouré de jardins et de vignobles. Il appartenoit à *Stendardo* (98), l'un des généraux de Charles I[er], ensuite à *Bauffa*, et aujourd'hui il appartient à *Caraffa*, duc de Matalone.

En ce lieu je quittai les montagnes, et j'allai à *Acerra*, jolie ville entourée de murs dans le goût ancien, mais dans une situation basse et humide. Plusieurs saignées qu'on a faites à la riviere de *Lagno* empêchent qu'elle ne dévaste encore le

territoire de cette ville comme du temps des Romains, où la mauvaise position d'*Acerra* étoit devenue un proverbe. Ce fief a d'abord appartenu à une branche de la maison d'*Aquino*, qui s'éteignit en 1292. Jeanne I[re] l'apporta en mariage à son mari Othon de Brunswich, qui le vendit à *Orsino. Protogiudice* le possédoit sous le regne de Charles III; et sous celui de Jeanne II[e] il passa à *Origlia.* Alfonse I[er] en donna l'investiture à Cardines. *Acerra* est regardée comme la patrie des polichinels, parceque ce personnage comique, qui est au théâtre napolitain ce qu'arlequin de Bergame est par-tout ailleurs en Italie, est regardé comme né dans cette petite ville. Polichinel est le *loustig* (99) de la comédie napolitaine; il parle patois, et possede le privilege exclusif de faire des calembours et de mauvaises pointes. Il est tellement l'idole du peuple, que, pendant le carnaval, les rues de Naples fourmillent de masques qui jouent ce personnage d'une maniere si parfaite, que la nature semble les avoir formés exprès pour cela.

D'*Acerra* à Naples le chemin est sablonneux, et bordé par-tout de vignes et de peupliers (100).

Fin du premier volume.







